



TO
X
TO
SA

188





~~88-1~~

COURS D'ÉTUDE
POUR L'INSTRUCTION
DU PRINCE DE PARME.

TOME HUITIÈME.

Pedro Andue

COURTS

FOR THE

STATE OF

TOME

R-2230

COURS D'ÉTUDE

POUR L'INSTRUCTION

DU PRINCE DE PARME,

AUJOURD'HUI

SON ALTESSE ROYALE L'INFANT

D. FERDINAND,

DUC DE PARME, PLAISANCE, GUASTALLE
&c. &c. &c.

Par M. l'Abbé DE CONDILLAC, de l'Académie
Françoise & de celles de Berlin, de Parme
& de Lyon; ancien Précepteur de S. A. R.

TOME HUITIÈME.

Histoire ancienne.

A GENEVE,

Chez FRANÇOIS DUFART, Imprimeur-Libraire.

ET A LYON,

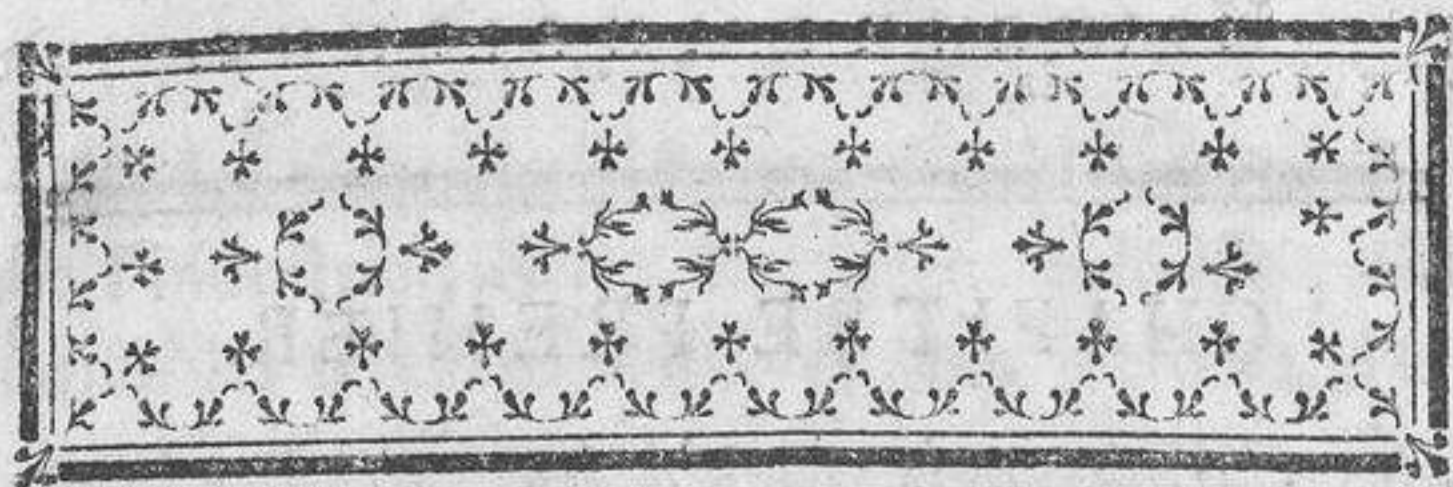
Chez BRUYSET, Frères, Imprimeurs-Libraires.

1789.

100



1789



COURS D'ÉTUDE
POUR L'INSTRUCTION
DU PRINCE DE PARME.

HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE SEPTIEME.

POUR suivre le progrès des armes des Romains, il est nécessaire de connoître les Carthaginois & les peuples de Sicile, dont l'histoire d'ailleurs mérite d'être connue. Ce sera le sujet de ce livre.

Tome VIII.

A

CHAPITRE PREMIER.

Des Carthaginois jusqu'à leur alliance avec Xerxès.

ELISSE, plus connue sous le nom de Didon, fut la fondatrice de Carthage. Pygmalion, son frère, régnoit à Tyr : prince avare, cruel, né pour le malheur de ses sujets, & par conséquent malheureux lui-même. Sichée, son oncle & son beau-frère, fut une des victimes de son avarice. Il le fit mourir pour en avoir les biens.

Sichée étoit extraordinairement riche. Par conséquent, il est à présumer que la plus grande partie de ses biens n'étoit pas de nature à être transportée à l'insu du roi de Tyr. Il n'est donc pas vraisemblable, quoiqu'en disent les historiens, que Didon ait dérobé à Pygmalion tout le fruit de son crime. Il paroît seulement qu'elle s'enfuit avec des trésors, & qu'elle aborda sur les côtes d'Afrique, près d'Uptique colonie phénicienne.

Vous connoissez, Monseigneur, l'ancienneté de Tyr, & vous savez que cette ville a étendu sur mer son commerce & sa puissance. L'industrie enrichit ses citoyens : le luxe, qui

suit les richesses , fit prendre un nouveau essor l'industrie ; & les arts furent cultivés , ainsi que les sciences relatives aux besoins d'un peuple florissant.

Ceux qui suivirent Didon n'étoient pas sans doute ce qu'il y avoit de moins estimable à Tyr : car ce sont les arts , les sciences & les vertus sur-tout qui furent les tyrans. Il ne faut donc pas juger des commencemens de Carthage par ceux des villes de la Grèce , encore moins par ceux de Rome. Ce n'étoient pas des aventuriers qui s'établissoient parmi des sauvages : ce n'étoient pas des brigands qui , ramassés de toutes parts , s'armoitent contre les villes où l'on n'avoit pas voulu d'eux pour citoyens. C'étoient des hommes industrieux , qui cherchoient un pays où il leur fût permis de jouir des fruits de leurs talens.

Les auteurs ne s'accordent pas sur le tems où Carthage fut fondée. Les uns veulent que ce soit 142 ans avant Rome , d'autres 65 seulement ; & entre ces deux opinions , il y en a plusieurs encore , qui diffèrent toutes de quelques années. Mais l'intervalle de 65 à 142 est peu de chose pour nous , qui cherchons moins des dates que des faits instructifs. Je supposerai seulement que la fonda-

tion de Carthage répond au tems où Lycurgue donna ses loix, c'est-à-dire, à l'année 885 avant J. C. Si c'est une erreur, elle n'est pas grande. Elle liera cet événement à une époque que nous connoissons déjà, & ce sera un secours pour notre mémoire.

Didon acheta le sol sur lequel elle bâtit Carthage, & s'affujettit à payer un tribut aux Africains qui le lui vendirent. Il se peut, comme on le dit, qu'elle se soit établie sans obstacle: car dans ces siècles où l'hospitalité étoit sur-tout la vertu des nations pauvres, autant les peuples faisoient la guerre avec férocité, autant ils se montroient humains lorsqu'on n'employoit pas la violence contr'eux. D'ailleurs les Africains, qui ne s'adonnoient ni au commerce, ni à la navigation, n'avoient aucun intérêt à défendre leurs côtes. Comme ils n'en faisoient aucun usage, ils n'avoient pas de répugnance à en abandonner quelque partie; & il est vraisemblable que, voyant l'établissement d'une colonie nouvelle avec curiosité plutôt que par jalousie, ils étoient plus portés à concourir aux desseins de Didon, qu'à s'y opposer. Il se pourroit néanmoins que cette princesse n'eût été regardée comme la fondatrice de Carthage, que parce qu'elle aug-

menta considérablement cette ville : car il paroît que , plus de trois siècles auparavant , des Phéniciens en avoient déjà jeté les premiers fondemens.

Nous avons vu que , lors de la conquête du pays de Canaan par les Hébreux , Sidon ouvrit un asyle aux Phéniciens ; & que leur ayant fourni des vaisseaux , elle forma plusieurs établissemens pour son commerce. Elle répandit des colonies dans les isles de la Méditerranée , sur les côtes d'Afrique , sur celles d'Espagne , & c'est à ce siècle que remontent la fondation d'Utique & celle de Cadix. Vers le tems de la guerre de Troye , les Phéniciens passèrent le détroit de Gibraltar , & fondèrent plusieurs villes sur les côtes occidentales de l'Espagne & de l'Afrique. Enrichis par le commerce , ils cultivèrent de bonne heure les arts ; & toute la tradition dépose que les lettres , à leur naissance , leur dûrent au moins autant qu'elles pouvoient devoir aux Egyptiens & aux Chaldéens. Plus libres que ces peuples , puisque le commerce florissoit parmi eux , ils pensoient avec plus de liberté.

Tout étoit commun entre les Tyriens & les Carthaginois : la langue , les usages , les loix , la religion , l'industrie , les arts & les

sciences. On ne peut donc pas douter que les Carthaginois n'aient eu des historiens, puisque les Phéniciens en avoient eux-mêmes plusieurs siècles auparavant. Cependant les premiers tems de leur histoire sont tout-à-fait inconnus. Les Romains, qui ont détruit Carthage, semblent avoir voulu que cette ville ne fût comptée que parmi leurs conquêtes; & ils ont effacé tous les monumens qui pouvoient nous apprendre ce qu'elle a été.

Les colonies transplantées sur les côtes de la Grèce ont été lentes dans leurs progrès. Il n'en a pas été de même de Carthage. Ses citoyens, plus industrieux, s'adonnèrent à la navigation & au commerce avec d'autant plus de succès qu'ils n'avoient qu'à marcher sur les traces des Tyriens. Situés avantageusement pour cultiver l'un & l'autre, c'est en se rendant puissans sur mer qu'ils pouvoient le devenir dans le continent de l'Afrique, & tout concouroit à faire des Carthaginois un peuple commerçant. Dès le tems de Cyrus, ils étoient redoutables par leur marine. Un des plus anciens combats de mer, dont il soit parlé dans l'histoire, est celui que leur flotte, combinée avec celle des Etrusques, livra aux Phocéens d'Ionie, qui fuyoient la domination du roi de Perse.

Ceux-ci se flattèrent d'avoir remporté la victoire : mais leur perte fut si grande qu'ils abandonnèrent Cirne , aujourd'hui l'isle de Corse. Forcés à se réfugier à Rhège , ils se réunirent ensuite à deux de leurs colonies qui s'étoient établies auparavant, l'une à Marseille , & l'autre dans une petite isle vis-à-vis de la Lucanie.

Il ne reste aucune trace du premier gouvernement des Carthaginois. Il est vraisemblable qu'il étoit monarchique , puisque les Tyriens n'en connoissoient pas d'autre. Mais la monarchie ne subsistoit plus dans les siècles où nous commençons à connoître l'histoire de Carthage. Aussi haut que nous pouvons remonter , nous y voyons une république dont nous ne saurions nous faire une idée exacte , & dont nous ignorons tout-à-fait les révolutions.

Je conjecture qu'on se trompe , quand on regarde comme des conquêtes les premiers établissemens des Carthaginois dans les isles de la Méditerranée & sur les côtes d'Espagne. Dans les commencemens ils n'étoient pas soldats , & ils n'en foudoyoient point , c'étoient des marchands , qui abordoient partout où ils pouvoient faire des échanges avec avantage. Ils avoient appris à Tyr que les

peuples d'Espagne, sans arts & sans connoissances, avoient en abondance de l'or & de l'argent, & n'attachoient aucun prix à ces métaux. Ils allèrent donc, à la suite des Tyriens, offrir aux Espagnols des choses de peu de valeur, & ils en rapportèrent de l'or & de l'argent. Ces richesses n'étoient pas les seules que produisoit l'Espagne. On en tiroit encore du fer, du plomb, du cuivre, de l'étain; & cette branche de commerce n'étoit pas la moins considérable.

Les choses n'ont de prix que par l'usage qu'on en fait. Les Espagnols gagnoient donc eux-mêmes aux échanges qu'ils faisoient avec les Carthaginois. Il étoit par conséquent de leur intérêt de les attirer chez eux; & il est vraisemblable que, bien loin de s'opposer à leur établissement, ils offroient de leur vendre des terres, ou que même ils leur en abandonnoient. Voilà comment Carthage établit des colonies chez les peuples qui recherchoient le commerce avec l'étranger. Il lui fut aussi facile d'en établir chez les nations sauvages, qui, se refusant à toute espèce de commerce, se retiroient dans leurs bois & dans leurs montagnes lorsque des étrangers abordoient sur leurs côtes.

C'est pour les commerçans de Tyr & de

Carthage que l'orient communiquoit avec l'occident. Ils étoient les commissionnaires de toutes les nations, & ils gagnoient sur toutes. Ils pouvoient faire ce commerce sans se nuire. Ils se donnoient même du secours : car Tyr & Carthage, par leur situation, servoient d'entrepôt l'une à l'autre. La concurrence n'élevoit point de guerres entre ces villes ; & on remarque qu'elles ont toujours été fort unies. La colonie n'oublia jamais la métropole d'où elle tiroit son origine. Toutes les années elle y envoyoit des présens, & elle y faisoit offrir des sacrifices aux dieux tutélaires des deux peuples.

Enrichis par le commerce avec autant de promptitude que de facilité, les Carthaginois eurent de bonne heure des flottes & des soldats. Alors trop resserrés dans les terres qu'ils avoient acheté, ils armèrent contre les Maures, les Numides & les Africains : ils s'affranchirent du tribut qu'ils payoient ; & ils firent des conquêtes en Afrique. On peut conjecturer que les colonies entreprirent aussi de s'agrandir, & que par conséquent ils eurent des guerres par-tout où ils avoient fait des établissemens.

Les nations contre lesquelles ils avoient à combattre, sans être puissantes, paroissoient

difficiles à subjuguer. C'étoit une multitude de petites cités, peu capables à la vérité de se réunir pour leur défense commune; mais toutes belliqueuses, & toutes également jalouses de leur liberté. Voilà ce qu'offroient l'Espagne, la Sicile & l'Italie, où les Carthaginois ont fait leurs premiers établissemens; & c'est ainsi que toute l'Europe étoit alors divisée. Une victoire ne soumettoit donc qu'un petit canton. On trouvoit au-delà de nouveaux ennemis; & quelques supérieures que fussent les forces d'une colonie carthaginoise, elle ne pouvoit subjuguer les cités que les unes après les autres; & par cette raison, elle s'agrandissoit lentement.

De toutes ces guerres, les plus intéressantes pour les Carthaginois étoient celles qu'ils faisoient en Afrique, où il leur importoit sur-tout de reculer leurs frontières. Ils étoient puissans, lorsque leurs colonies paroissoient plutôt des entrepôts pour le commerce que des places élevées pour ouvrir un pays à leurs armes.

Occupés de leur commerce, les Carthaginois n'avoient guère que des troupes mercenaires. Ils levoient des soldats en Afrique, en Espagne, en Italie, dans les isles de la

Méditerranée , dans les Gaules & dans la Grèce. Ils pouvoient avoir de grandes armées , parce qu'ils étoient riches , & que d'ailleurs l'entretien des troupes n'étoit pas dispendieux , puisqu'alors les choses absolument nécessaires étoient à bas prix.

La guerre n'étoit pas encore un art. On la faisoit avec plus de courage que de méthode. Le nombre , par conséquent , décidoit du sort des combats , & les grandes armées avoient ordinairement l'avantage. Les Carthaginois devoient donc avoir des succès , & ils en eurent.

L'argent étoit pour eux le nerf de la guerre. Toujours en état d'acheter des troupes , ils pouvoient toujours réparer leurs pertes , & retomber sur leurs ennemis avec de nouvelles forces.

Dans cette position , ils s'accoutumoient à juger de leur puissance par leurs richesses. Parce qu'ils foudoyoit de grandes armées , ils croyoient s'assurer la victoire. Ils ne comprenoient plus qu'ils dussent éprouver des revers ; & rejetant sur leurs généraux le mauvais succès d'une campagne , ils les en punissoient.

La guerre qu'ils ont faite aux Grecs établis dans la Sicile , est la première dont l'his-

toire ait conservé les détails. Il y avoit sans doute long-tems qu'ils avoient fait des établissemens dans cette isle : mais on n'en fait pas l'époque. On voit seulement, par le traité qu'ils firent avec Rome l'année de l'expulsion des rois, qu'ils avoient quelques places sur la côte méridionale de la Sicile.

On les regardoit alors comme la principale puissance d'occident. Darius leur envoya des ambassadeurs, & leur proposa de s'allier avec lui contre les Grecs ; & ils conclurent ce traité avec Xerxès, lorsque ce prince entreprit d'exécuter les projets de son père. Ils s'engagèrent à tomber avec toutes leurs forces sur les Grecs de Sicile & d'Italie, pendant que Xerxès marcheroit contre la Grèce.

CHAPITRE II.

De Carthage & de la Sicile, jusqu'à la fin de la guerre que les Athéniens ont portée dans cette isle.

LA Sicile, la plus grande des isles de la Méditerranée, a eu comme la Grèce des tems fabuleux qui ne sont connus que des poètes, & qu'on doit mettre parmi les tems

inconnus. Les Lestrigons & les Cyclopes ont paru aux Grecs en être les premiers habitans, parce que ce sont les premiers que des relations fabuleuses leur aient fait connoître. Mais ils n'ont entendu parler de cette isle que depuis la guerre de Troye, lorsque des Troyens, qu'on dit avoir bâti Erix & Egeste, s'y furent établis.

La Sicile, qu'on nommoit Trinacrie, parce qu'elle est triangulaire, prit le nom de Sicanie des Sicanien, qui se disoient naturels du pays, & qu'on croit Espagnols d'origine, parce qu'il y a en Espagne un fleuve qu'on nommoit Sicanus. Dans la suite, les Siciliens venus d'Italie s'emparèrent d'une grande partie de cette isle, à laquelle ils donnèrent leur nom, & forcèrent les Sicanien à se retirer dans la partie méridionale.

Ces commencemens sont très-obscurs. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans les tems où la navigation n'étoit pas connue, les peuples d'Italie ont seuls pu passer en Sicile.

Il semble que la première peuplade, aussitôt qu'elle y arriva, dut naturellement se disperser sous différens chefs. Chacun s'établit dans le lieu qui lui convenoit; & il se forma plusieurs cités, qui se gouvernèrent séparément.

Ces cités étoient autant de petites monarchies qui , ayant une origine commune , s'intéressoient les unes aux autres , & paroissoient former une espèce de confédération. Plus ou moins unies , tant qu'elles conservèrent le souvenir de leur origine , il est vraisemblable qu'il ne fut jamais en leur pouvoir de se gouverner par les mêmes magistrats , & de ne faire toutes ensemble qu'une seule république. Il en a été d'elles , comme des cités que nous avons vu dans dans la Toscane , dans le Latium , & dans toutes les parties de l'Europe que nous avons observé.

Cette forme de gouvernement ouvroit leur pays à l'étranger. De nouvelles peuplades pouvoient donc s'y établir facilement ; & par conséquent , la Sicile a dû être exposée à bien des révolutions.

Elle est située si avantageusement pour le commerce , qu'on ne peut pas supposer que les Phéniciens aient négligé d'y envoyer des colonies. Il est même très-vraisemblable qu'ils s'y sont établis avant la guerre de Troye , puisque dès-lors ils navigeoient déjà jusque dans l'Océan. Les Grecs n'y sont venus qu'après les Carthaginois. Ils y apportèrent la démocratie , l'amour de la liberté , les talens ,

& ils y firent fleurir les arts & les sciences. Ils s'emparèrent d'une grande partie des côtes, & ils chassèrent dans l'intérieur les anciens habitans, c'est-à-dire, les Sicanien & les Siciliens.

Leurs premières colonies arrivèrent en Sicile, vers le tems de la fondation de Rome. Les Calcedoniens d'Eubée fondèrent Naxe, Léontium & Catane. Archias de Corinthe bâtit Syracuse; & les Mégariens ayant été reçus par Hiblon, un des rois de Sicile, bâtirent Mégare, à laquelle on donna le nom d'Hibla. Nous avons vu que les Messéniens, chassés du Péloponèse par les Spartiates, s'établirent dans la ville de Zangle, à laquelle ils donnèrent leur nom. Une de leurs colonies fonda Himère. Les Syracusains fondèrent Acre, Casinène, Camarine & Géla. Une colonie, sortie de cette dernière ville, bâtit Agrigente; & une autre, sortie d'Hibla, fonda Sélinonte. Telles étoient les villes grecques de la Sicile.

Syracuse a été la plus florissante. Mais il n'est pas possible de développer les causes de son agrandissement, & nous n'en pouvons commencer l'histoire qu'au règne de Gélon: tems où elle se mêla avec celle de Carthage.

Cléandre, tyran de Géla, ayant été assassiné par un Gélois, laissa la couronne à Hippocrate, son frère. Celui-ci donna le commandement de ses troupes à Gélon. Ce général étoit d'une famille que la sacrificature rendoit respectable, & avoit un mérite qui le fit plus respecter encore. Il soumit plusieurs peuples, enleva Camarine aux Syracusains, & se fit, par une suite de succès, une réputation brillante.

Hippocrate en mourant laissa deux fils qui ne lui succédèrent pas. Un peuple jaloux de sa liberté ne s'accoutume point à regarder la couronne comme un bien héréditaire. Le courage & les talens font à ses yeux des droits supérieurs à ceux de la naissance. Gélon fut roi.

Sur ces entrefaites, quelques citoyens de Syracuse avoient été bannis par une faction. Il s'en déclara le protecteur, & marcha pour les faire rentrer dans leur patrie. Les Syracusains ouvrirent leurs portes, vinrent au devant de lui, reçurent les bannis, & l'invitèrent lui-même à les gouverner. S'il avoit dû jusqu'alors des conquêtes à ses armes, il dut cette dernière à ses vertus. C'étoit le vrai moyen de les conserver toutes. Syracuse devint pendant son règne une puissance formidable.

Il régnoit depuis dix ans, lorsqu'Athènes & Lacédémone lui demandèrent du secours contre Xerxès, qui menaçoit la Grèce. Il paroît qu'auparavant il avoit été en guerre avec les Carthaginois, & qu'il avoit inutilement eu recours aux Athéniens & aux Spartiates. Il leur offrit néanmoins deux cent galères, vingt mille hommes de pied, deux mille chevaux, deux mille hommes de trait, & deux mille frondeurs. Il s'engageoit même à faire les fraix de la guerre : mais il vouloit le commandement en chef de toutes les troupes. Cette proposition ayant été rejetée, il se relâcha, & consentit à ne commander que la flotte ou l'armée de terre. Il jugeoit que les Athéniens & les Spartiates devenant ses alliés, devoient être sous ses ordres, parce qu'il fournissoit plus de troupes qu'aucun de ces deux peuples. Cette façon de penser, qui n'est pas toujours juste, l'étoit de la part de Gélon, digne en effet de commander. Les Grecs répondirent qu'ils avoient besoin de soldats, & non de généraux.

Gélon, inquiet sur le succès qu'auroit l'entreprise des barbares, fit partir trois vaisseaux chargés de magnifiques présens ; & ordonna à Cadmus, à qui il les confia, de faire hom-

mage de ces trésors à Xerxès, supposé que ce roi fût vainqueur. Cadmus rapporta toutes ces richesses à Gélon, & Hérodote l'en loue. C'étoit lui faire un mérite de n'avoir pas commis la plus basse infidélité. Il y a dans la vie de Cadmus un trait plus digne d'éloge. Affermi sur le trône dans l'isle de Cos, il abdiqua la couronne, parce que ses pères l'avoient mal acquise.

Il paroît qu'en Sicile on n'avoit aucune connoissance] du traité de Xerxès avec les Carthaginois. Car les écrivains Siciliens, selon Hérodote, affuroient que Gélon étoit résolu de donner du secours aux Grecs; & qu'il eût même servi sous leurs généraux, si dans ces circonstances, les Carthaginois n'eussent pas porté la guerre en Sicile.

Ils y avoient été appelés par Térillus, tyran d'Himère, qui avoit été dépouillé par Théron, tyran d'Agrigente. Celui-ci, d'une ancienne famille de la Grèce, descendoit de Cadmus. Il étoit allié de Gélon à qui il avoit donné sa fille, & dont il avoit épousé la nièce. Le roi de Syracuse, qui arma pour son beau-père, leva cinquante mille hommes de pied & cinq mille chevaux.

Les préparatifs des Carthaginois étoient terribles. Amilcar partit avec une flotte de

deux mille vaisseaux de guerre, de trois mille de transport, & de trois cent mille hommes de débarquement. Il descendit à Panorme, & mit le siège devant Himère.

Il ne faut pas, Monseigneur, que cette armée vous surprenne. Il n'en est pas de Carthage ainsi que de Rome. Comme elle pouvoit faire des recrues dans tous les pays où elle étendoit son commerce, elle avoit des soldats avec de l'argent, & elle ne l'épargnoit pas, persuadée que les succès suivent les grandes armées. Ces marchands pensoient là-dessus comme Xerxès : ils se trompèrent de même.

Amilcar avoit formé deux camps. Dans l'un étoient ses vaisseaux de ligne, qu'il avoit tirés sur le rivage, & qu'il faisoit garder par ses troupes de mer. Dans l'autre étoient les troupes de terre. Il les avoit tous deux parfaitement bien retranchés ; car il passoit pour le plus grand capitaine des Carthaginois. Mais il n'y a point de retranchement contre le courage quand la sagesse le guide, & que la présence d'esprit fait le moment d'agir.

La cavalerie de Gélon se présenta au premier camp, à-peu-près dans le tems que l'ennemi attendoit un pareil corps qu'on lui

envoyoit de Sélimonte. Cette troupe pénètre comme amie , poignarde Amilcar qui faisoit un sacrifice , & met le feu à la flotte. Voilà ce que fit le stratagême. Le courage força le second camp , & mit trois cent mille hommes en déroute. Une moitié périt dans le combat ou dans la fuite ; l'autre porta les fers. Jamais victoire n'éleva des trophées sur tant de morts & sur tant de prisonniers. Il n'échappa qu'une vingtaine de vaisseaux qui se trouvèrent par hasard en mer. Mais battus par la tempête , ils furent submergés. A peine se sauva-t-il quelques matelots pour porter à Carthage cette nouvelle si inattendue & si funeste.

Tous les tyrans de Sicile , ceux sur-tout qui avoient été jusqu'alors les plus opposés à Gélon , recherchèrent son amitié ; & les Carthaginois , qui crurent déjà le voir à leurs portes , se hâtèrent de lui demander la paix. Ils l'obtinrent. Une des conditions fut , qu'ils n'offriroient plus de victimes humaines à leurs divinités. Il est beau de vaincre , quand on impose de pareilles loix aux vaincus. Dans ce traité , Gélon étoit au-dessus de sa victoire.

Il n'avoit pas oublié le danger où étoit la Grèce , & il y vouloit conduire une puis-

sante armée , dût-il servir sous les ordres d'un Spartiate ou d'un Athénien. Dans cette circonstance , il apprit la victoire de Salamine. N'ayant plus alors de motif pour prendre les armes , & se sentant des talens dans la paix comme dans la guerre , il préféra les plus estimables aux plus brillans , & s'occupa du bonheur de ses sujets.

Il voulut s'affurer de l'amour des Syracusains , ou plutôt il voulut se procurer une occasion d'en jouir. Dans cette vue , il convoqua une assemblée générale , où il ordonna que tout le peuple se rendroit en armes. Il y parut lui-même , désarmé , sans suite , sans appareil , & il rendit compte de sa conduite. Vous imaginez quels furent les effets de cette démarche. Vous entendez les noms de bienfaiteur , de sauveur , & toutes les acclamations d'un peuple heureux. Non-seulement on lui confirma la puissance : on arrêta encore , à sa considération , qu'après lui la couronne passeroit à ses frères. Les Syracusains néanmoins étoient idolâtres de leur liberté. Mais , Monseigneur , quand les rois sont justes , les peuples chérissent les rois ; & quelques jaloux qu'ils soient de se gouverner eux-mêmes , ils aiment encore mieux être bien gouvernés.

On érigea une statue à Gélon. Vous croyez peut-être qu'on le représenta foudroyant les Carthaginois. Non, Monseigneur, on le représenta seulement en habit de simple citoyen, tel qu'il parut dans l'assemblée du peuple. C'est ainsi que les Syracusains louoient leur roi, & que leur roi aimoit à être loué.

Gélon, désirant d'attirer les étrangers dans ses états, donna les droits de citoyen à dix mille. Cependant ce n'étoit pas assez pour lui que son peuple fût nombreux : il vouloit encore qu'il s'occupât, & qu'il s'endurcît au travail & à la fatigue. Il donnoit des soins particuliers à l'agriculture. On le voyoit souvent se promener dans la campagne, & préférer la conversation de ses laboureurs à celle de ses courtisans. Il regardoit la couronne comme une obligation de défendre l'état, de rendre la justice, de protéger les foibles, d'encourager les talens utiles, & de donner à ses sujets l'exemple des vertus. Malheureusement il mourut deux ans après sa victoire. Il fut enterré sans pompe comme il l'avoit ordonné, ou plutôt sans dépense extraordinaire : car c'étoit une grande pompe que les peuples en larmes, qui le suivirent jusqu'à son tombeau à vingt milles de Syra-

euse. Les Syracusains élevèrent dans cet endroit un monument magnifique.

Les Carthaginois, après avoir fait la paix avec le roi de Syracuse, armèrent contre les Numides & contre les Cyrénéens. Cyrène avoit été fondée par Battus, Lacédémonien, plus de cent ans avant le règne de Gélon. On ne fait point le détail de ces guerres.

Les historiens ne s'accordent pas dans les jugemens qu'ils portent sur Hiéron, qui succéda à Gélon son frère. Il parut rechercher les hommes de mérite, & il attira auprès de lui des poètes, tel que Pindare & Simonide. D'ailleurs il ne fit rien de remarquable. Il régna onze ans, & laissa la couronne à son frère Thrasybule, tyran cruel & sanguinaire, qui força ses sujets à la lui ôter. Thrasybule se retira, après onze mois de règne, à Locres dans la grande Grèce.

A cette occasion toutes les villes grecques secouèrent le joug de la tyrannie, & formèrent une confédération entr'elles pour assurer leur liberté. Une assemblée à laquelle chacune envoya ses députés, ordonna qu'on élèveroit une statue colossale à Jupiter libérateur, & que chaque année on célébreroit cet événement par des sacrifices & par des jeux.

Cette assemblée, qui fit elle-même le choix des magistrats, donna l'exclusion aux étrangers, parce qu'elle les jugea plus faits pour obéir à des tyrans, que pour servir dans une république. Cette exclusion odieuse les souleva. Syracuse eut bien de la peine à les réduire. Enfin toutes les villes confédérées ayant conspiré contr'eux, on les força de se retirer à Messine.

Tout parut alors tranquille. Mais bien-tôt après il nâquit des troubles, sur-tout à Syracuse, & ce fut à cette occasion qu'on imagina le pétalisme. Les citoyens écrivoient sur une feuille d'olivier le nom de celui dont ils craignoient le crédit, & il étoit banni pour cinq ans. Cet usage écarta des affaires les plus honnêtes gens, livra la république aux hommes les moins capables de gouverner, & les désordres vinrent au point qu'on fut obligé d'abolir le pétalisme.

A l'avantage de la situation, la Sicile joignoit la fertilité du sol. La liberté donna l'effor à l'industrie. L'agriculture & le commerce furent plus cultivés que jamais, & les villes grecques devinrent florissantes en peu de tems.

Cependant les Siciliens proprement dits ne permettoient pas aux grecs de jouir de la
paix.

paix. Deucétius, leur général, eut même des avantages sur plusieurs républiques, & particulièrement sur Syracuse. Mais lorsqu'il formoit de nouveaux desseins, une défaite suivie de l'abandon de ses troupes, le laissa tout-à-coup sans ressources.

Dans son désespoir, il osa chercher son salut chez ses ennemis mêmes. Il vint de nuit à Syracuse; & s'étant rendu dans la place publique, il se prosterna aux pieds des autels, & offre au peuple sa vie & son pays. Les Syracusains pouvoient se venger: ils eurent la générosité de lui pardonner. Jugant que c'étoit assez de l'éloigner, ils l'envoyèrent à Corinthe pour y passer le reste de ses jours, & ils lui assurèrent un revenu convenable. Mais le repos étoit trop opposé à son caractère. Il revint en Sicile, dans l'espérance d'y former un nouvel établissement; & il y réussissoit déjà, lorsque la mort l'arrêta au milieu de ses succès.

Les Syracusains faisoient alors la guerre aux autres villes grecques. Une victoire remportée sur les Agrigentins ne paroissoit plus laisser d'obstacle à leur ambition. Ils traitoient déjà leurs alliés avec hauteur, & ils se regardoient comme les maîtres de la Sicile. Plus un peuple est jaloux de sa liberté, plus

Tome VIII.

B

son empire est tyrannique. Les Léontins , qui se défendoient encore , demandèrent du secours à la république d'Athènes.

Nous avons vu que les Athéniens se proposoient la conquête de la Sicile , & que ce fut même par ce motif qu'ils se déclarèrent pour les Corcyréens contre les Corinthiens. Ils faifirent donc le prétexte des secours qu'on leur demandoit , & ils équipèrent une flotte qui se montra dans les mers de Sicile. Mais comme leur deffein ne pouvoit être secret , les Léontins , qui se reprochoient de les avoir attirés , firent la paix avec Syracuse ; & les Athéniens en furent pour les fraix de leur armement.

C'est environ douze ans après que les Athéniens envoyèrent une nouvelle flotte sous les ordres de trois généraux , Alcibiade , Nicias & Lamarchus. Les Egestains , en guerre avec les Sélinontains que Syracuse soutenoit , s'étoient engagés à soudoyer leurs troupes , & leur avoient promis les secours de plusieurs villes. Mais Athènes ne devoit pas compter sur de pareilles promesses.

Persuadés que cette république , qui avoit été trompée quelques années auparavant , ne tenteroit pas une nouvelle entreprise sur la Sicile , les Syracusains ne prenoient aucunes

mesures pour leur défense ; & il est vraisemblable que cette sécurité leur eût été funeste si les ennemis , qui s'étoient rassemblés à Corcyre , se fussent hâtés de passer en Sicile.

Athènes , dans sa confiance , avoit négligé de s'affurer des peuples de la grande Grèce. Tarente & Locres lui refusèrent leurs secours ; & Rhège , où la flotte s'arrêta , se déclara pour la neutralité. On avoit néanmoins compté sur les habitans de cette ville , parce qu'ils étoient originaires de Calcide , ainsi que les Léontins , ennemis de Syracuse.

Il s'agissoit de savoir par où on ouvreroit la campagne. Les généraux ne s'accordèrent pas. L'avis de Nicias fut de marcher à Sélinonte. Comme il avoit toujours été contraire à cette guerre , il vouloit se borner à rétablir la paix entre les Sélinontains & les Egestains.

Alcibiade , qui avoit promis de plus grands succès aux Athéniens , proposoit de rechercher l'alliance des Siciliens , des Grecs , & sur-tout , des Messéniens , dont la ville & le port ouvreroient la Sicile à de nouveaux secours. Il pensoit qu'il falloit avant tout s'affurer de la plus grande partie des peuples de cette isle , parce qu'alors on feroit maître de porter la guerre où l'on jugeroit à propos.

C'étoient-là des mesures qu'il auroit fallu prendre avant de partir d'Athènes, mais dès qu'on étoit à Rhège, il ne restoit plus d'autre parti que d'attaquer promptement Syracuse. C'étoit l'avis de Lamarchus : on ne le suivit pas.

La flotte fit voile pour la Sicile, & Alcibiade se rendit maître de Catane par surprise. C'est toute la part qu'il eut à cette expédition, qu'il avoit conseillée. Il fut alors rappelé.

Après son départ, Nicias resta seul chargé de la conduite de cette guerre, son collègue qui étoit pauvre étant peu considéré. On reprochoit à ce général de la timidité. Il est vrai qu'il étoit lent à se décider : mais il exécutoit avec courage tout ce qu'il entreprenoit. Il remporta une victoire, & il mit le siège devant Syracuse.

Les Syracusains députèrent aux Corinthiens & aux Spartiates, pour leur demander des secours & pour les engager à faire une diversion. Alcibiade, qui étoit à Sparte, appuya les députés : ils obtinrent ce qu'ils demandoient : les Lacédémoniens portèrent leurs armes dans l'Attique, & envoyèrent à Syracuse un corps de troupes sous les ordres de Gilippe. Les Corinthiens se préparoient aussi à secourir incessamment cette ville.

Cependant Syracuse étoit bloquée. La flotte des Athéniens fermoit l'entrée du port : un mur de contrevallation , que Nicias avoit presqu'achevé , alloit bientôt enfermer la ville du côté de la terre : les peuples de Sicile commençoient à se déclarer pour les Athéniens : ils apportoit l'abondance dans leur camp ; & les Syracusains , qui avoient été défaits dans plusieurs sorties , & qui souffroient beaucoup de la disette , se voyoient sans ressources , si les secours de Sparte & de Corinthe se faisoient attendre quelque tems.

Ils songeoient à capituler , & ils faisoient déjà des propositions lorsque Gilippe arriva. Il avoit peu de vaisseaux , & Nicias auroit pu s'opposer à son débarquement ; mais aveuglé par ses succès , il affecta de le mépriser. L'armée d'une flotte des Corinthiens acheva bientôt de rendre le courage aux assiégés.

Alors les choses changèrent de face. Gilippe , qui eut l'avantage dans plusieurs actions , ramena dans le parti des Syracusains plusieurs villes de Sicile ; & cependant les forces des Athéniens diminuoient d'un jour à l'autre. Nicias , qui avoit perdu son collègue dans un combat , écrivit à sa république. Il représenta la nécessité de rappeler

l'armée, ou d'envoyer de nouveaux secours: il demanda sur-tout qu'on lui donnât un successeur, son âge & sa santé ne lui permettant pas de conserver le commandement.

Les Athéniens nommèrent Eurimédon & Démosthène pour remplacer Alcibiade & Lamachus. Le premier partit sur le champ avec dix galères, & le second attendit qu'on eût équipé une flotte qui devoit porter de plus grands secours. On conserva le commandement à Nicias, & on arrêta qu'en attendant les collègues qu'on lui envoyoit, il s'aideroit de Ménandre & d'Euthydème, deux officiers qui servoient dans son armée.

Cependant il avoit été chassé de plusieurs forts. Avec des troupes inférieures en nombre & fatiguées, il étoit comme assiégé dans son camp, où les vivres n'arrivoient qu'avec beaucoup de difficulté. Dans cette situation, il se proposoit de ne rien hasarder avant l'arrivée de Démosthène. Ménandre & Euthydème, jaloux de signaler le tems de leur commandement, ne furent pas de cet avis; & ils le forcèrent d'accepter le combat que Gilippe leur offroit. Le Spartiate vouloit ruiner leur flotte avant qu'ils eussent reçu de nouveaux secours. Il la ruina en-

tièrement , & Démosthène arriva le lendemain.

Cette guerre ne fut plus pour les Athéniens qu'une suite de revers. Ils perdirent sur mer une seconde bataille , dans laquelle Eurimédon fut tué. Ayant ensuite tenté de se retirer par terre à Catane , ils furent poursuivis par les ennemis , qui s'étoient saisis de tous les passages. Ils combattirent avec courage jusqu'à la dernière extrémité ; mais enfin il fallut succomber , & ils se rendirent à discrétion. Les Syracusains usèrent de la victoire en barbares. Ils condamnèrent tous les Athéniens aux carrières ; & après avoir battu de verges les deux généraux , Nicias & Démosthène , ils les mirent à mort. Telle fut la fin de cette guerre , dans laquelle Athènes perdit plus de quarante mille hommes.

C H A P I T R E III.

De la Sicile & de Carthage , jusqu'à la mort de Denis l'ancien.

LES hostilités ayant recommencé entre Egeste & Sélinonte , les Egestains , qui craignoient que Syracuse ne les punit de leur alliance avec les Athéniens , deman-

32 HISTOIRE ANCIENNE.
dèrent du secours aux Carthaginois , & allumèrent une nouvelle guerre , qui causa la ruine de plusieurs villes.

Annibal , petit-fils d'Amilcar , descendit en Sicile avec une puissante armée , & assiégea Sélinonte. Pendant que les Agrigentins & les Syracusains faisoient avec lenteur des préparatifs pour secourir cette place , elle fut prise d'assaut , & les habitans perdirent la vie ou la liberté. Il n'en échappa que deux mille six cent , qui se réfugièrent à Agrigente. Sélinonte fut détruite.

Himère subit un sort plus barbare encore. Tous les habitans périrent. Annibal ne sauva que les femmes & les enfans , qu'il mit dans les fers. Au lieu même où Amilcar son grand-père avoit été tué , il fit égorger trois mille prisonniers , & il rasa la ville. Après avoir immolé tant de victimes aux manes de son grand-père , il repassa la mer , & fut reçu à Carthage avec de grandes acclamations. Mais , Monseigneur , ne frémissez-vous pas quand vous voyez les dévastations que la guerre cause de toutes parts ? & la joie cruelle des conquérans ne vous fait-elle pas horreur ?

Les Carthaginois , qui ne doutoient plus de se rendre maîtres de toute la Sicile , le-

vèrent bientôt une nouvelle armée. Annibal s'excusoit sur son âge d'en prendre le commandement : on lui donna pour collègue un homme de sa famille, Imilcon fils d'Hannon. Les deux généraux firent le siège d'Agrigente, ville où l'on comptoit deux cent mille habitans.

La peste se mit dans le camp, & Annibal en périt. Les Carthaginois, croyant que les dieux les punissoient d'avoir démoli plusieurs tombeaux, immolèrent un enfant à Saturne ; & pour appaiser Neptune, ils jetèrent plusieurs victimes dans la mer. Cependant un des deux camps fut forcé par les Syracusains, qui vinrent au secours des assiégés ; & si l'autre eût été attaqué avec le même courage, les Carthaginois auroient été réduits à lever le siège. Les Agrigentins se défendirent jusqu'à ce que pressés par la famine, ils n'eurent plus d'autre ressource que d'abandonner leur ville. Ils se rendirent à Géla à la faveur de la nuit. Tous ceux qui restèrent furent livrés à la mort ou aux fers.

Agrigente cultivoit les arts de luxe. C'étoit, après Syracuse, la ville la plus opulente de toute la Sicile. Le temple consacré à Jupiter Olympien renfermoit seul des richesses immenses : il avoit trois cent quarante pieds

de longueur , soixante de largeur , & cent vingt de hauteur. On peut juger par-là de la magnificence de cette ville. Imilcon la ruina entièrement.

Toute la Sicile reprochoit aux Syracusains la ruine d'Agrigente : on les accusoit d'avoir manqué de diligence & de courage. Denis , né dans un état obscur , saisit cette occasion pour rendre suspects les magistrats qui gouvernoient Syracuse. Il les accusa hautement de trahison. Il invectiva contre les riches. Il déclama sur la misère des pauvres. Il tint , en un mot , le même langage que les tribuns tenoient à Rome ; & il conclut comme eux , à donner l'autorité à des hommes tirés du peuple. On suivit cet avis , & Denis fut choisi pour être le chef des nouveaux magistrats.

Les factions qui divisoient Syracuse en avoient exilé un grand nombre de citoyens , qui attendoient avec impatience l'occasion de revenir dans leur patrie. Ils avoient leurs injures à venger , & ils devoient naturellement s'attacher à un chef qui leur offroit les dépouilles de leurs ennemis. Denis travailla à leur retour.

Dans cette vue , il fit un état des forces dont la république avoit besoin pour sou-

tenir la guerre contre les Carthaginois ; & lorsqu'il vit que le peuple se prêtoit avec peine aux nouvelles dépenses auxquelles il paroissoit forcé , il proposa , comme pour le soulager , le rappel des bannis ; représentant qu'il étoit absurde de faire venir à grands fraix des troupes étrangères , lorsqu'on pouvoit avoir de meilleurs soldats dans des citoyens attachés à leur patrie. Les bannis furent rappelés.

Denis se fit ensuite une étude de rendre ses collègues suspects d'intelligence avec l'ennemi. On parloit sourdement d'une conspiration qu'ils trâmoient , & il affectoit de ne point se trouver avec eux.

Comme les Carthaginois menaçoient d'ouvrir la campagne prochaine par le siège de Géla , les habitans de cette ville demandèrent du secours , & Denis y conduisit deux mille hommes de pied & quatre cent chevaux.

Les richesses causoient dans cette république les mêmes désordres que nous avons vus ailleurs , & il y avoit alors deux factions cruellement animées l'une contre l'autre. Denis , conformément au plan qu'il s'étoit fait , se déclara pour les pauvres , & livrant à leur avidité les citoyens riches , il

tint une assemblée qui condamna ceux-ci à mort, & qui confisqua leurs biens. Les pauvres, qui s'étoient saisis des dépouilles de leurs concitoyens, ne savoient comment reconnoître le service que Denis leur avoit rendu. Ils vouloient le retenir à Géla; mais il leur promit de revenir bientôt avec de nouveaux secours.

A son arrivée à Syracuse, le peuple, qui dans le moment sortoit du théâtre, lui demanda des nouvelles des Carthaginois. Ils se préparant à la guerre, répondit Denis, pendant qu'ici on vous occupe de jeux. Pourquoi demander, ajoutoit-il, ce que font les Carthaginois? Les vrais ennemis de la république sont ces magistrats qui dissipent en spectacles le trésor public; & qui, sous prétexte de vous donner des fêtes, détournent à leur profit la paie des soldats. Mes collègues vendent la patrie. Il y a long-tems que je le soupçonnois, & je n'en puis plus douter: Imilcon m'a fait faire à moi-même des propositions. Mais si je ne puis pas défendre la république contre des traités, au moins je ne veux pas qu'on puisse me soupçonner d'être leur complice. Je ne suis revenu que pour renoncer au commandement, & je déclare que j'abdique.

Ces discours répandirent l'alarme, & le peuple s'assembla. Il étoit naturel de commencer par faire le procès aux magistrats que Denis accusoit. C'est ce que ses partisans ne vouloient pas. Ils représentèrent qu'on feroit toujours à tems de les juger, que la guerre dont on étoit menacé ne permettoit aucun délai; & qu'il falloit se hâter de donner un chef à la république. Le choix tomba sur Denis, à qui le peuple confia toute l'autorité.

A peine les Syracusains furent revenus à eux-mêmes, qu'ils reconnurent qu'ils venoient de se donner un maître. Leur inquiétude commençoit à se montrer. Denis, pour en prévenir les suites, prit une garde, sous prétexte que des ennemis du bien public avoient voulu attenter à ses jours.

Alors Imilcon assiégeoit Géla. Denis tenta, ou parut tenter de faire lever le siège. On l'accusa du moins de trahison pour n'avoir pas réuffi. Sa cavalerie qui le dévança répandit ces soupçons dans Syracuse, pilla son palais, insulta sa femme. Mais le tyran arrivant bientôt avec d'autres troupes, immola les révoltés à son ambition, & joignit à ces victimes les citoyens qu'il jugea lui treê contraires; tout ce qu'il fit dans son expé-

dition de Géla , fut de favoriser la retraite des habitans qui abandonnèrent leur ville. Ceux de Camarine , craignant d'être assiégés , se retirèrent aussi avec les effets qu'ils purent emporter. Les fugitifs de ces deux villes trouvèrent un asyle chez les Léontins. Tout ce qui ne put pas fuir fut égorgé.

Sur ces entrefaites , la peste ayant enlevé une partie de l'armée des Carthaginois , Imilcon fit des propositions de paix , que Denis accepta. Par le traité , Carthage acquit le territoire des Sicaniens , de Sélinonte , d'Agrigente , & d'Himère. Les citoyens de Géla & de Camarine eurent la permission d'habiter ces villes , moyennant un tribut. Les Léontins , les Messéniens & les Siciliens proprement dits , furent déclarés libres & indépendans ; & Carthage reconnut Denis pour souverain de Syracuse.

Maître dans sa patrie , ce tyran disposa de tout en despote. Il distribua les meilleures terres à ses soldats & à des étrangers. Il accorda les droits de cité à des esclaves : & prenant contre ses sujets les précautions qu'on prend contre des ennemis , il fortifia le quartier de la ville dans lequel il bâtit son palais , & il en donna les maisons aux créatures intéressées à sa fortune. C'étoit une île , qui

communiquoit au continent par un pont ; elle étoit au midi , & par sa situation elle le rendoit maître des deux ports. On la nommoit Ortyge ou l'île.

Après avoir pris des mesures si différentes de celles de Gélon , il tenta de subjuguier les peuples qui avoient donné du secours aux Carthaginois , & il marcha contre Herbeste. Mais à peine ses sujets ont des armes , qu'ils les tournent contre lui. Forcé de revenir à Syracuse , il y est poursuivi par les troupes. Le soulèvement est général : on l'assiège dans la citadelle qu'il a bâti , & on met sa tête à prix.

Dans cette extrémité , il dépêcha un courier aux Campaniens qu'Imilcon avoit laissés en Sicile , & il leur fit des offres capables de les faire venir à son secours. Cependant , pour ralentir les efforts des assiégeans , il feignoit de vouloir renoncer à la tyrannie , & il paroissoit ne demander que la permission de se retirer. Les Siracusains , se croyant déjà libres , commençoient à suspendre les attaques. Ils ne veilloient point à la garde de la ville , parce qu'ils ne savoient pas que les Campaniens approchoient. Ceux-ci étant donc entrés sans trouver de résistance , se rendirent maîtres de Syracuse , & tout le peuple se soumit au tyran.

Pour prévenir de nouveaux soulèvements, Denis ajouta encore des fortifications à la citadelle de l'île. Il équipa un grand nombre de vaisseaux : il prit à sa solde de nouvelles troupes étrangères ; & il se saisit de toutes les armes des citoyens.

Rassuré contre ses sujets, il reprit ses projets de conquête. Il lui importoit de s'attacher les soldats par l'espoir du butin, & d'occuper au dehors les Syracusains, afin de les distraire de la perte de leur liberté.

Il se rendit maître par trahison de Catane, de Naxe & de quelques autres villes. Il eut même la barbarie de vendre des citoyens qu'il n'avoit pas eu la gloire de vaincre. Les Léontins épouvantés subirent le joug, & il les transporta à Syracuse.

Parce que les Grecs, qui fuyoient la tyrannie, se réfugioient dans les villes que Carthage conservoit sous sa domination, il arma contre cette république, comme si l'unique moyen de s'attacher ses sujets eût été de leur ôter tout asyle. Il fit des préparatifs étonnans. Il remplit la ville d'ouvriers qu'il avoit fait venir de Grèce & d'Italie, & qu'il encourageoit par sa présence & par ses bienfaits. On fabriqua une grande quantité d'armes de toute espèce. On construisit des ga-

lères à trois rangs de rames & à cinq. En peu de tems Syracuse eut une flotte de plus de trois cent vaisseaux. Une forte paie attira de toutes parts des matelots & des soldats.

Denis n'ignoroit pas combien il avoit besoin d'intéresser à ses succès les peuples de Sicile, & sur-tout les Syracusains. Il affecta des manières populaires. Il se montra affable, bienfaisant & ne parut occupé qu'à faire oublier la conduite qui jusqu'alors l'avoit rendu odieux.

Pour faire entrer dans ses vues les Messéniens, dont la ville ouvroit la Sicile aux secours de la Grèce, il leur donna des terres qui étoient à leur bienséance. Il envoya des ambassadeurs à ceux de Rhège, & leur témoignant la considération qu'il avoit pour eux, il leur demanda en mariage une fille de leur ville. Cette négociation ne réussit pas : on ne lui offrit que la fille du bourreau. Il n'oublia pas cette injure. Les Locriens, à qui il fit la même demande, lui accordèrent Doride, fille d'un de leurs premiers citoyens. Il épousa en même tems Aristomaque, sœur de Dion & fille d'Hipparinus, le plus puissant citoyen de Syracuse. Comme cette polygamie, qui étoit sans exemple, pouvoit devenir une source de dissensions par la ja-

loufie de ces deux femmes , Denis ne marqua aucune préférence , & parut les aimer également. Les Syracufains cependant vouloient qu'Aristomaque fût préférée. Mais Doride eut l'avantage de donner la première un fils au roi.

Dion eut beaucoup de crédit à cette cour ; il fut plaire , quoiqu'il eût l'ame élevée , & qu'il ne cachât pas fa haine pour la tyrannie. *Vous régnerez* , difoit - il à Denis , *& on fe fie à vous à caufe de Gélon : mais à caufe de vous , on ne fe fierá plus à perfonne.* Rempli des maximes de Platon , dont il étoit devenu l'ami & le disciple , il eut la simplicité de croire que les discours de ce disciple feroient fur le tyran la même impreflion qu'ils avoient fait fur lui. Nous avons vu combien il fe trompa.

Il femble que les peuples n'avoient pas encore appris à s'observer. Sans précaution contre l'ambition de leurs voifins , ils étoient prefque toujours pris au dépourvu. Les Carthaginois n'auroient pas dû ignorer les préparatifs du tyran de Syracufe : cependant ils commerçoient fans méfiance dans toute la Sicile , lorsque les villes grecques fe foulèverent toutes à la fois contr'eux. On les affaillit dans leurs maifons , fur leurs vais-

seaux ; on pilla leurs biens , on les égorgéa.

Cette trahison forçoit les villes grecques à se réunir contre l'ennemi commun , & c'est vraisemblablement ce que Denis avoit en vue. Les Syracusains se prêtoient d'autant plus volontiers à cette guerre , qu'elle pouvoit leur offrir l'occasion de recouvrer la liberté. Mais la conjoncture étoit funeste pour Carthage, que la peste venoit de ravager.

Denis ouvrit la campagne par le siège de Motia, qu'il prit & qu'il livra au pillage. Il avoit quatre vingt mille hommes de pied & trois mille chevaux , deux cent galères , un grand nombre de vaisseaux chargés de vivres & de machines de guerre. La plus grande partie des villes qui étoient dans l'alliance des Carthaginois se rendirent à son approche.

L'année suivante les Carthaginois débarquèrent à Palerme trois cent mille hommes sous les ordres d'Imilcon. Cette armée étoit soutenue par une flotte de quatre cent galères , qui côtoyoit la Sicile. Imilcon se rendit maître d'Erix par trahison. Il reprit Motia : & ayant mis le siège devant Messine , il la força & la rasa entièrement. Il marcha ensuite à Syracuse , où Denis , abandonné de la plus grande partie de ses troupes , s'étoit retiré.

Il parut devant cette place, lorsque sa flotte, qui avoit défait celle des Syracusains, entroit dans le port. Mais il ne fut pas profiter de l'alarme que son arrivée avoit répandu, & le siège traîna en longueur.

La fortune changea. La flotte des Carthaginois fut entièrement défaite : la peste survint dans leur camp : bien loin de pouvoir continuer le siège, ils se trouvèrent trop foibles pour se défendre : & il y avoit du danger pour eux à faire une retraite. Imilcon, n'ayant de ressources que dans la paix, fut donc réduit à recevoir la loi. Il obtint la permission de se retirer avec les Carthaginois, qu'il embarqua sur quarante vaisseaux ; & il fut obligé d'abandonner à la discrétion du tyran de Syracuse, les Africains qui servoient dans son armée, les Siciliens & toutes les troupes étrangères. On attribua ses mauvais succès à la profanation des temples & des tombeaux qu'il avoit démolis pour fortifier son camp. Il ruina entr'autres le tombeau de Gélon.

Lorsque les Africains apprirent que leurs compatriotes avoient été abandonnés, ils se soulevèrent & marchèrent contre Carthage, au nombre de plus de deux cent mille. Les Carthaginois crurent que Cérès & Proserpine

les armoient , parce qu'Imilcon avoit pillé les temples de ces divinités adorées chez les Syracusains , comme chez tous les Grecs , & inconnues jusqu'alors à Carthage. Ils leur élevèrent des autels , leur donnèrent pour prêtres les citoyens les plus distingués , leur offrirent des sacrifices : ils n'oublièrent rien pour se les rendre favorables. Cependant l'armée nombreuse des Africains , sans provisions , sans machines de guerre & sans chef , se dissipa comme elle s'étoit ramassée : & les Carthaginois s'imaginèrent devoir leur salut au nouveau culte qu'ils venoient d'instituer en l'honneur de Cérés & de Proserpine. Pendant le règne de Denis , ils firent encore sur la Sicile plusieurs tentatives , dont les détails sont peu intéressans.

Il y avoit long-tems que Denis attendoit le moment de tirer vengeance de l'outrage que les habitans de Rhège lui avoient fait. Il y trouva plus de difficultés qu'il n'avoit prévu , car il eut à combattre contre une ligue puissante des peuples de la grande Grèce. Il recommença cette guerre à plusieurs reprises. Il la fit même d'abord avec peu de succès , & il fut obligé de repasser en Sicile , où les Carthaginois avoient fait une descente. Mais ayant remporté une victoire sur les peuples

ligués , il renvoya sans rançon les prisonniers qu'il avoit faits sur les alliés de Rhège. Par cette conduite il dissipa la ligue. Rhège, abandonnée à ses propres forces, succomba, & il la traita cruellement.

Dans un des intervalles que lui laissa cette guerre, il envoya son frère Théoride aux jeux olympiques, jaloux d'y remporter le prix de la course des chars & celui de la poésie. On admira la beauté des chevaux, la magnificence des chars, & la richesse des tentes sous lesquelles on s'assembla pour écouter les vers. Dans les poèmes on n'admira rien. Les écuyers de ce prince n'eurent pas même un heureux succès : leurs chars, emportés au-delà de la borne, se brisèrent les uns contre les autres.

Denis aimoit les lettres : il recherchoit ceux qui s'y distinguoient : il se piquoit surtout de cultiver la poésie. Mais le goût des lettres, louable dans un prince qui les protège, devient un ridicule qui l'avilit, s'il se croit des talens qu'il n'a pas ; & il lui est bien difficile d'éviter ce ridicule, parce que la flatterie semble se concerter avec son amour propre pour le lui donner. Or, Denis vouloit être flatté. Il avoit banni de sa cour plusieurs personnes, parce qu'il soupçonnoit

qu'elles ne faisoient pas cas de ses vers : on l'accuse même d'en avoir condamné à mort sous différens prétextes.

Quoique ce fût une nécessité d'applaudir à ses poèmes , le poète Philoxène osa lui parler avec franchise. Il fut envoyé aux carrières. Il est vrai que dès le lendemain il recouvra la liberté à la sollicitation de ses amis. Il mangea même avec le roi : mais il entendit encore des vers , & il étoit le seul qui n'applaudit pas. Il se tut jusqu'à ce que forcé de rompre le silence , il répondit, en regardant les gardes du tyran qui l'interrogeoit, *qu'on me remène aux carrières.* Denis rit de cette faillie. Il y en avoit néanmoins qu'il ne pardonnoit pas. Un jour qu'on parloit des différentes sortes d'airain , il demanda quel étoit le meilleur ? *Celui*, répondit Amphion , *dont on a fait les statues d'Harmodius & d'Aristogiton.* Ce mot lui coûta la vie.

Souvent , dans ces siècles , le butin étoit pour les souverains comme pour les peuples le motif d'une entreprise. Dans une descente en Toscane , Denis pilla un des temples de la ville d'Agille. Une autre fois il pilla celui de Proserpine chez les Locriens. Il commettoit les mêmes brigandages en Sicile , & il se propoisoit d'enlever les trésors du tem-

ple de Delphes. Pour se préparer à cette entreprise, il établit des colonies en Italie sur la côte qui regarde l'Épire, il s'allia des Illyriens, & fit la guerre aux Molosses.

Enrichi par ses pirateries, il résolut de chasser de Sicile les Carthaginois; il remporta sur eux une victoire: mais ayant été défait la même année, il fut forcé à céder de nouvelles places.

Quelques années après, une armée que les Carthaginois envoyèrent en Italie, au secours des Hipponiates, rapporta la peste qui fit d'étranges ravages dans leur ville. La Lybie & la Sardaigne se soulevèrent. Ils firent rentrer l'une & l'autre sous leur domination: mais ils commençoient à peine à se rétablir, lorsque Denis arma de nouveau contre eux.

Il n'eut aucun succès dans cette guerre. Il s'en consola par une victoire d'un autre genre. Les Athéniens donnèrent le prix à une tragédie qu'il fit représenter aux fêtes de Bacchus. Mais sa joie fut courte, parce que dans les premiers transports il se livra à des excès de table dont il mourut. Il étoit dans la trente huitième année de son règne.

Diodore de Sicile prétend qu'un oracle avoit marqué la mort de ce tyran, au tems où

où il auroit vaincu des adverfaires qui lui feroient fupérieurs ; & que Denis , jugeant que ces adverfaires étoient les Carthaginois , avoit plus d'une fois abandonné fes avantages & s'étoit même laiffé enlever la victoire. Il feroit bien étrange qu'il eût fi fouverent déclaré la guerre à des ennemis qu'il n'auroit pas ofé vaincre.

On a dit encore qu'il prenoit des précautions étonnantes pour fa sûreté ; qu'il portoit toujours fous fa robe une cuiraffe d'airain ; qu'il ne haranguoit jamais le peuple que du haut d'une tour ; que n'ofant livrer fa tête au rasoir d'un barbier , il fe faifoit brûler la barbe par fes filles ; qu'il s'enfermoit chez lui comme dans une prifon ; & que perfonne n'y entroit , ni fon frère , ni fon fils même , fans avoir été fouillé. Mais il paroît que ce font-là des bruits répandus par les Grecs en haine des tyrans. Dès les commencemens de fon règne , c'est-à-dire , dans le tems où l'on n'étoit pas encore accoutumé à la tyrannie , on l'a vu au milieu des ouvriers dont il avoit rempli Syracufe. Pendant les guerres qui étoient fréquentes , il fe montroit à la tête de fes armées ; & pendant la paix il ouvroit fon palais aux gens de lettres , avec qui il vivoit familièrement.

Il est impossible de concilier cette conduite avec les frayeurs continuelles dont on veut qu'il ait été tourmenté. Il étoit cruel, avide, pirate, brigand : mais il avoit fans doute la confiance que donne le courage.

C H A P I T R E IV.

De la Sicile & de Carthage, jusqu'à la mort de Timoléon.

DENIS, qu'on nomme l'ancien, laissoit en mourant une nouvelle génération qui n'avoit pas connu la liberté. C'est pourquoi la couronne passa, comme un patrimoine héréditaire, à son fils Denis, qu'il avoit eu de Doride, & qu'on surnomma le jeune.

Ce nouveau tyran assembla les Syracusains, & les conjura d'avoir pour lui les bontés qu'ils avoient eu pour son père. On se flattoit d'être heureux sous son règne, parce qu'il avoit dans le caractère une nonchalance qu'on prenoit pour de la douceur. On en jugea différemment lorsqu'on vit son oisiveté, sa mollesse, ses frivolités & ses débauches. Dans la crainte que s'il acquéroit des talens, il n'acquît aussi des amis, & qu'il ne fût tenté d'usurper le trône, son

père, à ce qu'on prétend, n'avoit rien négligé pour le tenir dans une profonde ignorance, & il y avoit réuffi. Denis le jeune rechercha néanmoins les gens de lettres. Il étoit entouré de poètes & de philosophes qui le flattoient. Dès les premières années de son règne Aristippe vint à fa cour.

Denis aimoit la paix, parce qu'elle s'accordoit avec ses goûts, & il se hâta de la donner à la Sicile. Dion eût voulu le rendre vertueux : mais ses manières austères étoient un sujet de raillerie pour les courtisans, & d'ailleurs il paroiffoit difficile qu'il gagnât la confiance du prince. On l'accusoit d'avoir une préférence marquée pour les fils d'Aristomaque, sa sœur. On n'ignoroit même pas qu'il avoit parlé en leur faveur à Denis l'ancien. Puissant par ses biens & par sa naissance, allié du tyran dont il avoit épousé la sœur Aréta, fille d'Aristomaque, il avoit trop d'avantages sur les courtisans pour ne pas exciter leur jalousie. Ils conspirèrent sa perte, & son zèle même servit à leur dessein. Lorsque la paix n'étoit point encore assurée avec les Carthaginois, il offrit d'armer & d'entretenir à ses fraix cinquante galères à trois rangs de rames. Une pareille

offre, qui montrait sa puissance, servit à le rendre suspect.

Il inspira néanmoins au tyran le desir de voir Platon, ou peut-être ne fit-il que réveiller en lui une curiosité que faisoit naître la célébrité de ce philosophe. Les courtisans, qui redoutoient la présence du chef de l'académie, firent rappeler Philiste, que Denis l'ancien avoit exilé. Homme d'esprit & versé dans les lettres, Philiste s'étoit fait une réputation par ses écrits. Il falloit qu'il eût de la considération, puisqu'il avoit contribué à l'élévation de Denis l'ancien. Flatteur des tyrans, il étoit l'ennemi de Dion; il concerta avec les courtisans les moyens de le perdre. Dion fut accusé d'être d'intelligence avec les Carthaginois pour mettre sur le trône le fils d'Aristomaque.

Tel étoit l'état des choses lorsque Platon arriva. Il n'y changea rien. Peut-être ne fit-il qu'avancer la disgrâce de son ami. Dion fut banni de Sicile, & Platon se crut trop heureux d'obtenir quelque tems après la permission de se retirer.

Denis, qui recherchoit & craignoit tout à la fois les gens de lettres, parut plus empressé que jamais à les attirer, songeant à réparer dans leur esprit les torts qu'il avoit

eu avec Platon. Peut-être avoit-il remarqué qu'ils flattoient mieux que les courtifans. Il les admettoit dans sa familiarité, moins parce qu'il aimoit les savans, que parce qu'il le voulut paroître. On lui reproche de s'être cru le plus bel esprit de sa cour.

Cependant, parce que Platon étoit absent, il crut que ce philosophe lui manquoit. Il desira de le revoir. Il employa tous les moyens pour l'engager à revenir, & Platon fit un troisième voyage en Sicile. Accueilli comme la première fois, il se flatta d'obtenir le rappel de Dion. Il en parla: mais il vit vendre les biens de son ami. Bientôt après il douta s'il recouvreroit sa liberté, & sa vie même fut en danger. Ce fut à la sollicitation des philosophes pythagoriciens qu'il obtint la permission de retourner en Grèce.

Après son départ, Dion reçut encore une nouvelle injure. Aréta, sa femme, fut forcée d'épouser Timocrate favori du tyran. Cependant Syracuse, qui portoit impatiemment le joug, appeloit Dion à son secours. Toutes les villes grecques de Sicile, prêtes à se soulever, le sollicitoient. Assuré de cette disposition des esprits, il n'hésita pas: soit pour se venger, soit pour affranchir sa patrie, il résolut de détrôner le tyran.

Denis paroissoit le prince le plus puissant de l'Europe. Il avoit quatre cent vaisseaux de guerre , cent mille hommes d'infanterie , dix mille chevaux ; & Syracuse étoit la ville la plus grande , la plus riche & la mieux fortifiée de toutes celles des Grecs. Mais cette puissance appartenoit plus aux Syracusains qu'au tyran , qui n'étoit pas aimé.

Dion arriva sur les côtes de Sicile , lorsque Denis étoit en Italie. Il débarqua près d'Agrigente , à Minœa petite ville qui appartenoit aux Carthaginois , & dont le gouverneur étoit son ami. Il n'avoit que mille hommes , & cependant il arriva dans la place de Syracuse à la tête de cinquante mille. Les troupes du tyran se retirèrent dans la citadelle , & Timocrate , qui les commandoit , lui dépêcha un courier.

Cependant Dion assemble le peuple. Il lui déclare qu'il n'est venu que pour lui rendre la liberté : il l'invite à se nommer des chefs ; & il est élu lui-même avec son frère Mégaclês.

Denis , qui revint peu de jours après , débarqua dans l'isle Ortyge. Il entra d'abord en négociation : il parut même vouloir abdiquer , & lorsqu'il crut avoir répandu la sécurité , il fit une sortie à la tête de toutes ses troupes. Le combat fut vif : Dion y

reçut une bleffure : cependant les Syracu-
fains eurent tout l'avantage, & forcèrent
le tyran à se renfermer dans fa citadelle.

Denis , dans l'espérance de diviser ses en-
nemis , reprit la négociation. Il se propo-
soit , sur-tout , de rendre Dion suspect au
peuple. La vertu austère du disciple de l'a-
cadémie n'étoit que trop propre à donner
cours à des soupçons. Elle paroissoit hauteur,
ambition de commander ; & on appréhendoit
que celui qui avoit vécu avec les tyrans, &
qui leur étoit allié , n'eût haï la tyrannie que
pour se venger du tyran.

Ces inquiétudes divisoient les esprits lors-
qu'Héraclide arriva du Péloponèse avec
quelques vaisseaux. Il étoit un de ceux que
Denis avoit exilé, & il paroissoit n'avoir
d'autre intérêt que de se joindre à Dion,
dont il se disoit l'ami : mais en secret , il ne
songoit à l'écarter que pour se saisir lui-mê-
me de l'autorité. Quoique sans talens, il
avoit les dehors qui en imposent à la mul-
titude. Il fut donc séduire le peuple, & il
obtint le commandement de la flotte.

Avant son arrivée , Dion lui-même avoit
été déclaré généralissime des troupes de terre
& de mer. On lui faisoit donc une injure.
Il s'en plaignit , & ayant eu assez de crédit

pour se faire rendre ce commandement, il le céda aussitôt à Héraclide. Il comptoit par sa générosité s'attacher ce traître. Il auroit dû prévoir qu'il l'humilioit au contraire, & qu'il allumoit sa jalousie. En effet, Héraclide ne songea qu'à le traverser en tout. Si Dion paroissoit écouter les propositions du tyran, qui offroit de se retirer, Héraclide l'accusoit de le vouloir ménager : s'il se refusoit à des propositions qu'il ne croyoit pas devoir accepter, il lui reprochoit de tirer à dessein la guerre en longueur, afin de conserver l'autorité.

Sur ces entrefaites, Philiste, qui venoit de l'Apulie avec plusieurs galères, fut entièrement défait, & se tua. Denis, qui ne comptoit plus sur aucun secours, passa en Italie, laissant dans la citadelle Appolocrate, son fils aîné, avec une garnison.

Comme on faisoit un crime à Héraclide d'avoir laissé échapper le tyran, il proposa un nouveau partage des terres, afin de regagner la faveur du peuple. Peut-être avoit-il prévu que Dion s'y opposeroit, & que ce seroit une occasion de le perdre. En effet, Dion par ses oppositions souleva contre lui les Syracusains qui le déposèrent. Chassé, poursuivi, il se retira chez les Locriens avec

trois mille soldats étrangers qui lui restèrent fidèles.

Après son départ, tout changea. Nipsius, que Denis envoyoit de Naples, apporta l'abondance dans la citadelle, au moment que manquant de tout, elle songeoit à se rendre. Ce général, dans une première sortie, livra la ville au pillage; & dans une seconde, il mit le feu à différens quartiers: les Syracusains reconnurent combien ils étoient devenus foibles, en perdant le seul chef capable de les conduire, & Dion fut rappelé. Alors les choses changent encore: les troupes du tyran sont vaincues: forcées de capituler, elles rendent la citadelle, & se retirent.

Les Syracusains, qui devoient leur salut à Dion, avoient à réparer l'injure qu'ils lui avoient faite; & il paroît que dans cette circonstance ce général auroit dû citer devant le peuple Héraclide, qui étoit la cause des dernières dissensions. Il falloit punir ce traître: il falloit au moins le mettre hors d'état de troubler. On le conseilloit à Dion: mais il aima mieux pardonner. C'étoit une imprudence.

Cependant quoique Denis fût chassé, les Syracusains ne s'appercevoient pas qu'ils fus-

sent libres. En effet, Dion ne vouloit pas rétablir la démocratie. Il y trouvoit trop de vices : il songeoit à mettre un frein à la multitude, & il commença par casser le décret qui avoit ordonné un nouveau partage des terres.

Cette démarche excita un mécontentement général. Héraclide, qui la blâmoit, remua de nouveau ; & comme il parut assez puissant pour empêcher ce qu'il n'approuvoit pas, Dion permit d'assassiner cet homme, qu'il n'avoit pas voulu punir par les loix. Ce fut une nouvelle imprudence. Le peuple regretta Héraclide, qu'il regardoit comme le protecteur de sa liberté, & crut avoir retrouvé dans Dion un nouveau tyran.

De nouvelles factions se formèrent. Callipse, Athénien, à qui Dion avoit donné sa confiance, lui offrit de se mettre à la tête des mécontents, pour être instruit de tout ce qui se trameroit, & pour l'en avertir. C'étoit un artifice. Il vouloit pouvoir remuer impunément. En effet, quelques jours après, il assassina Dion. Ce scélérat ne jouit pas long-tems du fruit de son crime. Chassé de Syracuse au bout de treize mois, & ne trouvant d'asyle dans aucune des villes de Sicile, il se retira à Rhège, où il fut assassiné.

Les troubles , qui continuèrent pendant plusieurs années , replacèrent Denis sur le trône. Il le recouvra dix ans après l'avoir abandonné. Mais aigri par ses malheurs , il en devint plus méfiant & plus cruel. Il obligea une partie de ses sujets de se mettre sous la protection d'Icétas , Syracusain , qui avoit usurpé la tyrannie à Léontium , & qui n'étoit pas moins odieux. En un mot , il fit naître une multitude de factions , & il excita un mécontentement général. Les Carthaginois , qui entretenoient ces divisions , armèrent. Ils se flattoient d'achever la conquête de la Sicile : mais Syracuse demanda du secours aux Corinthiens.

Corinthe conservoit la haine des tyrans. Peu ambitieuse d'étendre son empire , elle préféroit à cet avantage la gloire de donner la liberté. Qu'étoit ce néanmoins que cette ville comparée à Carthage ? Quelle proportion y avoit-il entre les richesses de ces deux républiques , & entre les armées qu'elles pouvoient mettre sur pied ? mais la puissance consiste moins dans le nombre des hommes que dans le choix ; & chez un peuple libre tous semblent en quelque sorte avoir été choisis. Corinthe nomma Timoléon pour

commander les troupes qu'elle envoyoit au secours des Syracusains.

Grand capitaine, grand homme d'état, excellent citoyen, Timoléon prit Epaminondas pour modèle, & il lui fut facile de l'imiter. En lui, comme dans le Thébain, les vertus & les talens paroissoient plutôt des dons de la nature que des qualités acquises. Partisan zélé de la liberté, il avoit sacrifié à sa patrie un frère qu'il aimoit tendrement. Timophane, c'est ainsi qu'on nommoit son frère, usurpa la tyrannie à Corinthe. Timoléon, qui lui avoit sauvé la vie au péril de la sienne, la lui ôta, ou du moins le fit poignarder en sa présence. Mais à peine l'eut-il immolé, qu'il ne vit plus dans la victime qu'un frère dont il se reprochoit la mort. Trop malheureux d'avoir servi Corinthe à ce prix, il vouloit mourir lui-même, & il fut difficile à ses amis de lui faire abandonner cette résolution. Depuis vingt ans il vivoit retiré & ne prenoit aucune part au gouvernement, lorsque les Corinthiens le choisirent pour l'envoyer en Sicile. Il n'accepta cette commission que parce qu'il ne la pouvoit pas refuser après le sacrifice qu'il avoit fait à la liberté. Il aborda à Rhège avec dix galères.

Icétas , alors maître de la plus grande partie de Syracuse , assiégeoit l'île Ortyge où Denis s'étoit renfermé. Il se proposoit de partager la Sicile avec les Carthaginois, dont la flotte fermoit le port de Syracuse, & qui avoient débarqué dans l'île cinquante mille hommes. Il paroissoit difficile que Timoléon abordât quelque part ; & s'il abordoit, on ne prévoyoit pas de quel secours il seroit aux Syracusains : il n'avoit que mille soldats.

Les ambassadeurs d'Icétas , qui vinrent à Rhège avec vingt galères des Carthaginois , invitèrent Timoléon à s'en retourner à Corinthe , l'assurant que la guerre étoit sur le point de finir, & lui déclarant qu'on ne lui permettroit pas de débarquer en Sicile avec des troupes. Timoléon , sans paroître s'opiniâtrer , demanda seulement que la proposition qu'on lui faisoit fût agitée devant les habitans de Rhège , qui , étant amis des Corinthiens , pouvoient seuls l'autoriser à prendre un parti si contraire à sa destination.

Pendant que les orateurs se succédoient dans la tribune , & qu'ils examinoient si Timoléon devoit ou ne devoit pas aller en Sicile , il donnoit secrètement des ordres pour faire partir neuf des vaisseaux ; & lorsqu'il apprit qu'ils avoient mis à la voile , il

s'échappa, monta sur le dixième, arriva heureusement à Tauromène, où Andromachus, qui commandoit dans cette place, le reçut. Cependant le peu de troupes qu'il avoit amené n'invitoit pas les villes de Sicile à se déclarer pour lui. Lasses de la guerre, elles paroissoient préférer la servitude à une liberté qu'elles ne se flattoient pas de recouvrer.

Sur ces entrefaites, Timoléon apprend qu'Icétas vient d'établir son camp aux pieds des murs d'Adranum. Il marche aussitôt avec sa petite troupe, surprend l'ennemi, le met en déroute, arrive par une marche forcée à Syracuse, & se loge dans un des quartiers.

Ce premier succès fit une révolution. Adranum & plusieurs autres villes se déclarèrent pour les Corinthiens. Denis lui-même voyant qu'il ne pouvoit manquer de succomber sous le nombre de ses ennemis, préféra de se rendre à Timoléon, & lui livra la citadelle, où il y avoit deux mille hommes de troupes réglées & une grande quantité d'armes de toute espèce. Ce tyran fut envoyé à Corinthe, où il devint l'objet des mépris d'un peuple libre, qui l'avoit précipité du trône. Il y porta la nouvelle des succès de Timoléon, qu'on sa-

voit à peine être arrivé en Sicile. Ce général n'y étoit que depuis cinquante jours.

Ayant reçu de Corinthe un nouveau secours, il marcha à la tête de quatre mille hommes contre Icétas, qui avoit réuni ses forces à celles de Magon, général des Carthaginois. Trop foible contre les deux armées, il songea d'abord à diviser les deux généraux, & il fit passer dans le camp ennemi quelques-uns de ses soldats, qui, faisant honte aux Grecs de combattre pour livrer la Sicile aux barbares, rendirent Icétas même suspect d'intelligence avec les Corinthiens. Magon qui se crut trahi, se retira & s'embarqua avec toutes ses troupes. De retour à Carthage, il prévint par une mort volontaire le supplice dont il étoit menacé, pour avoir si mal réussi dans son expédition.

Icétas resté seul, fut défait une seconde fois, & renonça à tous ses projets sur Syracuse. Alors Timoléon ne voulant laisser aucun vestige de la tyrannie, invita le peuple à raser toutes les forteresses. On démolit jusqu'aux tombeaux des tyrans. On fit même le procès à leurs statues. On ne conserva que celle de Gélon, parce que ce roi avoit été citoyen, & on vendit toutes les autres. En même tems Timoléon rétablit la démo-

cratie, & travailla à un corps de loix avec Céphale & Denis qu'il avoit fait venir de Corinthe.

Les Carthaginois, peu faits pour conquérir des peuples qui favoient se défendre, firent un nouvel effort. Amilcar & Annibal débarquèrent à Lilibée avec plus de soixante-dix mille hommes. Mais Timoléon, quoiqu'il n'en eût que six à sept mille, remporta sur eux une victoire complète; & forçant Carthage à demander la paix, il fit la loi à cette république. Elle ne conserva que les terres qui étoient au-delà du Fleuve Halicus. Ceux qui les habitoient eurent même la liberté de s'établir ailleurs; & elle abandonna les tyrans qu'elle avoit soutenu.

Les villes de Sicile recherchèrent à l'envi l'alliance de Syracuse. Timoléon chassa tous les tyrans; il démolit leurs forteresses. Il envoya à Corinthe Leptine tyran d'Apollonie; & il punit de mort Icétas, coupable de trahison & de plusieurs crimes.

Les guerres & les bannissemens avoient fort diminué la population. Syracuse étoit presque déserte, & il en étoit à-peu-près de même des autres villes. Timoléon en écrivit à Corinthe. Cette république toujours généreuse donna tous ses soins à repeupler

la Sicile. Elle fit publier dans la Grèce & en Afie qu'elle déclaroit libres tous les peuples de cette île. Elle offrit d'y conduire à ses fraix les Siciliens qui en avoient été bannis, & les étrangers qui voudroient s'y établir; & elle fournit des vaisseaux à plus de dix mille personnes qui s'embarquèrent pour Syracuse. Le concours fut grand. Les peuplades abordoient en Sicile de toutes parts. Il en arriva sur-tout d'Italie; & on prétend que la population de Syracuse s'accrut tout-à-coup de quarante mille habitans. Timoléon donna des terres à tout le gouvernement, qui fit fleurir l'agriculture, le commerce & les arts, & acheva de réparer les pertes que la Sicile avoit faites.

Après avoir assuré la paix & la liberté; Timoléon abdiqua la puissance, persuadé que c'est aux loix seules à gouverner des hommes libres. Devenu simple citoyen, il résolut de passer le reste de ses jours chez le peuple qu'il venoit de sauver; & les Syracusains ne regardèrent pas cette préférence comme le moindre de ses bienfaits. Vous imaginez leur empressement pour le voir, pour le montrer aux étrangers. Vous concevez que ce grand homme attiroit tous les yeux sur la Sicile & sur lui. Quel spectacle

en effet ! La Grèce en servitude ; l'Asie menacée d'une grande révolution, l'Italie déchirée par des guerres continuelles ; & cependant la Sicile jouit de la liberté & de la paix. Elle en jouit encore lorsque partout ailleurs l'ambition porta le fer & le feu : & cette liberté & cette paix étoient l'ouvrage d'un seul homme.

Timoléon conserva toute sa considération jusqu'au dernier moment. Les Syracusains n'entreprenoient rien sans le consulter. Invité aux assemblées, il y arrivoit au milieu des acclamations, & les acclamations le reconduisoient chez lui. Simple citoyen, mais plus qu'un roi, il mourut regretté comme le père de la patrie, & respecté comme un dieu tutélaire. On décerna des jeux annuels en son honneur. Malheureusement pour la Sicile, il ne la gouverna que pendant huit ans.

CHAPITRE V.

Considérations sur le gouvernement de Syracuse.

LA démocratie, orageuse par sa nature, ne l'a été nulle part autant que dans la république de Syracuse. Je me propose d'en rechercher les causes.

Les deux premiers siècles de cette république sont très-obscurs, & son histoire, comme nous l'avons déjà remarqué, ne commence à être connue qu'au règne de Gélon. Alors gouvernés par un prince sage, les Syracusains paroissoient faits pour obéir à un monarque. Ils le crurent eux-mêmes : c'est pourquoi ils renoncèrent à leur liberté ; & ils assurèrent la couronne dans la famille de Gélon.

La tyrannie de Trasibule leur donna d'autres sentimens. En devenant libres, ils paroissoient faits pour l'être. Ils chassèrent les tyrans de plusieurs villes, & ils conservèrent leur liberté pendant près de soixante ans.

Nous ne savons pas exactement la forme que prit la démocratie à Syracuse, & dans les autres villes qui se liguèrent alors pour la liberté commune. Mais on peut juger que s'étant ligüées contre les tyrans, elles portèrent toute leur attention à se garantir de la tyrannie. En effet, nous avons vu qu'elles chassèrent les étrangers, & que le pétalisme s'établit à Syracuse. Il y a donc lieu de croire que la multitude s'arrogea la principale autorité.

Quoique la confédération de ces villes fût un obstacle à la tyrannie, elle n'en étouffa

pas le germe. Elles nourrissoient chacune des citoyens qui aspiraient secrètement à se saisir de l'autorité. Il en naquit des troubles : mais dans les commencemens ces troubles mêmes assuroient la liberté de ces républiques, parce qu'ils les rendoient plus vigilantes. La guerre de Deucétius, qui survint dans le tems où elles venoient de conjurer contre les tyrans, produisit le même effet, & les Athéniens, lorsqu'ils portèrent leurs armes en Sicile, firent cesser les dissensions qui menaçoient la liberté des républiques de cette isle.

Alors Syracuse étoit la principale puissance, & elle paroissoit devoir soumettre toutes les autres à sa domination. Mais la confiance que lui donnoient ses richesses & ses succès, aveugloit la multitude qui la gouvernoit ; & dans une pareille conjoncture, il est difficile qu'une république conserve sa liberté. Lorsqu'elle eut triomphé des Athéniens, elle eut plus de confiance encore. Cependant le moment approchoit où elle devoit cesser d'être libre. Peu d'années après, Denis usurpa la tyrannie.

A Syracuse, comme à Rome, les dignités & les richesses étoient deux sources de dissensions. Les pauvres demandoient des terres, & les riches vouloient réserver pour eux

tous les honneurs. Les citoyens ambitieux pouvoient donc, dans l'une & l'autre de ces républiques, s'élever par les mêmes moyens. Les dissensions néanmoins ne produisoient pas à Rome les mêmes effets qu'à Syracuse. C'est que les circonstances avoient introduit dans ces deux républiques des mœurs & des usages tout-à-fait différens.

Comme à Rome les richesses n'étoient qu'en fonds de terre, les citoyens les plus riches n'avoient pas assez d'argent pour acheter les suffrages des autres, & par conséquent, les citoyens les plus pauvres ne pouvoient pas se vendre. Il n'en étoit pas de même à Syracuse, où le commerce avoit rendu l'argent fort commun. Nous avons vu que Dion pouvoit équiper & entretenir cinquante galères à trois rangs de rames. Comment une république conserveroit-elle sa liberté, lorsqu'elle a des citoyens si puissans ?

Rome n'arroit jamais que ses citoyens & ses alliés, parce qu'elle n'étoit pas assez riche pour soudoyer des soldats étrangers. D'ailleurs où les auroit-elle pris ? Elle n'étoit entourée que de peuples ennemis, aussi jaloux de la liberté qu'elle pouvoit l'être elle-même.

Ayant pour soldats ses citoyens , elle assuroit sa liberté , parce que cette liberté étoit à ceux-mêmes qu'elle armoit. C'est un dépôt qu'elle leur confioit , & qu'ils avoient le même intérêt à conserver. Tout romain qui aspiroit à la tyrannie couroit à sa perte.

L'Italie & la Grèce envoyoit continuellement en Sicile des soldats qui , cherchant de l'emploi , s'offroient indifféremment à toutes les puissances. Syracuse les pouvoit soudoyer. Elle trouvoit commode de lever des troupes avec de l'argent. Elle y étoit même forcée , parce que ses grandes armées auroient enlevé à l'agriculture & au commerce trop de citoyens si elle avoit pris parmi eux tous ses soldats & tous ses matelots. Enfin il étoit naturel que les Syracusains , amollis par le luxe , se dégoûtassent du métier des armes , & que s'accoutumant à regarder l'argent comme le nerf de la guerre , ils se crussent puissans , parce qu'ils étoient assez riches pour entretenir des flottes & des armées. Mais si une république n'a des soldats que parce qu'elle les paie , elle court risque de n'en point avoir , puisqu'un tyran peut les mieux payer. L'usage des troupes étrangères , contraire à la constitution du gouvernement républicain , est donc par sa nature un principe de révolutions.

Lorsque Gélon se rendit maître de Syracuse, il y avoit été appelé par une faction. Or, une république ne peut pas subsister lorsque ses dissensions invitent les puissances étrangères à s'ingérer dans son gouvernement. Dans le moment même qu'elle compte sur un secours, elle doit être subjuguée.

La Sicile étoit par sa position entourée de nations qui épioient l'occasion de s'y établir; & cette occasion se présentoit continuellement, parce que les peuples de cette isle, toujours divisés, la faisoient naître. La Sicile devoit donc tomber sous une domination étrangère.

Si Tarquin le Superbe eût remonté sur le trône, & s'y fût maintenu, c'eût été avec des secours étrangers. Dans cette supposition la faction contraire, toujours foible par elle-même, eût été forcée de recourir à de semblables secours. Les Romains auroient donc accoutumé leurs voisins à prendre parti dans leurs dissensions, & cet usage, qui les eût exposé à des révolutions continuelles, eût été un obstacle à leur agrandissement.

La république de Syracuse n'a donc été si orageuse, que parce qu'elle étoit opulente, qu'elle armoit pour sa défense des troupes étrangères, & qu'elle invitoit les étrangers

à s'ingérer dans son gouvernement. Voilà pourquoi les Syracusains, toujours légers & inconstans, ne paroissent faits ni pour la liberté, ni pour la servitude.

S'il y eût eu en Sicile une autre république capable de balancer la puissance de Syracuse, cette isle nous auroit offert à-peu-près les mêmes scènes que la Grèce. Nous aurions vu les peuples passer de l'alliance de l'une dans l'alliance de l'autre, former des ligues pour maintenir entr'elles une espèce d'équilibre, se réunir contre l'ennemi étranger, & lui fermer la Sicile. Mais dès que la puissance dominante de Syracuse étoit sans rivale, elle ouvroit le pays aux Carthaginois & aux Grecs, parce qu'elle mettoit les autres villes dans la nécessité de chercher des secours au dehors.

CHAPITRE VI.

De la Sicile & de Carthage, jusqu'à la première guerre punique.

LA Sicile, qui jouissoit encore du repos que Timoléon lui avoit donné, venoit de perdre ce vertueux citoyen, lors qu'Alexandre passa en Asie. Les Tyriens, qui succombèrent

rent sous les armes de ce conquérant , avoient envoyé leurs femmes & leurs enfans à Carthage , qui leur promettoit du secours , & qui ne leur en donna point. Peut-être cette république formoit-elle des projets sur la Sicile , qui avoit perdu son défenseur. Il se peut encore que ce soit alors qu'elle ait été troublée par l'ambition d'un de ses principaux citoyens. Hannon , ayant conspiré contre le sénat & ayant été découvert , arma vingt mille esclaves , & sollicita les Africains à se soulever. Il fut pris , & les Carthaginois , assez barbares pour confondre les innocens avec les coupables , le firent mourir lui & tous ses enfans.

Il y avoit environ vingt ans que Timoléon étoit mort , lorsque Syracuse reperdit la liberté. Agathocles , fils d'un potier banni de Rhège , après s'être élevé de simple soldat aux premiers grades militaires , épousa une riche héritière , & devint par ce mariage un des plus puissans citoyens de Syracuse. Exilé par la faction de Sosistrate , qui aspirait comme lui à la tyrannie , il se retira successivement à Crotone & à Tarente ; & ayant encore été chassé de ces deux villes , il se mit à la tête d'une troupe de brigands.

Sur ces entrefaites , Sosistrate , banni aussi

de Syracuse, s'allia avec les Carthaginois. Alors la faction qui favorisoit Agathocles le fit rappeler. On lui donna le commandement des troupes. Il vainquit, & il usurpa la tyrannie.

Les villes de la Grèce, en proie aux successeurs d'Alexandre, étoient plus troublées que jamais. Ou elles étoient asservies, ou elles n'avoient qu'une liberté précaire qu'on leur enlevoit & qu'on leur rendoit tour-à-tour. Dans cette situation, Corinthe voulut encore secourir les Syracusains : elle leur envoya Acestoride.

Ce général tenta de faire assassiner Agathocles ; mais le tyran lui échappa, & se retira dans l'intérieur de la Sicile, où il leva une armée. Les Syracusains effrayés offrirent de le rappeler, pourvu qu'il s'engageât par serment à ne rien entreprendre contre la démocratie. Il promit tout, & ne tint rien. Il se rendit d'abord le peuple favorable, en se déclarant contre le sénat. Bientôt après, maître de l'armée, il fit périr les citoyens qui lui étoient contraires. Ensuite, pendant deux jours & deux nuits, il livra la ville au pillage des troupes. Le troisième jour il rassembla le peuple. Il déclara qu'il n'avoit eu d'autre dessein que d'exterminer les ty-

rans , & d'assurer la liberté : & il ajouta qu'il vouloit se retirer , & mener désormais une vie privée. Il favoit bien que ses soldats ne le souffriroient pas , & que d'ailleurs il ne restoit personne capable de lui résister. Il vouloit donc qu'on lui offrît une couronne qu'il usurpoit , & qu'on ne pouvoit lui ôter. Elle lui fut offerte.

Pour affoiblir les riches & pour s'attacher les pauvres , il commença par l'abolition des dettes , & par un partage des terres. Il parut ensuite occupé des soins du gouvernement , faisant des loix assez sages , rendant la justice , & montrant beaucoup d'humanité. Par cette conduite , il se concilia ses sujets : il les fit concourir à ses vues , & il conquit une grande partie de la Sicile.

Cependant les Carthaginois voulurent s'opposer à ses progrès. Ils armèrent. Agathocles força leur camp aux environs d'Himère. Mais pendant que ses troupes s'abandonnoient au pillage , un nouveau corps ennemi se montre tout-à-coup , profite du désordre , & enlève la victoire au tyran. Agathocles se réfugie à Syracuse , où il est assiégé.

Abandonné de ses alliés , privé de tout secours , & renfermé dans une ville qu'il ne

paroissoit pas pouvoir défendre, il n'étoit pas encore sans ressources. Il déclara qu'il avoit un moyen de faire lever le siège, & de réparer ses pertes; & sans déclarer son dessein, il fit monter sur soixante vaisseaux tout ce qu'il avoit de soldats les plus déterminés.

On ne devinoit rien encore : car l'entrée du port étoit fermée par la flotte des Carthaginois, bien supérieure à celle des Syracusains. Quelque tems après parurent des vaisseaux, qui apportoiert des vivres aux assiégés. Les ennemis firent pour les enlever des mouvemens qui donnèrent au tyran l'occasion de sortir. Ils crurent qu'il venoit au secours des vaisseaux qui arrivoient, & cependant il prit une route contraire. Etonnés, ils voulurent d'abord aller après lui : ils voulurent ensuite revenir aux vaisseaux de transport; mais pendant qu'Agathocles leur échappoit, les vaisseaux étoient entrés dans le port, & Syracuse se trouva abondamment fournie de tout.

Les Carthaginois, honteux d'avoir manqué leur proie, & inquiets des projets que méditoit Agathocles, mirent à la voile, & le joignirent après six jours de navigation. Il les défit, & débarqua sur la côte d'A-

frique. Alors il représente à ses soldats que le vrai moyen de délivrer Syracuse étoit de porter la guerre dans le pays ennemi ; qu'ils alloient combattre contre des hommes amollis par le luxe ; que la seule hardiesse de son entreprise suffisoit pour les épouvanter ; que l'Afrique , qui portoit impatiemment le joug, ne manqueroit pas de se soulever ; & qu'ils pouvoient déjà se regarder comme maîtres des richesses que renfermoit Carthage.

Ce discours ayant été reçu avec de grands applaudissemens , Agathocles prend une torche allumée ; & disant qu'il a promis à Proserpine & à Cerès de brûler sa flotte s'il échappoit aux Carthaginois : il exhorte les soldats à remplir son vœu. Aussi-tôt il marche , & met le feu à son vaisseau. Etourdis , entraînés par cet exemple , tous saisissent des torches , & ils brûlent leurs vaisseaux avec autant de joie que s'ils eussent brûlé ceux des ennemis. Tel est l'empire des ames fortes sur la multitude. Agathocles vouloit que ses soldats n'eussent d'espérance que dans la victoire. D'ailleurs il ne pouvoit pas conserver sa flotte sans affoiblir trop son armée , qui n'étoit que de quatorze mille hommes. Il ne laissa pas à ses troupes le tems de réfléchir sur une démarche si hasardeuse.

Il marche, se rend maître de Tunis & d'une autre ville, & il abandonne tout le butin aux soldats.

Carthage fut dans une alarme d'autant plus grande, qu'elle crut d'abord que la flotte & l'armée qu'elle avoit envoyée en Sicile, étoient défaites & ruinées. Elle arma à la hâte quarante mille citoyens, qui marchèrent sous les ordres d'Hannon & de Bomilcar, & qui furent battus. La victoire livra toute la campagne au vainqueur, & plusieurs peuples se joignirent à lui.

La superstition, qui croît avec la frayeur, persuada aux Carthaginois que les dieux qu'ils avoient irrités combattoient pour Agathocles. On prétend que pour appaiser Saturne, trois cent personnes offrirent de laver dans leur sang l'impiété qu'elles avoient commis, en immolant à cette divinité des enfans achetés au lieu des leurs; & qu'on ajouta encore à ces victimes deux cent enfans pris dans les meilleures familles. A quelque excès d'absurdité & de cruauté que puisse porter la superstition, j'ai peine à croire que les historiens n'aient pas exagéré ces horreurs: car en général, on aime à exagérer le mal comme le bien. Quoiqu'il en soit, après des sacrifices de cette espèce, les Cartha-

ginois pressèrent Amilcar, qui commandoit en Sicile, de venir au secours de leur ville.

Amilcar fit publier dans son camp & dans la ville que l'armée d'Agathocles avoit été taillée en pièces. Les Syracusains, d'abord effrayés, songeoient à se rendre; mais bientôt après, mieux instruits, ils se défendirent avec un nouveau courage; & Amilcar étant tombé entre leurs mains, ils envoyèrent sa tête en Afrique.

Agathocles assiégeoit Adrumète. Il étoit arrêté devant cette place, lorsque le camp qu'il avoit sous les murs de Tunis fut forcé par les Carthaginois, & cette ville se trouva réduite aux dernières extrémités. Il avoit trop peu de forces pour les partager. Cependant il résolut de faire lever le siège de Tunis & de continuer tout-à-la-fois celui d'Adrumète. A cet effet, il conduisit un petit corps de troupes sur le sommet d'une montagne, d'où on découvroit les deux villes, & il y fit allumer de grands feux. D'un côté, la garnison d'Adrumète crut qu'un nouveau renfort arrivoit aux assiégeans, & elle capitula: de l'autre, les Carthaginois s'imaginèrent qu'Agathocles alloit tomber sur eux avec toutes ses forces, & ils décampèrent avec tant de précipitation, qu'ils abandon-

nèrent toutes leurs machines. Peu après le roi de Syracuse remporta une victoire complète sur un roi de Libye qui vint au secours de Carthage. Telle étoit sa position lorsqu'il reçut la tête d'Amilcar. Il la fit jeter dans le camp des Carthaginois, qui à cette vue furent dans une si grande consternation, qu'Agathocles se seroit rendu maître de Carthage sans un accident qu'il n'avoit pas été possible de prévoir.

Dans la chaleur du vin, Liciscus, capitaine aimé des soldats, fut tué par Archagathe, un des fils d'Agathocles, & ce meurtre ayant causé un soulèvement général, les troupes se nommèrent des chefs, & menacèrent de se donner aux Carthaginois, si le tyran ne leur livroit son fils. Agathocles, dépouillé de toutes les marques de la royauté, parut sans armes au milieu de ses soldats; & les ayant touché par cette démarche, il recouvra son armée. Mais Carthage avoit eu le tems de se reconnoître. Cependant des troubles qui s'élevèrent dans cette ville la lui auroient livrée s'il en avoit eu connoissance. Ils furent dissipés par la mort de Bolmicar, qui avoit aspiré à la tyrannie.

Pendant cette guerre, qui parut aux peuples de Sicile une occasion favorable au

recouvrement de la liberté, plusieurs villes s'associèrent pour secouer tout-à-la-fois le joug de Carthage & celui de Syracuse. Une pareille révolution paroissoit demander la présence d'Agathocles, & l'état des choses en Afrique sembloit lui permettre de s'absenter pour quelque tems. Il passa donc en Sicile, laissant le commandement de son armée à son fils Archagathe.

Ce nouveau chef eut des succès brillans, mais inutiles & dangereux. Ayant eu l'imprudence de porter la guerre dans l'intérieur de l'Afrique, il ne fit des conquêtes que pour les abandonner, parce qu'il ne fut plus en état de faire face à tous les ennemis qu'il suscita contre lui. Les Carthaginois profitèrent de la conjoncture embarrassante où il étoit. Une de ses armées fut défaite, une autre le fut encore, & il se trouva lui-même enfermé dans son camp.

Agathocles revint alors de Sicile, où il avoit fait rentrer presque toutes les villes sous sa domination. Aussi-tôt qu'il eut rejoint son armée, il offrit la bataille aux Carthaginois, qui n'eurent garde d'en courir les hasards, & il tenta inutilement de les forcer dans leur camp. Bientôt après, abandonné des Africains, il se trouva sans ressource.

Malgré ces revers, le succès de son expédition auroit encore été brillant s'il eût été en son pouvoir de reconduire son armée en Sicile. Mais il n'avoit point de vaisseaux, & les Carthaginois étoient maîtres de la mer. Il se sauva avec un petit nombre de personnes, abandonnant ses fils aux soldats qui les massacrerent, & qui traitèrent avec l'ennemi. Lâche déserteur de son armée, & traître envers ses enfans, à peine fut-il de retour à Syracuse, qu'il se vengea sans distinction d'âge ni de sexe sur les parens & sur les amis des soldats.

Cette barbarie qui souleva les peuples, les mit dans la nécessité de faire la paix avec les Carthaginois. Il leur céda toutes les places qu'ils avoient possédées en Sicile. Il marcha ensuite avec cinq à six mille hommes contre Dinocrate, qui étoit à la tête de vingt-trois mille révoltés, & il les défit. Tout alors étant soumis, il fit quelques autres expéditions qui méritent peu de nous arrêter. Il tomba sur les peuples de Lipari, dont il pilla les temples; mais la tempête fit périr sa flotte qu'il ramenoit chargée de butin. Il fit lever le siège de Corcyre à Cassandre, dont il brûla tous les vaisseaux. Il passa plusieurs fois en Italie, ravagea la Campanie,

& soumit les Brutiens qui secouèrent le joug aussi-tôt qu'il se fut retiré. Enfin il mourut empoisonné, & ce fut son petit fils Archagathe qui lui fit donner le poison par Menon. On fut fâché que ce monstre ait eu des talens.

Vers le tems où les Achéens commençoient à renouveler leur ancienne association, plusieurs tyrans aspirèrent à se rendre maîtres de Syracuse; & les Carthaginois ayant profité de ces divisions, assiégèrent cette ville par terre & par mer. Ce fut alors que les Syracusains appelèrent Pyrrhus, qui étoit en Italie. La réputation de ce prince commença ses succès. Son nom soumit les Grecs, son courage dompta les Carthaginois. Il ne restoit plus à ceux-ci que Lilibée, lorsque Pyrrhus voulut forcer les peuples de Sicile à le suivre en Afrique. Il employa la violence pour obliger les villes à lui fournir des matelots; & croyant pouvoir disposer de tout en despote, il abandonna à ses créatures les dignités, les magistratures & même les biens des citoyens. Par cette conduite il aliéna les esprits, & il vit que la Sicile alloit lui échapper avec la même facilité qu'elle s'étoit livrée. Dans l'impuissance de conserver cette conquête, il repartit pour l'Italie sous prétexte d'aller au secours des Tarentins.

Quel champ de bataille nous laissons aux Romains & aux Carthaginois ! dit-il, en quittant la Sicile.

Après le départ de Pyrrhus, Syracuse déchirée par une multitude de factions, tomba dans une anarchie d'autant plus cruelle, que les troupes, composées en partie de soldats étrangers, trouvoient dans le plus grand désordre leur plus grand avantage. Il n'étoit plus possible de rétablir la démocratie, qui d'ailleurs ne se fût pas maintenue. Il falloit un maître aux Siracusains: il importoit seulement qu'il eût des vertus & des talens.

L'armée s'arrogea le droit de nommer deux chefs. Elle choisit Hiéron & Artémidore, & les conduisit à Syracuse. Hiéron, qui n'avoit encore que vingt-cinq ans, venoit de se distinguer dans la dernière guerre, où il avoit fait ses premières campagnes sous Pyrrhus. Il descendoit de Gélon, dont l'exemple seul sembloit lui imposer la loi d'être vertueux.

D'une figure aimable & d'une constitution forte, il avoit tout-à-la-fois & les dehors que le soldat cherche dans le héros, & les graces qui préviennent le peuple. Quoique le maître que donnoit l'armée dût être

odieux , Hiéron se fit aimer , parce qu'il montra dans toute sa conduite beaucoup de sagesse & de modération. Il ne parut saisi de l'autorité que pour faire respecter les loix. Il dissipa les factions , il rétablit l'ordre , & cependant il n'exerça aucune violence. Les Siracusains , qui connurent combien il pouvoit contribuer à leur bonheur , déclarèrent qu'ils le vouloient pour les gouverner , & qu'ils ne vouloient que lui.

Ce qui paroît usurpation ne l'est pas toujours. On se fait à ce sujet des idées peu exactes , parce qu'on n'a pas égard à toutes les circonstances. Certainement il ne faut pas confondre Agathocles & Hiéron sous l'odieux nom d'usurpateur.

Celui-là , détruisant l'ouvrage du sage Timoléon , troubla la paix de sa patrie , y répandit le plus grand désordre , s'éleva au trône par des crimes , & en commit encore pour s'y maintenir. Celui-ci trouva Syracuse dans une anarchie qui la livroit tour-à-tour à différentes factions , & qui tenoit les citoyens dans l'esclavage , quoiqu'elle ne leur permît que de savoir à quel maître ils devoient obéir. Est-ce donc usurper l'autorité que de se mettre à la tête d'un pareil peuple , pour en devenir le bienfaiteur & le

père ? Est-il en pareil cas de plus beaux droits que ceux des vertus & des talens ? Hiéron , à la vérité , ne fut d'abord élu que par des soldats qui étoient presque tous étrangers : il est même vraisemblable qu'il en rechercha les suffrages. Mais enfin devoit-il attendre qu'il fût prévenu par les Syracusains ? Ce peuple étoit-il libre pour faire un choix ? Hiéron me paroît justifié par les circonstances où il s'est trouvé , & encore plus par la conduite qu'il a tenue.

Il n'étoit pas assuré des troupes comme des citoyens. Les soldats étrangers se repentent de lui avoir donné l'autorité. Ils auroient voulu un tyran qui eût tout sacrifié à leur avidité , & à qui ils seroient devenus d'autant plus nécessaires , qu'il auroit été plus odieux. Sans discipline , toujours disposés à la révolte , ils n'attendoient que le moment de faire une révolution , & Syracuse paroissoit menacée d'une guerre civile. Hiéron forma le projet de se défaire des plus séditieux. Il seroit à souhaiter qu'il n'eût pas employé à cet effet la trahison la plus noire.

Les Campaniens , qu'Agathocles avoit eu à sa solde , ayant été obligés de se retirer , passèrent à Messine , dans le dessein de s'embarquer pour leur pays. Reçus avec bonté

par les habitans de cette ville, ils eurent la perfidie d'égorger ou de chasser les hommes, & ils partagèrent entr'eux les femmes & les terres. Ils prirent ensuite le nom de Mamertins, de *Mamers* le dieu de la guerre, & bientôt devenus puissans, ils firent des courses sur les terres des Syracusains.

Hiéron marcha contr'eux uniquement dans la vue d'exécuter le projet qu'il méditoit. Il fit deux corps de ses troupes. Au premier, tout composé de soldats étrangers, il ordonna de commencer l'attaque; & lorsqu'il les vit engagés, il les abandonna, au lieu de les soutenir. Ils furent taillés en pièces. Il est triste de voir cette tache dans la vie d'Hiéron. On ne peut excuser ce prince qu'en accusant le siècle où il vivoit. En effet, en Sicile, comme en Italie, la guerre étoit alors un vrai brigandage.

Après avoir exterminé les soldats étrangers, Hiéron forma les Syracusains à la discipline militaire, ne craignant pas, comme les tyrans, d'armer des citoyens. Dès qu'il eut une armée, il punit les Mamertins des hostilités qu'ils avoient commises; & rentrant victorieux dans Syracuse, il y fut proclamé roi. Il y avoit sept ans qu'il gouvernoit cette république.

La couronne ne le changea point. Il continua d'être humain , généreux & citoyen. Les Mamertins , qu'il avoit vaincu , se voyant menacés de tomber sous sa domination , cherchèrent des secours au dehors. Mais peu d'accord entr'eux , les uns se mirent sous la protection des Carthaginois , les autres appelèrent les Romains. Ce fut l'occasion de la première guerre punique.

C H A P I T R E VII.

Comparaison des Romains & des Carthaginois.

LORSQUE nous remontons à l'origine des établissemens , nous voyons que le premier droit est celui du premier occupant. C'est ainsi que les Carthaginois eurent d'abord l'empire de la mer. Ils le dûrent , soit à l'ignorance , soit à l'impuissance des autres peuples. En un mot , ils l'occupèrent les premiers. Ce fut une raison de la rapidité de leurs progrès : mais cette facilité ne leur apprit pas à surmonter des obstacles , & en cela , ils furent mal servis par les circonstances.

Les Romains , au contraire , toujours arrêtés , s'élevèrent lentement. Ils étoient dans la nécessité de perfectionner l'art militaire ; de vaincre par la conduite autant que

par les armes, & de penser aux moyens de s'attacher les vaincus.

Plusieurs siècles de succès faciles ont produit chez les Carthaginois des effets contraires. Sans politique, ils n'ont jamais su ni s'attacher les alliés, ni intéresser à leur fortune les peuples vaincus. Quoiqu'ils fissent beaucoup la guerre sur terre & sur mer, ils ne paroissent pas avoir été jusqu'ici supérieurs dans l'art militaire. Ils avoient porté leurs armes en Afrique, en Espagne, dans les îles Baléares, sur les côtes de Sicile, où les Grecs ne s'étoient pas établis; & il y a lieu de présumer que lorsqu'ils armèrent contre Gélon, ils avoient eu rarement occasion de combattre des ennemis bien redoutables.

Pendant qu'ils étoient vainqueurs avec tant de facilité, ils se formoient des peuples qui apprenoient à vaincre. Alors les Carthaginois ne virent pas ce qui leur manquait. Parce qu'ils avoient réussi, ils crurent devoir réussir encore. Les revers les irritèrent sans les instruire. Ils s'imaginèrent qu'il suffisoit d'avoir de grosses armées, de traiter avec la dernière barbarie les nations subjuguées, & de punir l'ignorance ou le malheur de leurs généraux, comme ils en auroient puni la trahison.

Ils auroient pu subjuguier la Sicile. Ils n'avoient qu'à se déclarer les protecteurs de la liberté. Les villes se feroient mises, les unes après les autres, sous leur protection; & s'ils avoient été fidèles à leurs engagements, Syracuse elle-même auroit eu recours à eux, quand ce n'eût été que pour se soustraire à la tyrannie. Cet empire eût été moins coûteux, plus juste, plus utile & plus assuré. Au lieu de cela, ils se sont obstinés à faire cette conquête par la force des armes. Ils ont souvent fait des préparatifs immenses. Ils ont levé de grandes armées, qui périssoient par l'intempérie de l'air quand elles échappoient à l'ennemi. Ils ont réuni contre eux tous les peuples de cette île. Ils y ont fait venir des secours de la Grèce. Enfin, ils ont fait des dépenses qui auroient été plus que suffisantes pour l'acheter, & ils ne l'ont jamais eu toute entière. Le seul avantage qu'ils aient pu retirer de leurs entreprises a été d'apprendre le métier de la guerre. Il n'est pas vraisemblable que Gélon, Denis, Timoléon, Agathocles & Pyrrhus ne leur aient à cet égard fait faire des progrès. On n'apprend bien cet art que de ses ennemis.

Plus vous réfléchirez sur les Romains &

sur les Carthaginois , plus vous vous convaincrez que , dans quelque genre que ce soit , les hommes ne deviennent grands que par les obstacles vaincus. Appliquez-vous , Monseigneur , de bonne heure & avec courage aux choses difficiles.

Le gouvernement de Carthage n'étoit ni purement aristocratique , ni purement démocratique. Deux magistrats annuels convoquoient le sénat , y présidoient , propofoient les affaires , & recueilloient les suffrages. Quoiqu'on leur donnât quelquefois le commandement des armées , ils ne l'avoient pas néanmoins de droit. Les historiens les nomment suffettes , rois , consuls & dictateurs. On peut juger à la multitude de ces noms qu'ils ne se faisoient pas des idées bien précises des fonctions de ces magistrats.

Rien ne seroit mieux que de confier aux mêmes hommes la conduite de l'état & de la guerre. Cela arriva chez les Romains , parce que , pendant plusieurs siècles , les consuls pouvoient marcher à l'ennemi , sans paroître presque s'absenter de Rome. Mais cet usage ne devoit pas s'introduire à Carthage , qui porta de bonne heure ses armes au loin. Mettre les suffettes dans la nécessité de s'absenter , c'eût été aller contre l'objet

pour lequel on les avoit créés ; & on ne prit ce parti que dans des circonstances particulières.

Les grandes affaires se traitoient dans le sénat, telles que les négociations, le gouvernement des provinces, la paix & la guerre. Si les suffrages y étoient partagés, la décision étoit dévolue au peuple. Quelquefois même il suffisoit pour cela que les suffetes ne fussent pas de l'avis du sénat.

On ne fait point quel étoit le nombre des membres de ce corps, ni à qui appartenoit le droit de les élire. On dit seulement qu'on les prenoit toujours parmi les citoyens que l'âge, l'expérience, la naissance, les richesses & le mérite sur-tout rendoient recommandables. Sans doute, les loix le prescrivoient ainsi : mais il y a souvent loin de la conduite d'un peuple à sa législation.

Quoique les suffetes, le sénat & le peuple se partageassent l'autorité, les généraux ne pouvoient manquer de devenir très-puissans. Les guerres qui se faisoient loin de Carthage mettoient dans la nécessité de leur conserver le commandement plusieurs années de suite ; & les armées, composées de soldats mercénaires, devoient souvent s'intéresser plus à la fortune de leur chef, qu'à celle de la république.

On redouta donc la puissance des généraux. Pour la balancer on créa le tribunal des cent. C'étoit un corps auquel chaque général devoit rendre compte de sa conduite. On le composa de cent quatre personnes choisies parmi les sénateurs, & dont les places furent à vie.

Ce tribunal pouvoit avoir des inconvéniens. Tous ceux qui le composoient étoient-ils militaires ? Quand ils l'auroient été, pouvoient-ils juger des circonstances où un général s'étoit trouvé ? Enfin étoient-ils si incorruptibles, que les richesses & la puissance ne pussent pas assurer l'impunité ?

On reconnut sans doute l'insuffisance de ce tribunal, & pour y remédier, on en tira cinq magistrats dont le pouvoir fut encore plus étendu. Ils nommoient aux places vacantes dans le tribunal des cent : ils dispoient de plusieurs charges de la république ; & la fortune des citoyens étoit pour ainsi dire entre leurs mains. C'est ainsi que pour se défendre contre quelques hommes puissans, les Carthaginois créèrent des tribunaux qui pouvoient devenir plus redoutables. Ils vouloient mettre un frein à une autorité : & ils en établissoient une autre qui avoit besoin d'être contenue. Ils laissoient donc subsister

les abus, auxquels ils croyoient remédier. La plupart des corps politiques sont de mauvaises machines qui se démontent toujours, auxquelles il faut continuellement travailler, & qui ne vont bien qu'autant qu'un grand ouvrier y met la main.

Il y avoit encore à Carthage des magistrats dont les uns avoient le dépôt des deniers publics, les autres l'inspection des mœurs, & que les historiens latins ont nommé questeurs & censeurs. Nous ne savons pas si, d'après ces dénominations, nous pouvons juger exactement des fonctions de ces magistrats.

La préture a eu à Carthage la plus grande influence. On voit que celui qui exerçoit cette magistrature dispofoit, au moins dans quelques cas, des revenus de l'état, & qu'il étendoit sa juridiction sur le tribunal des cent & même sur les cinq juges qu'on en tiroit. Si nous savions mieux l'histoire de Carthage, nous pourrions observer le développement de toutes ces choses, & nous ferions une comparaison plus exacte de son gouvernement avec celui de Rome.

Aristote l'a regardé comme un des plus parfaits. Il se fondeoit sur ce que jusqu'à son tems, aucun tyran n'avoit opprimé la liberté de cette république, & qu'il ne s'y étoit

même élevé aucune sédition considérable. Il seroit à souhaiter qu'il nous eût fait voir comment cet avantage a été l'effet des loix. Je soupçonne qu'on pourroit attribuer aux circonstances seules ce qu'il attribue à la sagesse du gouvernement.

Rome ayant été bâtie dans l'intérieur du continent, il falloit à ses citoyens des champs ou du butin : ils n'avoient pas d'autres moyens de subsister. Il étoit donc naturel que la loi agraire devînt un sujet de dissensions ; & que pour obtenir des terres, le peuple tentât de se rendre maître du gouvernement.

Transportons les Romains sur une des côtes d'Italie : donnons-leur un port de mer, des vaisseaux, un fond de richesses. Supposons encore que c'est une colonie d'hommes industrieux, laborieux, & qui ont appris le commerce dans leur première patrie. Il est certain que dans cette position ils seront commerçans. Ceux qui n'auront point de terres à cultiver ne sentiront pas le besoin d'en avoir. Ils monteront sur les vaisseaux : ils vivront des arts introduits par la navigation & par le commerce. Voilà précisément ce qu'a été Carthage dans sa fondation. Un Carthaginois, sans avoir des

terres , avoit donc de quoi subsister : il pouvoit même s'enrichir. Or , le peuple se borne aux choses qui sont à sa portée , & il faudroit les lui enlever pour lui faire ambitionner quelque chose au-delà.

Le sénat , composé de commerçans , avoit besoin de pauvres. Intéressé à favoriser leur industrie , il ne pouvoit pas leur enlever leur subsistance , comme à Rome les patriciens l'enlevoient aux plébéiens ; & le peuple , content de jouir des fruits de son travail , ne songeoit pas à remuer , parce qu'il ne sentoit pas le besoin de se gouverner lui-même. Il n'étoit pas d'ailleurs assez désœuvré pour s'occuper sur la place des affaires du gouvernement. Il n'est donc pas bien sûr que la tranquillité dont Carthage a joui ait été l'ouvrage des loix. Mais il faut distinguer les tems.

Dans les commencemens , chaque citoyen ne songe qu'à s'établir. Les ouvriers se forment , des matelots , des pilotes. Les marchands méditent des entreprises , font des voyages au loin , tentent différens commerces , rapportent des richesses , & font subsister un peuple nombreux. Ainsi tous les citoyens s'occupent , tous vivent de leur travail ; & ils ne peuvent pas avoir cette inquiétude

inquiétude qui favorise l'ambition des plus puissans , & qui prépare les révolutions.

Alors ce sont les riches qui exercent les magistratures , qui commandent les armées , qui remplissent les tribunaux & le sénat . Cela est dans l'ordre. Il est naturel que ceux qui ont un plus grand intérêt dans une association aient aussi plus de part à la conduite des affaires. En pareil cas , chacun se met volontiers à sa place : ceux qui n'ont rien ont au moins leur industrie ; & les pauvres se contentent des profits qu'ils font en servant les riches.

Tout reste dans cette situation , tant que les particuliers , protégés par le gouvernement , sont chacun trop occupés de leurs propres affaires , pour vouloir se mêler uniquement des affaires publiques.

Cependant il se forme de nouveaux riches . Ils veulent avoir part au gouvernement , & ils sont fondés. Mais les anciens ne veulent pas céder les charges & les honneurs dont leurs familles sont en possession. Alors la jalousie commence , elle excite l'ambition & les troubles vont naître.

En effet , si dans ces circonstances la république en guerre avec une nation puissante fait des pertes considérables , la ruine

du commerce entraînera la ruine des familles. Les nouveaux riches, qui sont exclus des magistratures, se plaindront de ceux qui gouvernent : les pauvres, qui ne pourront plus subsister de leur travail, s'en plaindront également ; & c'est alors que la république sera déchirée par des factions. Voilà la position où se trouva Carthage dans le cours de ses guerres avec Rome.

Le peuple eut donc part au gouvernement dans ces deux républiques, mais l'une en fut plus foible & l'autre plus puissante.

A Rome, l'objet de la guerre étoit le même pour tous les citoyens : ils vouloient être libres & dominer, c'étoit l'unique ambition. Par-là, les succès étoient communs ; les revers l'étoient encore, & ils réunirent mieux toutes leurs forces ; car la liberté qu'ils menaçoient faisoit sentir la nécessité d'agir de concert.

A Carthage, le commerce étoit le principal objet de la guerre : on n'y prenoit les armes que pour le conserver ou pour l'étendre. Or, les avantages qu'il produisoit n'étoient pas égaux pour tous les citoyens : il y avoit encore une plus grande disproportion dans les pertes qui étoient la suite des revers. En pareil cas, il n'y avoit plus d'in-

général commun ; tout , au contraire , répandoit la division & le trouble.

Les Romains , malgré leurs dissensions , étoient donc toujours réunis , parce que toutes les opérations du gouvernement avoient un objet auquel tous les citoyens s'intéressoient également.

A Carthage , le peuple ne desiroit d'avoir part au gouvernement que dans la vue de s'enrichir. A Rome , il ne cherchoit dans les honneurs que les honneurs mêmes , & il étoit forcé de s'en rendre digne. Il y avoit donc plus d'émulation parmi les Romains , & plus de jalousie parmi les Carthaginois. Or , l'émulation détermine toutes les forces à la fois vers le bien général , tandis que la jalousie les divise , & les détruit les unes par les autres.

Les éloges qu'Aristote a donnés au gouvernement de Carthage font croire que de son tems , il n'avoit pas encore dégénéré en abus. L'histoire ne nous apprend pas comment dans la suite il s'est altéré. Nous voyons que si les sénateurs vouloient conserver l'autorité , il falloit qu'ils prissent la précaution de décider de tout sans partage ; & il est à présumer qu'ils ont tenu cette conduite , tant que les circonstances l'ont permis. Mais

à peine les citoyens auroient eu occasion de se plaindre du gouvernement, qu'aussitôt des ambitieux auroient voulu profiter de l'inquiétude produite par un mécontentement général. Ils auroient par conséquent divisé le sénat, pour avoir un prétexte de porter les affaires devant le peuple. Or, dès que chez un peuple riche la démocratie vient à prévaloir, elle hâte la ruine de la république.

Dans l'état où nous avons laissé Rome, ses armées n'étoient composées que de citoyens ou d'alliés, qui s'intéressoient au sort de ses armes. Il n'en étoit pas de même de Carthage. Commerçante par sa nature, elle trouvoit peu de soldats parmi ses citoyens. A la vérité, elle entretenoit un corps de troupes nationales, mais il étoit si peu considérable, qu'on ne pouvoit le regarder que comme une école. Elle tiroit sa cavalerie de Numidie, ses frondeurs des îles Baléares, son infanterie d'Espagne, d'Italie, des Gaules & de la Grèce. Elle avoit l'avantage de faire combattre tous les peuples pour ses propres intérêts : ses défaites lui coûtoient peu de citoyens, & le commerce réparoit les pertes qu'elle faisoit.

Mais cet avantage n'étoit pas solide. Il n'en résulta qu'une puissance empruntée,

& Rome étoit puissante par elle-même. Qu'alloit devenir Carthage si la guerre interrompoit son commerce ? Que la mer eût cessé d'être libre , bientôt abandonnée de ses troupes mercenaires , exposée même à leur révolte, elle ne pouvoit pas être en état d'en lever de nouvelles.

Cette république jugeoit avantageux pour elle que ses armées fussent composées de nations , qu'elle supposoit pouvoir difficilement concerter une révolte générale , parce qu'elles parloient des langages différens. C'étoit une erreur. Toutes les fois que des soldats seront mécontents, ils s'entendront en quelque sorte sans se parler. D'ailleurs , pour se flatter de vaincre avec de pareilles troupes , il faudroit qu'elles fussent commandées par des généraux d'un mérite bien rare , ou n'avoir jamais à combattre contre des Gélons , des Timoléons , des Agathocles & des Romains.

Rome ne produisoit que des soldats , parce que la guerre étoit pour elle ce que le commerce étoit pour Carthage. Elle ne négligeoit rien pour les former. Chatimens , récompenses , discipline sévère , tout étoit mis en usage. Toujours exercés , toujours aguerris , l'art militaire faisoit continuelle-

102 HISTOIRE ANCIENNE.
ment des progrès. Toujours animés de la
patrie, leur courage étoit un vrai fanatisme.
Ils pouvoient être défaits, mais ils pouvoient
à peine s'avouer vaincus, & nous les ver-
rons, après les plus grands revers, compter
encore sur la victoire. Vous jugez que Car-
thage n'a pu vaincre qu'autant qu'elle eut,
comme Thèbes, un Epaminondas.



LIVRE HUITIEME.

CHAPITRE PREMIER.

De la première guerre punique.

LES républiques de la Grèce , foibles lors même qu'elles paroissent plus redoutables, étoient , par leur constitution , dans l'impuissance de s'accroître. Rome , au contraire , acquéroit continuellement de nouvelles forces. Elle sentoit qu'elle pouvoit plus qu'elle n'avoit fait encore. Ce sentiment , qui lui promettoit de nouveaux succès , lui fit prendre un nouvel effor. Elle portoit déjà la vue au-delà des mers ; & la victoire , qui marchoit devant elle , sembloit lui offrir sur les peuples à vaincre les droits qu'elle s'étoit fait sur les peuples vaincus. Elle a triomphé de Pyrrhus , le plus grand général de son siècle ; & ce qui pouvoit beaucoup sur l'imagination des Romains , Pyrrhus étoit un descendant d'Achille. Ce ne furent pas des Volsques , des Sabins , des Etrusques , des Gaulois & des Samnites , qui ornèrent le

triomphe de Curius Dentatus, vainqueur de ce héros : ce ne furent pas des gerbes, des troupeaux, des armes & des dépouilles qu'on avoit déjà vu tant de fois : ce furent des Epirotes, des Molosses, des Thessaliens, des Macédoniens : ce fut l'or, la pourpre & toutes les richesses que les Grecs étaloient jusque dans leurs camps : enfin ce furent ces éléphants qui avoient d'abord répandu l'épouvante, & qui alors, chargés de leurs tours, ne paroissoient que pour donner un spectacle au peuple. Vous imaginez l'impression que ce triomphe fit sur les Romains, & vous jugez qu'il ne leur falloit plus qu'un prétexte pour franchir les mers.

Une légion romaine, en garnison à Rhège, s'étoit emparée de cette ville par le massacre des principaux habitans, & s'étoit alliée des Mamertins. Rome, alors en guerre avec Pyrrhus, avoit laissé jouir ces scélérats du fruit de leur trahison. Si cependant elle ne vouloit pas paroître leur complice, il lui importoit d'en faire un exemple. C'est pourquoi le consul Genucius eut ordre de faire le siège de Rhège. Les traîtres se défendirent en désespérés. La résistance fut plus longue qu'on ne l'avoit prévu ; & l'armée romaine, qui souffroit de la disette, eût été

forcée de se retirer, si Hiéron n'y eût envoyé des vivres. Enfin, la ville ayant été prise & rendue à ses premiers habitans, trois cent légionnaires faits prisonniers furent conduits à Rome, où ils périrent sous la hache, après avoir été battus de verges.

Ce jugement équitable & politique étoit encore tout récent, lorsque les députés des Mamertins arrivèrent à Rome. Secourir ces brigands, c'étoit approuver à Messine ce qu'on venoit de punir à Rhège : se refuser à leur demande, c'étoit laisser échapper une occasion de porter la guerre en Sicile. Le sénat renvoya la chose au peuple, se croyant à l'abri de tout reproche, si les secours étoient ordonnés par un plébiscite plutôt que par un sénatus-consulte.

Le peuple, à qui une nouvelle guerre paroïssoit toujours une ressource, ordonna d'armer pour les Mamertins. Le sénat l'avoit prévu sans doute. Mais pouvoit-il se croire bien justifié ? Quelle raison d'ailleurs avoit-il de porter déjà ses vues sur la Sicile ? Craignoit-il que les Carthaginois n'en fissent la conquête ? N'auroit-il pas été toujours à tems d'aller au secours d'Hiéron ? Le motif de la guerre alors eût été honnête. Comment excuser le sénat ? Le roi de Syracuse a se-

106 HISTOIRE ANCIENNE.
couru les Romains contre les brigands de Rhège ; & c'est contre lui qu'ils prennent les armes pour secourir les brigands de Messine.

Réunis pour chasser de Sicile les Mamer-tins , Hiéron & les Carthaginois assiégeoient Messine , & leur flotte paroissoit fermer le détroit aux Romains. Mais ils le gardèrent avec trop de négligence , & le consul Appius Claudius passa avec toutes ses troupes.

Il paroît qu'on a voulu répandre du merveilleux dans cette entreprise. On diroit que les Romains n'ayant pas même des vaisseaux de transport , Appius ait imaginé de construire des espèces de radeaux , ce qui lui fit donner le surnom de *caudex*.

Par le premier traité que les Romains ont fait avec les Carthaginois , on voit que dès le tems des rois , ils navigeoient sur mer. Ils faisoient peu de commerce ; cependant ils ne pouvoient pas le négliger tout-à-fait. On ne peut pas même douter qu'ils n'aient eu de bonne heure des vaisseaux de guerre , quoiqu'avant l'an de Rome 443 , il n'en soit pas fait mention dans les historiens. Leur marine sans doute étoit peu considérable : mais ils n'étoient pas ignorans au point de regarder des radeaux comme une invention nouvelle. D'ailleurs , peut-on supposer

qu'ayant formé le projet de passer en Sicile, ils n'aient pas fait venir des vaisseaux des villes grecques d'Italie ?

Les Syracusains & les Carthaginois , campés séparément , pressoient Messine de tous côtés , & Appius Claudius paroissoit n'y être arrivé que pour être assiégé lui-même. Il fit des propositions qu'on n'écouta pas. Alors se voyant dans une situation qui demandoit de la hardiesse & de la promptitude , il offrit la bataille aux Syracusains.

Si Hiéron eût refusé le combat , il est vraisemblable que les Romains n'auroient pas pu le forcer dans ses lignes ; & par conséquent , il les auroit mis dans la nécessité d'abandonner les Mamertins. Mais il jugea qu'une action termineroit plus promptement la guerre , persuadé sans doute que les Carthaginois n'en feroient pas simples spectateurs , & que les ennemis succomberoient sous le poids de deux armées qui les attaqueroient en même tems. Il se trompa. Ses alliés virent sa défaite sans sortir de leur camp. Peut-être imaginèrent-ils qu'il seroit toujours en leur pouvoir de chasser les Romains ; & que la victoire qu'ils leur laissoient remporter ne faisoit qu'affoiblir la seule puissance alors redoutable pour eux. La con-

duite d'Hiéron paroît le prouver. Si après la bataille il se fût renfermé dans son camp, Appius n'eût tiré aucun fruit de sa victoire. Mais indigné de la perfidie des Carthaginois, il retourna à Syracuse, ne songeant plus qu'aux moyens d'établir la paix dans ses états, & d'affurer le bonheur de son peuple. Appius ayant appris sa retraite, marcha contre les Carthaginois. Il les vainquit, & Messine fut délivrée. Ce général a eu la gloire de triompher le premier des peuples au-delà des mers.

Cette même année est remarquable par les jeux funèbres avec lesquels M. & D. Junius-Brutus crurent honorer leur père. On vit pour la première fois des combats de gladiateurs : spectacle barbare qui plut au peuple, & qui devint toujours plus agréable à ses yeux.

Le sénat, qui se proposoit d'abord de donner quatre légions aux nouveaux consuls qui passèrent en Sicile, ne leur en donna que deux, parce qu'Hiéron se hâta de faire la paix avec les Romains.

On ajouta seulement à ces légions quelques troupes des alliés. Les consuls enlevèrent rapidement plusieurs places aux Carthaginois.

Le roi de Syracuse prit le seul parti qui pouvoit écarter la guerre de ses états. Si les Romains n'étoient pas plus justes que les Carthaginois, ils sentoient mieux combien il leur importoit de le paroître, & ils étoient dans l'usage de ménager leurs alliés. Assuré d'en être respecté par les avantages qu'ils pouvoient retirer de son alliance, Hiéron d'ailleurs n'avoit rien à craindre des Carthaginois, qui feroient assez occupés à la défense de leurs places.

La peste qui survint à Rome troubla la joie que donnoient les succès de la guerre. On y apporta le remède ordinaire; un dictateur & un clou.

L'année suivante, les consuls L. Posthumius Mégellus & Q. Mamilius Vitulus ouvrirent la campagne par le blocus d'Agri-gente, place d'armes des Carthaginois, bien fortifiée & défendue par une garnison de cinquante mille hommes que commandoit Annibal. Ce général, voyant que les assiégés alloient au fourrage avec beaucoup de désordre, fit une sortie dans laquelle il se feroit rendu maître de leur camp, s'il eût marché avec plus de troupes, ou plutôt si la discipline n'eût pas mis les Romains dans la nécessité de vaincre ou de périr. Il fut re-

pouffé. Alors la plupart des peuples de Sicile fe déclarèrent pour Rome contre Carthage; & quoique les Consuls ne fuffent arrivés qu'avec deux légions, ils eurent bientôt une armée de cent mille hommes.

L'abondance étoit dans le camp des Romains, Agrigente manquoit de vivres, & le fiége duroit depuis cinq mois, lorsqu'Hannon vint au fecours d'Annibal avec cinquante mille hommes de pied, fix mille chevaux & foixante éléphants. Il s'empara d'Erbeffe, & mit la difette dans le camp des ennemis. Quoique ce fût la feule place d'où les Romains tiroient des vivres, ils avoient eu l'imprudence de ne pas s'en affurer. Désolés par la famine & par les maladies qui en étoient la fuite, ils auroient été contraints de lever le fiége, fi Hiéron n'eût pas trouvé le moyen de leur faire passer quelques convois. Cependant Hannon fe flattoit de les réduire fans rien hafarder; mais ayant cédé aux instances d'Annibal, qui le preffoit d'engager une action, il fut entièrement défait, & Annibal lui-même n'eut plus d'autre refource que de fe fauver avec fa garnifon.

Les Agrigentins égorgèrent les Carthaginois qui étoient restés. Ils n'en furent pas traités avec plus d'indulgence: on en vendit

vingt-cinq mille. On ne dit pas le nombre de ceux qui périrent lorsque leur ville fut livrée aux soldats. Les Romains ou leurs alliés perdirent à ce siège plus de trente mille hommes, & la perte des Carthaginois fut beaucoup plus grande. Les conquêtes, funestes aux vaincus, coûtent cher aux vainqueurs. Voilà comment se forment les empires.

La prise d'Agrigente ouvrit aux Romains toutes les villes intérieures de la Sicile. Les places maritimes restèrent sous la domination des Carthaginois. Ils révoquèrent Hannon. Amilcar, qui lui succéda dans le commandement, ravagea les côtes d'Italie : mais il n'osa rien tenter sur terre, & l'année se passa sans combat.

Autant les légions étoient redoutables aux Carthaginois, autant les flottes l'étoient aux Romains ; & ces deux puissances se faisoient une guerre qui devenoit funeste à l'une & à l'autre, sans être avantageuse à aucune des deux. Rome se proposa d'enlever à Carthage l'empire de la mer.

Ce projet étoit hardi sans doute, mais on s'est plu à le faire paroître plus hardi encore. Rome, dit-on, n'avoit pas un seul petit bâtiment armé en guerre. Elle manquoit d'ouvriers pour la construction des vaisseaux.

Elle ne connoissoit pas les galères à cinq rangs de rames, qui faisoient la principale force des armées navales; & elle n'auroit pas pu en construire, si une galère carthaginoise, qui échoua sur la côte, ne lui eût servi de modèle. Tout cela est sans doute exagéré. Avant la guerre punique, les Romains avoient une flotte que commandoit le duumvir Valérius, & qui fut insultée par les Tarentins. S'ils manquoient d'ouvriers pour la construction des vaisseaux, ils en pouvoient trouver dans les villes grecques qui étoient sous leur puissance, & il est vraisemblable qu'ils y auroient encore trouvé des modèles de galères à cinq rangs de rames. Enfin Hiéron, alors leur allié, auroit pu suppléer à tout ce qui leur manquoit. Quoiqu'il en soit, en deux mois ils équipèrent cent galères à cinq rangs de rames, vingt à trois rangs, & ils formèrent des matelots.

C. Duillius Népos eut le commandement des légions qui passèrent en Sicile, & son collègue Cn. Cornélius Scipio commanda la flotte. Celui-ci ayant mis à la voile avec dix-sept vaisseaux s'approcha de l'isle de Lipari qu'il se flattoit de surprendre, fut surpris lui-même, & enlevé avec toute son escadre. Peu de jours après, Annibal, le même qui

avoit fui d'Agrigente , fut sur le point d'effuyer le même sort. Comme il tournoit un promontoire , la flotte des Romains se présenta tout-à-coup en ordre de bataille : il perdit plusieurs bâtimens , & il eut bien de la peine à se sauver.

Duillius instruit du malheur de son collègue , laissa l'armée de terre sous les ordres des tribuns des légions , & prit le commandement de la flotte. Considérant qu'il n'avoit que des vaisseaux grossièrement construits , & des matelots peu exercés , il se proposa d'aller promptement à l'abordage , & de décider le sort du combat par la valeur de ses troupes. A cet effet il éleva sur les proues de ses bâtimens une machine propre tout-à-la-fois à accrocher les vaisseaux ennemis , & servir de pont pour y passer , c'est ce qu'on a nommé *corbeau*.

Il rencontra près des îles de Lipari Annibal qui commandoit la flotte Carthaginoise , & qui vint au-devant de lui avec confiance. Les corbeaux firent leur effet , & l'action ressembla trop à un combat de terre , pour que la victoire pût balancer. Les Romains prirent trente-deux galères , en coulèrent à fond quatorze , firent sept mille prisonniers , tuèrent trois mille hommes , & Annibal ,

114 HISTOIRE ANCIENNE.
dont le vaisseau fut pris, se sauva dans une
chaloupe.

Rome, qui pour son coup d'essai sembloit
disputer à Carthage l'empire de la mer, mit
cette victoire au-dessus de toutes celles qu'elle
avoit remportées jusqu'alors. Ce ne fut pas
assez d'accorder les honneurs du triomphe
à Duillius, on lui éleva une colonne rostrale,
c'est-à-dire, ornée de proues de vaisseaux,
& on arrêta par un décret que toutes les
fois qu'il souperoit en ville, il seroit recon-
duit chez lui aux flambeaux & au son des
flûtes. L'année suivante le consul L. Corné-
lius Scipio fit une expédition en Sardaigne
& en Corse.

La Sardaigne est, après la Sicile, une
des plus grandes îles de la Méditerranée. Elle
est fertile & riche en troupeaux. Cepen-
dant elle n'a jamais été fort peuplée, parce
que l'air en est mal-sain. La Corse beaucoup
moins grande, n'a pas la même fertilité.
C'est un pays hérissé de montagnes, peu
cultivé de tout tems, & dont le mauvais
air nuit encore à la population.

Comme les nations ne se polissent qu'au-
tant qu'elles commercent les unes avec les
autres, les habitans de ces îles, privés
de toute communication avec l'étranger,

avoient des mœurs féroces, que les Carthaginois, tyrans avides & cruels, n'adoucissoient pas. Maîtres par les armes de tout le pays qui s'ouvroit à eux, ils avoient chassé dans les lieux inaccessibles les anciens habitans; & pour les tenir dans une entière dépendance, ils les avoient mis dans la nécessité de faire venir d'Afrique jusqu'aux denrées les plus nécessaires; défendant sous peine de mort d'ensemencer les terres, arrachant les bleds, & coupant tous les arbres qui portoient des fruits. Une pareille tyrannie ne pouvoit que les rendre odieux. Cornélius leur enleva la Corse & se rendit maître d'Olbia en Sardaigne, où le consul qui lui succéda continua la guerre avec succès. En Sicile, les Romains prirent Mitistrata. Les habitans la livrèrent eux-mêmes. Cependant ils furent égorgés sans distinction d'âge ni de sexe, & on vendit tous ceux qui avoient échappé au carnage. Dans les campagnes suivantes, on fit de plus grandes entreprises.

C. Attilius Régulus, voyant du port de Tindaris (1) la flotte ennemie, part avec dix vaisseaux, sans attendre les autres aux-

(1) Cette ville étoit sur la côte septentrionale de la Sicile. Elle ne subsiste plus.

quels il ordonne de le suivre , & tombe dans une ligne toute formée qui l'enveloppe & lui enlève neuf bâtimens. Il ne sauva que celui qu'il montoit.

Au désespoir , il songe à réparer son imprudence , & Amilcar qui commandoit les Carthaginois , lui en donne les moyens par les fautes qu'il fait lui-même. Il pouvoit bloquer le port & y tenir les Romains enfermés jusqu'à ce qu'il eût été joint par le reste de sa flotte. Il pouvoit encore se retirer pour se rapprocher des vaisseaux qu'il avoit laissés derrière lui , & revenir ensuite en bon ordre & avec toutes ses forces. Il ne fit ni l'un ni l'autre , & il fut défait par Attilius , qui se hâta de lui livrer un second combat. Il perdit dix-huit vaisseaux.

Encouragés par ce dernier succès , les Romains formèrent de plus grands projets pour l'année suivante. L'Afrique étoit ouverte , aucune place ne couvroit Carthage. Agathocles avoit fait trembler cette république : on crut pouvoir comme tenter une descente en Afrique. L'armée navale , commandée par les consuls L. Manlius Vulso & M. Attilius Régulus , fut composée de trois cent trente vaisseaux & de cent quarante mille hommes. On ne conçoit pas comment Rome,

encore pauvre , faisoit de pareils armemens. Polybe en est étonné. Il remarque même qu'elle n'auroit pas pu équiper de pareilles flottes dans des tems postérieurs où elle paroissoit plus puissante. Nous avons malheureusement perdu la partie de son ouvrage dans laquelle il rendoit compte des ressources de cette république sous différentes époques.

Les Carthaginois voyant le danger qui les menaçoit , & songeant à éloigner l'ennemi de leurs côtes , allèrent le combattre sur celles de Sicile , près d'Ecmone. Leur flotte plus forte que celle des Romains , étoit sous les ordres d'Hannon & d'Amilcar , dont nous avons déjà vu les défaites. Le combat fut long : la fortune parut balancer ; mais enfin les Romains remportèrent la victoire. Ils prirent soixante - quatre vaisseaux , en coulèrent à fond une trentaine , descendirent en Afrique , assiégèrent Aspis , s'en rendirent maîtres , firent vingt mille prisonniers , & ne perdirent que vingt-quatre galères.

Les consuls étoient donc en Afrique avec cent trente mille hommes. L'armée Carthaginoise , réfugiée pour la plus grande partie en Sicile , ne pouvoit après sa défaite venir que difficilement au secours de Carthage ,

& cette république paroissoit dans le plus grand danger. Mais Manlius fut rappelé, & Régulus, à qui on conserva le commandement, ne resta qu'avec quarante vaisseaux, quinze mille hommes de pied & cinq cent chevaux.

Il semble qu'après la retraite de Manlius, Carthage pouvoit rappeler les troupes qu'elle avoit en Sicile. Elle n'en fit pourtant venir que cinq mille hommes de pied, cinq cent chevaux, & Amilcar, à qui on donna pour collègues Bostar & Asdrubal, fils d'Hannon. Voilà des armées formidables qui disparoissent bien subitement, & on a de la peine à comprendre ce que Rome & Carthage en ont fait.

Déjà maître de plusieurs villes, Régulus, dans le dessein d'assiéger Carthage, se proposoit de ne laisser derrière lui aucune place fortifiée qui pût l'inquiéter; & il avoit mis le siège devant Adis, lorsque les Carthaginois vinrent camper sur une colline d'où ils le dominoient. Dans ce poste, ils ne pouvoient faire aucun usage de leur cavalerie ni de leurs éléphants, & c'étoit pourtant ce qui les rendoit supérieurs en forces. Régulus, qui remarqua cette faute, se hâta de les attaquer & les défit. Plusieurs peuples s'étant alors déclarés pour lui, il établit

son camp à Tunis, c'est-à-dire, à cinq ou six lieues de Carthage. Dans le même tems, les Numides qui se répandoient sur les terres des Carthaginois, y caufoient de plus grands ravages que les Romains mêmes; & les habitans de la campagne, qui se refugioient de toutes parts à Carthage, portoient dans cette ville la famine & la consternation. Elle demanda la paix.

Avec quinze mille hommes, Régulus ne pouvoit pas faire le siège de Carthage, & il devoit peu compter sur les peuples d'Afrique, qui l'auroient abandonné au premier revers. Il semble donc qu'il auroit dû consentir à la paix, & qu'il étoit assez glorieux pour lui de terminer la guerre, avec les avantages qu'il pouvoit raisonnablement se promettre. Il ne refusa pas d'entrer en négociations: mais aveuglé par ses succès, il fit des propositions peu raisonnables. Elles portoient que les Carthaginois remettroient aux Romains toutes les places qui leur restoient, soit en Sicile, soit en Sardaigne; qu'ils rendroient sans rançon tous les prisonniers faits sur la république; qu'ils rachetteroient les leurs aux prix dont on conviendrait; qu'ils payeroient les fraix de la guerre & un tribut annuel, qu'ils ne pour-

roient mettre en mer qu'un seul vaisseau de guerre; qu'ils fourniroient à la république, toutes les fois qu'elle l'exigeroit, cinquante galères équipées; & qu'ils ne feroient ni guerre ni alliance qu'avec le consentement du sénat. Comme les députés de Carthage se recrioient sur la dureté de ces conditions, il répondit qu'il falloit savoir vaincre ou savoir se soumettre.

Les Carthaginois voyant que la paix qu'on leur offroit étoit une vraie servitude, la rejetèrent avec indignation. Cependant, sans généraux & n'ayant que des soldats, s'ils pouvoient armer encore, ils désespéroient de vaincre. Telle est l'extrémité où ils étoient réduits, lorsque le hasard leur offrit un général dans un soldat lacédémonien qui arriva avec d'autres mercénaires. Il se nommoit Xantippe. Ce Spartiate ayant appris les circonstances de la dernière bataille, connut facilement pourquoi elle avoit été perdue. La liberté avec laquelle il en parla, & qui dans toute autre conjoncture auroit pu lui être funeste, attira l'attention du sénat, qui voulut l'entendre. Il répéta devant les sénateurs ce qu'il avoit déjà dit. Il fit voir que la république pouvoit vaincre, si elle savoit faire usage de ses forces. En

un

un mot, il parla en capitaine instruit, & on lui donna le commandement de l'armée. Sans doute la nécessité étouffa tout sentiment de jalousie.

L'armée des Carthaginois étoit de douze mille hommes de pied, de quatre mille chevaux & d'environ cent éléphants. On connut bientôt l'habileté du Lacédémonien, à la manière dont il en fit mouvoir les différentes parties; & les soldats, pleins de confiance, n'attendoient que le moment du combat.

Régulus fut d'abord surpris de voir les Carthaginois camper dans la plaine contre leur coutume. Il ne pouvoit les attaquer qu'avec désavantage. Cependant, si après avoir évité le combat, il y étoit forcé, lorsque les troupes auroient été découragées, le désavantage auroit été encore plus grand. Il crut donc n'avoir pas à délibérer, & il se flatta que tous les lieux devenoient égaux pour une armée victorieuse. Mais il fut entièrement défait. Cinq cent Romains, du nombre desquels il étoit, furent faits prisonniers: deux mille qui échappèrent, se retirèrent à Aspis: tout le reste périt.

Nous l'avons déjà remarqué plus d'une fois: il ne faut qu'un seul homme pour

changer la face d'un état. J'ajouterai que cet homme ne manque presque jamais : ce sont ceux qui gouvernent qui ne savent pas le découvrir.

Si Xantippe étoit habile, il ne fut pas moins prudent. Il sentit que la jalousie suivroit de près ses succès : il n'eut rien de plus pressé que de s'éloigner d'un peuple qu'il venoit de sauver. Les Carthaginois lui firent de grands présens, & le renvoyèrent sur une galère richement ornée. On a dit que, honteux de devoir leur salut à un étranger, ils donnèrent des ordres pour le faire périr. Cette perfidie n'est ni prouvée, ni même vraisemblable.

Allarmés par la défaite de Régulus, & craignant quelque entreprise de la part des Carthaginois, les Romains se hâtèrent d'équiper une flotte, & les consuls la conduisirent en Afrique, afin d'occuper les ennemis dans leur propre pays. Ils remportèrent deux victoires ; l'une sur mer, auprès du promontoire d'Hermée ; l'autre sur terre près de Clipéa où ils avoient débarqué. Elles leur coûtèrent peu de monde ; mais les Carthaginois y perdirent, sans compter les prisonniers, environ vingt quatre mille hommes, & plus de cent galères. Comme tout

le pays étoit dévasté, & qu'il auroit été difficile d'y subsister, les consuls se rembarquèrent avec les troupes qu'ils retirèrent d'Aspis.

Ils revinrent le long de la côte méridionale de la Sicile, quoique les Pilotes leur représentassent les dangers de cette mer dans une saison orageuse. Ils se flattoient qu'à la vue de leur flotte toutes les villes se rendroient; mais ils furent assaillis par une tempête si terrible, que de trois cent soixante vaisseaux, ils n'en sauvèrent que quarante-vingt. Hiéron donna toutes sortes de secours aux soldats & aux matelots qui échappèrent du naufrage.

La perte que les consuls venoient de faire ouvroit la Sicile aux Carthaginois; ils y passèrent; ils se rendirent maîtres d'Agri-gente, & ils paroissoient devoir recouvrer toutes les places qu'ils avoient perdues. Rome fit un nouvel effort. En trois mois, elle équipa deux cent vingt galères; & les consuls ayant repris à Messine les reste du dernier naufrage, assiégèrent & prirent Palerme, la plus importante place que les Carthaginois eussent en Sicile. Tout ce qui ne périt pas par le fer fut fait prisonnier, & ceux qui ne purent pas se racheter furent

vendus. Il semble que les peuples que ces deux puissances se ravissoient tour-à-tour, ne dussent attendre de l'une ou de l'autre que la mort ou l'esclavage.

L'année suivante, sans avoir remporté aucun avantage considérable, les Romains perdirent encore dans un naufrage cent cinquante galères & un grand nombre de bâtimens de transport. Dégoûtés de former des entreprises sur mer, ils parurent alors vouloir se borner à la guerre de terre. Le sénat arrêta même qu'on n'entretiendrait désormais qu'une flotte de soixante vaisseaux pour défendre les côtes d'Italie, & pour transporter en Sicile des troupes & des vivres.

Il n'étoit pas raisonnable de prétendre faire sans marine la guerre à une puissance maritime. Si on ne le vit pas d'abord, on s'en apperçut après quelques campagnes. Les armées de la république ne pouvoient rien entreprendre, & cependant la guerre, qui tiroit en longueur, n'en devenoit que plus dispendieuse. Le sénat donna des ordres pour construire des vaisseaux.

On venoit d'équiper une flotte lorsque L. Métellus, proconsul en Sicile, remporta une victoire qui coûta vingt mille hommes aux Carthaginois. Il leur tua vingt-six élé-

phans, & il leur en prit cent quatre, qui furent conduits à Rome, & qu'on promena dans toute l'Italie. Les Romains, qui depuis le malheur de Régulus s'effrayoient à la vue de ces animaux, commencèrent à ne les plus craindre.

La perte de cette dernière bataille fit désirer la paix aux Carthaginois. Leur commerce étoit interrompu, l'argent leur manquoit; & dans cette circonstance, ils voyoient les flottes des Romains menacer l'Afrique. Ne doutant point que Régulus, impatient de recouvrer sa liberté, ne contribuât au succès de la négociation, on dit qu'ils l'envoyèrent à Rome avec leurs ambassadeurs; que contre leur espérance, ce généreux romain se dévouant pour la patrie, persuada au sénat de se refuser à la paix; & qu'il revint à Carthage, où il faisoit les supplices qui lui étoient préparés. Le silence de Polybe, qui ne parle plus de Régulus après la victoire de Xantippe, fait soupçonner les autres écrivains d'avoir ramassé des bruits répandus parmi le peuple, pour exagérer la cruauté des Carthaginois & la constance d'un citoyen romain.

Lilibée, située sur le promontoire du même nom, étoit la plus forte place des Carthagi-

nois dans la Sicile. S'ils avoient dû la perdre, ce qui leur restoit dans cette isle ne pouvoit manquer de leur échapper, & l'Afrique auroit été plus exposée que jamais aux flottes ennemies. Les Romains en formèrent le siège. Epuisés par une guerre qui duroit depuis quatorze ans, ils n'avoient équipé que deux cent vaisseaux. Ils ne pouvoient plus faire des armemens aussi considérables que les premières années; mais ils voyoient que leurs ennemis, aussi épuisés qu'eux, étoient par la forme du gouvernement plus dépourvus de ressources; & ils jugeoient avec raison, qu'avec du courage & de la constance, ils termineroient la guerre à leur avantage.

Le siège de Lilibée dura dix ans. Les assiégeans & les assiégés y déployèrent toutes les ressources de l'art militaire. Imilcon, qui commandoit dans cette ville, paroît avoir été supérieur pour la défense des places. Les généraux romains, qui se succédèrent, ne montrèrent pas tous la même capacité, & plusieurs firent de grandes fautes.

La première année, sous les consuls L. Manlius Vulso & C. Attilius Régulus, l'attaque fut aussi vive que la défense fut vigoureuse; les assiégeans serrant tous les jours la place de plus près, & les assiégés faisant des

forties continuelles pour ruiner leurs ouvrages. Il se livra des combats plus sanglans que des batailles rangées.

De dix mille hommes qui composoient d'abord la garnison, Imilcon en avoit perdu un grand nombre, & le reste étoit fort fatigué. Carthage équipa cinquante vaisseaux, & en donna le commandement à Annibal. Ce général entra dans le port de Lilibée en présence de la flotte ennemie, débarqua dix mille hommes, & se retira sans avoir pu être attaqué. Les vaisseaux des Carthaginois plus légers, & montés par des matelots plus habiles, avoient tout l'avantage dans ces sortes d'entreprises, lorsqu'on favoit profiter d'un vent favorable.

Imilcon, ayant reçu des troupes fraîches, fit de nouvelles sorties, mit le feu aux machines des assiégeans, & les consuma entièrement. Un vent très-violent qui pouffoit les étincelles & la fumée dans les yeux des Romains, ne leur permit pas d'arrêter l'incendie. Désespérant d'emporter Lilibée de vive force, les consuls changèrent le siège en blocus. Ils avoient déjà perdu plus de dix mille hommes, & les maladies seules leur enlevoient beaucoup de soldats. Rome fit

128 HISTOIRE ANCIENNE.
passer en Sicile deux légions avec le nouveau consul P. Cl. Pulcher.

Claudius, ignorant & présomptueux, blâma hautement la conduite de ses prédécesseurs, qu'il accusoit de négligence, d'ignorance ou même de lâcheté, & il ne fit lui-même que des fautes. Après avoir vainement tenté de combler l'entrée du port, afin d'ôter toute espérance de secours aux assiégés, il forma le projet de surprendre la flotte d'Adherbal dans le port de Drépane.

Il part de nuit avec deux cent vaisseaux, sur lesquels il avoit mis l'élite de ses troupes, & à la pointe du jour, il arrive à la vue de l'ennemi, dont il étoit encore fort loin, & que par conséquent, il ne surprenoit plus. Il eût donc été prudent de se retirer ou de prendre de nouvelles mesures. Mais Claudius suit son projet avec confiance.

Adherbal ne l'attendit pas dans le port, où n'ayant pas assez d'espace pour se mouvoir, il n'auroit pu éviter l'abordage. Il se mit en mer, & conduisit sa flotte derrière des rochers qui bordoient le côté opposé à celui par où le consul arrivoit. De-là il observe les Romains, & lorsqu'il voit que leur aîle droite s'est engagée dans le port,

il gagne le large, tombe sur leur aîle gauche & les surprend lui-même.

Claudius envoie ordre à son aîle droite de revirer de bord, pour revenir au gros de la flotte. Mais les vaisseaux qui veulent sortir du port, se heurtent contre ceux qui sont encore à l'entrée, & plus ils font d'efforts les uns & les autres pour se dégager avec précipitation, plus ils s'embarrassent.

Les matelots & les soldats voyoient avec frayeur le danger où ils étoient, lorsqu'on vint dire à Claudius que les poulets sacrés ne mangeoient pas. *Qu'on les jette à la mer,* répondit le consul, *& qu'ils boivent, puisqu'ils ne veulent pas manger.* Ce mépris de la religion acheva d'ôter à l'armée toute espérance de vaincre.

Les Romains furent forcés de se ranger le long de la côte, où ils ne pouvoient manœuvrer que difficilement. Les Carthaginois, au contraire, avoient la pleine mer pour se mouvoir, & cette position étoit d'autant plus avantageuse pour eux, que leurs bâtimens étoient plus légers, & leurs rameurs plus expérimentés. Claudius ne sauva de toute sa flotte que trente vaisseaux; il perdit trente mille hommes, dont huit mille furent tués ou noyés, le reste fut fait prisonnier.

Il fut rappelé. Son collègue L. Junius, qui prit le commandement, partit pour Syracuse, rendez-vous des secours qu'il devoit conduire à Lilibée. Il y rassembla cent vaisseaux de guerre & huit cent de charge. Il en donna à peu près la moitié aux questeurs qui prirent les devants; & il s'arrêta encore quelques jours, attendant les bleds que les alliés avoient promis.

Au peu de précaution qu'il prenoit, on eût dit que les Carthaginois n'avoient point de flotte. Cependant Carthalon, à qui Adherbal avoit donné une escadre de cent galères, venoit de brûler, de prendre ou de dissiper tous les vaisseaux que les Romains avoient à Lilibée; & alors il étoit à la découverte des nouveaux secours qui devoient leur arriver.

Il croisoit les mers aux environs d'Héraclée, lorsqu'il découvrit la flotte des questeurs, qui se jugeant trop foibles pour hasarder un combat, se retirèrent dans une espèce de rade, formée par des rochers auprès de Phinthias, petite ville alliée des Romains. Il leur enleva quelques bâtimens de charge, & il se retira dans l'embouchure du fleuve Halicus, d'où il attendit quelle route ils prendroient.

Junius doubloit alors le Cap de Pachin & cingloit vers Lilibée. Carthalon, qui en fut averti, mit aussi-tôt à la voile, dans le dessein de le combattre avant qu'il eût pu se réunir aux questeurs. Le consul, qui veut éviter le combat, cherche un asyle parmi des écueils situés près de Camatine; & Carthalon jette l'ancre entre les deux flottes ennemies, & les observe.

Bientôt après les pilotes carthaginois voyant un orage qui se préparoit, en avertirent leur général, qui se hâta de doubler le cap de Pachin, afin de mettre son escadre dans un abri sûr. Les Romains n'ayant pas le même usage de la mer, n'eurent pas la même prévoyance; de sorte que la tempête les ayant surpris au milieu des rochers, leurs flottes furent abîmées. Ils ne sauvèrent que deux vaisseaux.

Le consul cependant joignit l'armée, & saisit une petite occasion de se signaler. Des intelligences qu'il se ménagea dans Erix lui livrèrent cette ville, qui étoit un poste avantageux pour les Romains. Située au nord de Drépane sur le penchant d'une montagne fort haute & fort escarpée, cette place étoit d'un abord difficile, & il y avoit au bas un bourg que Junius fortifia. Mais Carthalon,

ayant fait une descente dans cet endroit, se rendit maître du bourg : on ne fait si dans cette occasion le consul fut tué, ou se tua lui-même. Il n'en est plus parlé.

Pendant que ces choses se passaient en Sicile, Claudius, à qui le sénat ordonna de nommer un dictateur, choisit dans la lie du peuple un nommé Glicias, comme s'il eût voulu par ce choix insulter la république, & avilir la première magistrature. Forcé d'abdiquer le consulat, il fut cité devant le peuple, qui le condamna à l'amende, & on nomma dictateur Attilius Calatinus.

Ce dictateur ne fit rien, & ne put même rien faire, parce qu'il n'avoit point de flotte. Epuisés par les dernières pertes, les Romains avoient renoncé pour la seconde fois à disputer aux Carthaginois l'empire de la mer. Il leur étoit néanmoins impossible de se rendre maître de Lilibée, tant que le port seroit ouvert aux ennemis.

Carthalon, qui ravageoit les côtes d'Italie, méditoit d'autres expéditions, lorsque ses troupes se soulevèrent. Capitaine habile, mais sévère, il ne savoit pas user de ces ménagemens, avec lesquels on attache les soldats sans rien relâcher de la discipline, & il fallut le révoquer. Heureusement pour Car-

thage, elle trouva dans Amilcar Barcas un général supérieur à tous ceux qu'elle avoit employé jusqu'alors, & à tous ceux que Rome pouvoit opposer. C'est le père du fameux Annibal.

Barcas porta la désolation dans les terres des Locriens & des Brutiens. Il s'empara d'Ercte, montagne située sur le bord de la mer, auprès de Panorme, aujourd'hui Palerme. Il s'y maintint pendant trois ans, livrant sans cesse des combats, se portant partout, prévoyant tout, & déconcertant toutes les mesures des consuls.

Il se rendit ensuite maître d'Erix, quoique les Romains fussent campés sur le sommet & au pied de la montagne. Là, tout-à-la-fois assiégé & assiégeant, & ne recevant des convois que par un petit port dont il étoit maître, il tint pendant deux ans les ennemis en échec, & ne laissa jamais prendre sur lui le moindre avantage.

Cinq années s'étoient écoulées, depuis que les Romains n'avoient point de flotte, & le siège de Lilibée n'avançoit pas. Il falloit donc ou renoncer au dessein de prendre cette place, ou songer à se rendre maître de la mer. L'argent manquoit au trésor public : des citoyens y suppléerent. Ils équipèrent à

leurs fraix deux cent galères à cinq rangs de rames. La république promet de leur rendre leurs avances à la fin de la guerre. Elle n'avoit pas encore eu de vaisseaux si bien construits. On les avoit faits sur le modèle d'une des meilleures galères carthaginoises.

La flotte, composée de trois cent galères & de sept cent bâtimens de charge, se préparoit à partir avec les deux consuls, C. Lutatius & A. Posthumius. Mais parce qu'alors les prêtres ne pouvoient pas s'éloigner de Rome, le grand pontife Métellus retint Posthumius, qui étoit prêtre de Mars. On avoit cependant besoin de deux généraux, puisqu'on se propoisoit de faire la guerre tout-à-la-fois sur terre & sur mer. A cette occasion, au lieu d'un seul préteur, on en créa deux cette année; & Q. Valérius Falto, l'un des deux, partit avec le Consul Latatius. Dans la suite, quoiqu'on n'eût pas besoin de préteur pour l'armée, la préture fut toujours partagée entre deux magistrats, dont l'un administroit la justice entre citoyen & citoyen; & l'autre entre citoyen & étranger. Le premier se nommoit *prætor urbanus*, le second *prætor peregrinus*.

On est toujours étonné de la négligence des anciens à s'instruire des mesures que pre-

noient les ennemis. Lutatius trouva les côtes de Sicile sans défense. Il se rendit maître sans combat du port de Drépane & de toutes les baies aux environs de Lilibée. Les Carthaginois, qui avoient abandonné tous ces lieux, ne savoient rien du nouvel armement des Romains : ils en eurent la première nouvelle par les pertes qu'ils venoient de faire ; & ils avoient eux-mêmes négligé leur marine, parce qu'ils supposoient que les Romains ne paroîtroient plus sur mer.

Cependant il falloit porter des secours au camp d'Erix, où il n'arrivoit plus de convois, & l'habileté de Barcas ne pouvoit pas suppléer au défaut de vivres. On chargea donc une flotte de toutes les munitions nécessaires ; mais équipée à la hâte, elle fut montée par des matelots qui n'étoient pas exercés, & des soldats qui n'avoient jamais fait la guerre. Hannon, qui la commandoit, fit voile vers l'île d'Hiéra, dans le dessein d'aborder à Erix, d'y décharger ses vaisseaux, d'ajouter à son armée navale ce qu'il y trouveroit de meilleures troupes, & d'aller ensuite avec Barcas présenter la bataille aux Romains.

Lutatius jeta l'ancre à Eguse, île située devant Lilibée, & d'où il pouvoit observer

tous les mouvemens de l'ennemi. Ses vaisseaux étoient légers, ses matelots exercés, & ses soldats aguerris. Cependant lorsqu'il apperçut les Carthaginois, il hésita d'abord, parce que le vent lui étoit tout-à-fait contraire. Mais ayant considéré que s'il laissoit entrer Hannon dans le port d'Erix, il auroit à combattre contre des vaisseaux débarrassés de leur charge, contre l'élite de l'armée de terre, & ce qu'il redoutoit plus encore, contre Barcas; il prit le parti d'engager une action, & il remporta une victoire complète. Il enleva aux Carthaginois soixante-dix vaisseaux, & il fit sur eux plus de dix mille prisonniers.

Voilà les Romains maîtres de la mer. Leurs ennemis, dans l'impuissance de continuer la guerre, donnèrent à Barcas plein-pouvoir de la terminer comme il jugeroit plus convenable. Ce capitaine, cédant aux circonstances, ouvrit une négociation avec Lutatius, & la paix se fit aux conditions suivantes: que les Carthaginois abandonneroient aux Romains Lilibée, Drépane, toutes les places qu'ils possédoient en Sicile, & les îles situées entre l'Afrique & l'Italie; qu'ils rendroient tous les prisonniers sans rançon; qu'ils paieroient en dix ans, trois mille deux cent talens pour

les fraix de la guerre ; & qu'ils ne commet-
troient aucune hostilité contre Hiéron , ni
contre ses alliés.

Telle fut la fin de cette guerre , qui dura
vingt-quatre ans sans interruption. Les Car-
thaginois y perdirent cinq cent vaisseaux ,
& les Romains sept cent , dit Polybe , en y
comprenant ceux qui périrent dans les nau-
frages : mais il ne compte pas les bâtimens
de charge , puisqu'en une seule fois , par la
faute de Junius , huit cent furent engloutis.
Ajoutons à ces pertes celles qu'ils essuyè-
rent dans les armées de terre. Agrigente seule
coûta trente mille hommes ; combien n'en
dut-il pas périr au siège de Lilibée , soit par
les armes , soit par les maladies ?

C'est dans les premières années de cette
guerre , que Rome & Carthage ont fait de
plus grands armemens. Dans les dernières ,
affoiblies par les coups qu'elles se sont por-
tées , elles ne montrent plus la même
puissance. Voilà l'époque où la guerre
devint dispendieuse pour les Romains. Dès
qu'ils la firent au loin , il leur fallut de l'ar-
gent pour la faire , puisqu'il leur falloit des
flottes.

Si la république romaine avoit eu de longs
intervalles de paix , elle pouvoit réparer ses

pertes , recommencer chaque guerre avec les mêmes forces , & paroître toujours également puissante.

Si au contraire elle ne finissoit une guerre que pour en recommencer une autre , alors , bien loin de pouvoir réparer ses pertes , elle se trouva par la suite de ses entreprises dans un état toujours violent ; & les conquêtes , qui concouroient les unes après les autres à son agrandissement , diminuèrent successivement ses forces. Nous voyons qu'à la fin de la première guerre punique , elle étoit déjà moins puissante qu'au commencement.

Tant que les Romains n'ont pas porté leurs armes hors de l'Italie , ils ont été puissans , sans avoir besoin d'être riches , & c'est-là la vraie puissance. Toutes les forces alors consistoient dans le courage , dans l'amour de la patrie , dans l'habitude d'une vie dure ; & ces fortes de forces se renouvellent continuellement par l'usage même.

Aussi-tôt qu'ils portèrent leurs armes au-delà des mers , l'argent commença à devenir pour eux ce qu'il est pour tous les grands empires : il devint le nerf de la guerre. Mais les forces que donnent les richesses se détruisent par l'usage , & elles énervent les forces qui constituent la vraie puissance. Plus

un empire qui n'est puissant que parce qu'il est riche fait d'efforts pour se soutenir, plus il s'affoiblit. Il tombe nécessairement. S'il se relève par intervalles, il n'a que des mouvemens convulsifs; & il retombe enfin pour ne plus se relever.

Rome n'auroit jamais pu conquérir ni la Grèce ni l'Asie, si elle avoit été réduite à ses seules forces, c'est-à-dire, aux seules armées & aux seules flottes qu'elle pouvoit fournir à ses fraix. Elle n'auroit pas été assez riche pour une pareille conquête. Mais les nations armèrent pour elle les unes contre les autres, & dès-lors ce furent les divisions des peuples & les querelles des princes qui reculèrent les bornes de son empire.

Lorsqu'avec les plus foibles elle eut subjugué les plus puissans, les plus foibles se trouvèrent subjugués eux-mêmes. Les nations vinrent d'elles-mêmes au-devant du joug; & la grandeur de l'empire, qui paroît l'ouvrage de la politique & de la puissance des Romains, ne fut néanmoins que l'ouvrage des divisions qui avoient aveuglé les peuples.

En conquérant l'Italie, Rome, par ses guerres continuelles, seroit devenue un désert, si elle ne s'étoit pas continuellement

repeuplée, en adoptant pour citoyens une partie des peuples qui succomboient sous ses armes. C'est une cité dans laquelle se sont perdus les restes des cités conquises : ce fut bientôt un abîme, où se perdirent les richesses des nations : & comme elle n'a été puissante en citoyens que parce qu'elle a détruit les cités, elle ne fut puissante en richesses, que parce qu'elle dépouilloit les peuples.

Cependant elle ne fut pas aussi puissante qu'elle le paroît : car ses richesses n'étoient pas à elle. Elles étoient à quelques citoyens qui n'étoient riches que pour eux ; & qui étant puissans, parce qu'ils étoient riches, tournèrent leur puissance contre la république même.

Tant qu'il y eut des peuples qui furent les alliés de Rome plutôt que ses sujets, la république fut puissante, parce que ces peuples armèrent pour elle. Mais elle étoit foible lorsqu'elle avoit réduit en provinces romaines tous les pays où elle avoit porté ses armes, parce qu'alors elle arma seule & à ses fraix. Elle ne trouva pas, dans des sujets qu'elle avoit opprimé, les mêmes ressources qu'elle trouvoit dans des alliés. Ils avoient des intérêts contraires aux siens, & ceux qui se donnèrent encore pour citoyens, se divisèrent.

rent eux-mêmes , & conspirèrent contr'elle.

Tel est le sort d'un grand empire : il n'est puissant qu'autant qu'il est riche , & il n'est pas riche long-tems. Ses richesses ne sont même jamais en proportion avec les dépenses auxquelles il est forcé , parce qu'il n'est servi que par des ames mercenaires , auxquelles il donne toujours plus qu'il ne peut , & qui ne se croient jamais assez payées. Il n'est donc riche qu'en apparence , & il est pauvre en effet.

Alors il n'y a plus de patrie , plus de mœurs , plus de vertus. Le gouvernement devient un brigandage : l'avidité arme tous les citoyens ; & les guerres civiles déchirent l'empire. C'est ainsi que la puissance des Romains , après avoir été le fléau des nations , devint le fléau de Rome même.

C H A P I T R E I I .

De l'intervalle jusqu'à la seconde guerre punique.

LA partie de la Sicilé , qui avoit appartenu aux Carthaginois , fut gouvernée comme pays de conquête , & devint province du peuple romain. Elle paya un tribut : elle fut

assujettie à plusieurs impositions : elle n'eut plus le choix de ses magistrats : enfin elle ne conserva pas toutes ses loix , & elle ne fut pas assurée de celles qu'on lui laissoit. Sous le titre d'alliés , qui n'étoit en effet qu'un titre , les peuples , devenus sujets de la république , furent exposés à toutes les malversations des magistrats qui les gouvernoient. Chaque année Rome envoyoit en Sicile un préteur , qui avoit tout-à-la-fois le commandement des troupes & de l'administration de la justice , & un questeur , qui présidoit à la levée des impôts. Tel étoit le gouvernement des pays réduits en province romaine.

Depuis long-tems , théâtre de guerres sanglantes , la Sicile , partagée entre les Romains & le roi de Syracuse , jouit enfin du repos. Elle fut heureuse sans être libre , & elle n'eut rien à regretter. Une liberté mal assurée avoit été le principe de tous ses malheurs.

Carthage ne jouissoit pas de la paix qu'elle avoit achetée si chèrement. Comme elle n'avoit été puissante que par ses richesses , elle se trouvoit sans forces après une longue guerre , qui avoit épuisé ses finances & ruiné son commerce. L'année même qu'elle con-

clut la paix , elle se vit à deux doigts de sa perte par la révolte des troupes mercenaires.

Giscon, gouverneur de Lilibée , ayant cru dangereux d'envoyer à la fois tous les mercenaires en Afrique , les fit embarquer successivement & par petites troupes , afin qu'on pût congédier les premiers avant l'arrivée des autres. Cette précaution étoit sage. Mais les Carthaginois s'imaginèrent que tous les soldats étant rassemblés , ils obtiendroient plus facilement quelque diminution sur ce qui leur étoit dû. Le contraire étoit néanmoins facile à prévoir.

Les mercenaires , à peine débarqués à Carthage , commirent de si grands désordres ; qu'il fallut penser à les envoyer ailleurs. On leur donna quelque argent : on leur promit qu'on achèveroit incessamment de s'acquitter envers eux ; ils se retirèrent à Sicca. Ils desiroient de laisser à Carthage leurs femmes , leurs enfans & leurs effets ; c'étoit y laisser des ôtages. On ne le voulut pas , parce qu'on craignoit qu'ils ne cherchassent à se ménager un prétexte pour y revenir. Toute cette conduite des Carthaginois paroît fort imprudente.

A Sicca , les soldats , dans leur oisiveté ; supputoient ce qui leur étoit dû , & ils trou-

voient qu'on leur devoit beaucoup de paie & plus de récompense encore. Cependant Hannon vint leur représenter que la république ne pouvoit pas leur donner tout ce qu'elle leur avoit promis, & qu'elle les prioit de lui en remettre une partie. A cette proposition le soulèvement fut général. Les nations dont l'armée étoit composée n'entendoient qu'une chose, c'est qu'on ne leur payoit pas tout ce qu'on leur devoit. Il n'étoit pas possible d'entrer en explication avec elles. Ceux qui servoient de truchemens, ou ne faisoient pas ce qu'on leur disoit, ou le rendoient mal. Le résultat fut que les mercenaires vinrent camper à Tunis. Ils étoient au nombre de vingt mille.

Carthage, effrayée, se hâta de leur offrir tout ce qu'ils exigeoient, & ils s'en prévalurent. Réduite à traiter avec eux, elle leur envoya Giscon. C'étoit de tous les généraux celui qui leur étoit le plus agréable : ils faisoient d'ailleurs qu'il avoit blâmé la conduite qu'on tenoit avec eux.

Giscon étoit sur le point de tout terminer, lorsque ses mesures furent rompues par Mathos & Spendius, les chefs de la révolte. Craignant d'être punis, si la paix se faisoit, ces deux hommes persuadèrent aux Africains

cains que Carthage n'attendoit , pour se venger d'eux, que le moment où les autres troupes seroient retirées, & ils en soulevèrent de nouveau l'armée. On ne voulut plus entendre à aucune proposition. On pilla l'argent que Giscon avoit apporté ; & on mit dans les fers ce général & tous ceux de sa suite.

Vexés par les impôts & par la dureté avec laquelle on les exigeoit , les peuples d'Afrique regardèrent cette révolte comme une occasion de recouvrer leur liberté. Ils prirent les armes. Ils envoyèrent aux rebelles de l'argent , des vivres , des soldats , & l'armée des mercenaires , grosse de soixante-dix mille Africains , assiégea tout-à-la-fois Utique & Hippacra , les deux seules villes qui ne s'étoient pas soulevées. Maîtres de Tunis , Spendius & Mathos , par leur position , bloquoient en quelque sorte les Carthaginois du côté des terres , & les harceloient jusqu'au pied des murs de leur ville.

Carthage ainsi resserrée , n'avoit ni armée , ni vaisseaux , ni munitions , ni alliés. On fit prendre les armes à tous ceux qui étoient en âge de les porter ; & Hannon prit le commandement de l'armée. Ce général avoit eu des succès en Numidie , contre des peuples qui ne savoient pas faire

la guerre. Habile à fouler les provinces, aucun gouvernement ne favoit mieux les faire contribuer, & à ce titre il jouissoit d'une grande considération dans une république marchande.

Ayant tenté de faire lever le siège d'Utique, il eut d'abord un avantage qu'il dut à ses éléphants, & qui auroit pu être décisif : mais parce que les ennemis s'étoient retirés, il supposa qu'ils ne reviendroient pas, & il se laissa surprendre. Les mercenaires remportèrent une victoire complète. Il falloit qu'il fit encore d'autres fautes avant qu'on ouvrit les yeux sur son incapacité : il en fit, & on donna le commandement à Barcas.

Carthage étoit une presqu'île, séparée du continent par des collines & par un fleuve sur lequel il n'y avoit qu'un pont. Mathos, qui étoit maître de ce pont, gardoit encore tous les autres passages. Les Carthaginois, renfermés dans leur ville, n'avoient que soixante-dix mille hommes de nouvelles troupes. Un général habile les sauva.

Amilcar Barcas, considérant que lorsque certains vents souffloient, le reflux des eaux déposé des sables dans l'embouchure du fleuve, & y formoit une espèce de banc, saisit un moment favorable, passe le fleuve

au gué, marche contre Spendius, qui étoit à la tête de vingt-cinq mille hommes, & le défait. Sa démarche avoit été d'autant plus hardie, qu'après avoir passé le fleuve, son armée n'avoit de salut que dans la victoire.

Mathos, qui faisoit le siège d'Hiponne, envoya chez les Numides & chez les Africains demander de nouveaux secours. Spendius, avec huit mille hommes qu'il avoit recueillis de sa défaite, suivit de près les Carthaginois, évitant néanmoins de s'engager dans les plaines, où il auroit combattu avec trop de désavantage contre un ennemi fort en cavalerie & en éléphants. Jusque-là il se conduisit avec tant d'habileté, que lorsque les troupes auxiliaires furent arrivées, Amilcar se trouva les Africains en tête, les Numides en queue & Spendius en flanc.

Sur ces entrefaites, deux mille Numides ayant passé dans le camp d'Amilcar avec Naravase qui les commandoit, Spendius, soit qu'il se crût trop foible tant que ses forces seroient séparées, soit qu'il craignît quelque nouvelle défection, réunit toutes ses troupes & perdit ses avantages. Amilcar le vainquit une seconde fois.

Le vainqueur laissa aux prisonniers le choix de se retirer ou de servir dans ses troupes.

Cette générosité étoit dans le caractère d'Amilcar : mais parce qu'elle pouvoit affoiblir le parti des révoltés , Spendius & Mathos en parlèrent à leurs soldats comme d'un piège qu'on tendoit pour les diviser ; & ils assurèrent qu'il y avoit déjà parmi eux des traîtres , qui , pour s'assurer leur grace , projetoient de rendre la liberté à Giscon , & de livrer l'armée aux Carthaginois. Par ces discours, ils semèrent la méfiance & l'effroi. Tout le camp fut en tumulte. Pour prévenir une trahison supposée , on prit la résolution barbare de faire périr Giscon & tous les prisonniers. On leur coupa les mains , les oreilles , on leur brisa les jambes , on les jeta vifs dans une fosse , & on jura de faire le même traitement à tous les Carthaginois dont on se saisiroit. Spendius & Mathos vouloient par ces attentats rendre tous leurs soldats aussi coupables qu'eux , & ne leur laisser aucune espérance de pardon.

Amilcar n'avoit eu que des succès. On lui donna pour collègue Hannon , qu'il fallut bientôt rappeler. Cet homme ignorant , jaloux & opiniâtre , fit perdre l'occasion de battre les ennemis. Les Carthaginois éprouvèrent d'autres malheurs. Ils perdirent dans une tempête tous les vaisseaux qui leur ap-

portoient des vivres. Hippacra & Utique se jetèrent dans le parti des révoltés. Les mercenaires, qui étoient en Sardaigne, tuèrent leurs officiers, & se rendirent maîtres de l'isle. Enfin Carthage fut réduite à une telle extrémité, que Mathos & Spendius en formèrent le siège. Peut-être cette ville auroit-elle succombé, si Hiéron ne lui eût pas envoyé quelques secours. Ce roi sage jugeoit avec raison, que les Romains ne le ménageroient qu'autant qu'ils redouteroient les Carthaginois.

Sur ces entrefaites, Carthage reçut une nouvelle allarme. Elle se vit au moment d'une rupture avec Rome, parce qu'elle avoit traité comme ennemis des marchands qui, passant d'Italie en Afrique, avoient apporté des vivres aux peuples révoltés. Heureusement cette querelle n'eut pas de suite. Les Carthaginois ayant renvoyé les prisonniers qu'ils avoient fait en cette occasion; les Romains, qui pour cette fois se piquèrent de générosité, renvoyèrent aussi ceux qui leur restèrent de la guerre de Sicile. Ils permirent à leurs marchands de porter des vivres à Carthage; ils leur défendirent d'en vendre aux rebelles: & ils se refusèrent aux révoltés de Sardaigne, qui les invitoient à passer dans

150 HISTOIRE ANCIENNE.
cette isle. Les Carthaginois, délivrés de l'inquiétude que Rome leur avoit donnée, furent plus en état de se défendre, & Amilcar força les mercenaires à lever le siège de Carthage.

Leur armée étoit de cinquante mille hommes, aguerris, déterminés & n'ayant de ressource que dans la victoire. Mais que peut une valeur brutale contre un courage éclairé ? Amilcar, qui paroissoit les conduire lui-même dans les lieux où il les vouloit combattre, après avoir remporté plusieurs avantages, les enferma & les mit dans la nécessité de périr par la famine ou par les armes.

Ils se soutinrent dans cette position tant qu'ils espérèrent que Mathos, qui étoit à Tunis, viendroit à leur secours. Comme ils n'ignoroient pas les supplices qui les attendoient, ils n'osèrent d'abord penser à faire des propositions de paix : mais enfin, lorsque sans ressources ils ne virent plus que la mort, ils se soulevèrent contre leurs chefs, menaçant de les égorger s'ils ne les tiroient de l'état cruel où ils les avoient réduits.

Les chefs ayant obtenu un sauf-conduit, se rendirent dans le camp d'Amilcar ; & ils conclurent un traité par lequel ils consentirent qu'il prendroit à son choix dix des re-

belles , & ils obtinrent qu'il renverroit tous les autres chacun avec son habit. Le général carthaginois , par une mauvaise foi que les cruautés de ces traitres ne justifioient pas , choisit ceux qui étoient présens , & se rendit par-là maître de Splendius. Les mercenaires , dans leur désespoir , coururent aux armes : mais ils furent tous égorgés. Bientôt après Mathos ayant eu le même sort , toute l'Afrique se soumit.

Cette guerre a duré un peu plus de trois ans. Elle finit lorsque Rome songeoit à s'emparer de la Sardaigne , quoique peu auparavant elle se fût refusée aux invitations qui lui avoient été faites.

Les Carthaginois , qu'elle accusa d'armer contr'elle , parce qu'ils armoient pour réduire les révoltés , n'évitèrent une nouvelle guerre qu'en abandonnant la Sardaigne & en payant deux cent talens. Les Romains furent alors sans ennemis ; & pour la première fois, depuis Numa , le temple de Janus fut fermé.

Amilcar Barcas , qui ne se consoloit pas de la perte de la Sicile , étoit indigné de la perfidie avec laquelle les Romains venoient de s'emparer de la Sardaigne , & il voyoit avec humiliation le nouveau tribut que ces vainqueurs avoient imposé aux Car-

thaginois. Jaloux de se venger, il projeta de s'ouvrir par l'Espagne un chemin en Italie. Divisée en une multitude de petites cités, l'Espagne paroissoit offrir des conquêtes faciles. On en pouvoit tirer de l'argent & des troupes : & elle communiquoit avec des peuples de tout tems ennemis du nom romain. Ce général y passa avec Asdrubal son gendre, & Annibal son fils. Celui-ci étoit un enfant de neuf ans, qu'il se proposoit de former dans l'art de vaincre & dans la haine contre Rome. Il lui donna des leçons de l'un & lui fit jurer l'autre sur les autels. Le fils répondit parfaitement aux vues du père. Amilcar mourut au bout de neuf ans, après avoir soumis plusieurs peuples par la négociation ou par les armes. Asdrubal, qui lui succéda, se conduisit avec la même sagesse, & fit de nouveaux progrès. Il bâtit Carthagène, qui, par sa situation, ses fortifications & ses ports, devint une ville des plus considérables. Il commandoit depuis huit ans, lorsqu'il fut assassiné par un Gaulois. Il laissa le commandement à Annibal.

Les Romains n'avoient pas joui long-tems de la paix. Au bout de quelques mois, des soulèvemens en Sardaigne & en Corse avoient fait r'ouvrir le temple de Janus ; &

il survint ensuite d'autres guerres, qui méritent de nous arrêter. La première fut en Illyrie.

Agron, roi d'Illyrie & allié de Démétrius père de Philippe, avoit eu des succès contre les Etoliens, & s'étoit rendu plus puissant qu'aucun de ses prédécesseurs. Il venoit de mourir, laissant la couronne à son fils Pinée, sous la tutelle de Téuta, sa seconde femme, belle-mère du jeune prince. Cette princesse, qui comptoit sur ses flottes & sur la foiblesse de ses voisins, autorisa ses sujets à la piraterie, & ils firent quelques prises sur les marchands italiens. Le sénat lui en demanda satisfaction. Elle répondit que ce n'étoit pas l'usage des rois d'Illyrie de défendre la piraterie à leurs sujets; & un des ambassadeurs lui ayant répliqué que Rome apprendroit aux rois d'Illyrie à changer leurs coutumes, elle le fit assassiner.

Pendant que la république armoit, les Illyriens firent dégat sur les côtes de la Grèce, prirent Corcyre, & mirent le siège devant Dyrrachium. Mais Démétrius de Pharos, à qui Téuta avoit donné le gouvernement de Corcyre, livra cette isle aux consuls, & leur facilita la conquête des autres isles de la mer adriatique. Ils en chassèrent les

Illyriens ; ils firent une descente sur leurs côtes , & ils forcèrent Téuta à demander la paix.

Par le traité qui fut conclu , cette princesse perdit la régence , qui fut donnée à Démétrius avec quelques places en Illyrie. On conserva la couronne à Pinée , moyennant un tribut annuel. Les Romains réservèrent pour eux Corcyre , Pharos , Issa & Dyrrachium ; & ils ôtèrent aux Illyriens le moyen d'exercer la piraterie sur les côtes de la Grèce.

La république se hâta de faire part de ce traité aux Etoliens , aux Achéens , aux Corinthiens & aux Athéniens. Les Grecs se réjouirent de l'humiliation d'un ennemi commun , ne prévoyant pas que le peuple qui les protégeoit tourneroit bientôt ses armes contr'eux. Empressés de témoigner leur reconnaissance aux Romains , les Corinthiens les admiroient aux jeux Isthmiques ; & les Athéniens leur donnèrent les droits de citoyen , & déclarèrent qu'ils pourroient être initiés dans les grands mystères. Telle fut la première alliance de Rome avec la Grèce.

Amilcar étoit mort l'année qu'il termina la guerre d'Illyrie. Inquiets des progrès que ce général avoit faits en Espagne , les Ro-

mais craignoient encore ceux qu'Asdrubal pouvoit faire , & les Sagontins menacés de tomber sous la domination de Carthage , avoient recherché leur alliance , & les invitoient à prendre les armes contre les Carthaginois. La république ouvrit une négociation avec Asdrubal. Elle obtint de lui qu'il n'entreprendroit rien sur Sagonte , & qu'il ne porteroit pas les armes au-delà de l'Ebre. Elle se trouvoit dans une conjoncture à ne pouvoir pas se prêter aux sollicitations des Sagontins : car les Gaulois la menaçoient , & c'étoient de tous ces ennemis ceux qu'elle redoutoit davantage.

Défaits plusieurs fois , les Gaulois avoient été contraints de demander la paix trois ans avant le passage de Pyrrhus en Italie ; & ils furent quarante-cinq ans sans reprendre les armes. Ils n'inquiétèrent point la république pendant les guerres qu'elle eut avec le roi d'Epire , les Carthaginois & les Illyriens. Ils parurent attendre qu'elle pût tourner toutes ses forces contr'eux. Il faut convenir que Rome a été heureusement servie par les circonstances.

La cause de la guerre fut une distribution que le tribun C. Flaminius fit faire au peuple de quelques terres du Picénum. Les

Gaulois Sénonois , à qui on les enleva , jugèrent à cette démarche que la république projetait de les exterminer , parce qu'en effet c'est ainsi qu'elle en avoit agi avec des nations qui ne subsistoient plus. Toute la Gaule cisalpine prit l'allarme , & forma une ligue dont les Boïens & les Insubriens furent les chefs , & dans laquelle entrèrent les Gésates , qui habitoient au-delà des Alpes , le long du Rhône. Les Boïens occupoient le pays qui est en-deçà du Pô ; les Insubriens , établis au-delà , avoient Milan pour capitale.

Les livres des Sibylles augmentèrent l'épouvante qui se répandoit parmi les Romains. On crut y voir un oracle qui portoit que les Grecs & les Gaulois prendroient possession de Rome. Pour en détourner l'effet , les décemvirs imaginèrent d'enterrer vifs dans la place deux Gaulois , croyant que par cette barbarie l'oracle se trouveroit accompli.

Le sénat fit faire dans chaque province le dénombrement des jeunes gens en âge de porter les armes ; & Polybe , qui en rapporte les résultats , assure qu'alors la république pouvoit , en cas de nécessité , armer jusqu'à sept cent soixante-dix mille hommes , tant alliés que citoyens.

Il est difficile de révoquer en doute une chose attestée par cet historien; & peut-être ne nous paroît-elle inconcevable que parce que nous jugeons des tems anciens par ceux où nous vivons. Aujourd'hui *un prince qui a un million de sujets*, dit Mr. de Montequieu (1), *ne peut, sans se détruire lui-même, entretenir plus de dix mille hommes de troupes. . . . Il n'en étoit pas de même dans les anciennes républiques : car cette proportion des soldats au reste du peuple, qui est aujourd'hui comme d'un à cent, y pouvoit être aisément comme d'un à huit.* Or, dans cette proportion sept cent soixante-dix mille soldats ne feroient monter la population, dans toutes les provinces romaines, qu'à six millions cent soixante mille ames. Elle étoit sans doute plus grande : mais il faut remarquer que dans ces dénombremens on ne comprenoit pas les esclaves, qui étoient en grand nombre dans toute l'Italie.

De tant de troupes la république mit sur pied un peu plus de deux cent mille hommes, dont quarante-trois mille cinq cent étoient citoyens romains. Le consul C. Attilius fut

(1) Considérations sur les causes de la grandeur, &c. Chap. 3.

obligé de passer en Sardaigne, où il y avoit une révolte. L. Emilius, son collègue, s'avança le long de la mer adriatique jusqu'à Rimini. Un préteur commanda les troupes destinées à la défense de l'Etrurie. On retint à Rome une armée prête à se porter partout; & on envoya sur la frontière des Boïens, un corps de troupes des alliés.

Telle étoit la disposition des forces de la république lorsque les Gaulois passèrent les Apennins sans obstacle, quoiqu'il semble qu'on eût pu leur en disputer les passages. Résolus de marcher à Rome, ils s'avancèrent jusqu'à Clusium, & ils ne retournèrent sur leurs pas que pour tomber sur le préteur qui étoit aux environs de Fésule. Ils remportèrent sur lui une victoire complète. Cependant L. Emilius, qui venoit au secours de l'Etrurie, arriva pendant la nuit, & campa près des ennemis, sans avoir eu aucun avis du combat qui s'étoit donné la veille. Les Gaulois, ayant été avertis de son arrivée, se disposèrent à retourner dans leur pays, afin de mettre à couvert le butin qu'ils avoient fait.

Emilius les suivoit & les observoit, lorsqu'Attilius, qui revenoit de Sardaigne, arriva près de Télamon, & se trouva sur

leur chemin. Des fourrageurs , qui tombèrent dans son avant-garde , lui ayant appris ce qui se passoit , il rangea ses troupes en bataille : & il se saisit d'une hauteur , au-dessous de laquelle les Gaulois devoient passer. Ceux-ci voyant ce poste occupé , crurent qu'Emilius , par une marche forcée , leur avoit coupé chemin. Emilius n'étoit pas mieux instruit : car s'il savoit que son collègue devoit revenir , il ne le jugeoit pas si près. C'est ainsi que ces trois armées , fort surprises de se rencontrer , se trouvèrent en présence par hasard.

Les Gaulois ayant reconnu le danger de leur position , firent face aux deux consuls , & combattirent avec un courage opiniâtre. Les Gésates quittèrent même leurs habits , afin d'agir avec plus de liberté. Mais enfin les Romains avoient tout l'avantage sur des ennemis qu'ils enveloppoient de toutes parts , & dont les armes , tant offensives que défensives , étoient bien inférieures aux leurs. Les Gaulois laissèrent sur la place quarante mille hommes , & dix mille furent faits prisonniers.

Cette victoire ouvrit aux Romains la Gaule cisalpine. Ils se hâtèrent de marcher contre les Boïens , qui se soumirent ; & les

légions passèrent le Pô, pour la première fois, sous les consuls C. Flaminius & P. Furius. Elles remportèrent sur l'Adda une nouvelle victoire, qu'elles dûrent encore à la nature de leurs armes. Pour peu qu'elles eussent perdu de terrain, elles auroient été culbutées dans la rivière qu'elles avoient derrière elles. Flaminius, impatient de triompher avoit choisi cette position, afin de les mettre dans la nécessité de vaincre : imprudence d'autant plus grande, que rien ne le pressoit d'engager une action.

Pendant que ces choses se passaient dans la Gaule cisalpine, on soupçonnoit à Rome qu'il y avoit eu quelque défaut dans la création des consuls, & le sénat leur avoit écrit de revenir. Mais Flaminius, qui voulut éluder ces ordres, n'ouvrit les lettres qu'après la victoire, & traita de superstition grossière l'irrégularité qu'on croyoit voir dans son élection. Cette conduite l'eût privé du triomphe, si le peuple, dont il avoit gagné la faveur pendant son tribunat, ne le lui eût pas décerné. La confiance de ce consul fut funeste à la république.

L'année suivante, M. Claudius Marcellus termina la guerre des Gaulois par la conquête du pays des Insubriens; & toute l'Italie

lie, jusqu'aux pieds des Alpes, fut sous la domination de la république. Il triompha, portant comme Romulus sur ses épaules les dépouilles qu'on nommoit opimes : c'étoient celles de Viridomarus, roi des Césates, qu'il avoit tué dans le combat. Les consuls qui lui succédèrent fournirent l'Istrie, dont les peuples, pirates de profession, avoient enlevé quelques bâtimens aux Romains.

C'est vers ce tems qu'Annibal prenoit le commandement en Espagne, & on prévoyoit que les Carthaginois armeroient incessamment contre Rome. Dans cette circonstance, Demetrius de Pharos crut pouvoir secouer le joug, & la république arma contre lui. Pendant qu'elle faisoit ses préparatifs, C. Flaminius, alors censeur & toujours jaloux de se distinguer dans ses magistratures, fit un chemin qui conduisoit jusqu'à Rimini, & qu'on nomma voie Flaminia. Il construisit le cirque qui fut aussi appelé de son nom, & à l'exemple de Fabius Maximus, il renferma dans les tribus de la ville les affranchis qu'on avoit encore répandu dans les tribus de la campagne. L. Emilius, son collègue dans la censure, fut consul l'année suivante, & termina la guerre d'Illyrie. On conserva la couronne au jeune

Pinée, qui n'avoit eu aucune part à la révolte de son tuteur; Démétrius se retira auprès de Philippe, à qui Antigone Dofon venoit de laisser la couronne de Macédoine. Vous voyez, Monseigneur, que nous sommes aux tems où Aratus gouvernoit la république d'Achaïe.

CHAPITRE III.

De la seconde guerre punique, jusqu'à la bataille de Cannes.

TOUT peuple qui par la constitution de son gouvernement, se déclare à perpétuité l'ennemi de ses voisins, donne à ses voisins le droit de l'exterminer, s'ils en ont la puissance: car lorsqu'un pareil peuple menace tous les autres, la sûreté, qui est la première règle des nations, semble faire à chacune une loi d'exterminer pour n'être pas exterminée. Dans de pareilles circonstances, on commence la guerre, parce qu'on croit la pouvoir faire avec avantage: si on n'a pas des raisons pour y être autorisé légitimement, on s'en passe, on ne cherche que des prétextes, & on se croit justifié si on a des succès. Il seroit donc bien inutile d'entre-

prendre la justification des Romains ou des Carthaginois. Comme Carthage n'attendoit qu'une occasion pour recouvrer ce qu'elle avoit perdu, Rome n'attendoit aussi qu'une occasion pour envahir encore : & ces deux républiques devoient être dans cet état de guerre jusqu'à ce que l'une des deux ne fût plus. Ces dispositions les préparoient à reprendre les armes. Le moment favorable parut s'offrir aux Carthaginois, & Annibal le saisit. Telle fut la cause de la guerre.

On comptoit vingt-trois ans depuis la paix conclue par Amilcar, lorsqu'Annibal assiégea Sagonte, l'unique place qui lui restoit à conquérir pour être maître de l'Espagne jusqu'à l'Ebre. Aux mesures qu'il prenoit, il étoit facile de juger qu'il se proposoit de marcher en Italie, & qu'il ne vouloit pas laisser derrière lui une place qui auroit ouvert l'Espagne aux Romains. Les Sagontins en avoient averti le sénat. Ils étoient dans une position à ne pas se tromper sur les desseins d'Annibal.

Les Romains armoient alors contre Démétrius de Pharos. Cependant il étoit bien plus essentiel pour eux d'arrêter les progrès des Carthaginois en Espagne, que de porter leurs armes dans une province dont la

conquête, peu importante pour le moment; auroit pu se faire dans un autre tems. Si au lieu de conduire les légions en Illyrie, L. Emilius les eût conduites à Sagonte, le théâtre de la guerre eût toujours été loin, & Rome n'eût pas vu Annibal à ses portes. Mais le sénat se contenta d'ouvrir une négociation avec un ennemi contre lequel il falloit marcher. Annibal, qui méditoit la guerre depuis long-tems, & qui avoit tout préparé pour la faire avec succès, ne daigna pas donner audience aux ambassadeurs que Rome lui envoya; & Carthage leur refusa toute satisfaction.

Pendant que Rome perdoit du tems à négocier, Sagonte, privée de tout secours, succomboit sous les efforts d'Annibal. Le siège dura huit mois. Les habitans se défendirent avec un courage surprenant. Déterminés à périr, ils se refusèrent à toute capitulation; & ceux qui ne moururent pas les armes à la main, se brûlèrent dans leurs maisons avec leurs femmes & leurs enfans.

Le triste sort de cette ville soumit plusieurs peuples d'Espagne. Autant on redoutoit les armes des Carthaginois, autant on paroissoit craindre d'avoir les Romains pour alliés. Les riches dépouilles envoyées à Car-

thage firent cesser les contradictions qu'Annibal avoit jusque-là trouvé dans le sénat. L'argent que ce général mit en réserve, fournit abondamment aux avances nécessaires pour la guerre qu'il vouloit porter en Italie; & le butin dont il fit part aux soldats l'assura de leur ardeur à le suivre par-tout où il voudroit les conduire.

Honteux de n'avoir pas secouru Sagonte, les Romains étoient consternés, quand ils se représentoient Annibal à la tête des nations les plus belliqueuses de l'Espagne, franchissant les Pyrenées, les Alpes, & grossissant son armée des Gaulois, qui, de tout tems ennemis de la république, avoient encore à venger leurs dernières défaites. Ils envoyèrent de nouveaux ambassadeurs en Afrique, avec ordre de déclarer la guerre aux Carthaginois, s'ils ne désavouoient leur général. Par cette démarche inutile auprès d'un ennemi qui armoit contr'eux, ils croyoient mettre de leur côté une apparence de justice.

Les ambassadeurs revinrent par l'Espagne, afin de faire alliance avec les peuples de cette province; mais on leur répondit de chercher des amis dans les pays où le désastre des Sagontins ne seroit pas connu. Ils ne furent

pas mieux accueillis dans les Gaules. Les Marseillois étoient alors les seuls alliés que les Romains eussent au-delà des Alpes. Si les autres peuples ne s'étoient pas encore déclarés contre Rome, au moins n'avoient-ils point de raison pour se déclarer contre Carthage.

Jugeant que les Romains pourroient tenter de faire des diversions en Espagne & en Afrique, Annibal pourvut à la sûreté de ces provinces. Il confia tout le pays conquis jusqu'à l'Ebre à son frère Asdrubal, auquel il laissa des forces suffisantes, & il partit de Carthagène à la tête de quatre-vingt-dix mille hommes de pied & de douze mille chevaux. Il s'étoit instruit de tous les obstacles qui pouvoient traverser son entreprise : il connoissoit les dispositions des différens peuples de la Gaule, & il avoit fait alliance avec quelques-uns de leurs rois.

De l'Ebre jusqu'aux Pyrenées, il livra plusieurs combats. Il laissa dans ce pays Hannon. Avant d'en partir, il congédia plus de dix mille hommes qui paroissoient effrayés de son entreprise. Par cette conduite, il prévint une désertion qui auroit pu être d'un dangereux exemple ; & il s'attacha le reste de ses soldats, auxquels

il laissoit l'espérance d'un congé. Quand il passa les Pyrenées, son armée étoit de cinquante mille hommes de pied, de neuf mille chevaux, & de trente-sept éléphans.

A la nouvelle du passage de l'Ebre, le consul Tiberius Sempronius fit de grands préparatifs à Lilibée. Il se propoisoit de conduire les légions en Afrique, pendant que son collègue, P. Cornélius Scipio, s'embarqueroit pour passer en Espagne. Mais on avoit pensé trop tard à ces diversions, & l'approche d'Annibal permettoit d'autant moins aux consuls de quitter l'Italie, qu'alors la Gaule cisalpine, qui s'étoit soulevée, venoit de battre le préteur L. Manlius, qui commandoit dans cette province. Tel étoit l'état des choses lorsque Scipion, ayant abordé dans le voisinage de Marseille, apprit qu'Annibal avoit passé les Pyrénées. Il envoya à la découverte trois cent cavaliers, & un corps de Gaulois que les Marseillois avoient à leur solde.

Les Carthaginois étoient déjà sur les bords du Rhône, un peu au-dessus d'Avignon. Mais une armée de barbares se présentoit sur l'autre bord. Annibal usa de ruse. Il détacha un corps de troupes qui, ayant remonté quelques lieues plus haut, passa le

fleuve sans résistance , & s'avança pendant la nuit sur les derrières des ennemis. Dès qu'il en fut instruit par les signaux dont on étoit convenu , il tenta de passer le Rhône à la vue des barbares qui , se voyant attaqués en queue , prirent l'épouvante , & livrèrent le passage aux Carthaginois.

Informé de l'arrivée des Romains , Annibal envoya cinq cent chevaux Numides pour les reconnoître. Ce corps rencontra celui que Scipion avoit détaché , l'attaqua & fut repoussé avec désavantage. Le consul , à qui ce succès parut d'un bon augure , se hâta de marcher avec toute son armée ; mais il n'arriva à l'endroit où son détachement avoit rencontré les Carthaginois , que trois jours après qu'ils en étoient partis. Comme il désespéroit de les atteindre , il retourna sur ses pas , se rembarqua & revint en Italie , où il se proposoit d'attendre Annibal à la descente des Alpes. Il fit passer en Espagne son frère Cnéus Scipio.

On reproche aux Romains de n'avoir pas défendu les passages des Alpes du côté de l'Italie. Mais pouvoient - ils s'engager dans ces montagnes & laisser derrière eux les Boïens , & les Insubriens , qui venoient de se révolter. Peut-être seroit-on plus fondé à

à blâmer le parti que prit Scipion ? N'auroit-il pas pu continuer de suivre Annibal , le harceler , ou lui couper les vivres ? Allié des Marseillois , n'avoit-il pas des ressources pour subsister au-delà des Alpes ? Ne pouvoit-il pas tirer quelque'avantage des barbares qui s'étoient déclarés contre les Carthaginois ? C'étoit peut-être le moyen le plus sûr de fermer les Alpes , dont les passages , difficiles par eux-mêmes , l'étoient encore par la rigueur de la saison. Ce fut à travers les neiges & les glaces , qu'Annibal eut à se frayer un chemin : il fut même dans la nécessité de livrer plusieurs combats aux peuples des Alpes. Il n'employa néanmoins que quinze jours à passer ces montagnes ; mais il ne lui resta que douze mille Africains , huit mille Espagnols & six mille chevaux.

Lorsqu'Alexandre arma contre Darius , tout paroissoit lui ouvrir la conquête de l'Asie. Il voyoit comme présages des succès qui l'attendoient , les victoires de Thémistocle , de Pausanias , de Cimon , la retraite des dix mille Grecs , & les progrès rapides d'Agésilas. Peut-être néanmoins eût-il échoué , si le roi de Perse eût suivi le conseil de Memnon.

Annibal formoit une entreprise plus difficile que celle d'Alexandre. On n'avoit encore rien tenté qui pût en faire prévoir le succès, & la première guerre entre Carthage & Rome étoit d'un mauvais augure pour lui. Mais avant de partir de Carthagène il s'étoit instruit de la situation des lieux, & de la disposition des peuples dans l'espace de quatre cent lieues qu'il avoit à traverser. Il n'étoit point arrêté par les difficultés, parce qu'il les avoit prévues, & que par les précautions qu'il avoit prises, il pouvoit se flatter de les surmonter. Enfin, il savoit qu'après avoir franchi les Alpes, il se trouveroit dans un pays sur lequel la domination des Romains n'étoit pas encore assurée; & que d'ailleurs les Romains qui négligeoient la discipline militaire, & que la prospérité commençoit à corrompre, n'étoient plus eux-mêmes ce qu'ils avoient été pendant la première guerre punique. Cependant il pouvoit naître bien des obstacles qu'il n'avoit pas été possible de prévoir.

Il avoit descendu les Alpes, & aucun peuple ne se déclaroit encore pour lui. Ceux qui habitoient au pied de ces montagnes se refusèrent même à toutes les propositions qu'il leur fit; & il fut obligé de mettre le siège

devant la principale de leurs villes. Il s'en rendit maître, & tous les Gaulois des environs se soumirent.

Ce n'étoit pas assez d'avoir répandu la terreur, Annibal avoit besoin de secours. Il lui importoit sur-tout de gagner la confiance des Insubriens & des Boïens. Il est vrai que ces peuples l'attendoient ; ils l'en avoient même prévenu ; mais ils n'osoient encore se déclarer ouvertement, & il n'y avoit qu'une victoire sur les Romains qui pût les enhardir à prendre les armes.

Scipion, après avoir débarqué à Pise, s'étoit avancé dans la Gaule cisalpine, & avoit passé le Pô. Annibal en fut étonné, car la route que le consul avoit tenue étoit longue & orageuse. La surprise de Scipion fut plus grande encore. Il ne comprenoit pas que les Carthaginois eussent franchi les Alpes, & cependant il apprenoit qu'ils avoient déjà subjugué des peuples. Cette nouvelle portée à Rome parut peu croyable. Elle se confirma : on en fut allarmé, & on se hâta de rappeler Tibérius : il eut ordre de venir au secours de Scipion avec les troupes qui avoient été destinées pour l'Afrique. La diversion qu'on avoit d'abord projetée paroissoit pourtant plus nécessaire

que jamais. Pourquoi ne pas marcher tout-à-la-fois contre Carthage & contre Annibal ? Les Romains n'avoient-ils plus ces armées nombreuses, dont nous avons vu le dénombrement lors de la guerre des Gaulois ?

Scipion avoit passé le Tessin. Les deux généraux, chacun à la tête de leur cavalerie, avançoient pour se reconnoître l'un & l'autre. Il falloit une victoire aux Carthaginois. La guerre, si elle tiroit en longueur, leur devenoit funeste. Les Romains devoient donc éviter d'en venir aux mains. Ils auroient dû prévoir qu'une défaite leur enlevoit la Gaule cisalpine, & l'armoit contr'eux. Mais ils se flattèrent de vaincre, & ils furent défaits. Ils eurent occasion de reconnoître combien la cavalerie carthaginoise étoit supérieure à la leur. Scipion blessé dangereusement, & tombé entre les mains des ennemis, dut son salut au courage de son fils, qui faisoit sa première campagne, & qui devint dans cette guerre le héros de la république.

Il n'y avoit de part & d'autre que la cavalerie qui eût combattu. L'infanterie des Romains, supérieure à celle des ennemis, n'avoit pas effuyé les mêmes fatigues. Il paroît donc que la journée du Tessin auroit pu n'être pas décisive. Mais la blessure du

consul le força d'abandonner au vainqueur tout le pays au-delà du Pô. Il se hâta de passer ce fleuve, & il étoit arrivé à Plaisance, lorsque les Carthaginois le croyoient encore sur le Tésin.

Annibal avançoit avec précaution, ne s'engageant qu'à mesure que les Gaulois se déclaroient pour lui. Les Insubriens & les Boïens lui livrèrent tous les passages, lui fournirent des munitions, & grossirent son armée. Ayant alors passé le Pô sans obstacle, il alla camper assez près des ennemis, & il leur présenta la bataille. Mais ils ne sortirent pas de leurs retranchemens.

La nuit suivante, deux mille Gaulois, qui servoient dans l'armée du consul, forcèrent les portes du camp, & passèrent dans celui d'Annibal. Cette désertion donna de l'inquiétude à Scipion. Il crut de voir s'éloigner encore, & il passa la Trébie. Cependant, comme il ne put pas cacher sa retraite, une partie de son arrière-garde fut taillée en pièces.

Dans le tems qu'Annibal passoit en Italie, les Carthaginois firent une tentative sur Lilibée. Elle ne leur réussit pas. Leur flotte avoit déjà été dissipée, lorsque Tibère Sempronius arriva en Sicile. Rappelé presque aussitôt,

ce consul, après avoir pourvu à la sûreté des côtes, vint par la mer adriatique à Rimini, d'où il joignit son collègue auprès de la Trébie.

Les deux armées consulaires réunies formoient environ quarante mille hommes, dont vingt mille avoient été fournis par les alliés. C'étoient des troupes de nouvelle levée, qui auroient eu besoin d'essayer dans de petits combats, avant d'en venir à une action générale. D'ailleurs, il suffisoit aux Romains d'arrêter Annibal; car les Gaulois devoient se détacher de lui, dès qu'ils le verroient dans l'impuissance de former quelque entreprise. D'après ces raisons, Scipion vouloit ne rien précipiter. Mais parce que le tems de l'élection des nouveaux consuls approchoit, Sempronius craignit qu'un successeur ne lui enlevât une victoire, dont la maladie de son collègue lui laisseroit tout l'honneur. Ce motif l'aveugla sur toute autre considération. Il regarda le moment où il commandoit seul, comme le plus favorable pour livrer une bataille; & il résolut d'en saisir l'occasion aussi-tôt qu'elle se présenteroit. Annibal, qui faisoit les mêmes réflexions que Scipion, se félicitoit des dispositions où il voyoit Sempronius.

Les deux armées n'étoient séparées que par la Trébie, & la facilité de passer cette rivière au gué, donnoit souvent lieu à des escarmouches. Dans un de ces combats, Sempronius ayant eu quelque'avantage sur un détachement de Numides, Annibal se hâta de rappeler ses troupes, & parut montrer de la timidité. C'étoit un piège : il vouloit augmenter la confiance du consul, afin de l'amener plus sûrement où il l'attendoit.

Les Carthaginois campoient dans une plaine où leur cavalerie pouvoit agir avec avantage, & qui, quoique rase & découverte au premier coup - d'œil, avoit néanmoins en quelques endroits des cavités couvertes de broussailles & assez profondes pour y cacher de la cavalerie. Annibal mit en embuscade dans ces cavités son frère Magon avec deux mille hommes. Il ne s'agissoit plus que d'attirer Sempronius dans ce champ de bataille, & de l'y engager de manière qu'au fort du combat, les troupes cachées pussent le prendre en queue.

Dès le point du jour, & lorsque les Romains étoient encore à jeûn, Annibal fit passer la rivière à sa cavalerie Numide, & elle s'avança jusqu'aux portes du camp ennemi. Sempronius aussi-tôt envoie sa cavalerie

176 HISTOIRE ANCIENNE.
contre les Carthaginois : il la soutient avec
ses archers : enfin il sort de ses retranche-
mens avec toutes ses troupes.

Les Numides , qui font d'abord leur re-
traite avec ordre , prennent peu-à-peu la
fuite ; & paroissant offrir au consul une
victoire facile , ils l'entraînèrent au delà de
la Trébie. On étoit au mois de décembre. Il
faisoit un grand froid : les pluies de la nuit
avoient grossi la rivière : il neigeoit , & un
brouillard glaçant ne permettoit de voir qu'à
une petite distance. Quand les Romains eu-
rent passé la rivière, les fantassins, qui avoient
eu de l'eau jusqu'à la poitrine , se trouvèrent
saisis d'un froid si pénétrant , qu'ils pou-
voient à peine porter leurs armes. Ils étoient
d'autant plus foibles , qu'ils commençoient à
souffrir de la faim. Ils avoient déjà lancé la
plus grande partie de leurs traits contre les
Numides , & ceux qui leur restoient , appe-
santis par l'eau dont ils étoient imbibés , ne
pouvoient leur être d'aucun usage. Cepen-
dant les Carthaginois prenoient de la nourri-
ture ; ils se chauffoient à de grands feux ,
& ils se frottoient le corps avec de l'huile.

Telles étoient les dispositions des deux
armées , lorsqu'Annibal ayant amené Sem-
pronius où il vouloit , engagea l'action. La

victoire ne fut pas long tems à se déclarer. En un moment la cavalerie carthaginoise enfonça celle des Romains ; & comme elle se replioit sur les flancs de l'infanterie , les troupes qui avoient été mises en embuscade chargèrent en queue les légions qui combattoient au centre. Dix mille Romains cependant se firent jour , & se retirèrent à Plaisance. C'est à-peu-près tout ce qui put échapper à l'ennemi. Les Carthaginois perdirent peu de monde dans le combat : mais les jours suivans , ils souffrirent beaucoup de la pluie , de la neige & du froid , & de tous les éléphans ils n'en sauvèrent qu'un seul. Tous les Gaulois firent alliance avec Annibal. Ce général renvoya sans rançon les prisonniers qu'il avoit fait sur les alliés de la république , déclarant qu'il n'étoit venu que pour les soustraire à la domination des Romains.

Sempronius écrivit à Rome qu'il avoit livré une bataille , & que sans le mauvais tems , il auroit remporté la victoire. Quand on fut mieux instruit , on en fut plus allarmé , & on fit de nouveaux préparatifs pour la campagne suivante. On envoya des troupes en Sardaigne , en Sicile , à Tarente , dans tous les postes importans. On équipa soixante galères à cinq rangs de rames , & on obtint

quelques secours du roi de Syracuse. Sur ces entrefaites, les nouvelles qui arrivèrent d'Espagne, donnèrent lieu de juger que la diversion de Cn. Scipion seroit d'un grand secours pour la république. Vainqueur de Hannon, il l'avoit fait prisonnier, & avoit mis sous sa domination ou dans son alliance, tous les peuples depuis les Pyrénées jusqu'à l'Ebre; & Asdrubal n'avoit eu sur lui d'autre avantage que de surprendre quelques troupes qu'il avoit laissées à la garde de ses vaisseaux.

Cn. Servilius & C. Flaminius avoient été désignés consuls. Il étoit d'usage de prendre possession du consulat au Capitole. Les nouveaux consuls s'y rendoient en cérémonie: ils prioient Jupiter d'être favorable à leurs armes, & ils faisoient des vœux pour la prospérité de la république. C. Flaminius, qui pendant son tribunat avoit fait distribuer malgré le sénat les terres du Picénum, & qui depuis, lorsqu'il commandoit l'armée contre les Gaulois, avoit montré peu d'égard pour les ordres de ce corps, fit une chose qui étoit sans exemple. Dans la crainte que les sénateurs, qu'il savoit être irrités contre lui, ne cherchassent des prétextes pour le retenir à Rome, il s'évada, lorsqu'il n'étoit encore que consul désigné, &

se rendit à Rimini, où il prit possession du consulat. Cette démarche, qui montrait son mépris pour les cérémonies religieuses, scandalisa d'autant plus, qu'on publioit alors un grand nombre de prodiges, & comme il étoit parti sans auspices, on avoit peine à le reconnoître pour consul. On fit au reste beaucoup de sacrifices, & on ne négligea aucune des superstitions qu'on jugeoit propres à écarter les calamités publiques.

Les Carthaginois passèrent l'hyver dans la Gaule cisalpine. Les Gaulois cependant ne vouloient pas que leur pays fût le théâtre de la guerre. Il les falloit mener au butin. D'ailleurs il étoit essentiel pour Annibal d'aller en avant, & ce n'étoit pas à lui d'attendre que les Romains vinssent l'attaquer. Il résolut de passer dans l'Etrurie à l'entrée du printems.

Le chemin le plus praticable étoit celui d'Arétium. Mais dénué de fourrages, ruiné par le séjour des armées romaines, il n'offroit que des montagnes difficiles à franchir, & une suite de défilés qu'occupoit le consul C. Flaminius. A chaque pas, c'eût été des combats à livrer, & dans des lieux où la cavalerie n'eût été d'aucun usage. Annibal ne pouvoit pas même douter que Servilius,

qui campoit à Rimini, ne marchât bientôt après lui. Auquel cas, enfermé entre deux armées, il eût manqué de subsistance, & eût péri par la famine ou par les armes. Il n'étoit donc pas possible de prendre cette route.

Il y avoit un autre chemin beaucoup plus court, & dans un pays abondant en vivres & en fourrages. Mais après avoir passé des montagnes, il falloit traverser le marais de Clusium qu'on jugeoit si impraticable que les Romains n'avoient pas pris la précaution de le garder. Ce marais néanmoins n'étoit pas aussi impraticable qu'il le paroissoit. Il avoit un fond solide, & Annibal ne balança pas à prendre cette route. Si elle étoit difficile, il se flattoit au moins qu'il n'auroit point d'ennemis à combattre. Il voyoit Servilius à Rimini, Flaminius à Arétium; & il savoit que le sénat, qui avoit alors l'imprudence de vouloir diriger les opérations de la campagne, ne permettroit pas aux consuls de prendre sans son aveu des dispositions contraires aux ordres qu'il avoit donnés. Il jugea donc qu'on n'imagineroit pas qu'il tentât sérieusement ce passage; que d'abord on le laisseroit faire, qu'ensuite les consuls enverroient des couriers à Rome; que les sénateurs délibéreroient, & qu'il seroit passé

avant qu'on eût pris des mesures pour s'y opposer.

Tout arriva comme il l'avoit prévu. Mais son armée souffrit beaucoup. Elle fut dans l'eau quatre jours & trois nuits. Les bêtes de charge restèrent dans les boues. Lui-même eut une fluxion qui lui fit perdre un œil : & ses troupes étoient si harassées de fatigue, qu'elles auroient été hors d'état de se défendre, si au débouché du marais, elles eussent rencontré l'ennemi.

Quoiqu'Annibal fût dans un pays riche & abondant, sa position paroïssoit encore bien difficile. Servilius venoit au secours de Flaminius. Il falloit prévenir la réunion de deux armées, dont la moindre étoit supérieure à celle des Carthaginois. Cependant il n'étoit pas possible de forcer les Romains dans le camp d'Arétium; & comme le sénat avoit défendu à Flaminius de rien hasarder avant d'avoir été joint par son collègue, il étoit à présumer que ce consul ne sortiroit pas de ses retranchemens. Mais, parce que Servilius arrivoit, Flaminius, jaloux de vaincre seul, n'en étoit que plus impatient de combattre.

Annibal, qui connoïssoit les dispositions de ce général, en profita. Il s'approche du

camp du consul : il s'en éloigne : il paroît tour-à-tour le braver & le craindre : il met à feu & à sang toute la campagne. Enfin il prend tout-à-coup la route de Rome , ayant Crotone à sa gauche & le lac Thrasymène à sa droite , & il continue de porter le dégât par-tout où il passe. Alors le consul se mit en marche. Rome , menacée de voir l'ennemi à ses portes , lui parut un prétexte suffisant pour ne pas attendre plus long - tems son collègue.

Cependant Annibal avançoit. Comme il observoit les lieux afin de choisir le plus propre à son dessein , il arriva dans un vallon spacieux , que deux chaînes de montagnes bordoient dans sa longueur. Il étoit fermé au fond par une colline escarpée , & on y entroit par un défilé étroit entre les montagnes & le lac de Thrasymène. Sur les deux côtés du vallon il mit une partie de son armée en embuscade , & à la tête du reste de ses troupes , il attendit les Romains.

Flaminius , qui le suivoit , étant arrivé le soir assez tard , campa auprès du défilé. Le lendemain il s'y engagea , sans avoir reconnu les lieux , & avant le jour. Mais à peine son armée fut entrée dans le vallon , qu'affaillie de toutes parts , il ne lui fut pas possible de se

mettre en ordre de bataille. La déroute fut complète. Flaminius perdit la vie. Six mille hommes, qui s'étoient retirés sur une hauteur, mirent bas les armes; & les Carthaginois firent quinze mille prisonniers. Annibal rendit la liberté aux alliés, répétant ce qu'il avoit déjà dit, qu'il n'étoit pas venu pour leur faire la guerre. Quelques jours après, Maharbal défit quatre mille chevaux, auxquels Servilius avoit fait prendre les devans.

Annibal traversa l'Ombrie & le Picénum. Lorsqu'il fut arrivé sur la mer adriatique dans le territoire d'Adria, il envoya à Carthage la première relation de ses succès. Pendant le séjour qu'il fit dans ces lieux fertiles, ses troupes se remirent de leurs fatigues, & s'enrichirent de butin. Il les conduisit ensuite, par le pays des Marucins & des Frentans, dans la Pouille; & il alla camper sous Hipponne, d'où il ravagea sans obstacle toute la province. Non-seulement il faisoit passer au fil de l'épée les Romains en âge de porter les armes, il ravageoit encore jusqu'aux terres des alliés. Il est vrai que cette conduite étoit en contradiction avec ce qu'il leur avoit dit, qu'il n'avoit pas pris les armes contr'eux. Mais comme aucune de leurs villes ne s'étoit

encore déclarée pour lui, il vouloit, par ces dévastations, les forcer à renoncer à l'alliance d'un peuple qui ne paroïssoit plus en état de les défendre.

Quoique victorieux, Annibal cependant n'avoit pas une seule place. Au milieu d'un pays ennemi, s'il lui étoit arrivé un échec, il étoit sans ressource. C'étoit un torrent qui se répandoit de côté & d'autre, & qui n'avoit de lit nulle part.

Il se seroit conduit, ce me semble, avec plus de prudence s'il se fût établi dans le nord de l'Italie; c'est à-dire, dans le Picénum, dans l'Ombrie, & sur-tout dans l'Etrurie. Ces provinces le mettoient à portée de tirer de nouveaux secours des Gaules & de l'Espagne; elles suffisoient pour lui fournir toutes les subsistances nécessaires: & en marchant à Rome, il les laissoit derrière lui, & il s'assuroit une retraite. Peut-être pensoit-il qu'à force de vaincre, il se rendroit maître de Rome même. Mais pouvoit-il supposer qu'on ne lui opposeroit jamais que des généraux tels que Sempronius & Flaminius? Et pourquoi n'a-t-il pas prévu que les Romains reconnoîtroient enfin qu'ils devoient éviter les actions générales & décisives? Or, s'ils les évitoient, Annibal étoit

perdu. J'imagine que ce général, s'il ne détruisoit pas Rome, regardoit tout établissement en Italie, comme un succès peu digne de ses armes.

Depuis trente-trois ans aucun dictateur n'avoit commandé les armées. Ceux qu'il y avoit eu dans cet intervalle avoient été créés pour tout autre objet. Après la journée de Thrasymène, on conféra la dictature à Q. Fabius Maximus, qui choisit pour général de la cavalerie R. Minutius Rufus. Comme on attribuoit les dernières défaites à l'irréligion plutôt qu'à l'incapacité de Sempronius & de Flaminius, Fabius commença par remplir scrupuleusement toutes les cérémonies accoutumées. Il ordonna même de nouveaux vœux & de nouveaux sacrifices. C'étoit une précaution nécessaire pour rendre la confiance aux soldats.

Il donna ordre à Servilius de rassembler tous les vaisseaux qui se trouvoient à Ostie ou ailleurs, & il le chargea de veiller à la défense des côtes. Quant à lui, après avoir fortifié Rome, mis des troupes dans tous les postes où il en falloit, & ruiné le pays par où l'ennemi pouvoit arriver, il partit à la tête de quatre légions, dont deux étoient de nouvelles levées, & il prit le chemin de

la Pouille, où étoit Annibal. Il ne marchoit pas avec la confiance des derniers généraux. Il se propofoit de ne rien hafarder, qu'autant qu'il y feroit forcé; d'éviter les plaines, où la cavalerie des Carthaginois avoit tout l'avantage; d'observer les mouvemens des ennemis, afin de les harceler dans leurs marches, ou de leur couper les vivres, & de fe tenir toujours à une diftance qui lui laifferoit la liberté d'engager une action ou de l'éviter. Il jugeoit avec raifon qu'en temporifant, il feroit échouer tous les projets d'Annibal.

Rien ne le fit jamais changer de réfolution, ni le ravage des terres, ni l'incendie des villages. Annibal, avec tous fes artifices, ne put l'attirer en rafe campagne. Fabius occupoit toujours les hauteurs: il retenoit les foldats dans le camp: il ne hafardoit que de petits combats, & avec tant de précaution qu'il avoit prefque toujours l'avantage.

Après avoir faccagé une partie de la Pouille, les Carthaginois fe jetèrent dans le Samnium, pays fertile, où une longue paix avoit apporté l'abondance. Ils firent des incurfions fur Bénévent: ils prirent Téléfie, place fortifiée; & ils pafsèrent enfuite dans les plaines

nes de Capoue. On leur faisoit espérer que cette ville se déclareroit pour eux.

Les dévastations les suivoient par-tout. Cependant Minucius, général de la cavalerie, blâmoit hautement la conduite de Fabius, qu'il accusoit de timidité ou même de lâcheté. Les soldats, désespérés de voir le plus beau pays de l'Italie en proie à l'ennemi, demandoient le combat, & sembloient vouloir forcer le dictateur à marcher contre les Carthaginois. Les discours séditieux qu'on tenoit à l'armée passaient à Rome, où le peuple les approuvoit; & toute la république paroissoit conspirer contre un général qu'elle auroit dû regarder comme son sauveur. Il étoit bien plus difficile de résister à ces cris, que de se défendre des artifices d'Annibal. Fabius néanmoins persista dans sa première résolution, quoiqu'Annibal, qui eût voulu voir tout autre général à la tête des légions, le bravât de plus en plus, & cherchât par de nouvelles dévastations à rendre sa conduite toujours plus odieuse aux Romains.

Quand il fut tems de prendre des quartiers d'hyver, Annibal voulut retourner dans la Pouille, parce que la Campanie ne pouvoit plus fournir à sa subsistance. Mais lors-

qu'il voulut repasser les défilés par où il étoit venu dans les plaines de Capoue, il les trouva occupés. Quatre mille hommes, que Fabius avoit détachés, s'en étoient saisis, & ce général s'étoit retranché sur une colline qui commandoit les défilés. Les Carthaginois, campés dans la plaine, se virent enfermés entre les rochers de Formies, les marais de Linturne, & les Romains qui avoient derrière eux Capoue & le Samnium. Une ruse les tira de ce mauvais pas.

Annibal choisit parmi les bœufs qui se trouvoient dans le butin deux mille des plus forts. Il fit attacher à leurs cornes des fagots de sarment, & d'autre bois sec & menu; & au milieu de la nuit, pendant que les armées à la légère gagnoient les hauteurs, & se répandoient de côté & d'autre avec grand bruit, les pionniers poussèrent les bœufs jusqu'au sommet d'une montagne qui étoit entre le camp des Carthaginois & le défilé, & mirent le feu aux fagots qu'on avoit attachés aux cornes de ces animaux. Les bœufs, d'abord effrayés à la vue des feux qu'ils portoient sur leurs têtes & bientôt après brûlés jusqu'au vif, devinrent furieux, se dispersèrent dans les bois, & répandirent le feu par-tout où ils passaient.

Les Romains, qui étoient à la garde du défilé, ne pouvoient rien comprendre à ces flammes qui paroissoient les envelopper. Les uns se croient investis par l'ennemi, & prennent la fuite : les autres pensent qu'Annibal s'empare des hauteurs, & courent pour l'en chasser. Tous, en un mot, abandonnent leur poste, & laissent le passage libre aux Carthaginois. Fabius ne sortit point de ses retranchemens. Etonné de ce qu'il voyoit, il ne voulut rien hasarder pendant les ténèbres de la nuit. Le jour qu'il attendoit lui apprit qu'Annibal lui avoit échappé.

En Espagne la guerre continuoit sur mer & sur terre. Cnéus surprit à l'embouchure de l'Ebre la flotte ennemie. De quarante vaisseaux dont elle étoit composée, il en emmena vingt-cinq. Maître par cette victoire de la mer & des côtes, il porta le dégât jusqu'aux portes de Carthagène. Les peuples qui habitoient le long de l'Ebre ayant alors abandonné le parti des Carthaginois, Asdrubal marcha contr'eux : mais il perdit deux batailles, quinze à vingt mille hommes & plusieurs places.

Dans l'espérance de réparer ces pertes, Carthage équipa soixante-dix galères. Cette flotte, qui se montra sur les côtes d'Etrurie,

ne fit rien. Elle s'en retourna, lorsqu'elle apprit que Servilius venoit au-devant d'elle avec cent vingt vaisseaux. Rome, quoiqu'elle eût Annibal à ses portes, paroissoit moins épuisée que sa rivale. P. Scipion passoit alors en Espagne avec trente galères & huit mille hommes de débarquement. Lorsqu'il eut joint son frère, les Romains poussèrent leurs conquêtes au-delà de l'Ebre : ils s'avancèrent jusqu'à Sagonte, & la conduite des deux Scipions engagea plusieurs peuples, auparavant alliés de Carthage, à rechercher l'alliance de Rome. Les ôtages qu'Asdrubal faisoit garder dans la citadelle de Sagonte ayant été livrés à ces deux généraux, ils les rendirent aux villes qui les avoient donnés aux Carthaginois : bienfait par lequel ils assureroient leur puissance beaucoup mieux que par les armes.

Le dictateur, rappelé pour présider à quelques cérémonies de religion, avoit quitté l'armée. Avant de partir, il défendit au général de la cavalerie de combattre en son absence. Mais Minucius étoit d'autant moins disposé à lui obéir, que depuis la dernière retraite d'Annibal, on se plaignoit plus que jamais des lenteurs de Fabius.

Les Carthaginois avoient établi leur camp

sous les murs de Gérunium, dans un pays abondant, où ils vouloient prendre leurs quartiers d'hiver. Comme la saison avancée ne permettoit pas de poursuivre les avantages qu'une victoire auroit offert, Annibal ne cherchoit pas alors à livrer des combats. Il avoit pour objet de ne pas consommer ses provisions, & d'en faire de nouvelles, afin que pendant l'hiver rien ne pût manquer à son armée. C'est pourquoi tandis qu'une partie de ses troupes conduisoit les bestiaux dans les pâturages, une autre alloit au fourrage, & une troisième restoit à la garde du camp. Il divisoit ses forces, parce qu'il y étoit forcé. Peut-être aussi présuinoit-il qu'on ne l'attaqueroit pas. Minucius l'attaqua néanmoins; il marcha à la tête des légions au camp des Carthaginois, pendant que sa cavalerie & ses armées à la légère tomboient sur leurs fourrageurs, qui étoient épars dans la plaine. Trop foible pour aller au-devant de l'ennemi, Annibal l'attendit derrière ses retranchemens. Il se défendit avec désavantage, il perdit beaucoup de monde, & il ne fut en état de repousser les Romains, que lorsque quatre mille fourrageurs furent revenus au camp.

Minucius se hâta d'écrire à Rome l'avan-

tage qu'il venoit de remporter. Il l'exagéra. Ceux qui blâmoient la conduite de Fabius l'exagérèrent encore, & ce petit succès parut aux yeux du peuple une grande victoire. Dans l'enthousiasme où l'on étoit du général de la cavalerie, on ne ménagea plus le dictateur. Un tribun proposa de partager également l'autorité entre l'un & l'autre, & ce décret sans exemple fut porté.

Fabius ayant rejoint l'armée, Minucius lui proposa de commander chacun alternativement. Le dictateur lui offrit la moitié des troupes, disant que le décret du peuple le forçoit à partager le commandement, & non pas à le céder tout entier. Cette offre fut acceptée, & Minucius alla camper dans la plaine, à une petite distance de l'armée de Fabius.

Annibal s'applaudissoit de la méfintelligence qui divisoit les forces de l'ennemi, & qui paroissoit lui en livrer une partie. Il y avoit entre son camp & celui du général de la cavalerie une petite colline qui lui parut propre à engager une action, parce qu'elle pouvoit donner de l'avantage à celui qui l'occuperoit le premier. Mais avant de faire aucune tentative pour s'établir dans ce poste, il cacha pendant la nuit

cinq

cinq cent chevaux & cinq mille fantassins dans des ravins qui coupoient la plaine ; & dès la pointe du jour , lorsque l'embuscade ne pouvoit encore être éventée , il envoya ses armées à la légère se saisir de la colline.

A peine Minucius voit l'ennemi si près de lui qu'il le veut déloger. Les deux armées s'ébranlent insensiblement , & l'action devient générale. Alors les troupes qui étoient en embuscade , tombant sur les flancs & sur les derrières des Romains , les enveloppent & les culbutent. Les légions auroient été taillées en pièces , si Fabius ne fût venu à leur secours. Il s'avança en bon ordre , & reçut l'armée vaincue sous ses drapeaux. Annibal fit sonner la retraite , ne jugeant pas à propos de hasarder un nouveau combat contre des troupes fraîches , & commandées par un homme dont il faisoit cas.

Quant à Minucius , il répara sa honte. Il se hâta de reconduire son armée dans le camp du dictateur , reconnoissant tout ce qu'il lui devoit , renonçant à partager le commandement avec lui , & rentrant volontairement sous les ordres de ce général. A la fin de la campagne Fabius abdiqua , & remit l'armée à Cn. Servilius , & à M. Attilius Régulus , qui avoit été subrogé à Flaminius.

Les deux consuls, à l'exemple du dictateur, évitèrent les actions générales. Ils observoient l'ennemi : ils tomboient sur ses détachemens : ils lui enlevoient ses convois ; & ils ne livroient des combats que lorsqu'ils avoient l'avantage. Par cette conduite, ils mirent la disette dans le camp des Carthaginois. Les troupes commençoient à murmurer contre Annibal ; & pour achever sa ruine , il suffisoit de continuer sur le même plan.

Cependant la sage lenteur de Fabius étoit encore un objet de critique. C. Terentius Varro, un de ceux qui l'avoient blâmée plus hautement, avoit fait passer le décret qui partagea le commandement entre le général de la cavalerie & le dictateur. Devenu par-là cher au peuple, il fut élevé au consulat. La bassesse de sa naissance, qui auroit dû lui donner l'exclusion, devint un titre aux yeux de la multitude, qui accusant les nobles, patriciens ou plébéiens, de vouloir la guerre, se persuada qu'elle n'en verroit la fin que lorsqu'elle auroit donné le commandement à un homme nouveau. Elle s'applaudit d'avoir choisi Varron, qui déclamoit contre les nobles, qui les accusoit d'avoir fait venir Annibal en Italie, & qui promettoit de l'en

chasser impunément. A ce consul vain & présomptueux, le sénat fit donner pour collègue L. Emilius, qui avoit commandé en Illyrie contre Démétrius de Pharos. C'étoit un capitaine sage & expérimenté.

Après l'élection des consuls, on procéda à celle des quatre prêteurs. Deux restèrent à Rome suivant l'usage. Des deux autres, M. Claudius Marcellus fut envoyé en Sicile, & L. Posthumius Albinus dans la Gaule cisalpine. Le sénat fit passer en Espagne toutes les munitions dont les deux Scipions pouvoient avoir besoin ; & pendant que les nouveaux consuls faisoient à Rome tous les préparatifs pour la nouvelle campagne, Cn. Servilius & M. Régulus continuèrent de commander en qualité de proconsuls, avec défense expresse d'engager une action générale.

Sur ces entrefaites, Annibal se saisit de la citadelle de Cannes, où les Romains avoient leurs munitions, & d'où ils tiroient leurs convois. Dans cette position, il commandoit sur toute la Pouille, & il rendoit l'abondance à son armée. Il n'étoit plus possible aux proconsuls d'approcher des Carthaginois, sans se mettre dans la nécessité de combattre. Tout le pays étoit ruiné ; & les alliés en suspens, attendoient à quoi on se

détermineroit. Dans cet état des choses , le sénat jugea qu'il falloit enfin marcher à l'ennemi.

Les Romains levoient d'ordinaire quatre légions , chacune de quatre mille hommes de pieds & de deux cent chevaux. Les alliés fournissoient le même nombre de fantassins & le double de cavalerie. Ces troupes se partageoient également entre les deux consuls , & il arrivoit rarement que les deux armées consulaires marchassent ensemble pour la même expédition. Dans cette occasion , non-seulement on les réunit , on fit encore les légions de cinq mille hommes de pied & de trois cent chevaux. Au lieu de quatre , on en leva huit , & on augmenta , dans la même proportion , le nombre des troupes fournies par les alliés. Ainsi , l'armée des Romains étoit de quatre vingt mille hommes de pied & d'environ sept mille chevaux. Annibal , dont l'armée étoit à-peu-près la moitié moins forte , avoit en infanterie quarante mille hommes , & en cavalerie dix mille.

Emilius vint camper sur l'Aufide , dans une plaine toute découverte , à six milles environ des Carthaginois. Il ne vouloit pas néanmoins en venir aux mains. Il se pro-

posoit d'attirer l'ennemi dans un terrain , où l'infanterie eût la plus grande part à l'action :

Le lendemain , Varron (c'étoit son tour de commander) s'approcha des ennemis , malgré toutes les représentations de son collègue. Annibal vint au-devant de lui avec sa cavalerie & ses armés à la légère. Les Romains soutinrent le choc. Ils eurent même ce jour-là tout l'avantage , soit qu'Annibal eût mal pris ses mesures , soit qu'il eût dessein d'augmenter la confiance de Varron.

Le jour suivant , Emilius ne pouvant se retirer sans danger , fit passer l'Aufide à un tiers de son armée , & forma deux camps séparés par le fleuve. Cette position le mettoit en état de soutenir ses fourrageurs , & d'incommoder beaucoup ceux des Carthaginois.

Annibal , dans la situation où il se trouvoit , ne pouvoit rien entreprendre sur les Romains. Cependant il avoit de la peine à subsister , & il en auroit eu également à faire une retraite. Il ne lui restoit pour ressourcer que les fautes de l'ennemi. Il présenta la bataille : Emilius ne l'accepta pas. Heureusement pour lui , la prudence de ce consul ne lui faisoit perdre qu'un jour.

Le lendemain , Varron fit passer l'Aufide

aux troupes du plus grand camp, & rangea son armée en bataille. Il appuya sa droite sur le fleuve, & quoique la plaine lui permît de s'étendre pour déborder les ailes des ennemis, il préféra de donner plus de profondeur à ses lignes.

Annibal passe aussi l'Aufide. Ses soldats n'étoient pas sans inquiétude à la vue de la grande armée qu'ils alloient combattre. Quelle armée, disoit Giscon, on ne la peut considérer sans étonnement ! cela est vrai, répondit Annibal : mais une chose encore plus étonnante, & que tu ne remarques pas, c'est que dans toute cette multitude, il n'y a pas un seul homme qui s'appelle Giscon, comme toi. Cette plaisanterie passa de bouche en bouche, & dissipa la frayeur des soldats.

Après avoir rangé toutes ses troupes sur une même ligne, Annibal marche à l'ennemi à la tête de l'infanterie espagnole & Gauloise, qui occupoit le centre, & qui doublant le pas, se détachoit des ailes, & présentoit aux Romains le convexe d'un croissant. Il y avoit deux raisons dans ce mouvement : l'une de tendre un piège à l'ennemi, l'autre d'éviter que le combat fût général dès le premier choc. Dans la crainte que son armée, la moitié plus foible, ne pût pas

soutenir le poids des Romains , Annibal vouloit attirer au centre l'effort des combattans. Ce fut aussi par-là que l'action commença.

Les Espagnols & les Gaulois tiennent d'abord ferme. bientôt ils cèdent, se replient, reculent au-delà de l'alignement de leurs aîles, & présentent à l'ennemi le concave d'un croissant. Si Varron au lieu de vouloir charger ces troupes qui reculoient eût engagé le combat aux deux aîles, & arrêté son centre sur l'alignement des siennes, la ruse d'Annibal tournoit contre lui-même. Mais, au contraire, pendant que son centre s'engage, il jette de nouvelles troupes dans le piège qu'on lui tend, & il pousse insensiblement toute son infanterie. Alors les Africains, dont Annibal avoit formé ses deux aîles, se replient, l'aile droite à gauche, l'aile gauche à droite; & l'infanterie romaine, attaquée par les flancs, s'embarrasse d'autant plus qu'elle est plus nombreuse, & qu'il lui reste moins de terrain pour se former.

Cependant la cavalerie des Romains est mise en déroute. Tandis que les Numides la poursuivent, la cavalerie espagnole & gauloise prend en queue les légions, & les taille en pièces. Emilius & les proconsuls

200 HISTOIRE ANCIENNE.
périrent. Soixante-dix mille Romains ou
alliés restèrent sur la place. Dix mille furent
faits prisonniers, & Varron s'enfuit à Vénuse.

Sur le premier bruit de cette défaite, le
sénat s'assembla. On n'avoit encore aucune
connoissance des détails de la bataille. On
ne favoit ce qu'étoient devenus ni l'armée
ni les généraux. On ignoroit où étoit le
reste des troupes ; on ignoroit même s'il
en restoit, & on étoit inquiet des projets
d'Annibal. On envoya sur la voie Appia &
sur la voie Latine pour interroger ceux que
la fuite avoit sauvés. La consternation fut
si grande, que dans la crainte que les ci-
toyens n'abandonnassent la ville, on mit des
corps-de-garde aux portes, afin que personne
ne sortit sans permission.

Si sans perdre de tems, les Carthaginois
s'étoient approchés de Rome, peut-être s'en
feroient-ils rendus maîtres. Il est vrai qu'ils
n'avoient pas assez de troupes pour en faire
la circonvallation, & qu'ils manquoient de
machines pour former un siège : mais il ne
s'agit ni de circonvallation ni de siège quand
une ville est attaquée sans l'avoir prévu,
qu'elle n'a ni armes ni soldats, & que ses
citoyens consternés songent plutôt à l'aban-
donner qu'à la défendre. C'est un coup de

main qui peut ne pas réussir , mais qu'il est sage de tenter. Maharbal , qui commandoit la cavalerie , demandoit l'ordre pour marcher à Rome. Annibal lui répondit que cette entreprise méritoit d'être méditée : cependant s'il la méditoit , elle devenoit impossible. *Tu fais vaincre ,* repliqua Maharbal ; *mais tu ne fais pas profiter de la victoire.* Le siège de Rome étoit d'ailleurs une entreprise qui devoit attirer les peuples dans l'alliance d'Annibal. (1)

Dès que Rome avoit eu le tems de se reconnoître , elle étoit sauvée. Elle sentoit renaître ses forces , à mesure que la consternation se dissipoit. Une fois rassurée , elle avoit des défenseurs , tant qu'il lui restoit des citoyens. Les alliés fournirent des secours. Les particuliers portèrent à l'envi leur argent au trésor public. On leva quatre légions , pour les rendre complètes on fit prendre les armes à des citoyens qui n'avoient pas l'âge prescrit par les loix. On enrôla huit mille esclaves. On tira des prisons ceux qu'on y retenoit pour crimes ou pour dettes , & on en fit un corps de six mille hommes. Enfin les trophées qui se conservoient dans

(1) Voyez les *Observations sur les Romains* , liv. 5.

les temples & dans les portiques fournirent des armes qu'on avoit pris sur les ennemis, & principalement sur les Gaulois. Elles étoient vieilles & mauvaises; mais c'étoient des citoyens qui devoient les manier. On comptoit encore sur les troupes des deux préteurs, lorsqu'on apprit que L. Posthumius étoit tombé dans une embuscade, & que son armée avoit été taillée en pièces.

Les Romains ne négligèrent pas les précautions que la superstition leur inspiroit. Les décemvirs eurent ordre de consulter les livres des Sibilles. Q. Fabius Prétor fut envoyé à Delphes pour demander au dieu quelle seroit la fin des maux de la république : & on enfouit tout vivans un Gaulois, & une Gauloise, un Grec & une Grecque.

Quoique la république eût besoin de soldats, elle refusa de racheter sept à huit mille prisonniers, qu'Annibal offroit pour une rançon modique. Dans la nécessité de vaincre ou de tomber en servitude, les Romains n'avoient de salut que dans la victoire; & par cette raison, leur courage croissoit dans les dangers. Ils auroient sans doute combattu avec moins de valeur, si en devenant prisonniers de guerre, ils avoient pu espérer de redevenir citoyens. Voilà pour-

quoy, observe Polybe, Annibal offroit de rendre les prisonniers qu'il avoit fait, & c'est pourquoy aussi le sénat refusoit de les racheter.

Lorsqu'on fut que Varron arrivoit à Rome, tous les ordres allèrent au devant de lui, & on lui rendit de solempnelles actions de graces pour n'avoir pas désespéré du salut de la république. Par cette réception, à laquelle on ne s'attend pas, le sénat donna une grande preuve de sagesse. Rien n'étoit plus capable de diminuer aux yeux de la multitude les dangers dont elle se croyoit menacée. On auroit renouvelé la consternation, si au lieu de rendre des honneurs au consul, on l'avoit traité avec le mépris qu'il méritoit.

CHAPITRE IV.

Jusqu'à la fin de la seconde guerre punique.

LA bataille de Cannes, qui paroissoit comme le présage de la ruine des Romains, entraîna la défection de plusieurs villes. Pour achever la révolution qui se préparoit, il auroit fallu que les Carthaginois se fussent hâtés de porter

leurs principales forces en Italie. Mais Annibal avoit à Carthage des ennemis, qui ne négligèrent rien pour l'arrêter au milieu de ses succès. Lorsqu'ils n'étoient pas assez puissans pour empêcher qu'on ne lui accordât les secours dont il avoit besoin, ils l'étoient assez au moins pour les rendre inutiles par les retardemens qu'ils faisoient naître.

De la Pouille, il passa dans le Samnium & dans la Campanie. Il fit des tentatives inutiles pour se rendre maître de Naples & de Nole. Il fut même repoussé avec perte de devant cette dernière place, dans laquelle Marcellus, alors préteur, s'étoit renfermé. Les Campaniens ayant cherché son alliance, il prit ses quartiers d'hyver à Capoue.

En Espagne, les deux Spicions continuoient d'avoir des avantages. Ils remportèrent une victoire complète sur Asdrubal, lorsqu'il se proposoit de passer en Italie. Les Espagnols, qui faisoient la principale force de l'armée des Carthaginois, prirent la fuite dès le premier choc, parce qu'ils ne vouloient pas être traînés hors de l'Espagne.

L. Posthumius avoit péri dans la Gaule cisalpine, lorsqu'il venoit d'être désigné consul avec Tib. Sempronius Gracchus. On lui substitua M. Marcellus, & Rome eut pour

la première fois deux consuls plébéiens. Les patriciens qui n'avoient pas pu empêcher cette élection, la firent déclarer vicieuse par les augures, & on subrogea Q. Fabius Maximus à Marcellus. Celui-ci néanmoins servit en qualité de proconsul.

Les nations avoient alors les yeux ouverts sur l'Italie. Elles considéroient avec curiosité l'orage qui devoit tôt ou tard fondre sur elles. Elles ne prévoyoient pas qu'elles auroient tout à craindre de celui des deux peuples qui seroit vainqueur. C'est pourtant ce qu'Agésilaüs de Naupacte ne cessoit de représenter aux Grecs & au roi de Macédoine. Mais il les invitoit inutilement à oublier leurs querelles.

C'est dans cette circonstance que Philippe, mal conseillé, fit alliance avec Annibal, & aliéna les Grecs. Rome ne parut pas craindre ce nouvel ennemi. Elle équipa contre lui une flotte de cinquante vaisseaux, & menaça de porter la guerre en Macédoine s'il tentoit de passer en Italie. Elle avoit une autre flotte, qu'elle opposoit aux Carthagiinois, une armée en Sicile, une en Sardaigne, une dans le Picénum, celle des deux Scipions en Espagne, & trois contre Annibal, c'est-à-dire, les deux armées consulaires,

& celle du proconsul Marcellus. On admire les ressources de cette république, quand on ne considère pas ce qu'elles coûtoient.

Carthage n'en avoit pas de pareilles. C'est qu'elle ne pouvoit faire la guerre qu'avec de l'argent; & l'argent lui manquoit, parce que son commerce étoit ruiné. Elle leva néanmoins de nouvelles troupes, qu'elle vouloit envoyer en Italie, & dont elle changea la destination, lorsqu'elle eut appris la défaite d'Asdrubal. Ensuite elle crut avoir trouvé l'occasion de recouvrer la Sardaigne, qui venoit de se soulever contre les Romains. Mais en voulant poursuivre à la fois toutes ces entreprises, elle éprouva des revers par-tout. En Espagne, les Scipions gagnèrent encore deux batailles qui engagèrent tous les peuples à rechercher l'alliance des Romains: en Sardaigne, L. Manlius Torquatus remporta une victoire qui soumit toute l'isle; & en Italie, Marcellus vainquit Annibal devant Nole.

Hiéron mourut cette année, après avoir régné cinquante-quatre ans. Son règne long, paisible & florissant tient peu de place dans l'histoire. Tandis qu'elle aime à s'appesantir sur les désastres des nations, elle parle à peine du bonheur d'un peuple bien gou-

verné; comme si les défastres étoient une chose extraordinaire, & le bonheur une chose commune.

Hiéron rendit ses sujets heureux, & répandit ses bienfaits au dehors. Quoique ses états fussent peu considérables, de grandes puissances eurent besoin de son secours, & il n'eut jamais besoin du leur. Voilà les ressources qu'il faudroit admirer.

Généreux envers les Carthaginois lors de la guerre des mercenaires, il ne le fut pas moins envers les Romains après la bataille de Trasymène. Il fit débarquer au port d'Ostie des provisions d'orge & de bled: il offrit d'en envoyer encore dans tel lieu qu'on lui désigneroit; & il joignit à ce don une victoire d'or pesant trois cent vingt livres, & un corps d'archers & de frondeurs.

Un tremblement de terre ayant causé de grands dommages dans l'île de Rhodes, Hiéron envoya cent talens aux Rhodiens; & il fit élever dans une de leurs places deux statues, qui représentoient le peuple de Syracuse couronnant celui de Rhodes, comme s'il eût voulu marquer qu'un peuple ne pouvoit avoir pour bienfaiteur qu'un autre peuple.

Enfin, dans une famine qui désoloit

l'Egypte , il fit présent à Ptolomée Philadelphie de plusieurs vaisseaux chargés de toutes sortes de provisions , & entr'autres d'une galère qu'on avoit été un an à construire , & qui étoit le plus grand & le plus beau bâtiment qu'on eût encore vu.

Quoiqu'en paix , les arsenaux étoient remplis d'armes de toute espèce , & sa marine faisoit respecter ses vaisseaux marchands.

Il rapportoit tout à l'utilité. Ce fut par ses conseils qu'Archimède , son parent & son ami , appliqua la géométrie aux mécaniques ; & ce grand géomètre fit construire des machines étonnantes par leur simplicité & par leurs effets.

Hiéron a écrit sur l'agriculture. On peut juger par-là combien il l'encourageoit. Ses ouvrages ne sont pas venus jusqu'à nous.

Il laissa la couronne à Hiéronyme son petit-fils. Il avoit nommé un conseil de régence , & pris des mesures pour assurer la tranquillité des Syracusains. Ses dispositions ne furent pas respectées. Andranodore , un des tuteurs , comptant gouverner lui-même , déclara que le prince , qui avoit à peine quinze ans , étoit en âge de gouverner , & il écarta tous les autres tuteurs. Dans le cours d'un long règne , Hiéron n'avoit point

vu de sédition : Hiéronyme fut assassiné l'année même qu'il monta sur le trône. Les conjurés vouloient rétablir le gouvernement républicain ; une faction livra Syracuse aux Carthaginois.

Q. Fabius & M. Marcellus étoient alors consuls. C'est sous leur consulat que Philippe, roi de Macédoine, arma contre les Romains. Il se montra sur les côtes d'Epire, prit Orique qui étoit sans défense, remonta le fleuve Aoüs, mit le siège devant Apollonie, le leva honteusement ; & lorsque le préteur M. Valérius parut à l'embouchure de ce fleuve, il brûla ses vaisseaux, & se retira par terre en Macédoine. Quelque tems après, les Etoliens & Attalus, roi de Pergame, devenus alliés des Romains, lui déclarèrent la guerre. Il eut alors trop d'ennemis pour penser à l'Italie.

Le consulat de Fabius & de Marcellus est l'époque de la décadence d'Annibal. Ce n'est pas, quoiqu'en dise Tite-Live, que les délices de Capoue eussent amolli les soldats & perdu la discipline, puisqu'Annibal se maintint encore en Italie pendant treize à quatorze ans, qu'il prit des villes, qu'il remporta des victoires, & que lorsqu'il eut des revers, ses troupes, toujours fidèles, s'expo-

sèrent sans murmure à de nouvelles fatigues. Il n'y eut jamais, dit Polybe, de sédition dans son armée.

La vraie raison de sa décadence, c'est que Rome faisoit tous les jours de plus grands efforts. Elle leva cette année jusqu'à dix-huit légions. Elle employa ses meilleurs généraux; & il s'en étoit formé de bons. Annibal, au contraire, étoit sans ressources, parce qu'il ne recevoit presque aucun secours de Carthage; & cependant son armée se trouvoit réduite à vingt-six mille hommes de pied, & à neuf mille chevaux. Avec si peu de forces, il étoit difficile de gagner la confiance des peuples d'Italie. Il falloit pourtant contenir ceux qui s'étoient déclarés pour lui conserver ses conquêtes, en faire de nouvelles, & tenir la campagne contre plusieurs armées qui se renouvelloient tous les ans.

Je n'entrerai pas désormais dans le détail des expéditions qui ont été faites de part & d'autre. Je me bornerai aux résultats, & je parlerai seulement des principales entreprises. La première qui s'offre est le siège de Syracuse par Marcellus.

Parfaitement bien fortifiée, Syracuse se défendit, sur-tout par les machines d'Ar-

chimède. Ce géomètre déconcerta les assiégés, qu'il écartoit des murs, & dont il ruinoit tous les ouvrages. Après huit mois, Marcellus se vit réduit à changer le siège en blocus. Il fut trois ans devant cette place, & il désespéroit de s'en rendre maître, lorsqu'il s'établit dans un quartier par surprise, & que la trahison lui livra les autres. Archimède fut tué par un soldat.

En Espagne, les Scipions avoient de nouveaux succès. Ils firent alliance avec Syphax, roi de Numidie, qui prit les armes contre les Carthaginois. Mais Géla, roi d'une autre partie de la Numidie, envoya au secours de cette république une armée sous les ordres de Massinissa son fils, prince qui devint célèbre.

En Italie, la guerre se faisoit avec moins de vivacité qu'ailleurs, parce qu'Annibal étoit trop foible pour former de grandes entreprises. Il se rendoit maître des places par les intelligences qu'il se ménageoit plutôt que par ses armes : c'est ainsi qu'il le devint de Tarente. Les Romains hâtèrent eux-mêmes la défection de cette ville, parce que les ôtages qu'elle leur avoit donné ayant voulu s'enfuir, ils les battirent de verges & les précipitèrent du haut de la roche tar-

péienne. Ils conservèrent néanmoins la citadelle.

Tarente, sans la citadelle, étoit une conquête peu importante, & un foible dédommagement de la perte de Syracuse, que Marcellus prit cette année. Cependant Annibal se voyoit encore menacé de perdre Capoue, que les Romains assiégeoient. Il vint au secours de cette place : il livra plusieurs combats : il marcha contre Rome, dans l'espérance de faire une division. Rien ne lui réussit. Capoue se rendit l'année suivante. Les Romains firent trancher la tête aux principaux habitans. Ils vendirent ou dispersèrent les autres, & ils crurent avoir usé de clémence parce qu'ils ne rasèrent pas les murs de cette ville, qu'il étoit de leur intérêt de conserver.

Pendant que Rome reprenoit la supériorité en Italie, elle éprouvoit des revers en Espagne, où Massinissa, vainqueur de Syphax, avoit conduit ses Numides. Cnéus & Publius ayant divisé leurs forces pour attaquer à la fois deux armées des Carthaginois, furent défaits, périrent l'un & l'autre, & l'Espagne paroissoit perdue pour les Romains.

Cependant L. Marcius, simple chevalier, rassemble les soldats que la fuite avoit dis-

persés , & les conduit dans le camp de T. Fontéius , lieutenant de P. Scipion. Il venoit d'être choisi pour les commander , lorsque les Carthaginois s'avancèrent avec le désordre que donne la confiance , ne présumant pas de trouver de la résistance dans les débris de deux armées dont les chefs avoient été tués. Mais , assaillis tout-à-coup , ils furent mis en déroute. Rentrés dans leur camp , ils ne prévirent pas devoir être attaqués ; & cette sécurité acheva de les perdre. Marcius , qui les surprit pendant la nuit , en fit un si grand carnage , qu'ils laissèrent sur la place plus de trente mille hommes. Le sénat cependant reconnut mal ce service , parce que ce capitaine prit dans ses lettres le titre de propréteur. D'ailleurs , il jugeoit d'une dangereuse conséquence que les armées nommassent elles-mêmes leurs généraux.

La prise de Capoue fut suivie du triomphe de Marcellus. Le peuple vit avec curiosité ces machines de guerre qui avoient effrayé les légions , & ce qui ne fut pas moins nouveau pour lui , ce triomphe offrit à ses yeux les vases , les tableaux , les statues ; tout le luxe , en un mot , d'une ville opulente qui cultivoit les arts. De tant de

richesses, le général qui les étaloit ne conserva rien pour lui : il les déposa dans les temples, d'où elles furent dans la suite enlevées. On a regardé ce triomphe comme l'époque du goût des Romains pour les arts des Grecs, & on a reproché à Marcellus de leur avoir le premier fait connoître ces superfluités. Il est vrai qu'il n'auroit fallu montrer à ce peuple guerrier que des trophées d'armes : mais il eût fallu aussi que les peuples qu'il subjugoit n'eussent jamais été que soldats comme lui.

L'année suivante, le consul M. Valérius Lévinus prit Agrigente sur les Carthaginois, & toute la Sicile passa sous la domination des Romains. Mais le principal théâtre de la guerre étoit alors en Espagne ; où P. Scipion commandoit en qualité de proconsul.

Scipion, qui avoit donné des preuves de son courage au combat du Tésin, avoit une pénétration, un jugement sûr, une grande activité & une ame sensible & généreuse. Hardi dans ses projets, prompt dans l'exécution, il se distinguoit sur-tout par sa prudence : elle étoit telle, qu'elle le faisoit passer pour un homme inspiré des dieux. Il laissoit subsister cette erreur, qui pouvoit contribuer à ses succès.

On ne prévoyoit pas que Scipion ouvriroit la campagne par le siège de Carthagène. Les Carthaginois étoient maîtres de tout le pays au-delà de l'Ebre : ils le défendoient avec trois armées victorieuses , & à peine avoit-il lui-même trente mille hommes. D'ailleurs Carthagène étoit fort bien fortifiée. C'étoit la place d'armes des Carthaginois. Elle avoit un port assez spacieux pour recevoir une armée navale , & on y arrivoit facilement d'Afrique.

Scipion considérant que moins une entreprise est prévue , moins l'ennemi la prévient , jugea que la prise de Carthagène n'étoit pas impossible , & aussitôt qu'il fut arrivé à Tarragone , où il prit ses quartiers d'hyver , il s'informa de l'état des choses , de la position des lieux , de la force des armées , & des dispositions des alliés de Carthage. Il apprit que les Carthaginois appesantissoient le joug depuis leurs dernières victoires ; que les peuples n'attendoient que l'occasion pour se soulever ; que la méfintelligence divisoit les généraux ; qu'ils campoient à une grande distance les uns des autres ; & que le plus près de Carthagène en étoit au moins à dix journées.

Cette ville , située au fond d'un golfe ,

sur une montagne qui forme une presqu'isle, est défendue à l'orient & au midi par la mer, au couchant par un étang, & il ne reste au nord qu'une langue de terre qui la joint au continent. Elle étoit fort peuplée : mais les Carthaginois n'y entretenoient que mille hommes de troupes, tant ils étoient éloignés de prévoir qu'elle pût être assiégée. Enfin, l'étang qui la baignoit, sujet à un reflux sensible, devenoit guéable lorsque la marée se retiroit : circonstance dont Scipion sût tirer avantage.

Instruit de toutes ces choses, il marcha, conduisant lui-même ses troupes de terre, & ayant donné le commandement de la flotte à C. Lélius, à qui seul il avoit confié son projet. Il arriva le septième jour, lorsque sa flotte entroit dans le port. L'importance de son entreprise, les raisons qui la lui faisoient tenter, les récompenses qu'il promettoit, auroient suffi pour donner de la confiance aux soldats : il ajouta que Neptune lui avoit promis son secours.

Le lendemain matin, ayant commandé deux mille soldats & des échelles, il donna le signal de l'assaut. Les Carthaginois, qui firent une sortie, furent repoussés, & les soldats appliquèrent leurs échelles contre les murs.

murs. Mais comme elles étoient d'autant plus foibles qu'il avoit fallu les faire fort longues, la plupart se brisoient sous le poids des soldats qui montoient à la fois; & si quelques-uns parvenoient jusqu'au haut, les assiégés les repouffoient facilement, & les précipitoient. Scipion fit sonner la retraite.

Il se prépare à donner un nouvel assaut le même jour. Il commande des troupes fraîches pour escalader les murs du côté de l'isthme, & place sur le bord de l'étang cinq cent soldats, auxquels il donne des échelles. Les assiégés, qui venoient de repouffer l'ennemi, se flattoient de traîner le siège en longueur, lorsqu'ils se virent tout-à-coup assaillis de nouveau. Ils accourent pour défendre les murs du côté de l'isthme, & ils négligent le côté de l'étang, qu'ils croyoient suffisamment défendu. Cependant la marée se retire : les soldats, qui voient les eaux s'écouler, ne doutent pas que Neptune ne vienne à leur secours : ils passent, ils escaladent les murs sans obstacle, & se rendent maîtres de la place.

Scipion trouva dans Carthagène les ôtages que les Carthaginois avoient exigé de leurs alliés : il les renvoya chez eux avec des présents. Il rendit la liberté à un grand nom-

bre de prisonniers , il la fit espérer à tous ; & il eut soin sur-tout que les femmes fussent respectées. Il y avoit parmi elles une jeune personne d'une rare beauté qui avoit été promise à Allucius , prince des Celtibériens : les soldats l'ayant amenée à Scipion , il se hâta de faire venir Allucius & les parens , & il la leur remit. Avec ces procédés , il s'attacha les anciens alliés , & il en acquit de nouveaux.

Il falloit une victoire aux Carthaginois pour arrêter les progrès de Scipion. Asdrubal la tenta , après avoir tout disposé pour passer en Italie si la fortune lui étoit contraire. Ce dernier parti fut la seule ressource. Alors Marcellus suivoit de près Annibal , pendant que Fabius assiégeoit Tarente. Il livra trois combats dans trois jours consécutifs. Le premier fut douteux. Dans le second , Annibal eut l'avantage ; dans le troisième , il fut défait. Bientôt après un corps de Brutiens , qui faisoit partie de la garnison de Tarente , livra cette ville au consul Fabius.

Cependant si Asdrubal pénétoit en Italie , Annibal se flattoit encore de rétablir ses affaires , parce que les Romains étoient dans le plus grand épuisement. En effet , dans l'espace de dix ans , Rome avoit perdu la moi-

tié de ses citoyens (1). Les pertes des alliés n'étoient pas moins considérables , leurs villes se dépeuploient , & il ne leur étoit pas possible de payer les impôts dont ils étoient surchargés. Plusieurs colonies avoient même déclaré à la république, qu'elles ne fourniroient plus ni argent ni soldats. Sur ces entrefaites , le consul Marcellus tomba dans une embuscade où il fut tué , & où son collègue T. Quintius reçut une blessure dont il mourut quelque tems après.

Asdrubal , qui amenoit quarante-huit mille hommes d'infanterie , huit mille chevaux & 15 éléphants , passa les Alpes sans obstacle de la part des Gaulois , qui le reçurent comme allié , & dont un grand nombre le suivit en Italie. Mais cette facilité lui devint funeste , parce que son frère , qui ne l'attendoit pas si-tôt , étoit encore dans le Brutium , lorsqu'il auroit dû se rapprocher de la Gaule cisalpine. Peut-être même Annibal avoit-il trop attendu. Il lui étoit d'autant plus difficile de traverser l'Italie à la vue d'une armée consulaire de quarante mille hommes , que C. Claudius Néron, qui la commandoit, avoit

(1) L'an 220 av. J. C. le dénombrement avoit donné 270213 citoyens , & l'an 209 il ne donna que 137108.

eu l'avantage dans deux combats, & l'avoit réduit à éviter lui-même d'en venir aux mains. Quand même il auroit pu, malgré Néron, aller au-devant d'Asdrubal, il auroit encore rencontré sur son chemin la seconde armée consulaire, que M. Livius Salinator conduisoit dans la Gaule cisalpine. Dans cet état des choses, il paroît que son seul parti étoit d'attendre que son frère vînt lui-même le joindre dans le Brutium.

Asdrubal lui dépêcha des couriers pour lui donner avis de son arrivée: mais ils furent pris, & conduits à Néron, qui, jugeant devoir aller au secours de son collègue, partit aussi-tôt avec l'élite de ses troupes. C'étoit en apparence livrer à l'ennemi le midi de l'Italie. En effet, si Annibal eût été instruit de l'absence du consul, il eût pu reprendre l'avantage sur une armée affoiblie qui restoit sans chef. Mais Néron se flatta qu'il n'en auroit aucun soupçon. Et afin de lui cacher plus sûrement son projet, il le cacha même aux soldats qu'il emmenoit avec lui. Ils crurent marcher pour surprendre une ville de Lucanie, qui étoit dans le voisinage du camp.

Quand on apprit à Rome cette résolution hardie, on fut dans les plus grandes allarmes. L'événement les dissipa bientôt. Asdrubal

bal, engagé par la trahison de ses guides dans un poste défavantageux, perdit la bataille & la vie. Les historiens ne s'accordent pas sur le nombre des morts. Polybe regarde Asdrubal comme un grand capitaine, & rejette les revers qu'il a eu en Espagne sur les collègues que Carthage lui avoit donnés.

Néron, qui avoit eu la plus grande part à la dernière victoire, rejoignit son armée avant que les ennemis eussent rien su de son absence. Il fit jeter la tête d'Asdrubal dans leur camp; & c'est ainsi qu'Annibal apprit son malheur.

Sous ce consulat, la flotte des Carthaginois fut défaite par celle des Romains, que commandoit M. V. Lévinus. L'année suivante, il ne se passa rien en Italie. Annibal resta tranquille dans le Brutium, & les Romains se bornèrent à l'observer. Le théâtre de la guerre fut en Espagne, d'où Scipion chassa tout-à-fait les Carthaginois, six ans après avoir pris le commandement dans cette province. Alors il projetoit de porter la guerre jusqu'aux portes de Carthage. Il falloit pour cela avoir des alliés en Afrique; & il importoit sur-tout d'acquérir les Numides, parce qu'ils faisoient la principale force de la cavalerie ennemie.

Lors de la décadence des affaires des Romains en Espagne, après la mort de Cnéus & de Publius, Syphax étoit rentré dans le parti des Carthaginois. Scipion ayant fait sonder ce prince, partit de Carthagène avec deux vaisseaux pour aller, comme le desiroit Syphax, traiter en personne avec lui. Cette démarche qui l'exposoit à tomber entre les mains des ennemis, lui réussit, & il renouvela l'alliance avec ce roi Numide. De retour en Espagne, il acquit un autre allié: ce fut Massinissa, qui cherchoit depuis quelque tems l'occasion de traiter avec lui. Après avoir négocié avec autant de succès qu'il avoit fait la guerre, il revint à Rome, où il fut fait consul. Il eut pour collègue P. Licinius Crassus.

Pendant ce consulat, il ne se passa rien dans le Brutium, parce que des maladies contagieuses désolèrent également l'armée des Carthaginois & celle des Romains. Mais Magon, frère d'Annibal, descendit dans la Ligurie avec douze mille hommes de pied & deux mille chevaux. Il s'établit à Gènes dont il s'empara; & les Gaulois commençoient à se joindre à lui.

Les efforts des Carthaginois pour réparer les pertes qu'ils avoient faites en Italie étoient

une nouvelle raison de porter la guerre en Afrique. Si une diversion en Espagne avoit été utile , que ne devoit-on pas espérer d'une diversion qui porteroit l'allarme jusque dans Carthage ? Le danger où Rome (cette république de soldats) s'étoit trouvée , faisoit prévoir l'extrémité où seroit Carthage , qui n'avoit pour sa défense que des troupes mercenaires ; des citoyens peu aguerris , & des généraux connus seulement par leurs défaites. Il étoit donc plus facile de vaincre les Carthaginois en Afrique , qu'en Italie ; & une victoire remportée sur eux les forçoit à rappeler Annibal & éloignoit de Rome un ennemi qu'on redoutoit encore.

Voilà les motifs du projet que Scipion avoit médité , & qu'il s'étoit flatté d'exécuter lorsqu'il seroit consul. Mais quand il le proposa , il trouva de grandes oppositions. Fabius sur - tout le désapprouva : il ne vit que des dangers dans cette entreprise , & il employa tout son crédit pour la faire rejeter. Lorsque, malgré ses remontrances & ses intrigues , le sénat eût donné à Scipion le département de la Sicile , avec la permission de passer en Afrique , il ne se désista pas encore. N'ayant pu empêcher la résolution qui avoit été prise , il voulut au moins en traverser

l'exécution. Il fit refuser au consul de nouvelles levées, & Scipion vit le moment où il ne pourroit pas même emmener avec lui les volontaires qui le voudroient suivre.

Afin d'occuper les Romains chez eux, les Carthaginois invitèrent le roi de Macédoine à porter la guerre en Italie; & ils envoyèrent à Magon vingt-cinq vaisseaux, six mille hommes de pied, huit cent chevaux, sept éléphants, & des troupes. Ils auroient voulu qu'Annibal eût pu jeter encore la terreur dans Rome, & ils se reprochoient alors de l'avoir si mal soutenu.

Philippe n'étoit pas à redouter. Quant à Magon, on lui opposa deux armées, une à Rimini, & une en Etrurie. Cependant Scipion continuoit de trouver des oppositions dans les sénateurs, à qui ses projets donnoient de la jalousie, ou qui étoient trop timides pour les adopter; pour lui faire ôter le commandement, ses ennemis le calomnièrent. On l'accusa de vivre dans la mollesse, de corrompre la discipline, d'être par ses mœurs plus redoutable aux Romains qu'aux Carthaginois. Les choses vinrent au point que si l'avis de Fabius eût été suivi, Scipion auroit été condamné sans avoir été entendu. Mais le sénat, qui voulut s'assurer de la vé-

rité, fit partir des commissaires pour la Sicile. Scipion fut pleinement justifié. C'est ainsi que se passa l'année de son consulat & une partie de l'année suivante.

Quant il eut achevé ses préparatifs, il partit de Lilibée avec cinquante vaisseaux de guerre, & près de quatre cent bâtimens de charge. On ne fait pas quel étoit le nombre de ses troupes. Il campa à un mille d'Utique.

Massinissa vint le joindre avec deux cent chevaux, ou, selon quelques-uns, avec deux mille. C'est tout le secours qu'il amenoit avec lui. Ce prince avoit été dépouillé de ses états par Syphax, qui étoit rentré dans l'alliance des Carthaginois. Ainsi de deux alliés, sur lesquels Scipion avoit compté, il ne lui en restoit qu'un qui étoit sans forces. Cette révolution, dont il avoit été instruit avant son départ de Lilibée, ne changea rien à ses projets. Dans cette première campagne, il ravagea les terres des Carthaginois, & défit deux détachemens de cavalerie. Pendant que ces choses se passaient en Afrique, les censeurs C. Claudius Néro & M. Livius Salinator donnoient à Rome une étrange scène.

M. Livius & L. Emilius avoient été collègues dans la guerre d'Illyrie contre Démétrius

trius de Pharos ; & après être sortis de charge , ils avoient été accusés l'un & l'autre d'avoir détourné à leur profit une partie du butin. Néron s'étoit porté pour accusateur de Livius , & celui-ci fut condamné par toutes les tribus , excepté la tribu Mécia. Outré de cet affront il se retira à la campagne , & ne revint à Rome que plusieurs années après , à la sollicitation de Marcellus. Il persistoit dans la résolution de ne prendre aucune part aux affaires , lorsque le peuple se reprochant le jugement qu'il avoit porté contre lui , le donna pour collègue à Néron , qu'il venoit d'élire consul. On eut de la peine à lui faire accepter une magistrature qu'il devoit partager avec son ennemi : cependant il se rendit aux instances qu'on lui fit ; il se réconcilia même avec Néron.

Ces deux censeurs étoient l'un & l'autre de l'ordre des chevaliers. Ils se dégradèrent réciproquement. Néron ôta le cheval à Livius , sous prétexte qu'il avoit été condamné par le peuple ; & Livius l'ôta également à Néron , premièrement , parce qu'il avoit porté contre lui un faux témoignage ; & en second lieu , parce qu'il l'avoit encore trompé par une fausse réconciliation. Enfin il flétrit trente-quatre tribus , & ne laissa le droit de

suffrage qu'à la tribu Mécia, qui ne l'avoit pas condamné. Il disoit que le peuple avoit nécessairement prévarié une fois en portant un jugement contre lui, ou deux fois en le créant ensuite consul & puis censeur.

On prorogea le commandement à Scipion pour tout le tems qu'on auroit la guerre en Afrique. On cessoit alors de le traverser. Les consuls, les préteurs, tous les magistrats vouloient contribuer au succès de son entreprise. Son armée ne manqua de rien, & il n'eut plus à combattre que contre les Carthaginois.

Syphax étoit venu au secours de Carthage avec cinquante mille hommes de pied & dix mille chevaux; & cette république avoit levé trois mille chevaux & trente mille hommes d'infanterie, qu'Asdrubal, fils de Giscon, commandoit. C'étoit un des généraux que Scipion avoit chassé d'Espagne. Ces deux armées campoient à une demi-lieue l'une de l'autre, & à deux lieues environ de celle des Romains. Elles furent dissipées en une nuit. Scipion ayant fait mettre le feu tout-à-la-fois aux deux camps, les Carthaginois & les Numides, croyant que cet incendie étoit un accident auquel l'ennemi n'avoit point de part, coururent pour l'éteindre, & tombè-

rent sans armes sous les coups des Romains; Asdrubal & Syphax, qui échappèrent, ne sauvèrent que deux mille hommes de pied & cinq cent chevaux.

Vaincus parce qu'ils avoient été surpris, ils se flattèrent d'un plus heureux succès, lorsque la force décideroit seule du sort du combat: ils levèrent de nouvelles troupes: ils reparurent avec trente mille hommes, & ils furent encore défaits. Alors toutes les villes qui dépendoient des Carthaginois se soumirent aux Romains. Massinissa recouvra ses états, & Syphax, battu pour la troisième fois, fut fait prisonnier. Vers le même tems, Magon ayant perdu une bataille dans la Gaule cisalpine, mourut de ses blessures, lorsqu'il retournoit en Afrique. Alors Carthage se vit forcée à rappeler Annibal.

Annibal quitta l'Italie, & les Romains ordonnèrent des prières publiques pour rendre graces aux dieux qui les délivroient de cet ennemi redoutable. Cependant ils n'étoient pas sans inquiétude. Le succès de la guerre leur parut plus incertain que jamais. Les victoires de Scipion ne les rassuroient pas. Pour avoir vaincu des troupes levées à la hâte, & commandées par des généraux tels, qu'Asdrubal & Syphax, ils ne jugeoient

pas qu'il dût vaincre de vieilles troupes , aguerries , bien disciplinées & conduites par le plus grand capitaine. C'est Fabius sur-tout qui répandoit ces inquiétudes. Il ne cessoit de présager des malheurs depuis que le théâtre de la guerre étoit en Afrique. Il mourut sur ces entrefaites.

Annibal arriva à Zama ; & nous sommes au moment qui décida du sort des deux républiques : moment funeste à Carthage qui fut vaincue , & la victoire ne dédommagea pas les Romains des pertes qu'ils avoient faites pendant une guerre longue & opiniâtre. Les conditions du traité de paix furent que les Carthaginois renonceroient à l'Espagne , à la Sicile & à toutes les isles situées entre l'Afrique & l'Italie ; qu'ils rendroient tous les prisonniers & tous les transfuges , qu'ils livreroient leurs éléphants & leurs vaisseaux , à l'exception de dix galères ; qu'ils paieroient un tribut pendant cinquante ans ; & qu'ils n'entreprendroient point de guerres sans l'aveu du peuple romain. Syphax orna le triomphe de Scipion ; il mourut en prison quelque tems après. On fit présent de ses états à Massinissa , & on donna le surnom d'Africain au vainqueur d'Annibal.

CHAPITRE V.

De la Macédoine & de la Grèce à la fin de la seconde guerre punique.

QUOIQUE la Gaule cisalpine & l'Espagne eussent été subjuguées, la domination des Romains n'y fut pas entière & paisible. Il fallut pendant long tems y remporter encore des victoires, & ce ne fut pas encore sans éprouver des revers. Mais je négligerai ces expéditions. Il ne s'agit pas d'aller avec les Romains de combat en combat. Autant il est utile de juger de leurs entreprises lorsqu'elles commencent; autant il est inutile d'en observer scrupuleusement le progrès. Quand elles sont déjà fort avancées, nous pouvons les regarder comme achevées, & passer rapidement à la conclusion. C'est le plan que je crois devoir suivre.

Après la seconde guerre punique, les Romains furent conduits à la conquête de la Macédoine & de la Grèce. Pour observer cette entreprise dans ses commencemens, il faut connoître quel étoit alors l'état de ces deux provinces.

Les Etoliens, dont le pays s'étendoit

depuis le fleuve Achéloüs jusqu'au détroit du golfe de Corinthe & jusqu'au pays des Locres Osoliens, s'étoient emparés de plusieurs villes dans l'Acarnanie, dans la Thessalie & dans d'autres provinces voisines. Cependant armés moins pour conquérir que pour piller, ils vivoient de brigandage, & ils le regardoient comme la seule profession d'un peuple libre & courageux. Contenus pendant un tems par la crainte d'Antigone Dofon, ils se crurent tout permis lorsqu'ils virent un jeune prince sur le trône de Macédoine. Alors ils firent de nouvelles courses dans le Péloponèse : ils ravagèrent les terres des Achéens ; ils pillèrent même celles des Messéniens leurs alliés.

Depuis que Cléomène avoit été chassé de Lacédémone, & qu'Antigone paroissoit avoir pacifié la Grèce, la république d'Achaïe, peu militaire par sa constitution, négligeoit tout-à-fait le métier des armes, parce qu'elle ne redoutoit plus d'ennemis ; & elle ne prévoyoit pas que les Etoliens recommenceroient leurs hostilités, dès qu'ils cesseroient de craindre le roi de Macédoine.

Quand il fallut armer pour chasser de la Messénie les Etoliens, Timoxène, alors préteur, s'y refusa. Il ne comptoit pas sur

des troupes peu aguerries & levées à la hâte; & comme l'année de sa préture alloit expirer, il aima mieux laisser le soin de la guerre à son successeur. Ce fut Aratus qui lui succéda, & il fut défait. Les Etoliens continuèrent impunément leur brigandage : ils se retirèrent même sans être inquiétés : & les Achéens, ayant besoin des secours de leurs alliés, députèrent en Epire, en Acarnanie & en Macédoine.

Philippe vint à Corinthe, où il invoqua les députés de toutes les villes qui avoient des plaintes à porter contre les Etoliens. On y délibéra sur les intérêts communs, & on prit des mesures pour agir avec vigueur. Le commencement de cette guerre, qu'on nomma sociale, répond au tems où Annibal se disposoit à faire le siège de Sagonte, & où les consuls L. Emilius & Livius Salinator furent envoyés en Illyrie contre Démétrius de Pharos. Philippe, qui se conduisoit par les conseils d'Aratus, montra beaucoup de sagesse, & donna de grandes espérances aux alliés.

Sparte étoit alors déchirée par des factions. Les uns se souvenant des bienfaits d'Antigone, ne vouloient pas qu'on se séparât de Philippe; les autres, par haine pour la ré-

publique d'Achaïe , vouloient qu'on s'alliât des Etoliens. Ces divisions paroissent offrir à Cléomène une occasion de recouvrer la couronne. Ptolomée Evergète , chez qui il s'étoit retiré , lui avoit même promis de le rétablir , & les secours de ce souverain paroissoient lui être d'autant plus assurés , qu'il étoit de l'intérêt des rois d'Egypte de s'opposer à l'agrandissement des rois de Macédoine. Evergète mourut la même année qu'Antigone Dofon. Son successeur Ptolomée Philopator , trop incapable de soin pour se conduire par des vues politiques , ne voulut prendre aucune part aux affaires de la Grèce. Il refusa des troupes à Cléomène : il ne lui permit pas même de retourner à Sparte ; & ce roi malheureux , après de vaines tentatives pour recouvrer sa liberté , fut réduit à se donner la mort. Les Spartiates , qui ne lui avoient point encore donné de successeur , disposèrent alors du trône ; mais ce fut au gré de la faction favorable aux Etoliens.

Les deux branches des Héraclides subsistoient encore. On choisit dans l'une , Agésipolis , & comme il étoit encore enfant , on le mit sous la tutelle de son oncle Cléomène. L'autre branche fut tout-à-fait oubliée.

Lycurgue, simple particulier, obtint la couronne. Elle ne lui coûta qu'autant de talens qu'il y avoit d'Ephores : tant, dit Polybe, les grandes dignités s'achètent quelquefois à vil prix.

La guerre se fit alors avec vivacité : les Etoliens, les Eléens & les Spartiates d'une part ; & de l'autre tout le reste du Péloponèse, avec les Acarnaniens, les Macédoniens & les Thébains. Les Messéniens refusèrent d'entrer dans l'alliance des Achéens, quoique ce fût pour eux qu'on eût d'abord pris les armes.

Dans toute cette guerre, Philippe fut cher aux alliés & redoutable aux ennemis ; il eut des succès qu'on attribuoit à la fortune : il en eut qu'on auroit jugé téméraires s'il eût échoué. Mais il les dut tous à sa conduite. Actif, vigilant, infatigable, il savoit toujours saisir le moment. Par des marches rapides & bien concertées, il arrivoit souvent lorsqu'on l'attendoit le moins ; il enlevait des places qu'on n'imaginoit pas devoir être attaquées, & les ennemis déconcertés succomboient tantôt sous sa valeur, tantôt sous la hardiesse seule de ses entreprises.

Il est vrai qu'il avoit un bon conseil dans Aratus : mais il pouvoit seul exécuter les

projets de ce grand homme. On le louoit d'autant plus d'avoir donné sa confiance à ce vertueux citoyen, qu'il étoit entouré de gens qui ne cherchoient qu'à le tromper & à perdre Aratus.

Parmi ces traîtres étoient Apelle, Léontius, & Mégaléas. Le premier, qui avoit été tuteur de Philippe, en étoit le ministre; les deux autres, mis en place par Antigone Dofon, occupoient deux des principales charges de la cour, & entroient dans toutes les vues d'Apelle, auquel ils étoient dévoués. Ces trois hommes intrigoient sourdement pour faire échouer les entreprises qu'Aratus avoit concertées avec le roi de Macédoine: ils entretenoient même à cet effet des intelligences avec les ennemis. Philippe, qui malgré l'ascendant qu'ils paroissent avoir pris sur lui, ouvrit les yeux sur leur conduite, punit de mort Apelle & Léontius. Mégaléas se tua pour échapper au supplice qu'il méritoit. Dans toute cette affaire, le roi se conduisit avec autant de prudence que de fermeté.

Déconcertés par la sagesse de ce prince, les Etoliens desiroient la paix, & on la négocioit, lorsqu'on apprit la défaite des Romains auprès du lac de Thrasymène. Ce fut

alors que Démétrius de Pharos conseilla au roi de Macédoine de passer en Italie, l'assurant qu'il étoit déjà maître de la Grèce, & que tout l'Occident alloit tomber sous sa domination. Philippe, trop jeune pour ne pas se laisser séduire aux discours flatteurs d'un ami inconfidéré, regarda les succès qu'il avoit eus jusqu'alors comme l'augure de ceux que Démétrius lui promettoit. C'est pourquoi, dans l'impatience de marcher contre les Romains, il se hâta de faire la paix avec les Etoliens; & le traité en fut conclu à Naupaëte, l'année même de la bataille de Thrasymène.

Ce prince seroit devenu le chef de la Grèce, s'il eût continué de se conduire avec la prudence qu'il avoit montrée jusqu'alors. Réunis sous un général habile, les peuples de cette contrée auroient formé une puissance redoutable; & les Romains, épuisés par les dernières guerres, se seroient trouvés trop foibles pour subjuguier les Grecs par la force des armes. Annibal, pour qui la Grèce seroit devenue un asyle, eût pu s'ouvrir un nouveau chemin par l'Illyrie, & marcher une seconde fois contre Rome. Au contraire, si Philippe avoit abandonné les Grecs à leurs divisions, il est évident qu'il les livroit aux

Romains, & qu'il s'y livroit lui-même.

A travers les bonnes qualités qu'on admiroit en lui, on commençoit à démêler des vices qu'on auroit voulu excuser, lorsque l'échec qu'il reçut devant Apollonie acheva de les dévoiler. Dès lors, cessant tout-à-fait de ménager les Grecs, il se vit autant d'ennemis qu'il avoit de voisins. Ce n'est pas ainsi qu'il falloit se préparer à la conquête de l'Italie.

Il se rendit à Messène, en apparence pour éteindre une sédition, & il l'alluma de plus en plus, parce qu'il se flattoit de trouver dans les troubles l'occasion de se rendre maître de la forteresse d'Ithome. Il fut même sur le point de se saisir de cette place, dans laquelle les Messéniens lui avoient permis d'entrer pour faire un sacrifice. C'étoit l'avis de Démétrius, qui lui représentoit que, s'il ajoutoit Ithome à Corinthe qu'il avoit déjà, il mettroit tout le Péloponèse sous sa domination. Mais Aratus lui rappelant ses premières années, lui fit voir que l'affection des peuples assuroit bien mieux sa puissance que des forteresses enlevées par trahison. Philippe, retenu par un reste de respect pour ce citoyen vertueux, n'osa exécuter son projet. Il s'en repentit bientôt. Il porta ses armes

sur les terres des Messéniens, & parce qu'Aratus désaprouvoit hautement sa conduite, il le fit empoisonner.

C'est environ deux ans après qu'il eut tout-à-la-fois pour ennemis les Etoliens, les Illyriens, les Eléens, Attalus roi de Pergame, & les Romains. Si pour lors les Achéens, qui le méprisoient, ne l'abandonnèrent pas, c'est qu'ils avoient les mêmes ennemis. Philippe s'allia du roi de Bithynie, comptant sur une diversion qui empêcheroit Attalus de passer dans la Grèce. Cette alliance lui fut d'un foible secours.

Attaqué de tous côtés, à peine a-t-il remporté deux victoires en Etolie, qu'il est obligé de passer dans le Péloponèse, pour secourir ses alliés contre les Eléens, soutenus des Romains. Encore victorieux, il n'a pas le tems de suivre ses avantages. Les Dardaniens ont fait une irruption dans la Macédoine, & il vole à la défense de ses propres états. Il revint dans la Grèce, lorsqu'Attalus repassoit en Asie, parce que Prusias, roi de Bithynie, venoit d'armer contre lui. Peu après les Romains se retirèrent encore. Les Etoliens abandonnés de ces secours, demandèrent la paix, & Philippe la leur accorda.

Quelque tems auparavant un autre ennemi s'étoit déclaré. Machanidas , successeur de Lycurgue sur le trône de Sparte , ravageoit l'Achaïe , & se flattoit de contribuer à la ruine du roi de Macédoine. Mais Philopémen étoit préteur. Vous m'avez demandé , Monseigneur , pourquoi je vous ai si peu fait connoître Philopémen , puisque c'étoit un grand homme. Je vais aujourd'hui satisfaire votre curiosité.

Cassandre , illustre par sa naissance & par l'autorité dont il jouissoit à Mantinée , ayant été exilé , se retira à Mégalopolis chez son ami Craïse , père de Philopémen. Peu après , Craïse étant mort , Philopémen trouva dans Cassandre un second père.

Il y avoit alors à Mégalopolis deux citoyens éclairés & vertueux , Ecdémus & Damophane. Disciples l'un & l'autre d'Arcésilas , ils n'avoient pas étudié la philosophie pour se perdre dans de vaines disputes. Ils avoient rendu la liberté aux Mégalopolitains. Ils étoient avec Aratus , lorsqu'il délivra Sicyone. Dans la suite ayant été appelés par les Cyrénéens , ils dissipèrent les troubles qui les divisoient , leur donnèrent des loix , & les gouvernèrent avec beaucoup de sagesse. C'est à ces deux hommes que Cassandre confia le jeune Philopémen.

D'une constitution forte, & propre aux exercices de toutes espèces, Philopémen joignoit à ces avantages une conception prompte, une grande activité, un desir vif de se distinguer, & une exactitude scrupuleuse jusque dans les petites choses. C'étoit une ame qui se portoit au vrai & au bien, rapidement & comme par instinct.

Sous ses maîtres, il étudia la guerre dans les ouvrages qui traitoient de cet art. Il l'étudia sur-tout dans la vie des grands capitaines. Il lut Homère, le poëte le plus propre à élever l'ame; & il ne négligea ni l'éloquence ni la philosophie morale: études absolument nécessaires aux hommes destinés à gouverner les républiques.

Les talens & les vertus se formèrent dans Philopémen, comme les plantes croissent dans un sol qui leur est propre. Ses premières études lui furent toujours chères, parce qu'il en sentit toujours l'utilité. Les exercices du corps étoient les seuls délassemens de son esprit. Il s'endurcissoit aux fatigues. Il cultivoit lui-même un bien qu'il avoit à la porte de Mégalopolis; partageant les travaux avec ses esclaves, se nourrissant comme eux, dormant comme eux sur la paille, toujours le premier à l'ouvrage, & le dernier. Vous voyez,

voyez, Monseigneur, combien les grands hommes sont au-dessus des préjugés des grands. Ce n'est pas le besoin qui forçoit Philopémen à cette vie dure. Il étoit inutile qu'il fût riche pour lui : mais il vouloit l'être pour les autres, & il rachetoit ses citoyens qui avoient été faits prisonniers à la guerre.

Il étoit dans sa trentième année lorsque Mégalopolis fut livrée à Cléomène par trahison. Il déroba ses concitoyens au vainqueur, & les ayant conduits à Messène, il les persuada de se refuser aux offres du roi de Sparte, qui les invitoit à revenir dans leur patrie. Il jugeoit que ce prince abandonneroit Mégalopolis, lorsqu'elle seroit sans habitans. Il ne se trompa pas. Peu de tems après, il ramena les Mégalopolitains dans leur ville, ruinée la vérité, mais libre.

C'est dans cette même campagne que se donna la bataille de Salésie, entre Cléomène & Antigone Dofon. La gauche du roi de Macédoine, repoussée, fuyoit en désordre, & il étoit tems de la soutenir. Philopémen, qui le représenta, voyant qu'on ne l'écoutoit pas, prit sur lui de faire marcher la cavalerie mégalopolitaine qu'il commandoit, & ce mouvement fait à propos ramena la victoire. Antigone ayant ensuite demandé

pourquoi la cavalerie avoit attaqué avant d'avoir reçu ses ordres : tous ses officiers s'excusèrent, & rejetèrent sur le jeune Mégalo-politain une faute dont ils n'avoient pas été capables. Antigone leur répondit que ce jeune homme s'étoit conduit en grand capitaine. Il tenta inutilement de se l'attacher.

Pendant la paix qui suivit l'expulsion de Cléomène, Philopémen alla faire la guerre en Crète. Il y acquit une grande réputation, & à son retour les Achéens le nommèrent général de la cavalerie.

Ce commandement ouvroit la préture aux généraux, lorsqu'ils favoient ménager les suffrages des citoyens. C'est à quoi on n'avoit réussi jusqu'alors qu'en usant de beaucoup d'indulgence, & la cavalerie achéenne étoit tout-à-fait tombée sous Philopémen; elle fut supérieure à celle des ennemis; parce qu'il rétablit la discipline. Cependant il parvint à la préture, & il n'en fut pas moins sévère. Les Achéens, dociles aux leçons de ce grand maître, devinrent d'excellens soldats.

C'est pendant sa préture que Machanidas prit les armes. Une bataille qui se donna près de Mantinée termina cette guerre. Après un combat opiniâtre l'aîle gauche de Phi-

lopémen, composée d'étrangers, fut mise en déroute. Le reste de l'armée n'avoit point encore donné, & Machanidas, qui pour lors débordoit l'ennemi, auroit pu tout-à-la-fois l'attaquer de front & le prendre en flanc : mais il poursuivit les fuyards ; & cette faute, dont Philopémen fut profiter, lui coûta la victoire & la vie.

La paix que les Etoliens obtinrent deux ans après, lorsque Scipion passoit en Afrique, devint générale. Tous les alliés de part & d'autre furent compris dans le traité ; & les Romains y accédèrent eux-mêmes, parce qu'ils avoient alors besoin de toutes leurs forces contre Carthage. Mais il paroît que Philippe, qui se portoit par inquiétude à de nouveaux projets, n'avoit voulu que se débarrasser d'une partie de ses ennemis. En effet, il continua de faire la guerre au roi de Pergame ; il la déclara aux Athéniens ; il attaqua les Rhodiens, & il menaça l'Egypte. Toutes ces puissances ayant porté leurs plaintes à Rome lorsque Scipion venoit de vaincre Annibal, la république déclara la guerre au roi de Macédoine.



 CHAPITRE VI.

De la première guerre de Macédoine & de ses suites.

LA Macédoine, remarque M. de Montesquieu, étoit presqu'entourée de montagnes inaccessibles. Les peuples en étoient très-propres à la guerre, courageux, obéissans, industrieux, infatigables.

La Grèce, dit le même écrivain, étoit redoutable par sa situation, sa police, ses mœurs, ses loix : elle aimoit la guerre, elle en connoissoit l'art (1).

Alors de tous les peuples de la Grèce, les plus puissans étoient les Etoliens & les Achéens. Les Etoliens, endurcis aux fatigues, intrépides dans les combats, capables des entreprises les plus hardies, n'aimoient que la guerre. Les Achéens, moins belliqueux, mais également jaloux de leur liberté, étoient puissans par la sagesse de leur gouvernement, & ils devenoient soldats sous Philopémen. Enfin les Spartiates, quoiqu'affervis sous des

(1) Grandeur & décadence des Romains. Chap. 5.

tyrans , se faisoient encore redouter , parce qu'ils conservoient leur premier courage ; les autres peuples n'étoient rien par eux-mêmes. Les Macédoniens , les Etoliens , les Achéens & les Spartiates décidoient donc du sort de la Grèce.

Le consul P. Sulpicius Galba aborda en Illyrie avec deux légions. Pendant qu'il se rendoit maître de quelques places sur les frontières de Macédoine , vingt vaisseaux qu'il avoit détachés de sa flotte se joignirent à celle d'Attale , chassèrent les Macédoniens de l'Attique , enlevèrent Chalcis , subjuguèrent les Cyclades , & bientôt après toute l'île d'Eubée. Philippe mit le siège devant Athènes , le leva & ravagea toute l'Attique. Cependant plusieurs princes voisins de la Macédoine armoient contre lui.

Les Etoliens , sollicités par les deux partis , ne se déclaroient pas encore. Philippe fut défait , & ils armèrent pour les Romains. C'est avec leur secours que Rome vainquit. La campagne suivante fut moins féconde en événemens , parce que P. Villius la commença dans l'arrière saison.

Les rois de Macédoine ne pouvoient pas entretenir par eux-mêmes un grand nombre de troupes. Ils avoient besoin que la Grèce

leur fournît de l'argent, des vivres, des munitions & même des soldats. Pour terminer promptement la guerre, il falloit donc enlever ces secours à Philippe, & par conséquent détacher les Grecs de son alliance. C'est-à-dire, qu'il ne suffisoit pas de vaincre, il falloit négocier. Rome trouva dans T. Quintius Flaminius, qui remplaça P. Villius, un bon général & un habile négociateur.

Il eut une entrevue avec Philippe, qui parut desirer la paix, & on tint des conférences pendant trois jours. Il prévoyoit sans doute quelle en seroit l'issue. Mais il vouloit faire croire qu'en armant contre le roi de Macédoine, Rome n'avoit pas besoin de faire la guerre aux Grecs, & qu'au contraire, elle s'intéressoit à leur liberté. En effet, il mit pour conditions à leur paix que Philippe retireroit ses garnisons de toutes les villes grecques; & parmi ces villes, il comprit celles de Thessalie, qui depuis Philippe père d'Alexandre, avoient toujours été soumises aux Macédoniens. *Quand vous m'aurez vaincu*, dit le roi, *vous ne m'imposerez pas des loix plus dures*; & il rompit les conférences.

Les Grecs eurent la simplicité de croire que Rome, dont toutes les entreprises avoient

été terminées par des conquêtes , & qui sortoit à peine d'une guerre longue & dispendieuse , reprenoit les armes uniquement pour affurer leur liberté. Cette illusion fut l'ouvrage de Quintius : il fut l'entretenir.

Il ne fallut que des succès pour détacher tout-à-fait de Philippe des peuples qu'il aliénoit , & qui croyoient voir leur sûreté dans la protection des Romains. Quintius , campé dans l'Epire , étoit séparé de l'ennemi par des défilés qui paroissoient inaccessibles. Il les força : le roi s'enfuit dans le fond de la Macédoine , & la victoire soumit aux Romains l'Epire & la Thessalie. Leur flotte , celle d'Attale & celle des Rhodiens , s'étant réunies , prirent Erétrie & Cariste , deux villes principales de l'Eubée , où il y avoit garnison macédonienne. Elles mirent ensuite le siège devant Corinthe. Dans le dessein de gagner les Achéens , Quintius publia qu'il ne prendroit cette ville que pour la leur rendre.

Les Achéens se trouvoient dans une situation où ils ne pouvoient éviter un inconvénient que pour tomber dans un autre. S'ils avoient des obligations à Philippe , ce prince leur étoit suspect : d'ailleurs il paroissoit trop foible pour les défendre. Cependant il n'y avoit pas de milieu : il falloit avoir les Ro-

maines pour amis ou pour ennemis ; & il falloit opter lorsque leur flotte assiégeoit Corinthe , & que le consul approchoit avec ses légions. L'alliance des Romains fut acceptée. Voilà donc les principaux peuples de la Grèce déclarés contre Philippe.

C'est ainsi que Quintius termina sa première campagne. On lui continua le commandement avec le titre de proconsul. Il y avoit de l'inconvénient à donner chaque année la conduite de la guerre à de nouveaux généraux , qui ayant à peine le tems de prendre connoissance des lieux , étoient révoqués au moment qu'ils pouvoient agir avec plus vigueur.

Pendant l'hiver, Nabis , qui avoit usurpé le trône de Sparte après la mort de Machanidas , fit une alliance avec les Romains , & remit à Quintius la ville d'Argos , que Philippe lui avoit confié. Le traité que fit le proconsul avec ce monstre auroit suffi pour faire voir aux Grecs qu'il s'intéressoit peu à leur liberté. Mais ils n'ouvroient pas les yeux , & d'ailleurs il n'étoit plus tems de les ouvrir.

Les Béotiens , les plus épais de tous les Grecs , prenoient le moins de part qu'ils pouvoient aux affaires générales. Uniquement con-

duits par le sentiment présent du bien & du mal , ils n'avoient pas assez d'esprit pour qu'il fût facile aux orateurs de les agiter ; & ce qu'il y a d'extraordinaire , leur république se maintenoit dans l'anarchie même (1). Cette république étoit une association des villes de la Béotie.

Incertains par caractère , & comme engourdis , les Béotiens pour prendre un parti , avoient besoin d'y être forcés. Il étoit peu avantageux pour les Romains de les acquérir : mais il leur importoit de les enlever à Philippe , parce que la défection de tous les peuples achevoit de ruiner la réputation de ses armes , & décourageoit les Macédoniens. Quintius & Attale se rendirent à Thèbes , suivis d'un corps de troupes qui , ne laissant pas la liberté des suffrages , ne permit pas aux Béotiens de rester dans leur incertitude. L'alliance avec les Romains fut arrêtée tout d'une voix. Sur ces entrefaites Attale mourut. Fidèle à ses alliés , juste envers ses sujets , ami des lettres , ce prince généreux fut généralement regretté. Il laissa la couronne à Eumène , l'aîné de ses fils.

Quintius , assuré des Grecs dont les trou-

(1) Montesquieu. *Ibid.*

pes fortifièrent son armée, tourna tous ses efforts contre la Macédoine. Une victoire qu'il remporta dans les montagnes de Cynoséphale en Thessalie força Philippe à lui demander la paix, & il la lui accorda aux conditions suivantes : qu'il se renfermeroit dans les limites de la Macédoine; qu'il évacueroit toutes les villes grecques où il y avoit garnison; qu'il livreroit tous ses vaisseaux, & qu'il paieroit mille talens en dix années.

Dans l'assemblée où les alliés traitèrent des conditions de cette paix, les Etoliens avoient proposé de détrôner Philippe, comme le seul moyen d'affurer la liberté de la Grèce. Mais le proconsul jugea qu'il étoit de l'intérêt des Romains de conserver un monarque dont l'ambition inquiète affoiblissoit les Grecs en les divisant. D'ailleurs les Etoliens, alors le peuple le plus puissant de la Grèce, seroient devenus trop redoutables, si on eût anéanti l'unique puissance qui pouvoit leur résister. Ils avoient eu la plus grande part à la dernière victoire; & parce que dans leur aveuglement ils s'imaginoient avoir vaincu pour eux, ils s'étoient flattés de donner la loi. Ce fut une raison de les humilier. Ils apprirent qu'en armant pour Rome, ils avoient armé contr'eux-mêmes.

Cependant les peuples de la Grèce, soustraits à la domination d'un roi qui ne les avoit pas pu subjuguier, se voyoient à la discrétion d'un vainqueur qui alloit disposer de leur sort. Ils ne pouvoient recevoir la liberté que comme un don, & la liberté qui se donne n'est qu'une servitude déguisée. Les Etoliens ne cessoient de dire qu'on n'avoit fait que changer de maître.

Il y avoit dans la Grèce trois places qui paroissoient avoir été élevées pour l'affervir, Démétriade dans la Thessalie, Chalcis dans l'Eubée & Corinthe dans l'Achaïe. Philippe les appeloit les entraves de la Grèce. Lorsque le sénat envoya des commissaires pour régler les affaires de cette province avec le proconsul, il fut assez peu politique pour ordonner de laisser des garnisons dans ces trois places.

A l'arrivée de ces commissaires les Grecs paroissoient inquiets, soit qu'ils soupçonnassent les ordres du sénat, soit que la crainte les leur fît pressentir. Mais un hérault ayant proclamé aux jeux isthmiques la liberté de toutes les villes, ils se livrèrent, dit Mr. de Montesquieu, à une joie stupide, & crurent être libres en effet, parce que les Romains les déclaroient tels.

Quintius les avoit rassurés. Si conformément aux ordres du sénat il eût laissé garnison dans les trois places dont nous avons parlé, tous les Grecs auroient reconnu avec les Etoliens qu'ils n'avoient fait que changer de maître. Il eut au contraire la sagesse de déclarer que ces villes se gouverneroient par leurs loix, & qu'il en seroit de même de toutes celles qui avoient appartenu à Philippe ou à quelqu'autre prince. Par ce règlement, qui en faisoit autant de petites républiques, il les retenoit chacune dans la dépendance de la puissance qui les protégeoit, & la Grèce se trouvoit assujettie, parce qu'il l'avoit divisée. Il étoit facile de prévoir que les Etoliens, Philippe, Nabis & les Achéens ne manqueroient pas de former de nouvelles entreprises; que les peuples opprimés porteroient leurs plaintes au sénat; qu'en leur donnant des secours, on affoibliroit les oppresseurs, que la Grèce, en un mot, se livreroit d'elle-même, & que les Romains auroient à peine besoin de prendre les armes.

Nabis offroit déjà une occasion d'armer contre lui, & Quintius ne la laissa pas échapper. Ayant assemblé les alliés à Corinthe, il s'agit, leur dit-il, de décider si Argos sera libre comme les autres villes, ou si elle res-

tera au tyran de Sparte , qui s'en est emparé. Cette affaire , ajouta-t-il , vous regarde uniquement : Rome n'ambitionne que la gloire de délivrer toute la Grèce. La guerre fut déclarée.

Les flottes des Romains , des Rhodiens & du roi Eumène formèrent le siège de Githium , port de mer des Lacédémoniens , & cette place se rendit lorsque le proconsul assiégeoit Sparte avec une armée de cinquante mille hommes. Nabis fut forcé d'évacuer Argos & toutes les villes de l'Argolide. Il eût été au pouvoir du proconsul de le détrôner , & de rendre la couronne aux descendans d'Hercule ; mais un tyran odieux aux Grecs & entreprenant , convenoit mieux aux vues des Romains.

Il y avoit néanmoins de la contradiction à se déclarer les protecteurs de la liberté , & à laisser Sparte dans la servitude. Cette conduite paroissoit d'autant plus suspecte , que Chalcis , Démétriade & Corinthe n'étoient pas encore évacuées. Les Etoliens , sur-tout , se plaignoient hautement de la mauvaise foi du proconsul. Quintius se justifia dans une assemblée qu'il avoit convoquée à Corinthe. Il évacua toutes les places , quitta la Grèce , & emmena les légions.

Une faction avoit forcé Philopémen à se retirer en Crète. Il revint lorsqu'elle fut dissipée : on faisoit alors la guerre au tyran de Sparte. La gloire de ce général ne fut point obscurcie par l'enthousiasme des Grecs pour Quintius.

Les Romains s'étoient à peine retirés, que Nabis mit le siège devant Githium, se proposant de recouvrer toutes les places qu'on lui avoit enlevées. Les Achéens députèrent aussitôt à Rome, & le sénat promit d'envoyer incessamment une flotte à leur secours. Cependant ils équipèrent à la hâte quelques vaisseaux : ils les chargèrent de soldats & de matelots peu versés dans la marine ; & Philopémen, alors préteur, quoiqu'il ne connût la mer que pour avoir été en Grèce, eut l'imprudence de prendre le commandement de cette flotte.

Il fut vaincu : mais il répara bientôt sa défaite. Comptant sur la sécurité que la victoire donnoit aux ennemis, il prit terre, tomba tout-à-coup sur eux, & en fit un grand carnage. Les Achéens marchaient à Sparte lorsque Nabis, qui venoit de se rendre maître de Githium, accourut avec toutes ses forces, & les surprit dans les défilés. Effrayés lorsqu'ils considéroient combien le

lieu étoit peu favorable, ils ne se rassurèrent que par la confiance qu'ils avoient dans les ressources de leur général. En effet, Nabis perdit presque toute son armée, & eut peine à se sauver lui-même à Lacédémone. L'année suivante, ce tyran périt par la trahison d'un Etolien, & Philopémen associa les Spartiates à la république d'Achaïe. Alors commençoit la guerre de Syrie.

CHAPITRE VII.

Des royaumes de l'Orient avant la guerre de Syrie.

DES débris de l'empire d'Alexandre, nous avons vu plusieurs monarchies se former parmi les discordes, les trahisons, les meurtres & les forfaits. Elles ont duré, comme elles ont commencé : c'est à-peu-près toute leur histoire. Il faut néanmoins observer quelle étoit la puissance de ces monarchies, si nous voulons juger des causes qui ont contribué aux succès des Romains lorsqu'ils passèrent en Asie.

Philétère, eunuque qui avoit appartenu à un officier de l'armée d'Antigone, passa avec son maître au service de Lyfimaque, qui lui confia la ville de Pergame avec ses

trésors. Depuis plusieurs années il ser voit le roi de Thrace avec fidélité, lorsque son attachement pour le fils aîné de ce prince, Agathocles, que les intrigues d'Arfinoé avoient fait périr, le rendit suspect à cette princesse, qui prit des mesures pour le perdre. Il se révolta, & avec le secours de Séleucus, il conserva la ville de Pergame. Trois ou quatre ans après, le roi de Thrace & celui de Syrie étant morts, il fut profiter des querelles qui s'élevèrent entre leurs successeurs, & il se maintint avec d'autant plus de facilité, que les rois de Macédoine, alors chancelans sur le trône, ne pouvoient pas conserver les provinces éloignées. Après un règne de vingt ans, il eut pour successeur Eumène, qui étoit son frère ou son neveu. Celui-ci en régna vingt-deux, & laissa la couronne à Attale, fils d'Attale, frère de Philétère. C'est celui que nous avons vu allié des Romains.

Le royaume de Bithynie, plus ancien, avoit eu ses rois particuliers sous la domination des Perses. Il les eut encore sous les successeurs d'Alexandre, & il fit partie de la monarchie de Lyfimaque. Les troubles qui survinrent après la mort de Séleucus furent favorables à l'agrandissement des rois de Bi-

thynie , & c'est à cette époque qu'ils commencèrent à devenir puissans. Nicomède I. régnoit alors , & son règne a été long.

La puissance des rois de Cappadoce est de la même époque. Auparavant ils étoient sous la domination des Perses. Le premier dont l'histoire fait mention est un Pharnace à qui Cyrus avoit donné ce royaume. Ainsi que les rois de Bithynie , ceux de Cappadoce ont pris peu de part à la guerre de Syrie.

En Egypte Ptolomée Soter , fils de Lagus , a conservé sur le trône l'amour de la simplicité & l'éloignement du faste. Philadelphe eut aussi des vertus. Il protégea les arts & le commerce. Il répandit l'abondance dans ses états. Mais il s'amollit dans le luxe , & il flétrit les commencemens de son règne par la mort de Démétrius de Phalère. Démétrius avoit conseillé à Soter de laisser la couronne à l'aîné de ses fils.

Ptolémée Evergète aima les lettres , attira les savans & agrandit ses états. Ses successeurs furent des ames lâches , livrées aux débauches & aux forfaits.

Les Gaulois venoient de s'établir dans la Thrace lorsqu'Antiochus , qui succédoit sur le trône de Syrie à Séleucus , déclara la guerre à Nicomède I , roi de Bithynie. Ni-

258 HISTOIRE ANCIENNE:
comède ouvrit l'Asie aux Gaulois, qu'il appela
à son secours ; & Antiochus remporta sur
eux une victoire qui lui fit donner le sur-
nom de Soter ou de Sauveur. Les Gaulois
cependant restèrent maîtres d'une partie de
l'Asie mineure , qu'on a nommé Gallogrèce,
ou Galathie , & Nicomède ajouta de nou-
velles provinces à son royaume.

A la mort de Philétère , Antiochus Soter
ayant voulu s'emparer de Pergame , Eumène
le vainquit près de Sardes , & lui enleva aussi
plusieurs provinces. Comme la Macédoine &
la Thrace étoient exposées à des révolutions
continuelles , les rois de Bithynie & de Per-
game avoient encore plus de facilité à faire
des conquêtes dans les parties de l'Asie mi-
neure qui avoient appartenu à Lyfimaque.

Ainsi , de quatre monarchies formées par
les successeurs d'Alexandre , celle de Thrace
ne subsistoit déjà plus ; celle de Macédoine
se soutenoit à peine , & celle de Syrie , qui
paroissoit la plus puissante , commençoit à
se démembrer. Dans ces circonstances , An-
tiochus Soter arma sans succès contre l'E-
gypte. Il vouloit soutenir Magas , gouver-
neur de la Cyrénaïque & de la Libye , qui
s'étoit soulevé contre Philadelphie. Cette
guerre continua sous son fils Antiochus , au-

quel les Milésiens donnèrent le surnom de *Théos*, ou *Dieu*. Mais pendant que ce prince rassembloit toutes ses forces contre l'Égypte, Arsace, homme d'une basse naissance, souleva les Parthes, & jeta les fondemens d'un nouvel empire. Ses successeurs ont été nommés Arsacides. Peu d'années après, Théodote, gouverneur de la Bactriane, prit le titre de roi. D'autres gouverneurs se soulevèrent à son exemple, & Antiochus perdit toutes les provinces au-delà du Tigre. Il fit alors la paix avec Philadelphie, dont il épousa la fille Bérénice.

Mais Laodice, sa sœur & sa femme qu'il avoit répudiée, l'empoisonna, mit sur le trône Séleucus II, son fils aîné, surnommé Callinicus ou victorieux, & se hâta de faire périr Bérénice & un fils que cette princesse avoit eu d'Antiochus Théos. Ptolémée Evergète, qui montoit alors sur le trône, arma pour venger la mort de sa sœur. Il conquiert plusieurs provinces, il fit mourir Laodice, & il eût détroné Séleucus, si une sédition ne l'eût pas forcé à revenir dans ses états. Avec un butin immense, il remporta les idoles que Cambyse avoit autrefois enlevées à l'Égypte, & il les replaça dans leurs anciens temples. Ce fut à cette occasion que les Égyptiens

lui donnèrent le surnom d'Evergète, c'est-à-dire, bienfaiteur.

Antiochus, surnommé Hiérax, oiseau de proie, commandoit dans l'Asie mineure. Il arma sous prétexte de donner des secours à Séleucus son frère, qu'il vouloit détrôner. Le roi de Syrie ayant découvert ses desseins, fit la paix avec l'Egypte, marcha contre lui, & fut vaincu près d'Ancyre en Galatie.

Les Gaulois qui servoient dans l'armée d'Antiochus se soulevèrent; & ce prince, bien loin de recueillir le fruit de sa victoire, continua la guerre sans succès & périt enfin, après avoir erré de province en province. Eumène, qui profita de ces troubles, recula ses frontières, & Attale, qui lui succéda & qui prit le premier le titre de roi de Pergame, poussa ses conquêtes jusqu'au mont Taurus. Sur ces entrefaites, Séleucus ayant tourné ses armes contre Arsace, qui lui avoit enlevé l'Hyrkanie, perdit une grande bataille, dans laquelle il fut fait prisonnier. Il mourut quelques années après chez les Parthes.

Il eut pour successeur son fils Séleucus III, auquel on donna le surnom de Géraunus ou de Foudre, quoiqu'il eût un corps foible & un esprit plus foible encore. Ce prince eût perdu la couronne, si Achéus, son oncle ma-

ternel, n'eût pris les rênes du gouvernement. Il le conduisit contre Attale, & il avoit recouvré toutes les provinces que ce roi avoit enlevé à Callinicus, lorsque Séleucus mourut empoisonné. Achéus punit les coupables, refusa le trône qui lui fut offert par l'armée, & le conserva au frère du dernier roi, Antiochus le Grand. Trois ans après mourut Evergète, auquel succéda son fils Ptolémée, surnommé Philopator, c'est-à-dire, qui aime son père.

Nous voici aux événemens contemporains, aux préparatifs d'Annibal pour passer en Italie. C'est le tems où trois jeunes souverains commencèrent à gouverner les trois principales monarchies; Philippe, la Macédoine: Antiochus III, la Syrie: Ptolémée Philopator, l'Egypte. Nous avons vu comment Philippe livra la Grèce aux Romains: il nous reste à considérer la conduite de Philopator & d'Antiochus.

Leurs monarchies, formées des débris d'un empire qui ne pouvoit subsister, ont eu dès leurs fondateurs tous les vices qui préparent la chute des états. Aux révolutions qu'a éprouvées la Syrie, nous voyons quelle étoit sa foiblesse. Si l'Egypte s'est mieux conservée, c'est que jusqu'à Philopator ses sou-

verains ont eu quelques vertus. D'ailleurs les Egyptiens & les Syriens étoient également amollis ; & les Macédoniens , confondus parmi eux , avoient pris leurs mœurs.

Ces deux monarchies , également foibles , ne se défendoient l'une contre l'autre que parce qu'elles étoient chacune dans l'impuissance de conquérir. L'Egypte n'avoit à redouter que les Séléucides , & par cette raison , elle se maintenoit mieux. La Syrie , au contraire , étoit entourée d'ennemis. Puissans par les provinces qu'ils lui avoient enlevées , tous se faisoient craindre à la fois ; parce que pour se conserver , tous avoient le même intérêt à se réunir contr'elle.

Incapable de soins , Philopator laissoit le gouvernement du royaume à Sosibe , ministre qui avoit des vices & des talens , & qui faisoit servir à son ambition les foiblesses de son maître. Jamais cour ne fut plus corrompue. Les honneurs étoient prostitués ; les forfaits paroissoient des titres à la faveur ; & le souverain donnoit lui-même l'exemple de la scélératesse. Il fit mourir Magas son frère , Bérénice sa mère , Arsinoé sa sœur & sa femme : on l'accuse d'avoir empoisonné Evergète son père. Mais il est inutile de compter les victimes que ce monstre immoloit à sa rage.

Hermias, mis en place par Séléucus Céraunus, gouvernoit la Syrie. Cruel, lâche, ignorant, tout son art étoit de se rendre nécessaire en flattant les goûts du prince, de l'entourer de ses créatures, & de fermer tout accès aux hommes de mérite. Les courtisans corrompus lui étoient vendus par les graces qu'ils en avoient reçues, ou qu'ils en attendoient; les autres redoutoient son crédit.

La haine qu'on avoit pour cet homme occasionna des soulèvemens. Alexandre & Molon, deux frères, dont l'un avoit le gouvernement de la Perse, & l'autre celui de la Médie, armèrent contre Antiochus, sous prétexte d'armer contre le ministre. Ils comptoient sur l'incapacité d'Hermias. Cette révolte arriva la quatrième année du règne d'Antiochus, lorsque ce prince se proposoit de déclarer la guerre au roi d'Egypte.

Alexandre & Molon n'étoient que depuis trois ans dans leurs gouvernemens. Ils ne pouvoient pas y être encore bien affermis; & il y avoit lieu de présumer que si le roi marchoit contr'eux, les peuples à son approche les abandonneroient. C'est ce que pensoit Epigène, sujet fidèle & capitaine expérimenté. Mais Hermias, qui craignoit de se compromettre dans cette expédition,

l'accusa de vouloir livrer Antiochus aux rebelles. Il conseilla donc au roi de charger de cette guerre quelques-uns de ses généraux, & de marcher lui-même contre Philator. Il comptoit le conduire à des succès plus assurés, & de gagner sa confiance de plus en plus.

Mais les généraux qu'il employa ayant été vaincus dans plusieurs combats, Alexandre & Molon se rendirent maîtres de la Babylonie & de la Mésopotamie. Leurs progrès ne furent pas une raison pour Epigène de changer d'avis. Au contraire, il représenta qu'il étoit plus nécessaire que jamais que le roi se montrât à la tête des armées qu'on enverroit contr'eux. Comme Antiochus en fut convaincu lui-même, Hermias cessa de s'y opposer. Il feignit même de se réconcilier avec Epigène; mais ce fut pour le perdre plus sûrement. Bientôt après, il lui supposa des intelligences avec les rebelles, & le fit mourir. Tout le public savoit combien cette condamnation étoit injuste; mais personne n'osoit parler contre le ministre.

Antiochus eût le succès qu'Epigène lui avoit promis. Alexandre & Molon, abandonnés de leurs troupes, se tuèrent l'un & l'autre, & toutes les provinces se soumi-
rent.

rent. On s'apperçut pendant cette campagne que le roi commençoit à souffrir impatiemment la dépendance où il étoit d'Hermias. A ce changement qui se faisoit en lui, on jugea que la haine prenoit la place de la confiance, & que par conséquent son ame s'ouvreroit facilement aux soupçons. Hermias se rendoit suspect lui-même. Toute sa conduite déceloit une ambition qui n'étoit pas encore satisfaite, & le public le croyoit capable d'attenter à la vie du roi. Il paroissoit néanmoins difficile & dangereux de parler : car jusqu'alors le ministre étoit seul écouté, & il immoloit à sa vengeance tous ceux qu'il jugeoit lui être contraires. Ce fut le médecin d'Antiochus qui perdit Hermias. L'accès qu'il avoit auprès de ce prince lui permit de saisir le moment où il pouvoit parler sans danger, & il parla. Le roi crut devoir pour sa sûreté faire assassiner son ministre.

Lorsqu'Antiochus eut rétabli l'ordre dans l'Orient, il déclara la guerre à Philopator. En une campagne, il recouvra entièrement la Céléfyrie, que Ptolomée Evergète avoit enlevé à Séleucus Callinicus. L'Egypte paroissoit s'ouvrir à lui, & elle étoit sans défense. Sosibe entama une négociation.

L'art d'avancer les négociations, c'est de négocier en marchant à l'ennemi. Celle-ci n'étoit qu'un artifice de la part de Sofibe. Elle n'avança point, & Antiochus ne recommença la guerre que lorsque les Egyptiens s'y furent préparés. Il n'avoit que deux chemins pour pénétrer en Egypte : l'un par des déserts impraticables, parce qu'ils sont sans eau & sans fourrages : l'autre par les défilés du mont Liban, & par des places maritimes qui étoient sous la puissance de Philopator. Son armée de terre prit cette route, & sa flotte la soutenoit.

Sofibe, qui avoit prévu ce plan, avoit également deux armées ; une sur terre pour défendre les défilés, & une sur mer pour repousser la flotte ennemie. Nicolas commandoit la première, & Périgène la seconde.

Nicolas étoit campé entre la mer & le mont Liban, dans un chemin étroit, le seul par où l'ennemi pouvoit passer. Dans cette position, tout dépendoit pour les Egyptiens, comme pour les Syriens, du succès d'un combat naval, parce que les deux armées ne tiroient leur subsistance que de la mer. Antiochus jugea devoir former en même tems plusieurs attaques, persuadé que si une lui réussissoit, elle feroit réussir les autres. Ainsi, pendant

que l'action s'engageoit sur mer, un corps de troupes marcha contre les défilés, un autre chargea l'ennemi qui étoit au pied du mont Liban, un troisième entreprit de s'ouvrir un chemin par les hauteurs, & le roi resta dans un lieu d'où il voyoit les quatre combats, prêt à porter des secours par-tout où ils seroient nécessaires. Il vainquit. Plusieurs gouverneurs lui livrèrent leurs places; il soumit toute la Samarie, l'Arabie se souleva en sa faveur; & après avoir assuré ses conquêtes, il vint prendre ses quartiers d'hiver à Ptolémaïs.

L'année suivante, Sosibé arracha Ptolémée à la mollesse, & le mit à la tête de l'armée. Les deux rois se rencontrèrent dans les plaines de Raphia. Les Syriens, plus aguerris, avoient encore l'avantage du nombre. Mais Antiochus ne fut pas le même qu'aux défilés du mont Liban. Il parut craindre d'en venir aux mains. Les Egyptiens, qui eurent le tems de se rassurer, demandèrent à être conduits à l'ennemi, & remportèrent la victoire. Le roi de Syrie fit la même faute que Machanidas.

Il y avoit deux ans qu'Achéus s'étoit révolté, parce que ses ennemis, qui entouraient le roi, l'avoient rendu suspect, &

ne lui permettoient pas de se justifier. Antiochus craignit que le mauvais succès de ses armes n'enhardît d'autres gouverneurs à se soulever, & que pendant qu'il continueroit de faire la guerre au roi d'Egypte, Achéus ne s'affermît dans son gouvernement. C'est pourquoi il se hâta de demander la paix; & quoiqu'après sa défaite il fût encore supérieur en force, il rendit à Philopator toutes les provinces qu'il avoit conquises.

Attale arma pour Antiochus, parce qu'il étoit avantageux pour les rois de Pergame que les provinces de l'Asie mineure fissent partie d'une grande monarchie, sur laquelle il paroïssoit plus facile d'en faire la conquête que sur un prince particulier. Trop foible pour tenir la campagne, Achéus se renferma dans Sardes, & s'y maintint pendant plus d'un an. Mais ayant été trahi, il fut livré au roi de Syrie, qui lui fit trancher la tête.

Pendant cette guerre, Arsace II, fils du fondateur de l'empire des Parthes, entra dans la Médie, & s'en rendit maître. Il importoit d'autant plus de recouvrer cette province, qu'elle étoit une des plus considérables de la monarchie; mais il paroïssoit

difficile d'en chasser les Parthes. Antiochus néanmoins les chassa. Il avoit d'abord résolu de recouvrer aussi la Bactriane, qu'Euthydème avoit enlevée au fils de Théodote : cependant il reconnut ce prince pour roi, & fit alliance avec lui. Il parcourut ensuite les autres provinces orientales, & il y rétablit son autorité. Après sept ans que durèrent ces expéditions, il revint à Antioche. Ce fut alors qu'on lui donna le surnom de Grand. Il s'étoit en effet conduit avec autant de prudence que de courage.

L'année suivante mourut Philopator. Ce prince, livré à la débauche, avoit usé par son intempérance un corps vigoureux & robuste. Agatoclia, musicienne qu'il aimoit, & Agatocle frère de cette femme le gouvernoient depuis quelques années. Odieux l'un & l'autre au peuple, ils osèrent aspirer à la régence : ils furent massacrés avec toute leur famille.

Philopator laissoit la couronne à son fils Ptolémée Epiphane ou l'illustre. Ce prince n'avoit que cinq ans. Antiochus & Philippe s'unirent pour le dépouiller. En deux campagnes, le roi de Syrie conquit la Céléfyrie & la Palestine. Philippe devoit avoir pour son partage la Carie, la Lybie, la Cyré-

naïque & l'Égypte. Mais les guerres qu'il eut avec les Rhodiens & avec Attale ne lui permirent pas de tourner ses armes contre Epiphane.

Dans cette conjoncture, le conseil du jeune roi d'Égypte eut recours à la protection des Romains. Ils acceptèrent la régence du royaume, & ils confièrent l'éducation du jeune prince & l'administration des états à Aristomène, Acarnanien, qui avoit vieilli à la cour d'Égypte.

Quelques années après, Antiochus considérant les progrès des Romains dans la Macédoine, jugea que l'alliance de Philippe lui seroit d'un foible secours. Il abandonna donc ses desseins sur l'Égypte; & formant d'autres projets, il résolut de recouvrer toutes les provinces que Séleucus avoit conquises sur Lyfimaque. C'étoit armer tout-à-la-fois contre le roi de Pergame, contre Philippe, & contre des villes libres, qui étoient sous la protection des Romains, ou qui s'y mettroient aussi-tôt qu'elles seroient menacées. Avant de s'engager dans cette guerre, il voulut s'affurer de ses voisins. Dans cette vue, il maria sa fille Cléopatre avec Epiphane, & il rendit à ce prince la Céléfyrie & la Palestine. Il donna une autre

de ses filles à Ariarathe , roi de Cappadoce. Eumène , qui venoit de succéder à Attale , refusa son alliance.

Antiochus se rendit maître d'Ephèse & de plusieurs autres villes de l'Asie mineure ; & pendant qu'une partie de ses troupes assiégeoit Smyrne & Lampsaque , deux villes libres qui implorèrent la protection des Romains , il passa l'Hellespont , & conquit toute la Chersonèse de Thrace. Il y donna audience aux ambassadeurs que Rome lui envoya. Cette république exigeoit qu'il abandonnât ses dernières conquêtes , & qu'il cessât de former des entreprises sur les peuples qu'elle protégeoit. Elle n'obtint rien.

C H A P I T R E V I I I.

De la guerre de Syrie.

LE roi de Syrie avoit passé l'hyver à Antioche. Au printems , il vint à Ephèse , où Annibal arriva presqu'aussi-tôt. Ce général cherchoit un asyle contre les Romains qui le poursuivoient. Antiochus , jusqu'alors incertain sur la conduite qu'il tiendrait à Rome , ne balançoit plus. Avec Annibal , il se crut assuré de vaincre , & il employa cette

année & la suivante aux préparatifs de la guerre.

Il sembloit que sous ce roi la monarchie eût recouvré une partie de sa puissance. Mais les ennemis qu'il alloit combattre étoient bien différens de ceux qu'il avoit vaincus ; & s'il ne comptoit sur des succès que parce qu'il en avoit eu , sa confiance pouvoit lui être funeste.

S'il attendoit les Romains en Asie , ou s'il se bornoit à tourner ses armes contre la Grèce , Rome , sans presque faire usage de ses forces , pouvoit l'accabler du poids de ses alliés. En Italie , au contraire , elle paroissoit épuisée : elle n'y avoit que des alliés épuisés comme elle : & Antiochus pouvoit lui-même trouver des alliés dans les Gaulois. La république n'étoit donc nulle part plus foible qu'en Italie. D'après ces considérations , persuadé qu'on ne vaincroit Rome que dans Rome , Annibal demandoit au roi cent galères , dix mille hommes de pied & mille chevaux ; & pendant qu'avec cette flotte il aborderoit en Italie , où il se flattoit de susciter bien des affaires aux Romains , il vouloit qu'Antiochus conduisît une puissante armée dans la Grèce , d'où il menaceroit de marcher contre Rome.

Le roi approuvoit ce plan. Cependant, comme la guerre n'étoit pas encore déclarée, on paroissoit de part & d'autre vouloir entrer en négociation, & les ambassadeurs du sénat arrivèrent en Asie. Mais ils repartirent sans avoir rien conclu. Ils n'avoient eu d'autre dessein que d'observer les préparatifs qui se faisoient. On dit qu'un d'eux, P. Villius, réussit à rendre Annibal suspect, parce qu'il affecta de le voir beaucoup. Il est vrai que ce général ne fut plus consulté, ou que du moins on ne fit rien de ce qu'il conseilloit. Antiochus craignit sans doute de partager avec lui la gloire du succès; & cette raison, à laquelle ses courtisans applaudissoient, fut suffisante pour lui faire rejeter le plan qu'il avoit d'abord approuvé.

Il renonçoit donc à porter la guerre en Italie, & il se proposoit la conquête de la Grèce, qu'il regardoit comme assurée. Thoas, qui lui fut envoyé par les Etoliens, le confirma dans cette résolution. Il lui représenta que toute la Grèce l'attendoit; qu'elle étoit sans défense; que les Etoliens, qui l'avoient ouverte aux Romains, la lui livroient. Il le pressa si fort, qu'Antiochus, sans attendre les troupes qui lui arrivoient d'Orient, partit avec dix mille hommes de pied & cinq cent

chevaux, laissant derrière lui Lampsaque ; Troas & Smyrne, trois places dont il auroit dû se rendre maître avant de passer en Europe. Il avoit compté sur Nabis & sur Philippe. Le premier venoit de mourir : le second se joignit aux Romains, à qui Ptolémée, Massinissa & les Carthaginois offrirent des secours d'hommes, de vivres & d'argent.

Comme les Grecs ne payoient point d'impôts & qu'ils n'avoient reçu garnison dans aucune de leurs villes, ils ne comprenoient pas qu'Antiochus fût venu pour les délivrer. D'ailleurs, il avoit été appelé par les Etoiliens, qui leur étoient odieux, & il avoit trop peu de forces pour inspirer quelque confiance. Il voulut engager dans son alliance les Achéens & les Béotiens. Les premiers lui déclarèrent la guerre, les autres lui répondirent que lorsqu'il seroit en Béotie, ils délibéreroient sur le parti qu'ils auroient à prendre. Il venoit d'échouer dans une tentative qu'il avoit fait sur Chalcis. Une première expédition mal concertée ne donnoit pas de la réputation à ses armes. Peu après cependant une faction lui livra cette place, & il se rendit maître de toute l'Eubée.

Il étoit à Démétriade, dont les Etoiliens s'étoient emparés. Il y délibéra sur les opé-

rations de la campagne suivante. Annibal insista sur la nécessité de détacher Philippe de l'alliance de la république. En effet, si le roi de Macédoine avoit pendant plusieurs années soutenu seul tout le poids de la guerre contre les Etoliens & les Romains, il paroïssoit que la Grèce s'ouvriroit difficilement aux légions, si Antiochus & Philippe se réunissoient, lorsqu'ils avoient pour eux les Etoliens, à qui Rome devoit ses victoires. Au reste, Annibal persistoit toujours dans son premier plan de porter la guerre en Italie; & il demandoit qu'Antiochus se hâtât de faire venir toutes ses flottes & toutes ses troupes. Ses conseils ne furent pas suivis.

Après avoir pris quelques places en Thessalie, Antiochus alla passer l'hiver à Chalcis. Il y épousa la fille de son hôte : il y donna des fêtes, & il oublia les Romains.

Cependant le consul Manius Acilius, parti de Rome avec vingt mille hommes de pied, deux mille chevaux & quinze éléphants, joignit Philippe dans la Thessalie, & se rendit maître de toutes les places dans lesquelles le roi de Syrie avoit laissé garnison. Antiochus n'avoit pas encore reçu les troupes qu'il attendoit d'Asie, & les Etoliens ne lui

ramenèrent que quatre mille hommes. Réduit à défendre les défilés des Thermopiles, il campa au même endroit où les Spartiates avoient autrefois combattu contre les Perses. Les Romains passèrent par les mêmes sentiers par où Xerxès & Brennus après lui s'étoient ouvert un passage. Le roi de Syrie fut défait, s'enfuit à Chalcis, où il ne ramena que cinq cent hommes, repartit pour l'Asie, & toute l'Eubée se soumit au consul.

Après la seconde guerre punique, ce fut une grande entreprise pour les Romains de passer dans la Grèce, & le peuple s'opposa d'abord à cette nouvelle guerre. Mais quand Philippe eut été humilié, quand les Grecs, qui se croyoient libres, furent en effet asservis, & quand Antiochus eut été chassé honteusement; le passage en Asie devenoit d'autant plus facile, que la république n'avoit à faire que la moindre partie des frais de la guerre. Elle armoit pour elle Philippe, Eumène, les Rhodiens, & il ne lui falloit que quelques victoires pour assujettir l'Orient.

Antiochus cependant croyoit n'avoir rien à craindre, parce qu'il laissoit la mer entre les Romains & lui, & il fallut qu'Annibal lui ouvrît les yeux sur le danger qui le menaçoit. Alors songeant à fermer l'Hellespont,

il fortifia Lyfimachie, Sestos, Abyde & plusieurs autres places, & il se hâta de rassembler toutes ses forces. Il étoit tems : car la flotte des Romains, qui paroissoit déjà, remporta bientôt après une victoire. Cette action termina la campagne.

L. Cornélius Scipio, nommé consul, obtint le département de la Grèce, parce que son frère, Scipion l'Africain, offrit de servir sous lui en qualité de lieutenant. Le sénat lui permit de passer en Asie, s'il jugeoit que le bien de la république le demandât.

Jusqu'alors les Etoliens avoient demandé la paix sans pouvoir l'obtenir. Les deux Scipions, qui vouloient marcher contre Antiochus, leur accordèrent une trêve de six mois. L'armée romaine traversa la Macédoine. Philippe se fit un devoir de fournir aux troupes tout ce qui leur étoit nécessaire. Ce prince, qui ne pouvoit plus se relever, se flattoit d'obtenir au moins quelques-unes des places qu'on enlèveroit aux Etoliens & au roi de Syrie. Dès que les ennemis de la république crurent pouvoir s'agrandir en armant pour elle, tous armèrent les uns contre les autres, & tous furent subjugués.

Antiochus ouvrit la campagne par une victoire navale, que Polyxénidas remporta

sur les Rhodiens. Mais ceux-ci ayant équipé une nouvelle flotte battirent Annibal, qui amenoit de Phénicie à Ephèse une escadre de trente-sept vaisseaux. Ils le poussèrent dans le port de Mégiste, où ils le tinrent bloqué. Bientôt après la flotte de Polixénidas fut battue par celle des Romains; & les Syriens abandonnèrent l'empire de la mer.

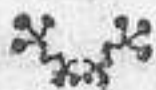
Alors au lieu de défendre l'Hellespont, Antiochus retira de Lyfimachie & des autres villes toutes les troupes qu'il y avoit mis en garnison. Ces places, qui auroient pu soutenir de longs sièges, il les livra avec toutes les munitions qu'il y avoit amassé. Les Romains, qui se trouvèrent dans l'abondance, passèrent en Asie sans obstacle, & vainquirent à Magnésie. Le roi n'obtint la paix qu'en abandonnant tout ce qu'il possédoit en Europe & en Asie en-deçà du mont Taurus. Annibal & Scipion l'africain ne se trouvèrent pas à la bataille: le premier étoit encore à Mégiste, & le second étoit malade à Elée.

Eumène, en considération des services qu'il avoit rendu, obtint du sénat la Lycaonie, les deux Phrygies, la Nysie & la Chersonèse. On donna aux Rhodiens une partie de la Carie & de la Pisidie. On dé-

clara libres toutes les villes qui l'avoient été avant la bataille de Magnésie, & on nomma dix commissaires pour régler sur les lieux les intérêts de ces villes & ceux des alliés. L. Scipion prit le surnom d'asiatique, & son triomphe surpassa en magnificence tous ceux qu'on avoit vu jusqu'alors.

Le consul Cn. Manlius, qui prit après lui le commandement, défit & soumit les Gaulois, nommés *Gallo-grecs*, qui jusqu'alors avoient mis à contribution presque toute l'Asie mineure. Il condamna Ariarathe, roi de Cappadoce, à payer deux cent talens, parce qu'il avoit donné du secours au roi de Syrie. Mais en considération d'Eumène, qui épousa la fille de ce prince, le sénat remit une partie de cette somme : il accorda à Ariarathe le titre d'allié & d'ami du peuple romain.

Manlius, à la fin de son consulat, quitta l'Asie, & ramena les légions. Il eut de la peine à obtenir le triomphe, parce qu'il avoit fait la guerre aux *Gallo-grecs* sans y être autorisé. La même année on accorda la paix aux Etoliens.



 CHAPITRE IX.

Jusqu'à la seconde guerre de Macédoine.

PAR le traité que les Romains conclurent avec Antiochus, non-seulement ils lui enlevèrent plusieurs provinces, ils lui ôtèrent encore le droit de la guerre, comme ils l'avoient ôté aux Carthaginois. Il livra tous ses vaisseaux : on ne lui laissa que dix petits bâtimens ; & on lui marqua les limites, au-delà desquelles il ne lui seroit pas permis de naviger.

Il lui étoit défendu d'avoir des éléphants, de s'allier avec les alliés de la république, & de faire chez eux des levées de soldats. Si quelque peuple allié des Romains armoit contre lui, il pouvoit repousser la force par la force : mais il devoit se borner à la défensive, & on lui interdisoit toute conquête. Or, tous ses voisins étoient alliés des Romains, ou le deviendroient lorsqu'ils lui déclareroient la guerre : tous pouvoient donc l'attaquer impunément, & il ne lui restoit d'autres ressources que de porter ses plaintes au sénat qui devenoit son juge.

Enfin on le condamna à payer, en douze

ans & en douze paiemens égaux, douze mille talens. Ce tribut, qui épuisoit ses finances, achevoit de le mettre hors d'état de faire la guerre. Comme il n'avoit pas même de quoi faire le premier paiement, il pilla un temple de Bélus, & il fut assommé par le peuple avec toute sa suite. Il eut pour successeur son fils Séleucus Philopator.

Les rois de Pergame, de Bythinie, de Cappadoce & d'Égypte, intéressés à l'humiliation des Séleucides, assuroient la domination des Romains sur la Syrie; & comme alliés de la république, ils lui étoient soumis eux-mêmes, parce qu'ils ne pouvoient être puissans qu'autant qu'ils restoient dans son alliance. Ainsi Rome commandoit à tous, quoiqu'elle n'eût en Asie ni places, ni troupes. Cette puissance, qui livroit à l'avidité des Romains toutes les richesses de l'Orient, est l'époque de la décadence des mœurs. On commence à s'en appercevoir aux dissensions qui s'élevèrent. Scipion l'africain fut accusé d'avoir vendu la paix au roi de Syrie. Si cette calomnie, démentie par le caractère de Scipion & par l'état où Antiochus avoit été réduit, parut avoir quelque fondement, il falloit qu'il y eût dès-lors bien des Romains capables de malversation.

Depuis quelques années, les sénateurs assistoient aux spectacles dans un lieu séparé. Cette distinction, établie pour la première fois sous le second consulat de Scipion l'africain, l'an de Rome 560, déplut au peuple. On se plaignit des censeurs qui l'avoient approuvée. Ce grand homme à qui, lorsqu'il triompha de Carthage, on avoit voulu prodiguer des honneurs extraordinaires, & qui les avoit tous refusés, vit que ses services étoient oubliés, & que le peuple, qui passe subitement de l'enthousiasme à l'indifférence, se plait à humilier ceux qu'il a élevé. Ce fut là la vraie cause de l'accusation intentée contre lui. Ses ennemis crurent avoir trouvé le moment de se venger de la considération dont il jouissoit.

Parmi eux étoit M. Porcius Cato. Il s'étoit déclaré ouvertement contre lui dès le tems qu'on porta la guerre en Afrique. Uni alors avec Fabius, il désapprouvoit hautement cette entreprise; & depuis, quoiqu'elle eût réussi, il ne cessa d'outrager Scipion. C'étoit un homme nouveau qui avoit eu de la peine à se faire remarquer, & qui cherchoit à se faire une réputation, en déchirant la réputation des premiers citoyens. Il est vrai qu'il étoit simple dans sa manière de vivre, &

rigide jusqu'à l'excès; & il jouissoit de la considération qu'on obtient toujours quand, avec une conduite qui affiche les anciennes mœurs, on déclame contre les mœurs qui se corrompent. Mais quelles qu'aient été ses vertus, il a été jaloux d'un grand homme, & ce vice flétrit les vertus mêmes. Ce fut à sa sollicitation que deux tribuns, nommés l'un & l'autre Q. Pétilius, citèrent Scipion devant le peuple.

Le hasard fit que le jour où Scipion comparut étoit celui qu'Annibal avoit été vaincu à Zama. Il n'eut pas à se justifier. *Romains*, dit-il, *à pareil jour je vainquis Annibal, & soumis Carthage: allons en rendre graces aux dieux.* Il monte alors au Capitole, & tout le peuple le suit. Il triomphoit des tribuns. Mais prévoyant que leurs poursuites recommenceroient, il se retira à Litterne, bien déterminé à ne prendre plus aucune part aux affaires publiques.

Il y étoit à peine qu'il fut encore cité. Un des tribuns, Tib. Sempronius Gracchus, quoique son ennemi, fit cesser cette procédure. Plus généreux que Caton, il représenta combien elle étoit humiliante pour le peuple même. Ce procédé lui mérita l'estime des honnêtes gens, & quelques années après,

il épousa la fille de Scipion, Cornélia, qui fut la mère des Gracques.

Les Pétilius ne se défistèrent pas. Ils cessèrent, à la vérité, d'attaquer personnellement Scipion l'africain: mais ils demandèrent qu'il fût informé en général contre tous ceux qui avoient reçu de l'argent d'Antiochus. Caton, qui les faisoit agir, harangua lui-même le peuple à ce sujet, & la loi passa. Mais le préteur, chargé par le sénat de faire les informations nécessaires, devint l'objet de la haine publique; parceque, sans avoir trouvé aucun indice de péculat, il condamna Scipion l'asiatique à restituer au trésor public une somme à laquelle tous ses biens ne suffirent pas. Un peuple est déjà bien corrompu quand on porte à son tribunal des affaires de cette espèce, & quand ces accusations tombent sur des citoyens qui ne sont pas coupables, il doit se corrompre encore; car il s'accoutume à regarder comme autant de calomnies les malversations dont on accuse ceux-mêmes qui en commettent, & on s'en prévaut.

Les comices, qui se tinrent pour l'élection des censeurs, firent cesser ces procédures scandaleuses, parce qu'ils donnèrent lieu à de grandes brigues. Caton s'étoit mis sur les rangs.

Une dignité qui mettoit la condition des citoyens à la disposition de ceux qui l'exerçoient paroiffoit réservée pour la noblesse, c'est-à-dire, pour les patriciens ou pour des plébéiens dont la famille avoit été illustrée par des magistratures curules. Les nobles, indignés de voir Caton parmi les candidats, se réunirent pour lui donner l'exclusion. Les citoyens riches, qui commençoient à goûter le luxe, ne vouloient pas d'un censeur qui affichoit l'austérité; & plusieurs qui l'avoient offensé, craignoient de se voir sous l'autorité d'un homme qui n'oublioit pas les offenses. Mais le luxe des grands étoit odieux au peuple, qui ne le partageoit pas; & la haine qu'ils montroient pour Caton lui assuroit la faveur de la multitude. Non-seulement il obtint la censure; il désigna même parmi les patriciens celui qu'il vouloit pour collègue, & on lui donna, comme il le demandoit, L. Valérius Flaccus. Il s'acquittoit envers lui: car c'est Valérius qui l'avoit fait connoître, & qui lui avoit ouvert l'entrée aux honneurs. Il le fit prince du sénat. Il chassa de ce corps plusieurs sénateurs: il ôta le cheval à Scipion l'asiatique: & il mit de grosses impositions sur toutes les choses de luxe. Cette censure a été célèbre par la sévérité des censeurs.

Pendant que ces choses se passoient à Rome, la Grèce & la Macédoine offroient d'autres scènes. Philippe comparoiffoit devant des commissaires, que la république avoit envoyés pour juger des plaintes que faisoient contre lui Eumène, les Thessaliens & d'autres peuples. Il s'agissoit surtout de quelques places que le roi de Pergame prétendoit faire partie de la Chersonèse, qui lui avoit été donnée. Philippe, quoiqu'humilié, montra néanmoins assez de fermeté pour étonner les commissaires. Ils n'osèrent prendre sur eux de porter un jugement définitif, & ils renvoyèrent l'affaire au sénat.

J'ai dit qu'après la mort de Nabis, Philopémen réunit Sparte à la ligue des Achéens. Or il y avoit dans cette ville un parti qui étoit contraire à cette réunion. Il en porta ses plaintes au sénat, & le sénat avoit pour maxime de favoriser tous ceux qui lui portoient des plaintes. Il donna ses ordres en conséquence, & les commissaires les portèrent aux Achéens : mais les chefs de la république n'y eurent aucun égard : ils refusèrent de convoquer l'assemblée de la nation, & déclarèrent qu'on ne pouvoit rien changer à ce qui avoit été réglé au sujet des Spartiates.

Les commissaires retournèrent à Rome, où ils furent suivis des députés de toutes les puissances qui avoient à se plaindre ou à se justifier. Le sénat ordonna que Philippe évacuerait toutes les places qu'Eumène avoit revendiqué : il invita les Achéens à convoquer leur assemblée toutes les fois qu'on l'exigeroit : & il nomma une nouvelle commission dont Ap. Claudius fut le chef.

Sur ces entrefaites, Philippe eut la cruauté de se venger sur les habitans d'une des villes qu'il devoit évacuer. Cassandre les fit égorger par son ordre. On ne conçoit pas comment ce prince se portoit à une cruauté dont il ne pouvoit retirer aucun fruit ; & qui autorisoit les Romains à l'humilier de plus en plus. Appius ne lui dissimula pas qu'il connoissoit l'auteur de ce massacre ; & il lui ordonna d'envoyer Cassandre à Rome pour être interrogé. Le roi obéit. En même tems, il fit partir son fils Démétrius, qu'il jugeoit propre à faire recevoir ses justifications. Ce jeune prince qui avoit été en ôtage à Rome avoit mérité l'estime des Romains. Il y arriva seul. Cassandre mourut en chemin, & on accusa Philippe de l'avoir fait empoisonner.

Après avoir réglé les affaires de la Macédoine, les commissaires passèrent dans l'A-

chaïe. Lycortas, père de Polybe l'historien, étoit alors préteur. Pourquoi, leur demandoit-il, les Achéens, s'ils sont libres, ont-ils quelque compte à rendre au sénat ? Nous ne nous informons pas du traitement que vous avez fait à Capoue après l'avoir prise : de quel droit vous informez-vous du traitement que nous avons fait aux Spartiates après les avoir vaincus ? Appius, sans entrer dans aucune discussion, conseilla aux Achéens de prévenir les ordres de la république, & de faire d'eux-mêmes ce qu'elle ne commandoit pas encore. On sentit que ce conseil étoit un ordre, & on obéit.

L'humiliation des Achéens enhardit plusieurs villes à se retirer de la ligue, & le sénat s'applaudit des troubles qu'il avoit fait naître. Alors il affecta de n'y vouloir prendre aucune part, & il répondit aux plaintes des peuples du Péloponèse, qu'il ne vouloit plus se mêler de leurs affaires. Ces troubles enlevèrent Philopémen à la république d'Achaïe. La même année, Scipion l'africain mourut à Litterne, & Annibal en Bithynie.

Par le traité honteux qu'Antiochus fit avec les Romains, il s'étoit engagé à leur livrer Annibal. Ce général se refugia chez Prusias, roi de Bithynie, auquel il rendit de grands services

services dans une guerre contre Eumène. Les Romains le poursuivirent dans cet asyle, & Annibal, pour échapper à la trahison de son hôte, fut réduit à s'empoisonner.

Il y avoit encore dans toutes les villes des Achéens un parti qui se déclaroit hautement pour la liberté, & il y en avoit un autre qui ne connoissoit d'autres loix que les ordres du peuple romain. Le premier, auquel la multitude applaudissoit, attiroit à lui toute la considération: mais le second ne pouvoit manquer de prévaloir bientôt, si ceux qui le suivoient devenoient l'objet des bienfaits du sénat. *Tant que la considération sera le partage de ceux qui vous sont contraires, disoit aux sénateurs Callicrate, député des Achéens, & que vous n'accorderez pas des distinctions à ceux qui vous sont dévoués, ne comptez pas sur une obéissance prompte à vos ordres. Protégez donc ceux qui se déclarent ouvertement pour vous. Alors les chefs vous seront soumis, & ils vous soumettront les peuples.* Le sénat suivit ce conseil, & toutes les villes se remplirent de délateurs. Callicrate fut sans doute un des premiers dont la trahison fut récompensée. Il est étonnant que le sénat ait eu besoin que ce traître lui indiquât un

moyen qu'il auroit pu lui-même trouver facilement.

Démétrius ayant réconcilié son père avec les Romains, revint en Macédoine. Son retour dissipoit la crainte d'une nouvelle guerre, & paroïssoit assurer la paix pour long-tems. Seul fils légitime de Philippe, il devoit naturellement lui succéder. On ne doutoit pas que les Romains, qui l'estimoient, ne fissent valoir ses droits & ne donnaient l'exclusion à Persée, son frère aîné, qui étoit né d'une concubine, & qui passoit même pour supposé. Cependant Philippe voyoit avec inquiétude les marques de considération que son fils avoit reçu du sénat. Persée, qui démêla ces sentimens, eut soin de les entretenir. Il tendit à Démétrius des pièges que ce prince, sans artifice, ne fut pas éviter. Il mit dans ses intérêts ceux qui avoient le plus de part à la confiance du roi, & lorsqu'il eut répandu des soupçons sur la conduite de son frère, il suborna des témoins, & l'accusa de trahison. Philippe fit mourir Démétrius. Deux ans après, il reconnut l'innocence de ce prince, & il mourut lorsqu'il vouloit assurer le trône à Antigone, neveu d'Antigone Doson. Persée lui succéda.

CHAPITRE X.

De la seconde guerre de Macédoine & de ses suites.

PHILIPPE, lorsqu'il mourut, se préparoit secouer le joug des Romains. Persée renouvela l'alliance avec eux, parce qu'il songeoit d'abord à s'affermir sur le trône.

Un des projets de Philippe avoit été de donner le pays des Dardaniens, ennemis naturels de la Macédoine, aux Bastarnes, Gaulois sur les bords du Boristhène. Ces barbares, qui ne connoissoient ni l'agriculture, ni le commerce, portoient la guerre par-tout où le butin les appeloit. Ils s'étoient engagés à servir dans les armées du roi de Macédoine, & en même-tems ils devoient faire une irruption en Italie; ils étoient même déjà en chemin, lorsqu'ils apprirent la mort de ce prince, & ce contre-tems les dissipa. Une partie néanmoins tomba sur les Dardaniens. Ceux-ci députèrent à Rome, & accusèrent Persée d'avoir armé les Bastarnes.

Persée s'excusa sur ce que ce n'étoit pas lui qui avoit appelé ces barbares. Cependant il recherchoit l'alliance des Grecs; il avoit ou-

vert une négociation avec les Carthaginois ; & il refusa sous divers prétextes de donner audience aux ambassadeurs que le sénat lui envoya pour lui demander raison de sa conduite.

Dans le dessein d'engager le sénat à le prévenir, Eumène vint lui-même à Rome. Il représenta que le roi de Macédoine, outre le revenu immense qu'il tiroit de ses mines, avoit de grands trésors amassés par son père ; que ses arsenaux étoient remplis d'armes de toute espèce ; que son pays, réparé par une longue paix, fournissoit beaucoup de soldats ; qu'il avoit actuellement trente mille hommes de pied & dix mille chevaux ; qu'il étoit allié de Prusias, à qui il avoit donné sa sœur, & qu'il avoit épousé la fille de Séleucus ; que les Béotiens & les Etoliens s'étoient déclarés pour lui ; & que les Achéens lui feroient favorables, si les chefs de leur ligue n'étoient pas dévoués aux Romains.

Il vint encore à Rome des députés de toutes les puissances auxquelles la conjoncture présente donnoit de l'inquiétude, & après quelques négociations inutiles, le sénat déclara la guerre à Persée. Voyons quelles étoient les dispositions des différens peuples.

Séleucus Philopator avoit succédé à An-

Antiochus le grand son père. Ce prince, dans la onzième année de son règne, rappela son frère Antiochus, qui étoit en ôtage à Rome, & envoya en échange son fils Démétrius, âgé de douze ans. Aussi-tôt que Démétrius fut parti, Héliodore empoisonna le roi & usurpa la couronne. Ainsi finit Séleucus, prince méprisable, dont le règne peut être ignoré. Antiochus, instruit sur sa route de cette révolution, eut recours au roi de Pergame, qui l'établit sur le trône au préjudice de Démétrius. Il y avoit alors trois ans que Persée régnoit. Antiochus, surnommé Epiphane, plus méprisable encore que Séleucus, ne se distingua que par ses persécutions contre les Juifs.

En Egypte Ptolémée Epiphane, après un règne obscur de vingt-quatre ans, avoit laissé la couronne à son fils Ptolémée Philométor, prince encore mineur, dont le règne commença deux ans avant celui de Persée.

La Céléfyrie & la Palestine continuoient d'être un sujet de contestation entre la Syrie & l'Egypte. Philométor, livré à l'indolence & à la mollesse, avoit pour ministre un eunuque sans capacité, qui avoit été son gouverneur, & qui l'avoit rendu incapable de soins. Ce règne parut donc favorable à l'am-

bition d'Antiochus. Il est vrai que l'Égypte étoit sous la protection des Romains. Mais Antiochus ne présuinoit pas qu'ils entrepris- sent de le secourir, parce qu'il arma contre Philométor l'année même que Rome déclara la guerre à Persée. Croyant néanmoins de- voir ménager le sénat, il fit en même tems partir des ambassadeurs pour déclarer que ses forces étoient au service de la république. La guerre de Macédoine pouvoit être une diversion pour lui, & son intérêt deman- doit qu'elle occupât long tems les Romains. D'ailleurs, il n'y prit point de part, non plus que le roi d'Égypte.

Quant au roi de Pergame, il tint une conduite si équivoque, qu'il se rendit suspect aux Romains. On accusoit néanmoins le roi de Macédoine de l'avoir voulu faire assassi- ner : mais peut-être Eumène commençoit- il à craindre que la ruine de Persée n'en- traînât la sienne.

Prusias se proposoit d'être neutre, & d'attendre l'événement, comptant que le sénat ne le forceroit pas à prendre les armes contre le frère de sa femme. Quant au roi de Cappadoce, il suiyoit le parti d'Eumène son gendre.

Massinissa fournissoit aux Romains du bled,

des troupes & des éléphans : secours qu'il ne donnoit , que parce qu'il ne les pouvoit refuser , & il ne defiroit pas l'aggrandiffement des Romains. Leur politique mettoit alors des bornes à fon ambition ; & s'ils éprouvoient des revers en Macédoine , il se flattoit de subjuguer malgré eux toute l'Afrique.

Cotès , roi des Odryfes , peuples de Thrace , se déclaroient ouvertement pour le roi de Macédoine ; & Gentius , roi d'Illyrie , eût pris le même parti , mais il vouloit vendre fon alliance , & Perfée étoit trop avare pour l'acheter.

C'est ainsi que les rois , fans prévoir le danger qui les menaçoit , hâtoient la chute de Perfée , ou la voyoient avec indifférence. Les peuples , qu'on nommoit libres , jugeoient mieux de leurs intérêts. L'événement leur avoit appris que la liberté publiée aux jeux ifthmiques n'étoit qu'une vraie fervitude.

Si Perfée avoit fuccombé , les Romains , déjà maîtres de la Grèce , en devenoient les tyrans. Au contraire , ils se voyoient forcés à la protéger s'il étoit vainqueur ; & elle n'avoit rien à craindre du roi de Macédoine , trop foible pour l'affujettir.

La multitude , qui raisonne mal , mais qui sent fes besoins , se déclaroit dans toutes les

viles pour ce prince , & parloit de le secourir , sans juger de ses forces , ni de l'usage qu'elle en pouvoit faire. Parmi ceux qui la conduisoient , les uns pour lui plaire applaudissoient à son aveuglement ; les autres , vendus aux Romains , vouloient l'armer contre le roi de Macédoine. Les meilleurs esprits , voyant le danger sans favoir comment il seroit possible de le prévenir , faisoient des vœux pour Persée & attendoient l'événement.

Si ce monarque , moins avare , eût employé une partie de ses trésors à se faire des créatures dans toutes les villes ; s'il eût été capable d'éclairer les peuples & les rois sur leurs vrais intérêts ; s'il eût eu assez de génie , assez de courage , assez de probité pour mériter leur confiance , il auroit réuni des forces qui ne pouvoient rien séparément , il seroit devenu l'ame d'une ligue puissante , & il auroit mis les Romains hors d'état de faire de nouvelles conquêtes. Il n'étoit pas nécessaire d'armer contre eux tous les peuples ; il suffisoit qu'aucun n'armât pour eux : car ils ne pouvoient plus conquérir qu'avec les secours de leurs alliés.

Persée n'avoit aucune des qualités qu'exigeoit la conjoncture où il se trouvoit. Les

viles de la Grèce ne pouvant donc former une confédération, celles qui auroient osé les premières se déclarer pour lui, n'auroient fait que hâter leur ruine. Divisées d'ailleurs chacune par des factions, elles ne savoient à quoi se résoudre ; & on voit que dans cet état des choses les Romains n'avoient qu'à paroître pour les entraîner dans leur parti les unes après les autres.

Telles étoient leurs dispositions, lorsque Rome leur envoya ses ambassadeurs. Les Achéens promirent tout ce qu'on exigea d'eux. Il en fut de même des Béotiens, auxquels on ne permit pas de délibérer dans leur assemblée générale. Comme on se proposoit de détruire leur ligue, on traita séparément avec chacune de leurs villes : les Rhodiens affectèrent sur-tout d'autant plus de zèle, qu'Eumène les avoit rendu suspects. Ils montrèrent une flotte tout équipée, qui n'attendoit que les ordres du sénat.

Les légions ne paroissoient pas encore. Cependant Persée qui avoit achevé ses préparatifs, auroit pu commencer la guerre avec avantage, & des succès auroient enhardi les Grecs à se déclarer pour lui. Mais lorsqu'il prenoit les armes, il sembloit craindre de les tourner contre ses ennemis. Il négocia

comme s'il eût voulu la paix. Son incertitude ne lui permit pas de se faire des alliés. Les Grecs armèrent contre lui, la plupart malgré eux ; & il se vit réduit à ses seules forces. C'est ainsi que par le pouvoir des circonstances tous les peuples se trouvoient dans la nécessité de concourir à l'agrandissement de Rome & d'avancer eux-mêmes le moment de leur servitude.

Pendant que ces choses se passoient, la république étoit gouvernée, pour la première fois, par deux consuls plébéiens, C. Popilius Lénas & P. Elius. Ils eurent pour successeurs P. Licinius Crassus & C. Cassius Longinus, sous qui la guerre commença.

Après s'être rendu maître de plusieurs places dans la Thessalie, Persée s'arrêta auprès du mont Ossa. Il auroit pu marcher contre le consul Licinius, qui, étant parti des environs d'Apollonie, avoit trouvé dans l'Épire des chemins presque impraticables, & dont l'armée fatiguée paroissoit offrir une victoire facile. Pendant qu'il laissoit échapper cette occasion, les Romains qui se remirent de leurs fatigues, s'approchèrent de Larisse, & vinrent camper sur le fleuve Pénée, où ils furent joints par Eumène, qui leur amenoit cinq mille hommes. Il leur arriva encore

quelques troupes des autres alliés, mais en petit nombre.

Le consul restoit dans l'inaction. Il ne paroiffoit pas même s'informer des desseins de l'ennemi. Cependant Persée qui approchoit parut tout-à-coup à la tête de sa cavalerie & de ses armés à la légère, ayant laissé à cinq cent pas derrière lui son infanterie en ordre de bataille. Licinius averti par les cris de ses soldats, fit sortir sa cavalerie & ses armés à la légère, les rangea devant ses retranchemens, & fut défait. Il rejeta la faute sur les Etoliens.

De part & d'autre l'infanterie avoit vu ce combat sans y prendre part. Si Persée, profitant de l'ardeur de ses troupes & de l'effroi des ennemis, eût fait avancer la phalange macédonienne, il est vraisemblable qu'il auroit remporté une seconde victoire. Mais il se retira.

Pendant la nuit, Licinius transporta son camp de l'autre côté du Pénée, & fit de ce fleuve un rempart à ses troupes effrayées. Il décampa sans être inquiété par l'ennemi, qui campoit à quelques pas. Persée, qui se dispofoit à l'attaquer le lendemain, put se reprocher les fautes qu'il avoit faites.

Aux applaudissemens que les Grecs donnè-

rent à sa victoire , on connut les dispositions où ils étoient à son égard. Mais il n'étoit pas fait pour conserver leur confiance. Il envoya des ambassadeurs au consul , qui fuyoit devant lui , & demanda la paix aux mêmes conditions qui avoient été imposées à son père , après la journée de Cinocéphale. Pourquoi donc avoit-il pris les armes ? Quoique Licinius paroisse un mauvais général , il répondit , avec toute la fermeté d'un romain , que Persée n'obtiendrait la paix que lorsqu'il laisseroit à la disposition du sénat son royaume & sa personne.

Quelques expéditions peu importantes terminèrent cette campagne. L'année suivante, Licinius remit les légions au consul A. Hostilius Mancinus , qui fut battu , & qui ne fit que des fautes. Celui-ci laissa le commandement à Q. Martius.

Les Romains étoient toujours dans la Thessalie. Le nouveau consul résolut de porter la guerre dans la Macédoine. Il falloit franchir des montagnes difficiles , & forcer des défilés que les Macédoniens occupoient. Il y avoit de la témérité à tenter ce passage. Aussi après quelques jours de marche , les Romains se trouvèrent enfermés de tous côtés. Ils ne pouvoient plus retourner sur leurs pas, qu'en

s'exposant au risque de périr, il leur eût été impossible d'avancer, si Persée eût soutenu les troupes qu'il avoit mis dans les défilés. Mais ce prince s'effraya, abandonna tous les postes, se retira précipitamment à Pidna, & laissa son Royaume ouvert à l'ennemi.

Cependant Martius qui s'étoit exposé à de grands périls, en retiroit peu d'avantages. Persée, revenu de sa frayeur, se saisit des lieux les plus avantageux. Il se retrancha de manière qu'on ne pouvoit ni le forcer dans ses lignes, ni le contraindre à en sortir, & les Romains furent réduits à prendre leur quartier d'hyver dans un pays où ils pouvoient difficilement subsister.

Tel étoit l'état des choses, lorsque les Rhodiens, las d'une guerre qui interrompoit leur commerce, & dans laquelle ils s'étoient engagés malgré eux, crurent pouvoir agir auprès du sénat en faveur du roi de Macédoine. Fiers des services qu'ils avoient rendu aux Romains contre Philippe & contre Antiochus, ils crurent qu'on ne pouvoit plus se passer de leur secours, & ils s'imaginèrent que pour forcer Rome à la paix, ils n'avoient qu'à la menacer de leurs armes. Mais par cette démarche ils ne firent qu'aigrir le sénat, qui étoit déjà prévenu, & qui dès-lors se proposa de les humilier.

Le peu de progrès des consuls employés contre Persée donnoit à la guerre de Macédoine plus d'importance qu'elle n'en avoit par elle-même ; & on s'occupoit avec inquiétude des moyens de la terminer. Comme tout dépendoit du choix du général, on jeta les yeux sur L. Emilius Paulus.

Paul Emile, c'est ainsi que nous le nommons, avoit été consul quatorze ans auparavant, & avoit triomphé. Depuis il demanda le consulat sans pouvoir l'obtenir, parce qu'auprès du peuple la brigue ordinairement pouvoit plus que les titres. Il vivoit retiré, occupé de l'éducation de ses enfans, & préférant le repos au tumulte des affaires. Les besoins de la république le tirèrent de sa retraite. Prévenu par les vœux de ses concitoyens, il se rendit à leurs instances. Il fut proclamé consul d'un consentement unanime, & on lui assigna le département de la Macédoine ; il jugea qu'il ne pouvoit faire un plan de campagne, qu'autant qu'il connoitroit parfaitement l'état des choses, & il demanda qu'on envoyât des commissaires sur les lieux. Ils partirent avec les instructions qu'il leur donna.

L'Egypte imploroit alors la protection du peuple romain. Dans une première campagne

Antiochus avoit conquis la Céléfyrie & la Palestine ; & dans une seconde , toute l'Egypte , à la réserve d'Alexandrie. Maître de la personne de Philométor , qu'il avoit fait prisonnier , il faisoit servir le nom de ce prince à établir son autorité. Il paroiffoit n'avoir armé contre lui que pour le prendre sous sa tutelle ; & le roi d'Egypte , qui lui abandonnoit volontairement tous les soins de l'administration , lui livroit lui-même son royaume.

Après les deux premières campagnes , Antiochus revint dans ses états. Il y faisoit des préparatifs pour achever la conquête de l'Egypte , lorsqu'il apprit que les Alexandrins avoient déposé Philométor , & mis sur le trône le frère cadet de ce prince , Evergète II , surnommé Phiscon. Alors il arma sous prétexte de rétablir le roi déposé.

Phiscon , réduit à la seule ville d'Alexandrie , entra en négociation. Ce fut sans succès. Après avoir employé inutilement la médiation des principales puissances de la Grèce , il eut enfin recours à la protection du sénat. Ses ambassadeurs arrivèrent à Rome au commencement du consulat de Paul Emile.

Peu après leur départ d'Alexandrie , Antiochus , désespérant de forcer cette place ,

rendit à Philométor la liberté & tout ce qu'il avoit conquis. Il ne garda que Péluse, qui lui ouvroit l'Égypte. Il comptoit que la concurrence qui devoit armer les deux frères l'un contre l'autre, lui livreroit ce royaume. Mais Cléopatre leur sœur les reconcilia, & ils convinrent de régner conjointement. Alors Antiochus, dont cette réconciliation déconcertoit toutes les mesures, arma ouvertement contre les deux rois.

Perfée, instruit des nouveaux préparatifs que faisoient les Romains, chercha l'alliance d'Antiochus, d'Eumène, des Rhodiens, de Gentius & des Bastarnes. Il eût été plus sage de s'affurer de ces puissances avant de commencer la guerre.

Ses ambassadeurs n'obtinent rien d'Antiochus. Ce prince à qui son séjour à Rome auroit dû faire connoître les Romains, ne voyoit pas qu'ils menaçoient tous les rois.

Eumène mettoit un prix à son alliance, & Perfée ne la vouloit pas acheter. Ces deux rois qui marchandotent, comme si leur cause n'eût pas été commune, ne purent pas s'accorder.

Perfée compta trois cent talens aux ambassadeurs de Gentius : mais le roi d'Illyrie ayant commencé les hostilités avant de les avoir reçus, Perfée les retint.

Vingt mille Bastarnes, sur les promesses qui leur avoient été faites, passèrent le Danube. Le roi de Macédoine leur manqua de parole, & ils s'en retournèrent après avoir ravagé la Thrace.

Enfin les Rhodiens persistèrent dans les dispositions qu'ils avoient montré pour ce monarque. C'étoit s'associer à sa ruine.

Les Romains avoient donné le commandement de leur flotte au préteur Cn. Octavius, & à L. Anicius le département de l'Illyrie. Ils partirent l'un & l'autre en même tems que Paul Emile.

L'Illyrie ne fit point de résistance. Toutes les villes se soumirent à l'arrivée du préteur; & Gentius, assiégé dans Scodra sa capitale, fut réduit à se livrer lui, sa femme, ses enfans, son frère avec toute sa suite.

Cette guerre ne dura que trente jours. La nouvelle des succès d'Anicius fut portée dans le camp de Paul Emile, que l'Épinée séparoit des ennemis. Persée, campé près de la mer au pied du mont Olympe dans des lieux qui paroissoient inaccessibles, se flattoit de consumer les Romains par la difficulté qu'ils auroient à subsister. Paul Emile ne lui laissa pas long-tems cette illusion. Il le chassa de son camp, le poursuivit jusque sous les murs de

Pidna, & le vainquit. La déroute fut entière. Persée fut abandonné de toutes ses troupes, passa dans l'île de Samothrace, où il chercha un asyle dans le temple de Castor & Pollux. Bientôt après il se rendit au préteur, qui arriva avec toute sa flotte. La Macédoine se soumit au vainqueur.

Au commencement de la campagne, le sénat avoit envoyé trois ambassadeurs auprès d'Antiochus pour lui ordonner de cesser la guerre qu'il faisoit aux Ptolémées. Lorsqu'ils arrivèrent en Egypte, la nouvelle de la victoire de Paul Emile les avoit précédés; & Antiochus, qui se dispoisoit à mettre le siège devant Alexandrie, se voyoit menacé de toutes les forces de la république. C'est dans cette circonstance qu'il reçut les ordres du sénat, & que C. Popilius Lénas, chef de l'ambassade, ayant tracé un cercle autour de lui, le somma de répondre avant d'en sortir. Il fallut obéir sur le champ, & il évacua l'Egypte. Tous les trônes s'ébranloient par la chute d'un seul.

Sous le consulat suivant, on conserva le commandement à Paul Emile & à L. Anicius. En même tems on nomma des commissaires pour régler conjointement avec eux les affaires de la Macédoine & celles de l'Illyrie.

Conformément aux instructions qui leur furent données, on déclara que les Illyriens & les Macédoniens seroient libres; qu'ils conserveroient leurs villes, leurs loix; qu'ils choisiroient eux-mêmes leurs magistrats; & qu'ils ne payeroient au peuple romain que la moitié des tributs qu'ils avoient payés à leurs rois.

Mais pour affoiblir ces deux nations, on divisa la Macédoine en quatre provinces, l'Illyrie en trois; & on en fit autant de républiques, qui se gouvernèrent séparément. Chacune eut un conseil général, formé des députés de ses villes; & il ne fut permis à personne de se marier, ni d'acquérir des biens hors de la république dont il étoit membre.

Il arriva de toutes parts à Rome des ambassadeurs qui venoient féliciter le sénat sur le succès de la dernière guerre. Tous les rois s'humilièrent au point qu'on eût dit qu'ils étoient jaloux de paroître avec Persée à la suite du char de Paul Emile. Les peuples libres eurent à se justifier. S'ils n'avoient pas donné des secours à Persée, ils avoient paru s'intéresser à lui. Dans toutes les villes de la Grèce les délateurs se multiplièrent plus que jamais. Les citoyens furent cités devant le

sénat pour des discours dont on leur faisoit des crimes, & que souvent ils n'avoient pas tenu. Les Rhodiens perdirent la Lycie & la Carie. Un grand nombre fut condamné à mort, & ils se crurent heureux de n'être pas tous exterminés. Callicrate, ce traître qui avoit déjà vendu sa patrie, dénonça plus de mille Achéens, des principaux de la république. Ils vinrent à Rome, & le sénat, sans avoir voulu les entendre, les relégua dans l'Etrurie, où la plupart finirent leurs jours.

Parce que les Epirotes avoient donné quelques secours à Persée, on livra au pillage soixante-dix de leurs villes, on en rasa les murs, & on fit esclaves cent cinquante mille citoyens. En Etolie, une faction vendue aux Romains fit périr par le fer cent cinquante des principaux de la nation. Un grand nombre fut banni. On abandonna aux délateurs les biens des uns & des autres. Bébius, qui commandoit dans cette province, prêta son ministère à ces horreurs. Quoique les Etoliens eussent porté leurs plaintes à Paul Emile, les meurtriers furent renvoyés absous, & on déclara que ceux qui avoient été tués ou bannis l'avoient été justement. Tout leur crime néanmoins

étoit d'avoir paru former des vœux pour Persée. Nous voici au tems où Rome ne sentoit plus le besoin de montrer une apparence de justice.

CHAPITRE XI.

Jusqu'à la ruine de Carthage.

ROME avoit répandu la terreur, & les Grecs furent quelque tems sans oser remuer. Cependant l'Asie s'agitoit encore; mais elle avançoit le moment de son esclavage.

De tous les rois aucun ne s'avilissoit autant que Prusias. Lorsque la république lui envoyoit des ambassadeurs, il se présentoit devant eux, la tête rasée & avec le bonnet d'affranchi. *Vous voyez, leur disoit-il, un de vos affranchis, prêt à faire tout ce que vous ordonnerez.* C'est ainsi qu'il parut devant le sénat, se tenant à la porte, se prosternant & baisant le seuil. *Je vous salue, dieux sauveurs.* Ce fut le commencement de son discours. Polybe dit qu'il auroit honte de le rapporter tout entier.

A peine Prusias fut parti, qu'on apprit qu'Eumène arrivoit. Le sénat lui fit signifier un décret par lequel il défendoit à tous les

rois de venir à Rome. Il ne vouloit pas traiter comme ami un prince qui lui étoit suspect ; & il ne vouloit pas le déclarer ennemi, parce qu'il auroit fallu s'engager dans une nouvelle guerre. C'est pourquoi il parut adresser à tous les rois un décret qu'il portoit contre Eumène seul. Personne n'y fut trompé.

Ce prince parut d'autant plus sensible à cet affront, qu'en perdant la faveur du sénat, il restoit en butte à ses ennemis. En effet, Prusias & les Gallo-grecs l'accusèrent d'avoir des intelligences secrètes avec Antiochus ; & quoique ses frères Attale & Athénée fussent venus à Rome pour le justifier, Sulpicius Galba, envoyé par le sénat, se rendit à Sardes où il éleva un tribunal. Toutes les villes furent invitées à porter des plaintes contre le roi de Pergame.

Ariarathe Philopator, ayant succédé à son père sur le trône de Cappadoce, fut détrôné par Holopherne, un de ses frères, qu'on disoit supposé. Comme il avoit renouvelé l'alliance avec les Romains, il crut qu'il en obtiendrait des secours, & il vint à Rome. Le sénat, qui ne pensoit qu'à saisir l'occasion d'affoiblir les puissances de l'Asie, partagea le Cappadoce entre les deux frères.

Vers ce tems mourut Eumène. Il avoit inutilement tenté de soutenir Ariarathe contre les entreprises d'Holopherne. Il laissa la couronne à son fils Eumène, qui ne régna qu'un an, & auquel succéda Attale Philadelphie. Celui-ci donna de nouveaux secours à Ariarathe, & chassa Holopherne qui se réfugia auprès du roi de Syrie. La guerre continuoit entre le royaume de Bithynie & celui de Pergame. Le sénat la termina par un traité auquel Prusias survécut peu. Ce prince lâche, bas, perfide & cruel, fut détrôné par son fils Nicomède qu'il voulut faire périr; & on le tua dans un temple où il s'étoit réfugié. Alors la Syrie offroit d'autres scènes.

Antiochus Epiphane étoit mort, & sous son fils Antiochus Eupator, Lyfias, gouverneur de ce jeune prince, s'étoit saisi de la tutelle. Démétrius, qui continuoit d'être en ôtage à Rome, représenta ses droits au sénat, & demanda d'être rétabli sur le trône de son père Séleucus Philopator. On n'eut aucun égard à sa demande. Le sénat reconnut Eupator, & lui confirma la couronne par un décret. Il jugeoit la minorité du monarque favorable au dessein qu'il formoit d'affoiblir la monarchie; & pour exécuter

ce projet, il envoya en Syrie Cn. Octavius, Sp. Lucretius & L. Aurélius. Leurs instructions portoient, entr'autres choses, de brûler tous les vaisseaux qui passeroient le nombre stipulé dans le traité fait entre Antiochus le grand.

En Egypte la mésintelligence avoit armé les deux frères qui régnoient conjointement; & Philométor, chassé par Physcon, étoit venu à Rome implorer le secours de la république. Le sénat, conformément à la maxime qu'il s'étoit faite d'affoiblir les monarchies, porta un décret par lequel il donnoit à Philométor l'Egypte & l'isle de Chypre, & à Physcon la Cyrénaïque & la Libye, déclarant qu'ils seroient indépendans l'un de l'autre. Il chargea de l'exécution de ses ordres deux sénateurs, qui reconduisirent Philométor. Les deux frères, forcés d'obéir, conclurent le traité qu'on leur dicta, & le scellèrent, suivant l'usage, par des sacrifices & par des sermens.

Mais bientôt après Physcon vint à Rome. Il pensa que lorsqu'il se plaindroit, il seroit écouté favorablement. Il ne se trompoit pas. Sur ce qu'il représenta l'inégalité du partage qui avoit été fait, le sénat ordonna qu'il seroit mis en possession de l'isle de Chypre.

Chypre. Ces ordres cependant ne furent pas exécutés. Physcon tomba entre les mains de son frère qui eut la générosité de lui pardonner ; & il se crut trop heureux de conserver la Cyrénaïque & la Libye.

Pendant que ces choses se passoient entre les deux Ptolémées, les ambassadeurs romains envoyés en Syrie soulevèrent le peuple par les violences qu'ils commirent, & Octavius fut assassiné.

Le sénat renvoya sans réponse les députés qui lui apportèrent les justifications de Lyfias. A ce mécontentement, Démétrius jugeoit qu'il obtiendrait la permission de passer en Asie. Ses amis pensoient, au contraire, qu'il en feroit inutilement la demande. Ils savoient que le sénat aimoit à voir la couronne sur la tête d'un prince qui fournissoit des prétextes contre lui. En effet, Démétrius fut refusé. Il prit le seul parti qui lui restoit : il s'échappa furtivement.

A son arrivée en Syrie, il répandit que le sénat l'envoyoit pour prendre possession de ses états. Ce bruit fit déclarer tout le peuple pour lui. On lui livra Eupator & Lyfias, qu'il fit mourir, & il monta sur le trône sans opposition. Les Babyloniens lui donnèrent le surnom de Soter, parce qu'il les délivra

314 HISTOIRE ANCIENNE.
de la tyrannie d'un gouverneur qui fut puni
de mort, moins pour avoir vexé les peuples,
que pour s'être révolté.

Lorsqu'Antiochus Epiphane, forcé d'obéir
aux ordres du sénat, eut abandonné l'Egypte,
il parut vouloir se venger sur ses propres
sujets de l'humiliation qu'il venoit d'essuyer.
Il tourna sur-tout ses armes contre les Juifs.
Eupator continua cette guerre & elle duroit
encore. Les Juifs, qui l'avoient soutenue par
une suite de victoires miraculeuses, songè-
rent à se mettre sous la protection des Ro-
mains. La circonstance étoit d'autant plus
favorable, que la république n'avoit pas
encore reconnu Démétrius pour roi de Syrie.
D'ailleurs, elle ne refusoit pas de protéger
les peuples, lorsque l'oppression dont ils se
plaignoient pouvoit être un prétexte d'a-
baïsser les rois. Le sénat donna un décret
par lequel il déclara les Juifs amis & alliés
du peuple romain, & Démétrius cessa les
hostilités. Peu après il fut reconnu par la
république.

Se croyant alors assuré sur le trône, il ne
s'occupoit plus des soins du gouvernement.
Tout languissoit dans le royaume, pendant
que le monarque, inaccessible au fond de
son palais, se livroit à des excès de toute

espèce. Il fut retiré de son inaction , par les conspirations qui se tramèrent contre lui. La première eut pour chef Holopherne , qu'il avoit lui-même établi sur le trône de Cappadoce , & auquel depuis il avoit donné asyle. Il le fit mettre en prison ; mais il lui conserva la vie , parce qu'il vouloit s'en servir contre le roi de Cappadoce.

Attale & Ariarathe , qui soupçonnoient les desseins du roi de Syrie , formèrent une nouvelle conspiration , dans laquelle entra Philométor. Le roi d'Egypte vouloit se venger de Démétrius , qui , pendant son séjour à Rome , avoit appuyé auprès du sénat les demandes de Physcon. Ces trois souverains confièrent l'exécution de leur projet à Héraclide , frère du gouverneur de Babylone dont j'ai parlé , & coupable comme lui.

Héraclide s'étoit retiré à Rhodes. Il y choisit un jeune homme , nommé Alexandre Bala , qu'il donna pour fils d'Antiochus Epiphane , & il lui apprit à jouer ce personnage. Comme il avoit eu beaucoup de part à la confiance d'Antiochus , il lui fut facile de donner quelque vraisemblance à cette imposture. Les trois rois reconnurent Bala , & Héraclide le conduisit à Rome.

Cette fable n'en imposa point au sénat.

Mais parce qu'il lui imputoit de susciter des guerres, il fit un décret pour mettre Bala en possession du royaume de Syrie. Tout réussit à cet imposteur. Démétrius fut tué dans un combat, & Alexandre, maître de l'empire, épousa Cléopâtre, fille de Philométor. Il régna cinq ans avec le mépris & la haine des peuples : sentimens dus à ses débauches & à ses cruautés.

Démétrius Soter, lors de la révolution qui le menaçoit, avoit envoyé à Cnide ses deux fils, Démétrius Nicanor & Antiochus Sidètes. Le premier, voyant le mécontentement des Syriens, arma & vainquit; & Bala se réfugia chez un prince arabe qui lui fit trancher la tête.

Des imprudences, des débauches, des violences, des cruautés : voilà le règne de Nicanor. Diodore, surnommé Triphon, qui avoit servi sous Alexandre Bala, entreprit de faire valoir les prétentions d'Antiochus, fils de cet imposteur. Il le fit proclamer à Antioche, & il vainquit Démétrius Nicanor qui s'enfuit à Séleucie.

Triphon n'avoit donné la couronne au fils de Bala, que pour la lui enlever. Il le tua, monta sur le trône, & fut maître de la plus grande partie de la monarchie.

Retiré à Laodicée , Nicanor oublioit ses droits , & s'abandonnoit aux plus infâmes débauches , lorsque tout-à-coup il marcha contre les Parthes , se flattant s'il réussissoit dans cette expédition , de retomber sur Triphon avec de plus grandes forces. Mais il fut fait prisonnier , & finit ses jours en Hyrcanie. L'empire des Parthes s'étendoit alors depuis l'Euphrate jusqu'au Gange. Il devint formidable aux Romains.

Triphon ne resta pas long-tems maître du trône. Antiochus Sidètes , qui épousa la femme de Démétrius son frère , chassa cet usurpateur , s'en saisit & le fit mourir. C'est pendant les troubles dont je viens de parler , que les Juifs secouèrent le joug des rois de Syrie. Dans une assemblée qui se tint à Jérusalem , ils assurèrent à Simon & à ses descendans la souveraineté & le sacerdoce.

Ptolémée Philométor étoit mort la même année qu'Alexandre Bala. Cléopatre , sa sœur & sa femme , avoit voulu mettre la couronne sur la tête du fils qu'elle avoit eu de lui. Forcée de la céder à Physcon , elle fut encore réduite à épouser ce prince ; & le jour même des noces , son fils périt entre ses bras par les coups de ce monstre.

Phyfcon portoit la débauche & la cruauté jusqu'au délire. Il régna feul en Egypte.

D'après l'idée fommaire que je viens de vous donner d'un petit nombre de règnes, vous voyez, Monfeigneur, que les monarchies de l'Orient tomboient d'elles-mêmes. Il eft inutile de les étudier davantage. Faudroit-il fouiller notre mémoire des noms de ces fouverains, qui ne laiffent après eux que le fouvenir de leurs débauches, de leur cruauté & de leur fcélérateffe ? Pour s'autorifer à tout, ils vouloient faire taire les loix ; & elles fe taifoient devant les forfaits, dont ils devenoient les victimes. Ils font égorgés par leurs confidens, par leurs frères, par leurs fils, par leurs femmes, même par leurs mères. Voilà les horreurs qui enveloppoient le trône. Jugez par elles des calamités qui fe répandoient fur les peuples, & vous imaginerez toute l'histoire de ces tems malheureux.

Les dernières révolutions dont je viens de parler font postérieures à la troifième guerre punique. Mais comme mon deffein étoit de vous faire prévoir que la chute des monarchies de l'Orient étoit prochaine, j'ai cru devoir, fans m'interrompre, fuivre ces révolutions jusqu'au tems où je viens de les laif-

fer. Désormais je ne reviendrai à l'Asie qu'autant que j'y serai forcé dans la suite de l'histoire romaine.

Il s'agit maintenant d'observer ce qui se passoit en Espagne, en Afrique, en Macédoine & dans la Grèce.

Prêts à descendre du trône, les souverains de l'Orient paroissoient n'attendre que les ordres du sénat ; & les peuples, de tout tems asservis, prévoyoyent avec indifférence la révolution : ils pouvoient même se flatter que leur joug en deviendroit plus léger.

Il n'en étoit pas de même des peuples de l'Espagne. Ils avoient des chefs, mais ils n'avoient pas des monarques. Ils formoient de petites cités, dont les citoyens, endurcis aux fatigues & jaloux de leur liberté, étoient autant de soldats. Rome, après les avoir vaincus plusieurs fois, forcée à les vaincre encore, désespéroit de les subjuguier.

La guerre continuoit donc toujours, ou elle n'étoit interrompue que par intervalles. Cependant l'amour de la liberté n'étoit pas le seul motif qui armoit les peuples. Si, sous la protection de la république, ils avoient joui de leurs loix, les soulèvemens auroient été plus rares ; & peut-être que, comparant alors la domination des Romains à celle des

Carthaginois, ils se feroient fait peu-à-peu une habitude de l'obéissance. Mais on les opprimoit, & ils prenoient les armes, moins pour défendre leur liberté que pour se mettre à l'abri des vexations.

Une victoire, que les Lusitaniens remportèrent sur le préteur Calpurnius Piso, fut le commencement d'une guerre où les Romains éprouvèrent de grands revers, & où leurs généraux se couvrirent de honte par leurs défaites. La jeunesse romaine parut avoir dégénéré de ses ancêtres. Elle s'effrayoit au seul récit des combats qu'on avoit livrés aux Celtibériens. Elle refusoit de servir dans les légions qu'on destinoit pour l'Espagne; & le découragement étoit au point que le sénat n'osoit user ni de douceur ni de sévérité. Dans cette conjoncture, Scipion Emilien, fils de Paul Emile, & petit-fils par adoption de Scipion l'Africain, offrit de servir dans tel grade qu'on voudroit lui donner. Cet exemple rendit le courage aux plus lâches, & les consuls firent les levées.

Le département de l'Espagne échut par le sort au consul Licinius Lucullus. Quand il arriva, le proconsul Marcellus venoit de faire la paix avec les Celtibériens. Il n'avoit pas voulu laisser à son successeur la gloire de

terminer une guerre qu'il avoit faite avec peu de succès. Lucullus, dont l'ame avide n'ambitionnoit le commandement que pour s'enrichir des dépouilles des provinces, parut néanmoins respecter le traité qui venoit d'être fait. Peut-être redoutoit-il les Celtibériens, & il aima mieux tourner ses armes contre les Vaccéens, quoiqu'il n'eût point ordre de les attaquer, & qu'ils n'eussent donné aucun prétexte aux hostilités. Il les assiégea dans une de leurs villes. Ils capitulèrent, & malgré la foi jurée, il en égorga vingt-mille, & vendit les autres. Il mit ensuite le siège devant deux places, dont il ne put se rendre maître; & il passa dans la Lusitanie, où le préteur Ser. Sulpicius Galba venoit d'être battu. Il porta le fer & le feu par-tout.

Galba, devenu supérieur en forces par la diversion du consul, ravagea aussi de son côté la Lusitanie. Alors quelques peuples, croyant trouver leur salut dans l'alliance de la république, s'adressèrent au préteur qui parut les écouter favorablement : mais quand il les eut fait donner dans le piège qu'il leur tendoit, il les enveloppa & les fit égorger. La nouvelle de ce massacre excita dans Rome même une indignation générale. Cependant

Galba, cité à son retour devant le peuple, fut renvoyé absous. Vous commencez à voir dans les Romains ce que deviennent les peuples conquérans : à mesure qu'ils s'agrandissent, ils perdent tout sentiment d'humanité, & ils sont tous les jours plus féroces.

Les Romains payèrent de leur sang cette perfidie. Dès l'année suivante, Viriathus vengea les Lusitaniens par une victoire qu'il remporta sur Vétilius, successeur de Galba, & pendant dix ans, il soutint avec succès une guerre qui dura encore après lui. Ce général n'avoit été jusqu'alors que le chef d'une troupe de montagnards qui vivoient de brigandage.

La troisième guerre punique commença l'année même où Viriathus devint le général des Lusitaniens, & alors les Romains perdoient la Macédoine.

Les limites qui séparoient les états des Carthaginois de ceux de Massinissa, roi de Numidie, avoient été marquées par Scipion l'africain. Mais ce prince, comptant sur l'alliance de Rome, ne craignit pas de les franchir. Les Carthaginois en portèrent souvent leurs plaintes au sénat. Ils demandoient que Massinissa s'en tint au dernier traité, ou qu'il leur fût permis de repousser la force par la force.

Rome envoya des commissaires à plusieurs reprises , toujours en apparence pour rendre justice , & en effet pour susciter la guerre entre Carthage & le roi de Numidie , si elle pouvoit être avantageuse à la république. Caton le censeur , qui fut le chef d'une de ces députations , remplit parfaitement les vues du sénat. Général , homme d'état , orateur , historien , il avoit des talens. Mais personne n'étoit plus fait pour une négociation où on ne vouloit montrer que les dehors de la justice. L'utilité de la république étoit son unique règle.

Les Carthaginois lui montrèrent le traité fait par Scipion , & lui représentèrent que le moindre changement seroit une injure à la mémoire du plus grand des Romains. Cet éloge ralluma la jalousie qu'il avoit toujours eu pour le vainqueur d'Annibal ; & il songea dès ce moment à se venger sur Carthage de n'être pas plus grand que Scipion. A son retour , il ne parla que des richesses de cette ville , de ses magasins , de ses ports , de ses vaisseaux ; & il en conclut qu'il falloit la détruire. Cette conséquence lui parut si juste , que toutes les fois qu'il opinoit , quoiqu'il fût question de toute autre

chose, il terminoit toujours son avis par ces mots : *il faut détruire Carthage.*

Dans la prospérité de la république, le peuple commençoit à ne plus connoître de subordination ; & il sembloit que pour prévenir de plus grands désordres, il eût été avantageux aux Romains d'être arrêtés dans leurs progrès. C'est pourquoi plusieurs sénateurs jugeoient que la destruction de Carthage feroit funeste à Rome même. Scipion Nasica, fils de Cneus, combattoit sur-tout le sentiment de Caton. Il avoit été reconnu dans une occasion pour le plus honnête homme de la république. On ne dit pas néanmoins qu'il ait représenté que cette guerre feroit injuste. Les Romains consultoient moins que jamais les loix de l'équité.

L'avis de Caton devoit prévaloir, & prévalut. Après avoir refusé de rendre justice aux Carthaginois, & les avoir mis par-là dans la nécessité de repousser les hostilités de Massinissa, il fut arrêté qu'on leur déclareroit la guerre, parce qu'ils la faisoient à un prince allié de la république, & on la leur déclara en prenant les armes. Les consuls embarquèrent les légions, & mirent à la voile.

Carthage avoit prévu la résolution du sé-

nat, & pour la prévenir, elle envoyoit des ambassadeurs avec les pouvoirs les plus amples. Ils arrivèrent trop tard. La flotte étoit déjà partie. Jugeant alors qu'il n'étoit plus tems d'ouvrir une négociation, ils crurent que s'ils se foumettoient, ils obtiendroient la paix; & ils déclarèrent que les Carthaginois s'abandonnoient à la discrétion du peuple romain. C'étoit, suivant l'interprétation du sénat, livrer le pays, les villes, les habitans, les rivières, les ports, les temples, les tombeaux, tout en un mot. Les ambassadeurs n'avoient pas connu sans doute toute la force de cette expression.

On leur répondit que puisqu'ils avoient pris le parti le plus sage, on leur accordoit la liberté, leurs loix & leurs terres; à condition seulement qu'ils enverroient trois cent ôtages à Lilibée, & qu'ils feroient ce qui leur seroit ordonné par les consuls. On ne parloit point des villes, parce qu'on croyoit par cette réticence s'autoriser à détruire Carthage. Les ambassadeurs en eurent de l'inquiétude. Ils ne savoient d'ailleurs quels seroient ces ordres qu'on n'expliquoit pas. Cependant ils se retirèrent sans oser répliquer.

Les ôtages furent livrés, & le consul L.

Marcus Censorius les ayant reçus à Lilibée, mit à la voile pour Utique, où il débarqua avec environ quatre-vingt mille hommes. Aussitôt les magistrats de Carthage se présentèrent devant lui, & lui demandèrent ses ordres. Il leur commanda d'apporter toutes leurs armes & toutes leurs machines de guerre, disant que désormais ces choses leur étoient inutiles, puisqu'ils seroient sous la protection de la république. Ils obéirent. Alors Marcus, après avoir loué leur obéissance, leur dit: le sénat vous ordonne de sortir de Carthage qu'il a résolu de détruire, & il veut que vous vous établissiez à dix milles dans les terres.

Cette perfidie, aussi cruelle que lâche, porta le désespoir dans l'ame des Carthagiinois, & le désespoir leur fit trouver des armes. En peu de jours Carthage fut en état de défense. Lorsque Marcus & M. Manilius son collègue s'en approchèrent, ils furent étonnés de se voir forcés à faire un siège dans les formes. A la résistance qu'ils trouvèrent, ils eurent lieu de se reprocher de n'avoir pas marché sur le champ, & d'avoir été perfides, sans retirer le fruit de leur perfidie. Ils tentèrent inutilement de prendre la place d'assaut. Ils firent plusieurs fautes: ils

reçurent plusieurs échecs : Asdrubal brûla la plus grande partie de leurs vaisseaux, & la peste se mit dans leur armée.

Pendant que ces choses se passoient en Afrique, Andriscus, homme de néant, se rendoit maître de la Macédoine. Il avoit pris le nom de Philippe, & se faisoit passer pour fils de Persée. Quelques années auparavant, ayant échoué dans cette entreprise, il s'étoit retiré chez Démétrius Soter, qui le fit arrêter & l'envoya à Rome. Démétrius, à qui Alexandre Bala faisoit alors la guerre, s'imagina que ce service lui procureroit la protection des Romains. Mais Andriscus parut si méprisable, que non-seulement on ne témoigna aucune reconnoissance au roi qui l'avoit livré, mais on ne parut pas même occupé du soin de le garder. Il s'échappa, leva une armée dans la Thrace, se fit reconnoître par les Macédoniens, & soumit une partie de la Thessalie.

Cette affaire parut alors sérieuse; Scipion Nasica, député par le sénat pour en prendre connoissance, & pourvoir aux moyens de recouvrer la Macédoine, leva des troupes chez les alliés, & marcha contre Andriscus, qu'il chassa de la Thessalie. Peu après les légions passèrent la mer, furent taillées en

pièces, & le préteur qui les commandoit perdit la vie. L'année suivante, Q. Cecilius Métellus remporta deux victoires, & Andriscus se sauva chez un roi de Thrace qui le livra. Le mauvais succès de cet imposteur n'empêcha pas deux autres aventuriers de tenter la même entreprise. Ils n'y réussirent ni l'un ni l'autre.

Dans ce tems-là une nouvelle guerre commençoit entre les Achéens & les Spartiates, quoique ces deux peuples, avant de l'entreprendre, eussent invité le sénat à terminer leurs différends. Mais les Achéens, alors de tous les peuples de la Grèce celui que Rome avoit le plus d'intérêt à humilier, n'attendirent pas un jugement, qu'ils prévoyoyent devoir leur être peu favorable, & ils prirent les armes. Ils ravageoient la Laconie lorsque des commissaires arrivèrent avec un décret, par lequel le sénat détachoit de la ligue achéenne Sparte, Corinthe, Argos & plusieurs autres villes, sous prétexte qu'il avoit été un tems où elles n'étoient pas du nombre des confédérées. Lorsque ce décret fut publié dans l'assemblée qui se tenoit à Corinthe, il excita une indignation générale. Le peuple se souleva. Il se jeta sur les Spartiates, qui étoient alors dans cette ville,

& il eût maltraité les commissaires mêmes, s'ils ne se fussent pas dérochés à sa violence.

Viriathus se rendoit redoutable en Espagne, & le siège de Carthage duroit encore : c'est pourquoi le sénat, quoique vivement offensé, crut devoir traiter les Achéens avec quelque ménagement. Les nouveaux commissaires qu'il envoya affectèrent de parler avec beaucoup de modération. Ils ne se plaignirent point du dernier soulèvement : ils parurent l'excuser : ils ne firent aucune mention du décret qui en avoit été la cause. Ils demandèrent seulement qu'on cessât de faire la guerre aux Spartiates ; & ils invitèrent les Achéens à ne pas encourir, par leur obstination, la disgrâce de la république.

Quoiqu'ils ne parlassent pas du décret, ils ne le révoquoient pas, & cet acte seul étoit une preuve du dessein formé de détruire la ligue achéenne. C'en étoit assez pour soulever les villes confédérées. La modération apparente des commissaires ne rassuroit pas. On la regardoit comme un effet de la faiblesse des Romains, & on disoit que dans le mauvais état de leurs affaires en Afrique & en Espagne, ils craignoient que les Achéens ne se déclarassent contr'eux. Peut-être le sénat vouloit-il, par une conduite

inide en apparence , enhardir les Achéens , & avoir un prétexte pour faire marcher en Achaïe les légions qui étoient alors en Macédoine. Il paroïffoit d'autant plus facile de les faire tomber dans ce piège , qu'ils étoient alors gouvernés par le caprice aveugle de la multitude , & par des magistrats qui facrifioient l'état à leur avidité. La chose arriva comme le sénat l'avoit pu prévoir. Les Achéens continuèrent la guerre contre les Spartiates ; & ils y engagèrent les Béotiens , qui étoient également mécontents du sénat.

Le préteur Q. Métellus , alors occupé à rétablir l'ordre dans la Macédoine , tenta inutilement de les porter à la paix. Il marcha contr'eux , & les défit. L'année suivante , il les défit encore ; & il s'avança vers Corinthe , où Diéus , chef des Achéens , s'étoit enfermé avec les débris de ses troupes. Métellus auroit voulu terminer cette guerre avant l'arrivée du consul L. Mummius. Le Péloponèse , épuisé & ruiné , demandoit la paix : Mais Diéus & ceux de sa faction s'y refusoient , parce qu'ils prévoyoyent qu'ils feroient livrés aux Romains. Sur ces entrefaites Mummius arriva , & Métellus retourna en Macédoine.

Diéus , aussi mauvais général que mauvais

magistrat, eut la témérité de sortir des murs & d'offrir le combat au consul. Il fut entièrement défait. Il pouvoit se retirer dans la ville, s'y défendre quelque tems & obtenir une capitulation : il s'enfuit à Mégalopolis, où il se tua. Les Achéens sans chef, désertèrent Corinthe. Mummius y entra sans résistance, fit main-basse sur les hommes qui s'y trouvèrent, vendit les femmes & les enfans ; & après avoir fait enlever les vases, les statues, les tableaux, & tout ce qu'il y avoit de précieux, il fit mettre le feu aux maisons. L'incendie dura plusieurs jours. Ainsi finit Corinthe. La liberté parut se perdre dans ses ruines. Toute la Grèce fut réduite en province romaine, sous le nom de province d'Achaïe.

Nous avons vu que les consuls Marcius & Manilius conduisoient le siège de Carthage avec peu de succès. L. Calpurnius Piso, qui leur succéda, ne montra pas plus de capacité. Les Carthaginois faisoient de nouveaux efforts. Ils négocioient avec les rois, qu'ils invitoient à se soulever : ils songeoient même à fournir de l'argent & des vaisseaux au faux Philippe, & Rome commençoit à montrer de l'inquiétude. Tel étoit l'état des choses, lorsque Scipion Emilien, qui

servoit en Afrique avec distinction, & qui avoit même souvent réparé les fautes des généraux, vint à Rome pour demander l'édilité. On lui donna le consulat qu'il ne demandoit pas ; & sans tirer les provinces au sort, on lui assigna l'Afrique pour département. Tout cela étoit contre les règles. Mais à sa réputation, & peut-être encore à son nom, le peuple crut qu'il étoit destiné à terminer cette guerre. En effet Carthage se rendit l'année suivante. On la rasa, & le peuple romain défendit, sous d'horribles imprécations, de rebâtir dans le même lieu. Cette ville a été détruite la même année que Corinthe.



L I V R E N E U V I E M E.

C H A P I T R E P R E M I E R.

Considérations sur les accroissemens des Romains.

DANS l'espace de trois siècles & demi, Rome n'avoit fait que des progrès très-lents. La prise de Véies, l'an de la fondation 358, est la première époque de son agrandissement. L'usage des troupes soudoyées la mit en état de poursuivre les entreprises qu'elle commençoit, & il ne lui fallut que 130 ans pour achever la conquête de l'Italie, dans laquelle on ne comprenoit pas la Gaule cisalpine. La première guerre punique, qui dura 23 ans, c'est-à-dire, depuis 390 jusqu'en 512, fut terminée par la conquête de tout ce que les Carthaginois avoient en Sicile. La seconde commença vingt-quatre ans après, lorsque les Romains s'étoient rendus maîtres de la Corse & de la Sardaigne, qu'ils avoient soumis la Gaule cisalpine & l'Istrie, & qu'ils portoient leurs armes en Illyrie. Elle

dura dix-sept ans. Ils chassèrent de l'Espagne les Carthaginois, & ils acquirent la Sicile, & les isles situées entre l'Afrique & l'Italie. Plus ils avoient fait de progrès, plus il leur étoit facile d'en faire de nouveaux: dans le cours de cinquante & quelques années, ils réduisirent en provinces romaines la Macédoine, la Grèce & l'Afrique, & ils rendirent la Syrie tributaire. Alors, souverains en quelque sorte des royaumes qu'ils recevoient dans leur alliance, ils parurent les maîtres de tous les peuples connus. Le sénat prit connoissance des querelles des rois, marqua leurs possessions, régla leurs alliances, fixa leurs forces sur terre & sur mer, distribua les provinces, disposa des couronnes; en un mot, il se donna pour le tribunal des nations, & les nations le reconnurent. On obéissoit à quelques magistrats qui portoient ses ordres.

Les choses, Monseigneur, les plus étonnantes au premier coup-d'œil, sont quelquefois bien simples. Mais, parce qu'on aime le merveilleux, on a vu dans le sénat une politique profonde, un plan de conduite tracé dès la fondation de Rome, & suivi constamment pendant dix siècles. Si les ennemis de cette république ne se sont jamais réunis

pour l'attaquer ensemble, ou si quelques-uns n'ont fait que des ligues mal concertées, c'est, dit-on, parce que les Romains savoient diviser, & on oublie toute l'histoire pour regarder, comme leur ouvrage, une division qui existoit avant leurs entreprises & avant eux. Mais ces petits peuples, que Rome dès son origine eut tout-à-la-fois pour ennemis, ont-ils jamais su se réunir contr'elle? n'est-ce pas successivement & de proche en proche que d'autres dans la suite lui ont fait la guerre? Les Gaulois avoient cessé leurs courses, lorsque les Samnites prirent les armes; & les Latins attendirent, pour se soulever, que les Samnites eussent été forcés à demander la paix. Quand il fut au pouvoir des Romains d'exterminer le Latium, les Samnites recommencèrent la guerre; & quand ceux-ci eurent été subjugués, les Gaulois reparurent. Si les circonstances avoient armé à la fois tous ces peuples, & que le sénat les eût divisé, j'admirerois sa politique.

Les Romains ont-ils semé la division dans la Sicile pour s'en préparer la conquête? ont-ils séparé Hiéron des Carthaginois, ou si ce roi s'en est séparé lui-même? Est-ce leur politique ou l'aveuglement de Philippe qui a armé les uns contre les autres, les

Greco que la jalouſie diviſoit depuis ſi long-tems ? Comment le ſénat , ſi depuis près de ſix ſiècles ſa maxime conſtante étoit de diviſer , auroit-il eu beſoin d'apprendre de Callicrate à ſoutenir dans l'Achaïe la faction qui lui étoit favorable ?

Comme les circonſtances faiſoient des Romains une nation conquérante , elles faiſoient de tous les peuples des nations qui devoient être conquiſes. Les petites puiffances livroient les grandes , & Rome n'avoit qu'à ne pas refuſer ſa protection aux peuples qui la recherchoient. Si les Grecs & les Aſiatiques avoient été tels que les Gaulois & les Eſpagnols , les Romains n'auroient conquis ni la Grèce ni l'Aſie. En effet , Philippe & Antiochus étoient ſubjugués , & la guerre recommençoit toujours en Eſpagne & dans la Gaule ciſalpine. Ce ſont des pays où il falloit que la république conquît avec ſes propres forces : c'eſt pourquoi lorfque la Grèce & l'Aſie ſuccomboient , les Gaulois & les Eſpagnols réſiſtoient encore , & ont réſiſté long-tems après.

On ne ſe laſſe pas de répéter , *diviſez & vous commanderez* , & on admire la profondeur de cette maxime. Faut-il donc un ſi grand art pour diviſer les peuples ; il me ſemble

semble au contraire qu'il suffit souvent de les abandonner à eux-mêmes, & d'attendre leurs divisions de la différence des intérêts présens & momentanés qui les aveuglent sur leurs intérêts. La difficulté seroit de les tenir réunis, & de donner à une ligue toute la force qu'elle peut avoir. Mais cette difficulté est un écueil, où tous les politiques échouent. Les Grecs armèrent les uns contre les autres aussi-tôt qu'ils n'eurent plus la guerre avec les Perses; & Philippe, ce politique trop admiré, les trouva divisés. Son attention fut uniquement de ne pas les forcer à se réunir contre lui. Il a réussi par des moyens d'autant moins admirables, qu'il ne lui a fallu que de la mauvaise foi: & d'ailleurs il lui a été facile de tromper des peuples qui aimoient alors à se tromper eux-mêmes. Le sénat n'a pas même eu cette politique grossière. Pour vous en convaincre, vous n'avez qu'à vous rappeler qu'il vouloit conserver les trois principales villes de la Grèce. N'étoit-ce pas dire aux Grecs: réunissez vous, si vous ne voulez pas tomber dans la servitude?

A Rome l'administration partageoit les pouvoirs de la souveraineté, de manière que se soutenant à certains égards & se balan-

çant à d'autres , au moins jusqu'à un certain point , ils concouroient tous à l'agrandissement de la république. Ce système , qu'on admire avec raison , me paroît s'être fait à l'insu des Romains.

Nous avons vu dans la Grèce des républiques dont le plan avoit été combiné , & où les pouvoirs , par la manière dont ils avoient été distribués , régloient avec précision les droits des différens ordres & des différens magistrats. A Rome , au contraire , rien n'étoit prévu. Lorsqu'on remédioit à un abus , on ne jugeoit ni des avantages ni des inconvéniens qui en pouvoient naître ; & comme la distribution des pouvoirs étoit uniquement l'effet des querelles qui s'élevoient entre les patriciens & les plébéiens , les droits ne furent jamais bien déterminés , & il n'y eut que des prétentions entre les ordres & entre les magistrats.

Lorsque le sénat accorda des tribuns au peuple , il ne prévint pas quelle seroit la puissance de ces nouveaux magistrats. Il ne créa des censeurs que parce que les guerres ne permettoient pas aux consuls de faire régulièrement le cens ; & il jugeoit si peu des prérogatives de cette magistrature , que personne ne songea d'abord à la briguer. La

dictature , qui dans les circonstances critiques étoit la grande reffource des Romains , & qui suppléoit si bien à la lenteur du gouvernement , ne fut créée que pour éluder les loix qui protégeoient le peuple sous les consuls. C'est ainsi que les magistratures , que le sénat créoit pour le moment présent , produisoient dans la suite des effets qu'il n'avoit pas prévu ; & c'est pourquoi je dis qu'à Rome les circonstances ont tout fait & tout combiné.

Parce que les pouvoirs étoient distribués sans précision , les droits étoient mal déterminés ; & parce que les droits étoient mal déterminés , les Romains étoient exposés à des dissensions continuelles. Ce n'est certainement pas à dessein qu'on avoit choisi un gouvernement où rien n'étoit déterminé , c'est plutôt parce qu'on n'avoit pas su mieux faire. Cependant il n'est pas douteux que ce gouvernement, par ces vices mêmes, n'ait contribué aux progrès des Romains. Rome sans dissensions eût été moins redoutable. Elles entretenoient l'émulation entre les deux ordres : elles attachoient d'autant plus à la patrie , qu'elles paroissoient donner à chaque citoyen des droits à tous les honneurs ; & elles portoient l'amour de la liberté jusqu'au

fanatisme. Sous des loix qui auroient assuré l'état des citoyens de manière à prévenir toute espèce de dissensions, les Romains, plus libres, auroient moins senti le prix de la liberté. Dès-lors ils n'auroient plus eu la même émulation, le même courage, ni le même amour de la patrie.

Si cependant les dissensions avoient eu un libre cours, le gouvernement auroit dégénéré promptement en une démocratie monstrueuse; & Rome, sans pouvoir s'agrandir, eût passé continuellement de la liberté à la servitude, & de la servitude à la liberté. Mais les guerres, qui suspendoient les dissensions, maintenoient une sorte d'équilibre entre les deux ordres, parce qu'elles ne permettoient pas au peuple d'entreprendre tout ce qu'il pouvoit. Le gouvernement des Romains n'a jamais été meilleur que depuis qu'ils prirent les armes contre les Samnites: il dut aux longues guerres tout ce que sa constitution eu de bon; & il dégénéra d'abord après la ruine de Carthage, parce qu'alors les dissensions devinrent funestes à la république.

Les Romains, remarque-t-on, se sont toujours alliés des peuples; & ils s'en sont servis pour subjuguier les plus puissans. Ils ne se sont point hâtés d'appesantir le joug ni sur

les uns , ni sur les autres. Ils ont attendu qu'ils fussent accoutumés à obéir comme alliés avant de leur commander comme à des sujets , & c'est par cette manière lente de conquérir qu'ils ont assuré leurs conquêtes. La chose est en effet arrivée ainsi ; mais il n'y a rien de plus faux en général que de dire : ce peuple a étendu sa domination par tels moyens , donc ses vues ont été de l'étendre par ces moyens-là mêmes. Supposer que les Romains , attentifs à modérer eux-mêmes leur ambition , ont toujours eu la prudence d'attendre qu'on ne pût plus leur résister , c'est leur supposer une conduite dont aucun peuple n'est capable. Il me paroît qu'ils ont dominé aussi-tôt qu'ils l'ont pu ; & que s'ils ont conquis lentement , c'est qu'il n'a pas été en leur pouvoir de conquérir avec plus de rapidité. Comme Rome par sa constitution étoit destinée à des conquêtes , elle étoit , par sa constitution même , condamnée à ne les faire que lentement.

Admirez , dit-on encore , la conduite de ce peuple. Ambitieux de conquérir les nations , il prend les armes uniquement parce qu'il est de son intérêt de les prendre ; couvrant si bien ses injustices , qu'il paroît toujours juste ; cachant si bien ses vues , qu'on

P 3

ne démêle pas son ambition. C'est par-là qu'il donne enfin des fers aux peuples étonnés qui l'avoient pris pour le protecteur de la liberté.

Voilà comme on juge. On veut que Romulus ait été un grand homme, que les six rois qui lui ont succédé aient été de grands hommes. On feroit tenté d'en dire autant de tous les sénateurs. En effet, il faudroit une succession non-interrompue de grands hommes, pour supposer avec fondement que les Romains, méditant de bonne heure de grandes conquêtes, se sont fait un plan dont ils ne se sont jamais écartés. Mais sans nous arrêter à combattre des préjugés qui portent sur une supposition tout-à-fait gratuite, essayons de nous faire des idées plus exactes.

Nous jugeons & nous nous conduisons d'après les maximes dont nous nous sommes fait une habitude. Il y a des siècles où les préjugés généralement reçus arrêtent tout-à-coup l'homme qui a le plus de génie: il y en a d'autres, où, parce que ces préjugés ne subsistent plus, un esprit médiocre fait ce que l'homme de génie n'a pas pu faire. Tout dépend des circonstances où nous nous trouvons.

Cette observation est applicable aux peuples

ples. Les maximes, qui s'introduisent lors de leur établissement, font que les uns s'agrandissent sans en avoir formé le projet, & que les autres ne peuvent s'agrandir quoiqu'ils en aient l'ambition. Les républiques de la Grèce, par exemple, étoient dans le cas des hommes de génie, que les préjugés arrêtent au milieu de leurs progrès. C'étoit une folie à elles d'entreprendre de grandes conquêtes. C'est que les circonstances ne leur avoient pas appris à augmenter leurs forces par les forces des peuples vaincus. Les maximes qu'elles avoient adopté étoient trop contraires à cette politique. Partager avec de nouveaux citoyens la gloire qu'elles avoient acquis, c'étoient la diminuer; & la diminuer, c'étoit la perdre. Ce préjugé les aveugla toujours sur leurs vrais intérêts, & il ne leur fut pas possible de sortir de leur foiblesse.

Les Romains, foibles dans les commencemens, ont été forcés de contracter bien vite des alliances; & de partager avec les vaincus mêmes les premiers avantages qu'ils ont dû à leur courage. Si les circonstances leur faisoient une loi d'exterminer les peuples qui leur étoient contraires, elles leur en faisoient une de s'attacher par toute sorte de moyens ceux qui pouvoient leur être favorables.

Cette politique ne demandoit aucune prévoyance de leur part : il leur suffisoit de voir le danger où ils étoient. C'est ainsi qu'ils se font servis , par exemple , des Latins & des Herniques pour subjuguier les Volsques & les Toskans. Dans la suite , ils ont continué comme ils avoient commencé ; parce qu'en général l'usage est la grande règle des peuples , & que d'ordinaire , lorsqu'ils ont un parti à prendre , ils n'examinent pas ce qu'ils doivent faire , mais ils cherchent ce qu'ils ont fait en pareilles circonstances. Plus vous étudiez l'histoire des nations , plus vous vous convaincrez que l'usage conduit les unes à leur agrandissement , comme il conduit les autres à leur perte.

Si les Carthaginois avoient tenu la même conduite que les Romains , c'eût été l'effet d'une politique éclairée : car elle auroit été en opposition avec les maximes que les circonstances avoient introduit. Devenus puissans de bonne heure , & presque sans obstacles , ils étoient accoutumés à dominer par la force , & ils jugeoient en conséquence que la force seule assure la domination. ils n'ont donc pas senti le besoin de ménager les peuples. Ils ont appesanti le joug sur les alliés , comme sur les sujets ; & ils n'ont pas

si conserver, parce qu'ils avoient acquis trop facilement.

Rome, au contraire, s'accroît plus lentement. Les ennemis se succèdent : elle en trouve par-tout où elle recule ses frontières, & pendant long-tems ils paroissent toujours plus redoutables. Au milieu de ces guerres, des villes sont détruites, des peuples sont exterminés, & tout ce qui résiste est tôt-ou-tard asservi. Cependant tous les peuples n'osent pas résister. Plusieurs, craignant le sort des vaincus, s'empressent de venir d'eux-mêmes au-devant des vainqueurs. Les uns demandent les droits des citoyens en tout ou en partie : les autres se croient trop heureux de conserver leurs loix, leurs magistrats, & de se gouverner eux-mêmes sous la protection de la république. Par-là, l'usage s'établit d'accorder de pareils privilèges, comme autant de récompenses. Cet usage dure, parce que c'est le caractère des usages de durer, sur-tout dans les républiques qui sont naturellement, pendant des siècles, ce qu'elles ont été d'abord. Elles conservent le même esprit, tant que les circonstances ne changent pas ; & cela n'est pas étonnant, puisque le souverain est un corps qui ne meurt point, & qui se meut toujours en consé-

quence des premières impulsions. C'est en quoi le gouvernement républicain diffère du gouvernement monarchique, où l'autorité passe toute entière d'un homme à un homme, & où le souverain paroît quelquefois mourir à chaque changement de ministre.

Les circonstances furent à-peu-près les mêmes pour les Romains, tant qu'ils ne sortirent pas de l'Italie. Aussi conservèrent-ils les mêmes mœurs & la même conduite, & ils continuèrent d'étendre leur domination par les mêmes moyens qu'ils l'avoient d'abord étendue.

Lorsqu'ils furent maîtres de l'Italie, la guerre étoit étendue parmi toutes les nations connues. Il y avoit des monarques qui vouloient asservir, & il y avoit des peuples qui vouloient rester libres. Les Romains se montrèrent au milieu de ses troubles : moment favorable, où les foibles cherchoient une puissance qui les pût défendre, & qui ne parût pas les devoir subjuguier. Ils crurent l'avoir trouvée. Rome en effet ne pouvoit alors que protéger leur liberté. Si elle la menaçoit, le danger étoit loin encore, & il importoit de se soustraire à un danger présent. Ainsi Marseille se fortifia de son alliance contre les Gaulois ; Sagonte contre Car-

thage ; les Etoliens contre Philippe ; Attale , les Rhodiens & les Egyptiens , contre les Séleucides. Les Romains n'eurent donc qu'à s'abandonner au courant des circonstances qui les entraînoient dans les Gaules , dans l'Espagne , dans la Macédoine , dans la Grece , dans l'Asie , & dans l'Egypte. La conquête de ces provinces s'offroit à eux , sans qu'ils l'eussent préparée. Ils n'avoient qu'à recevoir dans leur alliance les peuples qui les appeloient. En montrant quelques légions , ils les réunissoient contre l'ennemi commun : ils abattoient les grandes monarchies ; & parce que dans ces guerres , ils étoient dans la puissance dominante , lorsqu'elles étoient finies , ils se trouvoient la seule puissance , & tous les peuples passaient sous le joug , les alliés comme les ennemis.

Telles étoient au dehors les circonstances qui favorisoient l'agrandissement des Romains. Voyons quelles étoient au dedans celles qui le favorisoient encore.

Dans un gouvernement tel que celui de Rome , les généraux ne pouvoient pas former de grands projets de conquête. Forcés à se régler sur le tems de leur commandement , de ménager les alliés & même les vaincus , ils accordoient la paix dès qu'ils

avoient assez fait pour mériter le triomphe, & ils paroissoient se refuser d'eux-mêmes à de plus grands succès. Cette conduite, dictée par l'intérêt personnel, servit mieux la république que n'eût fait l'ambition du peuple & du sénat. Elle lui donna une apparence de justice & de modération, & elle fit croire que Rome ne prenoit les armes que pour défendre ses alliés.

Cette erreur livra les nations. Elles ne prirent aucune précaution contre un danger qu'elles ne prévoyoyent pas, parce qu'il étoit encore loin d'elles. Jusqu'alors elles n'avoient vu que des conquérans qui, tels qu'Alexandre ou Cyrus, combattoient avec leurs forces, & ne combattoient que pour eux; & elles n'avoient pas appris qu'on pouvoit parvenir à la monarchie universelle en combattant avec les forces des autres & pour les autres. Rome continua de montrer en apparence la même modération, tant que ses généraux, bornés dans le tems de leur commandement, furent obligés de donner la paix, lorsqu'ils pouvoient se promettre de nouveaux avantages. De la sorte elle cachoit son ambition sans avoir projeté de la cacher. Elle s'agrandissoit insensiblement, & les peuples qui s'étoient occupés de leurs querelles

les, où qui l'avoient appelée à leur secours, furent étonnés de se voir affervis par une puissance dont l'alliance avoit paru devoir assurer leur liberté.

Un empire tel que celui d'Alexandre est d'autant plus foible qu'il est plus vaste. Tout s'y trouve toujours en disproportion. Comme le vainqueur est supérieur lorsqu'il faut assujettir, parce qu'alors il agit avec toutes ses forces réunies; le vaincu devient supérieur à son tour lorsqu'il faut conserver, parce qu'alors le conquérant est obligé de diviser ses forces.

Après la destruction de Carthage, l'empire de la république romaine étoit plus solidement établi, parce qu'elle ne l'avoit pas conquis avec ses seules forces. Les alliés qu'elle avoit armés pour son agrandissement avoient le même intérêt qu'elle-même à lui conserver ses conquêtes. Toutes les parties de cet empire se soutenoient donc mutuellement. Elles étoient comme en équilibre autour d'un centre commun. Tout s'y trouvoit en proportion. Les causes qui conservoient étoient les mêmes que celles qui avoient subjugué; & les peuples se forçoient les uns les autres à plier sous un joug que Rome seule n'eût pas pu leur imposer.

Cependant, quoique cet empire fût formidable par-tout où la république pouvoit réunir plusieurs alliés contre un ennemi, il étoit foible en Italie, où elle étoit abandonnée à ses propres forces, & environnée de peuples qui étoient prêts à se soulever. Aussi c'étoit-là qu'il falloit porter la guerre : mais ce projet étoit trop hardi pour tout autre qu'Annibal.

Lorsque toutes les nations furent au rang des sujets, Rome se trouva dans la même position que si elle eût conquis avec ses seules armes. L'équilibre disparut donc, & les forces du peuple souverain ne furent plus en proportion avec les peuples subjugués. L'empire alors ne se soutint que par l'affervissement dont les nations s'étoient fait une habitude.

Il en naquit un autre inconvénient : c'est que la république ne put pas s'affurer des armées qu'elle entretenoit dans les provinces. Ne connoissant plus Rome, dont elles étoient éloignées, elles se donnèrent à leurs généraux, & de-là naquirent des guerres civiles. Ce tems n'étoit pas loin. Les succès des dernières guerres l'avoient avancé, & les nouvelles provinces romaines étoient un premier pas vers la décadence.

Cette république ne fut donc jamais mieux affermie que lorsqu'elle se contenta d'être la puissance dominante. Mais forcée par sa constitution à s'agrandir, elle s'agrandissoit encore. Elle vouloit tout envahir : elle ne voyoit que des sujets de triomphe dans des entreprises qui ruinèrent sa constitution même jusque dans les fondemens. Elle enleva les richesses de tous les souverains. Elle ruina les royaumes dont elle vouloit faire des provinces. Elle détruisoit pour acquérir ; & cependant elle crut avoir augmenté sa puissance, parce qu'elle compta les peuples assujettis, & qu'elle ne considéra pas combien elle les avoit rendus misérables.

Plus les provinces s'épuisèrent, plus elles furent asservies. Mais Rome, puissante uniquement par leur foiblesse, s'affoiblissoit tous les jours elle-même. Le luxe corrompit les mœurs : la prospérité acheva de détruire la discipline, que la mollesse condamnoit : l'amour de la patrie s'éteignit peu-à-peu : le nombre des vrais citoyens diminua tous les jours ; & Rome devint la proie des soldats qu'elle armoit pour sa défense. Tel fut bientôt le sort de cette république. Nous la verrons obéir dans sa décadence à la force des circonstances, comme elle y avoit obéi dans sa prospérité.

Les progrès non-interrompus des Romains, pendant plusieurs siècles, sont l'effet de la constance avec laquelle ils ont suivi certaines maximes; & cette constance est ce qu'on a pris pour une politique réfléchie. Mais ces maximes dont on leur fait honneur, ils ne les ont point méditées. Ils ont été constants dans des préjugés qui leur ont réussi, comme nous le sommes nous-mêmes dans des préjugés qui ne nous réussissent pas, & nous sommes plus étonnés qu'eux. En ce genre, la constance est le caractère de toutes les nations.

C'est uniquement parce que les circonstances ne changeoient pas, ou changeoient peu, que les Romains continuoient d'être attachés aux maximes anciennes. En effet, la politique, variable par elle-même, change avec les chefs qui gouvernent: il n'y a donc que l'uniformité des circonstances qui puisse forcer un peuple à suivre constamment les mêmes maximes. Les circonstances changèrent sensiblement après la ruine de Carthage: nous verrons les maximes changer avec elles, & les Romains perdre cette constance qu'on prenoit pour politique de leur part.

Quand je dis que les circonstances peuvent seules rendre un peuple constant dans ses

maximes , je parle en général : il faut excepter les Spartiates, dont la constance a été l'ouvrage de la politique , parce qu'elle étoit l'effet de la législation de Lycurgue ; & ce qui prouve le pouvoir des circonstances , c'est que ce législateur n'a réussi que parce qu'il en arrêta le cours & qu'il les rendit en quelque sorte immuables. Or , ce qu'il faut admirer dans la constance des Spartiates mêmes , c'est Lycurgue : de même dans la constance des Romains , ce ne sont pas les Romains , c'est l'enchaînement des circonstances où ils se sont trouvés.

Après les observations que je viens de faire , je crois qu'on peut diminuer de l'admiration qu'on a communément pour la politique des Romains. Mais rendons justice aux progrès qu'ils ont fait dans l'art militaire. Nulle part la discipline n'a été plus parfaite , & ne s'est mieux soutenue. Ils devoient au reste perfectionner cet art , parce que c'étoit le seul qu'ils cultivoient , parce qu'ils le cultivoient sans interruption , & que d'ailleurs la plupart de leurs guerres étoient de nature à leur faire sentir le besoin de la discipline (1).

(1) On peut voir dans le quatrième livre des *Observations sur les Romains* , les causes & les effets de la discipline militaire des Romains.

CHAPITRE II.

Des effets que le luxe devoit produire dans la république romaine.

LA vie simple & frugale , à laquelle les Romains avoient été forcés pendant plusieurs siècles , paroïssoit leur interdire les superfluités dont ils ne connoissoient pas l'usage. Ils aimoient cette simplicité dont ils s'étoient fait une habitude. Elle formoit leurs mœurs : elle régloit leur façon de penser , & elle entretenoit dans le gouvernement cette allure uniforme & constante qui en faisoit toute la force.

Le luxe, lorsqu'il commença , fut un objet de scandale , parce qu'il étoit contraire aux mœurs , à la façon de penser & au gouvernement. Le cri public , qui s'éleva contre ceux qui l'introduisoient , devoit en retarder les progrès , & en effet il les retarda. On vit des généraux porter au trésor public les dépouilles des nations vaincues , & ne rien réserver pour eux : tel fut entr'autres Paul Emile.

Mais le cri public s'affoiblissoit à mesure que le luxe se répandoit parmi les premiers

citoyens. On s'accoutuma peu - à - peu aux nouveaux usages. Les anciens tombèrent insensiblement dans l'oubli. On ne s'en souvint que pour les mépriser. On ne connut plus le scandale, & il fut honteux de ne pouvoir s'écarter de la simplicité de ses pères.

Le changement des mœurs ayant changé la façon de penser, les progrès du luxe en furent plus rapides. Le pauvre se corrompit à l'exemple du riche. Si des citoyens osèrent encore s'élever contre la corruption, on les regarda comme des hommes d'un autre siècle. On les tournoit en ridicule, ou du moins on les blâmoit, lors même qu'on étoit forcé à leur accorder quelque estime. Il étoit facile de prévoir que cette révolution dans les mœurs en préparoit une dans le gouvernement.

C'est après la guerre de Syrie, & dans l'intervalle de la seconde guerre punique à la troisième, que le luxe s'est sur-tout introduit parmi les Romains, & a commencé à faire passer chez eux les mœurs de l'Orient. Alors plusieurs loix furent portées particulièrement contre le luxe de la table. Mais elles prouvent un abus dont elles ne furent pas le remède. Tous les jours de plus

en plus en contradiction avec les mœurs, les loix somptuaires devinrent tous les jours plus inutiles.

Dès que les Romains, renonçant à leur première simplicité, commençoient à mettre les superfluités au nombre des choses nécessaires, ils devoient se porter rapidement à tous les excès du luxe : car ils avoient toujours été avides, & ils étoient devenus assez puissans pour donner un libre cours à leur avidité. Leur utilité avoit été leur unique règle : la force avoit fait leurs droits : au besoin la perfidie avoit suppléé à leur foiblesse. Nous avons vu parmi eux les plus puissans s'approprier les domaines de la république, usurper les terres des particuliers, enlever à leurs concitoyens jusqu'à la liberté. Cette façon de penser, que le gouvernement même avoit entretenue jusqu'alors, devoit influer de plus en plus dans les mœurs, à mesure qu'on se faisoit de nouveaux besoins. Comment les Romains, maîtres de dépouiller les nations les plus opulentes, auroient-ils pu ne pas leur enlever toutes les choses de luxe ?

L'an de Rome 581, peu avant la guerre de Persée, le consul L. Posthumius Albinus, envoyé par le sénat dans la Campanie, or-

donna aux magistrats des Préneftins de lui préparer une maifon , de venir au-devant de lui , & de lui fournir tous les chevaux & toutes les bêtes de charge dont il avoit befoin pour fon voyage. Jufqu'alors les confuls n'avoient jamais rien exigé de pareil. C'eft la république qui leur furniffoit les chofes néceffaires pour les comiffions qu'elle leur donnoit. Les villes par où ils paffoient n'étoient pas même tenues de leur préparer un logement : ils logeoient chez des particuliers avec qui ils étoient liés d'hofpitalité. *Posthumius* , qui avoit paffé à Prénefte dans un tems où il n'étoit pas en magiftrature , voulut , dit-on , fe venger des Préneftins , parce qu'ils ne lui avoient pas rendu les honneurs qu'on ne devoit qu'aux magiftrats.

Cet exemple , imité par d'autres , devint bientôt un ufage. Alors les magiftrats de la république parurent autorifés à imposer aux peuples telles charges qu'ils jugeoient à propos , & ils fe firent des droits des malverfations qu'ils commettoient. Le fénat fe hâta de faire publier dans toutes les villes un décret par lequel il défendoit de rien exiger d'elles au-delà de ce qu'il auroit réglé. Il faifoit connoître par-là qu'il défapprouvoit les vexations ; mais il ne les empêcha pas.

Si dans la suite des consuls ou des préteurs furent accusés d'en avoir commis, ils eurent ordinairement assez de crédit pour se faire absoudre. Le tribun L. Calpurnius Piso, croyant arrêter cet abus, fit passer une loi qui autorisoit les peuples à se pourvoir devant les juges contre les magistrats concussionnaires. Cette loi fut portée la première année de la troisième guerre punique, c'est-à-dire, dans un tems où elle étoit visiblement en contradiction avec l'esprit même du gouvernement. Elle devoit être sans force, puisque le sénat donnoit lui-même l'exemple de la perfidie & de l'injustice.

Les Romains passèrent presque subitement de la plus grande simplicité à la recherche des choses de luxe. Dans les commencemens, encore incapables de les apprécier par eux-mêmes, ils s'y portèrent d'abord avec plus d'avidité que de goût : ils parurent n'en faire cas que parce qu'elles avoient un prix chez les peuples auxquels ils les enlevoient, & ils les envahirent avec une sorte de férocité. C'étoient des soldats qui alloient au butin.

Quand une nation fait jouir des choses de luxe, ses mœurs deviennent plus douces, parce qu'elles s'amollissent. Alors il y a une

forte de lâcheté dans son caractère. Moins capable des fatigues qu'il faudroit prendre pour se procurer de nouvelles superfluités, elle se repose dans la jouissance de celles qu'elle a, & elle paroît moins avide.

Mais les Romains avoient apporté le luxe chez eux, & ils ne s'amollissoient pas encore. C'est qu'il leur avoit été plus facile de dépouiller les nations que d'apprendre à jouir des superfluités qu'ils leur enlevoient. Ils conservoient donc le même courage, ou plutôt la même férocité qu'ils avoient eue lorsque leur manière de vivre étoit encore simple & frugale, & par conséquent ils étoient d'autant moins capables de mettre des bornes à leur avidité, qu'ils recherchoient les choses de luxe avec moins de connoissance.

Lorsque les généraux ne s'étoient pas encore fait un besoin de ces choses, ils paroissoient ne dépouiller les nations que pour triompher avec plus de magnificence; & après avoir étalé des richesses, que le peuple dans les commencemens regardoit avec plus d'étonnement que d'envie, ils les dépofoient dans le trésor public pour les besoins de l'état. Par-là l'esprit du gouvernement devenoit tous les jours plus avide.

Il le devenoit sans scrupule , parce que l'intérêt public le justifioit : & les Romains s'accoutumoient à regarder les dépouilles des peuples vaincus comme le principal fruit de leurs victoires.

Cette avidité , qui caractérisoit le gouvernement , fut entretenue par l'empressement des nations à rechercher la protection du peuple romain. Elles se ruinèrent pour l'acheter ou pour la conserver , & Rome ne mit plus de bornes aux tributs qu'elle imposoit. Elle crut avoir des droits à tout ce qu'on ne pouvoit pas lui refuser.

Dès que le gouvernement devenoit tous les jours plus avide , il n'étoit pas possible que les généraux , qui s'accoutumoient au luxe des provinces conquises , se fissent toujours un point d'honneur d'être désintéressés. Ils détournèrent donc à leur profit une partie des trésors qu'ils enlevoient aux nations : ils imposèrent des tributs dont ils ne rendoient aucun compte : ils vendirent leur protection : ils s'approprièrent les biens des particuliers & des provinces ; en un mot , ils commirent dans leurs départemens les vexations que le gouvernement de la république commettoit par-tout.

L'intervalle de la seconde guerre punique

à la troisième fut le tems où les provinces étoient une source plus abondante de richesses. Mais l'avidité, qui tarit cette source, arma bientôt les Romains les uns contre les autres. Rome fut déchirée par des guerres civiles. Elle devoit finir par avoir un maître; & les revenus d'un empire, qui absorboit toutes les richesses des nations les plus opulentes, ne suffirent pas à un seul homme.

Pendant que le luxe se répandoit, les Romains conservoient des usages qui s'étoient établis dans les tems où ils ne le connoissoient pas; & ces usages rendoient le luxe encore plus pernicieux pour eux.

Ils auroient cru se dégrader en cultivant les arts: c'est un vieux préjugé que les circonstances avoient fait naître. Il étoit naturel qu'une nation de soldats abandonnât les arts à ses esclaves; & dès qu'elle les leur avoit abandonnés, il étoit naturel encore qu'elle dédaignât de les cultiver elle-même. En tems de paix, les Romains qui n'avoient point de champs étoient donc dans une grande oisiveté. Tel étoit le sort de la plus grande partie des citoyens, que les censeurs distribuoient ordinairement dans les quatre tributs de la ville.

Pendant cinq siècles ou environ cette oisiveté ne contribua pas peu à l'agrandissement de la république. Car Rome auroit eu moins de soldats, si les citoyens avoient été plus occupés, & c'est la nécessité de subsister qui faisoit desirer la guerre. Si le peuple se plaignoit de n'avoir point de part aux champs qu'il avoit conquis, les patriciens l'appaïsoient, en cédant à chaque fois quelque partie de l'autorité. Comme tous les tyrans, plus avarés qu'ambitieux, ils aimoient mieux abandonner des magistratures que des arpens de terre; & parce que les dissensions n'étoient favorables qu'à l'ambition des tribuns, chaque année la guerre redevenoit l'unique ressource du peuple, qui avoit toujours été trompé dans son attente, & qui devoit l'être encore. Or, cette ressource fut assurée, tant que les Romains ne portèrent pas leurs armes hors de l'Italie.

La république devoit pencher vers sa ruine, aussi-tôt que le changement des circonstances changeroit l'influence des causes qui l'avoient élevée. C'est ce qui arriva après la seconde guerre punique, & plus sensiblement encore après la troisième. Alors la guerre ne pouvoit plus faire diversion aux

dissensions domestiques, parce qu'il n'étoit pas possible de mener à l'ennemi d'un moment à l'autre une grande partie des citoyens ; & le peuple, à qui le butin manquoit, restoit sans ressource, parce qu'il ne savoit pas subsister de son travail. Cependant il étoit plus nombreux que jamais. Or, un peuple oisif qui n'a pas de quoi subsister, & qu'on ne peut arracher à ses dissensions, sera naturellement porté à causer des révolutions dans le gouvernement : car il n'a d'espérance que dans les troubles, & sa cupidité est excitée par le luxe, qui lui rend sa misère plus sensible.

Si pendant un tems le partage de l'autorité est l'objet des dissensions, ce sera désormais le partage des richesses. Les pauvres se soulèveront, parce qu'ils n'ont rien à perdre. Les riches s'armeront, parce qu'ils ont tout perdu s'ils cessent d'être riches, & l'or, qui distingue seul les citoyens, coûtera plus à céder que les dignités.

Il coûtera d'autant plus à céder, qu'il tiendra lieu de tout dans un gouvernement où tout deviendra vénal. Celui qui sera assez riche pour acheter les suffrages sera sûr d'obtenir les magistratures : celui qui les

obtiendra, fera sûr de s'enrichir encore; & on les ambitionnera par avarice.

Les mêmes usages sont bons ou mauvais suivant les circonstances. Un peuple sans arts & sans métiers est ce qu'il falloit à Rome, tant que la guerre se fit en Italie; parce qu'alors cette ville n'avoit besoin que de soldats. Il n'en fut pas de même dans la suite. Plus un empire est étendu, plus il importe que la capitale soit remplie de citoyens laborieux. Ainsi, comme le désœuvrement du peuple avoit été une des causes de l'aggrandissement de la république, il devoit être aussi une des causes de sa décadence.

Au lieu de soldats, Rome ne renfermoit plus qu'une populace affamée, que la prospérité de l'état rendoit insolente, & que la misère soulevoit contre les riches. Pour la faire subsister, on étoit contraint de prendre dans le trésor public, & de lui distribuer du bled, du lard, de l'huile & autres choses semblables. Cependant cette populace, qui croyoit avoir conquis l'univers, ne pouvoit se résoudre à vivre uniquement d'aumônes, & elle demandoit des terres, que les propriétaires ne vouloient pas céder.

Tôt ou tard le luxe ruine les nations chez lesquelles il s'introduit. Il y a un tems, à la vérité, où il paroît multiplier la masse des richesses. Il anime l'industrie, il multiplie les arts, il fait fleurir le commerce : il met tout en valeur, en un mot, & il fait jouir de tout.

Il met tout en valeur, dis-je, excepté l'agriculture, à laquelle il nuit nécessairement, comme nous l'avons prouvé ailleurs. Il suffit de rappeler ici que les souverains, pour fournir à leur superflu & à celui des grands, sont dans la nécessité de multiplier les impôts ; & qu'après les avoir multipliés, ils sont dans la nécessité de les multiplier encore. De génération en génération, ils sont d'autant moins riches, qu'ils font plus d'efforts pour augmenter leurs revenus ; parce que d'un côté tout enchérit pour eux comme pour leurs sujets, & que de l'autre la source des richesses se tarit à mesure que les campagnes tombent en friche.

Mais le luxe ne ruine l'agriculture qu'insensiblement, & pendant un tems il porte l'abondance dans les villes où les citoyens sont assurés de vivre de leur travail. 51

c'est un avantage, au moins n'est-il que passager.

Comme le luxe force les plus riches à dépenser continuellement au delà de ce qu'ils ont, il vient un tems où ils sont réduits malgré eux à vivre d'économie. Alors les arts de luxe cessent d'être cultivés, ceux qui en vivoient tombent dans la misère, & les villes sont ruinées comme les campagnes.

Le luxe des Romains, qui ruinoit les provinces conquises, ruina de bonne heure l'agriculture en Italie, parce que les grands sacrifièrent à leur magnificence & à leurs caprices les terres dont ils s'étoient emparés; & comme les citoyens regardoient au-dessous d'eux de cultiver les arts, il arriva qu'à Rome le luxe n'eut pas même l'avantage passager de faire subsister les pauvres.

Le peuple étoit donc dans la misère, & souvent les citoyens qui paroissoient dans l'opulence se trouvoient pauvres eux-mêmes, parce qu'ils l'étoient de tout ce qu'ils n'avoient pas. Dans cet état des choses, il ne pouvoit naître que des troubles: d'un côté, le trésor public ne suffisoit pas aux besoins d'une populace nombreuse, qui manquoit de pain, & qui n'en savoit pas gagner; de

l'autre les loix ne pouvoient réprimer les grands, dont l'avidité dépouilloit indistinctement les sujets de la république, les alliés & les citoyens. D'après ces considérations, vous jugez, Monseigneur, que les dissensions, qui étoient suspendues par des guerres, ne tarderoient pas à recommencer; & qu'elles furent bien différentes de celles que nous avons vues.

C H A P I T R E I I I .

Jusqu'au tribunat de Tiberius Gracchus.

L'ÉTUDE de l'histoire, comme je l'ai déjà remarqué, ne demande pas, Monseigneur, qu'on apprenne tout ce qui est arrivé. Il y a un choix à faire, & nous sommes conduits dans ce choix par l'objet que nous nous proposons.

Jusqu'ici nous avons considéré tout ce qui a pu contribuer à la grandeur des Romains. Actuellement que plusieurs nations ont été subjuguées, & que nous prévoyons la chute des monarchies qui subsistent encore, il nous reste à observer les révolutions dans les mœurs & dans le gouvernement jusqu'à la ruine de la république. C'est par rapport à

568 HISTOIRE ANCIENNE.
cet objet que je choisirai les faits dont je
vous entretiendrai.

La guerre continuoit en Espagne, & les Romains s'y montroient tels qu'ils s'étoient montrés en Afrique. Nous avons vu que Viriathus avoit défait le préteur Vétilius. Il eut de nouveaux succès : il eut aussi des revers. Mais, tant qu'il vécut, il soutint avec gloire tout l'effort des ennemis. Humain, juste, intrépide, endurci à la fatigue, grand capitaine, il n'eût jamais d'autres intérêts que ceux des peuples dont il prenoit la défense : il partageoit également avec ses soldats le butin & le danger, & il étoit à leur tête comme un chef parmi ses égaux.

Q. Cécilius Métellus Macédonicus commandoit depuis deux ans en Espagne, lorsqu'on lui donna pour successeur Q. Pompéius Népos, qui, sans talens & sans naissance, s'étoit élevé au consulat par une perfidie. Lélius, ami de Scipion l'africain, demandoit le consulat. Pompéius, qui feignoit d'être ami de l'un & de l'autre, s'offrit de solliciter pour Lélius, & le supplanta.

Ennemi de Pompéius, Métellus donna des congés à tous les soldats qui en demandèrent : il dissipa les munitions de guerre & de bouche, & il ordonna de laisser mourir

de faim les éléphants. A cette conduite d'un homme qui avoit paru jusqu'alors aussi bon citoyen que bon général, on pouvoit juger qu'on n'étoit pas loin des tems où la république seroit tout-à-fait sacrifiée à des vues particulières. Si Métellus, parce qu'il étoit ennemi de Pompéius, vouloit le faire échouer, il auroit pu s'en reposer sur l'incapacité de ce consul, qui n'eut aucun succès, quoique son armée fût au moins de trente mille hommes.

Pendant que Pompéius faisoit la guerre aux Arvaques, Viriathus, qui l'année précédente avoit vaincu le proconsul Fabius Servilianus, le défit encore, & le poussa dans un poste d'où les Romains pouvoient difficilement lui échapper. Dans cette conjoncture, il fit des propositions, parce qu'il crut pouvoir assurer la paix; & par le traité que le sénat & le peuple ratifièrent, on convint de garder de part & d'autre tout ce qu'on possédoit. Viriathus avoit alors étendu sa domination sur le Tage & sur l'Ebre, & les Romains commençoient à se lasser de cette guerre, qui duroit depuis neuf ans.

Si Viriathus comptoit sur la foi des traités, il ne connoissoit pas le sénat. Dès l'année suivante, les hostilités recommencèrent. On avoit continué le commandement à Pom-

péius dans l'Espagne citérieure ; & dans l'Espagne ultérieure, le consul Q. Servilius Cépis avoit succédé à son frère Fabius Servilianus. Servilius, aussi-tôt qu'il fut arrivé dans sa province, commença par chercher des prétextes pour rompre la paix ; & bientôt après, sans en chercher davantage, il arma ouvertement. Le sénat l'y autorisa.

Viriathus, qui n'avoit pas prévu cette perfidie, fut réduit à fuir devant l'armée du consul. Ses alliés ne lui donnèrent aucun secours. Comme ils n'avoient pas pu se concerter pour leur défense commune, ils n'osèrent prendre les armes, & quelques-uns furent même forcés de se soumettre aux Romains. Alors Servilius médita une nouvelle trahison. Il offrit la paix, si on lui livroit les chefs de plusieurs villes qui s'étoient soustraites à la république ; & lorsqu'on les lui eut livrés, il y mit une nouvelle condition : il demanda que Viriathus livrât ses armes, & s'abandonnât lui-même à la discrétion du sénat. La guerre continua. Il n'étoit pas néanmoins au pouvoir du consul de la conduire avec succès : car ses troupes, auxquelles il étoit odieux, le méprisoient, & se soulevoient contre lui. Il fit assassiner Viriathus.

Pompéius assiégeoit alors Numance. Après avoir ruiné ses troupes devant cette place, il fit avec les Numantins un traité qui le déshonoroit, & lorsque, l'année suivante, il remit le commandement au consul M. Popilius Lénas, il eut l'impudence de nier ce traité qu'il avoit conclu en présence des principaux officiers de l'armée. Popilius renvoya la décision de cette affaire au sénat, & suspendit les hostilités. Mais Pompéius persista toujours à nier un fait de la dernière évidence; & le sénat, qui ne vouloit pas la paix, jugea qu'il n'y avoit point eu de traité.

Popilius ayant recommencé la guerre, fut battu, & perdit une partie de son armée. Le consul C. Hostilius Mancinus, qui lui succéda, ne fit que des fautes, & n'éprouva que des revers. Ses soldats, effrayés à la vue des ennemis, n'osoient plus sortir du camp. Il résolut de s'éloigner, & il choisit une nuit pour sa retraite. Mais, quoiqu'il eût vingt mille hommes, quatre mille Numantins qui le poursuivirent firent un grand carnage de ses troupes, & le poussèrent dans des défilés où ils l'enfermèrent. Il leur envoya un héraut pour entrer en composition.

Les Numantins refusèrent de traiter avec lui: ils avoient appris à se méfier des géné-

raux de la république. Heureusement pour les Romains , ils crurent pouvoir donner leur confiance au questeur Tib. Sempronius Gracchus , dont la probité étoit reconnue ; & Gracchus sauva l'armée. Ils étoient bien simples , si la probité d'un seul citoyen les rassuroit contre le sénat.

Le traité que Tibérius Gracchus fit avec eux étoit assez justifié par la nécessité où l'on avoit été de le conclure ; & s'il étoit honteux pour la république , toute l'infamie en retomboit sur Hostilius. Ce consul , qui eut ordre de venir rendre compte de sa conduite , fut remplacé par son collègue , M. Emilius Lépidus , qui fit la guerre aux Vaccéens contre la défense du sénat.

La conduite du sénat avec les Numantins fut la même que celle qu'il avoit tenue avec les Samnites après le traité des Fourches Caudines. Il ordonna qu'Hostilius & tous ceux qui avoient garanti le dernier traité feroient livrés à l'ennemi , & Hostilius , se piquant d'autant de générosité que Sp. Posthumius , invita lui-même le peuple à autoriser ce décret. Mais le peuple ne consentit point que Gracchus fût livré , & Hostilius , qu'on livra seul , ne fut pas accepté par les Numantins.

Cette nouvelle perfidie ne releva pas les affaires des Romains. Contre une ville où il n'y avoit jamais eu plus de huit mille soldats, il fallut enfin armer jusqu'à soixante mille hommes : on en donna le commandement à Scipion l'africain, qu'on jugea seul capable de terminer cette guerre : & encore ce général ne crut-il devoir marcher contre les Numantins, qu'après avoir employé une année à rétablir la discipline dans les troupes. Numance fut rasée, & on vendit tous les citoyens qui survécurent à la ruine de leur ville.

Pendant cette guerre, on voit que les Romains alloient ouvertement à la tyrannie par toutes sortes de voies ; que les généraux, sans égard pour les ordres du sénat, ne formoient des entreprises que pour assouvir leur avidité, & que dans la prospérité de la république la discipline commençoit à se perdre. Une révolte des esclaves en Sicile va nous faire remarquer d'autres abus. Elle commença deux ans avant la ruine de Numance.

Les citoyens riches avoient rempli les campagnes de Sicile & d'Italie d'esclaves, qu'ils traitoient avec plus de dureté que leurs bêtes, parce qu'ils les acquéroient à plus vil prix. Leur avarice sordide & barbare, qui

refusoit à ces malheureux jusqu'aux choses les plus nécessaires, les forçoit à vivre de brigandage. Ils les y invitoient eux-mêmes, afin d'être dispensés de les nourrir; & ils les protégeoient contre les poursuites des préteurs, auxquels il étoit difficile d'en faire justice.

En Sicile, où ce désordre étoit plus grand qu'ailleurs, les esclaves marchaient en troupes, & formoient des bandes de voleurs, qui commettoient impunément toutes sortes de violences. Ce genre de vie, où ils faisoient ensemble l'essai de leur courage, leur fit connoître leurs forces, & ils résolurent de se soustraire à des maîtres aussi avarés que cruels. Un de leurs chefs, nommé Eunus, à la tête de soixante dix mille, prit toutes les marques de la royauté. Il se faisoit appeler Antiochus, parce qu'il étoit de Syrie, & bientôt on compta jusqu'à deux cent mille esclaves qui se soulevèrent dans les différentes parties de la Sicile. Ces brigands commirent des cruautés inouïes. Ils se défendoient en désespérés, comme des hommes qui n'avoient pour ressourcés que la victoire ou la mort. Quatre préteurs, qu'on envoya contre eux, furent successivement battus. Le consul C. Fulvius, collègue de Scipion l'afri-

cain , les combattit sans succès. Son successeur au consulat , L. Calpurnius Piso , le même qui avoit fait passer la loi contre les magistrats concussionnaires , remporta sur eux la première victoire ; & l'année suivante , le consul P. Rupilus Népos acheva de les exterminer. Ceux qui ne périrent pas dans les combats expirèrent sur la croix. Pendant cette guerre , à Rome & dans plusieurs villes d'Italie , les esclaves formèrent une conspiration qui fut découverte , & qui n'eut pas de suite.

Aux désordres que les citoyens puissans causoient dans les provinces , on peut juger de l'abus de leur crédit à Rome même. Une loi , portée pendant la guerre de Numance , donne occasion de remarquer qu'ils ne laissoient plus au peuple la liberté des suffrages.

Jusqu'à l'an de Rome 615 , les suffrages avoient été donnés de vive voix. Cette manière de procéder aux élections avoit l'avantage de pouvoir éclairer le peuple sur les candidats auxquels ils devoient la préférence , parce qu'on discutoit publiquement le mérite de ceux qui se présentoient. Mais quand le tems fut arrivé , où l'avidité commençoit à faire briguer les magistratures , les citoyens puissans employèrent les menaces & la vio-

lence pour se rendre maître des élections; & le peuple sentit qu'en continuant de donner ses suffrages de vive voix, il n'avoit plus la liberté de choisir ses magistrats. Alors on fit une loi qui régla que désormais les élections se feroient par scrutin, c'est-à-dire en comptant les billets, où chacun auroit écrit le nom de celui qu'il choisiroit.

Cette loi rendit la liberté des suffrages. Mais le peuple, qui se corrompoit, ne devoit jouir de cette liberté que pour vendre les magistratures; & le secret du scrutin favorisoit tout-à-coup ce nouvel abus. Quand il n'y a plus de mœurs, les loix paroissent moins faites pour remédier aux inconvéniens que pour les constater.

C H A P I T R E I V.

Du tribumat de Tibérius Gracchus.

IL y avoit alors à Rome une populace immense, les plus grandes richesses, la plus grande pauvreté, & tous les vices qui vont à la suite du luxe. Alors naquirent des troubles qui n'ont fini qu'avec la république. Ils commencèrent l'année de la ruine de Numance, lorsque Scipion étoit encore devant cette place qu'il tenoit bloquée.

Gracchus offensé de ce qu'on n'avoit point eu d'égard pour le traité dont il étoit l'auteur, fut encore irrité contre le sénat, qui l'eût livré aux Numantins, si le peuple ne s'y fût opposé. Sensible à cette injure, il chercha l'occasion de se venger, & il se fit élire tribun. Quoique plébéien il jouissoit par sa famille d'une grande considération. Il étoit beau-frère de Scipion, gendre d'Ap. Claudius prince du sénat, & son père, deux fois consul, avoit obtenu les honneurs du triomphe. C'est ce même Sempronius qui avoit épousé Cornélie, fille du premier Africain. D'ailleurs avec une réputation de courage, de prudence & de probité, Gracchus avoit encore une éloquence qui le mettoit bien au-dessus des orateurs de son tems, & une figure qui paroissoit donner un nouveau prix à son éloquence & aux autres qualités de son ame.

Il entreprit de renouveler la loi Licinia, par laquelle il étoit défendu à tout citoyen d'avoir plus de cinq cent arpens de terre. L'objet de ce tribun n'étoit pas uniquement de soulager la misère du peuple : il vouloit sur-tout que les campagnes fussent désormais cultivées par des citoyens, jugeant les esclaves dont elles étoient remplies, inutiles pour la guerre & dangereux pendant la paix.

Il y avoit long-tems que la loi Licinia étoit tombée dans l'oubli. Elle paroissoit proscrite , & les riches ne s'attendoient pas à la voir revivre. Il seroit difficile de se représenter la fureur avec laquelle ils s'élevèrent contre les desseins de Tibérius. On n'avoit jamais rien vu de semblable dans les querelles fréquentes que le partage des terres avoit autrefois suscitées. C'est que l'avarice s'étoit accrue avec les richesses , & que le tems étoit arrivé où on défendrait ses biens par toutes sortes de violences , parce qu'on les avoit acquis par toutes sortes de voies.

Le tribun , qui prévoyoit les oppositions des riches , avoit apporté quelques adoucissements à la loi Licinia. Il consentoit que chaque enfant de famille pût avoir en propre deux cent cinquante arpens ; & il n'exigeoit pas qu'en restituant les terres qu'on avoit usurpées , on rendît compte des fruits dont on auroit joui. Mais ces adoucissements mêmes aigrissoient les riches , parce que l'équité dont on paroissoit user à leur égard les rendoit plus odieux , s'il ne se laissoient pas dépouiller. Ils traitèrent Tibérius de séditieux & de perturbateur du repos public. Parce qu'ils ne voyoient qu'eux dans la république , ils

l'appeloient l'ennemi de l'état ; & ils l'accusoient d'aspirer à la tyrannie , parce qu'il prenoit les intérêts du peuple.

Plus ils déclamoient contre lui avec animosité , plus lui-même il montrait de modération. Il leur demandoit s'ils ne pourroient pas vivre avec cinq cent arpens. Il leur représentoit la misère des citoyens , auxquels ils refusoient des terres. Il s'élevoit contre l'abus qui , ôtant aux pauvres la ressource de vivre en cultivant les champs des riches , autorisoit les grands propriétaires à nourrir dans de vastes domaines leurs esclaves plutôt que leurs concitoyens. *Les bêtes sauvages ,* disoit-il , *ont des tanières pour se retirer , & des hommes , qu'on dit les maîtres de l'univers , n'ont pas un toit pour se mettre à couvert des injures du tems : il ne leur reste que les cicatrices des blessures qu'ils ont reçues dans les combats.* Il lui étoit d'autant plus facile de rendre la multitude favorable à ses desseins , qu'il plaidoit pour le peuple devant le peuple même. Le jour ayant été pris pour la publication de la loi , le sénat s'assembla.

A en juger par le passé , il sembleroit que cette compagnie entreroit en composition. En effet elle eût abandonné des dignités pour conserver ses terres ; mais elle ne

pouvoit plus faire de ces marchés, & elle étoit moins disposée que jamais à se laisser dépouiller. Si quelques sénateurs vouloient qu'on eût égard aux plaintes des tribuns, le plus grand nombre rejetoit avec indignation un avis qui tendoit à diminuer leur fortune. Ces terres dont on les vouloit déposséder, les uns disoient les tenir de leurs pères, les autres affuroient les avoir acquises de bonne foi; quelques-uns, voilant leur avarice du prétexte de la religion, disoient que leurs ancêtres étoient enterrés dans ces terres, & qu'ils en défendroient les sépulchres jusqu'à la mort. On parla d'employer la violence contre Tibérius; & après bien des avis on s'en tint au parti qui avoit réussi tant de fois, c'est-à-dire, à la voie d'opposition. On choisit à cet effet le tribun M. Octavius Cécina, qui quoiqu'ami de Tibérius, entra facilement dans les vues des riches, parce qu'il étoit riche lui même, & qu'il eût beaucoup perdu si la loi eût été portée.

Il est certain que la loi Licinia avoit de grands inconvéniens. Il s'agissoit de ruiner les premières familles, qu'on regardoit comme le soutien de la république. Les recherches auxquelles elle obligeoit, pouvoient occa-

fionner bien des troubles. Il en devoit naître des procès fans fin. Après avoir réduit les plus grands propriétaires à cinq cent arpens , il n'étoit pas sûr qu'il restât des terres pour tous les citoyens qui n'en avoient pas ; & il paroiffoit au contraire que la loi qui devoit ruiner les riches , ne pouvoit pas pourvoir au foulagement de tous les pauvres. C'est sur ces motifs qu'Octavius fonda son opposition.

Tibérius cependant ne renonça pas à ses desseins. Il remonta à l'institution du tribunat : & après avoir montré quel en avoit été le motif , il représenta que si le peuple avoit pu déposer un roi & abolir la royauté même , il pouvoit à plus forte raison déposer un tribun qui abuseroit de son autotité , & abolir le tribunat , si cette magistrature devenoit contraire à ses intérêts. Il demanda donc que le peuple décidât , qui de lui ou d'Octavius lui étoit contraire ou favorable ; & que celui des deux qui seroit déclaré avoir abusé des privilèges de sa place , fût déposé sur le champ.

Cette entreprise , jusqu'alors sans exemple , lui réussit : Octavius fut déposé. La loi Licinia ne trouva plus d'opposition , & on nomma pour la faire exécuter trois commissaires ,

Tibérius , son beau-père Ap. Claudius , & son frère C. Gracchus , qui servoit alors sous Scipion au siège de Numance.

Tibérius disposa de la place d'Octavius en faveur d'un homme qui lui étoit dévoué. Alors absolu dans le tribunat , il fut en quelque sorte maître de la république. Il pouvoit suspendre les fonctions de tous les magistrats , & aucun d'eux ne pouvoit rien entreprendre sans son consentement.

Tant de crédit pouvoit le faire soupçonner d'aspirer à la tyrannie. Ses ennemis s'en prévalurent. Ils formèrent des complots contre lui , & sa vie fut en danger. Il falloit donc qu'il humiliât le sénat ou qu'il périt dans son entreprise. C'est pourquoi , déterminé à ne plus garder de ménagement , il résoiut de transporter toute la puissance au peuple. Il proposa d'abrèger le tems de service des soldats , d'appeler au peuple de tous les jugemens , & de mettre dans les tribunaux autant de chevaliers que de sénateurs. Le sénat étoit sur-tout offensé de cette dernière proposition , lorsque de nouveaux projets l'irritèrent encore davantage.

Attalus Philométor , dernier roi de Pergame , mourut cette année. Il légua ses états au peuple romain ; & déjà les sénateurs re-

gardoient d'un œil avide la succession de ce prince, dont ils se croyoient les héritiers. Ce fut à cette occasion que Tibérius leur porta le coup auquel ils parurent le plus sensibles. Il proposa de partager entre les plus pauvres citoyens tout le mobilier d'Attalus, & de donner au peuple la disposition des revenus du royaume de Pergame. A cette proposition les sénateurs jurèrent de se venger, à quelque prix que ce fût, du tribun qui l'avoit faite.

Tibérius, pour exécuter ses projets, demandoit à être continué dans le tribunat. Il avoit contre lui le sénat, les grands & les tribuns jaloux de son crédit. Mais le peuple lui étoit favorable. Il venoit de s'assembler au Capitole, & il alloit procéder à l'élection, lorsqu'on vint dire à Tibérius que les sénateurs avoient résolu de l'attaquer jusque dans son tribunal. En effet, leurs esclaves armés de bâtons, l'attendoient à la porte du sénat.

Il s'agissoit de faire connoître au peuple le danger qui menaçoit son tribun. Le tumulte étoit grand : les ennemis de Tibérius l'augmentoient à dessein, & il ne lui fut plus possible de se faire entendre. Réduit à s'exprimer par des gestes, il toucha sa tête des deux mains, pour faire comprendre qu'on en vou-

loit à sa vie. Aussi-tôt un bruit se répand jusque dans le sénat, que Tibérius demande la couronne. Les sénateurs qui ne cherchoient qu'un prétexte pour user de violence, feignent de prendre l'alarme. Scipion Nafica, fils de celui qui avoit été reconnu pour le plus honnête homme de la république, exhorte le consul P. Minucius à faire périr le prétendu tyran, assurant qu'il n'y a pas un moment à perdre, si on veut conserver la liberté; & sur le refus de ce magistrat, qui ne crut pas devoir être l'instrument de la vengeance de quelques citoyens, il marche lui-même à la tête des sénateurs de son parti. Leurs esclaves, qui les précèdent, frappent sur tout ce qui s'oppose à leur passage. Le peuple prend la fuite: Tibérius est assommé: plus de trois cent de ses partisans périssent avec lui, & le sénat continua de sévir pendant plusieurs jours contre tous ceux qu'il jugea avoir été favorables aux desseins du tribun. Voilà la première dissension de cette espèce. Ce furent les sénateurs qui l'ensanglantèrent. Leurs premiers coups tombèrent sur un citoyen dont la personne étoit réputée sacrée; & ils le tuèrent dans le Capitole même, où le peuple étoit assemblé.

CHAPITRE

C H A P I T R E V.

Jusqu'à la mort de Caius Gracchus.

C'EST pendant le tribunat de Tibérius, que Calpurnius vainquit en Sicile les esclaves qui s'étoient révoltés. Alors il y avoit de pareils soulèvemens en Asie, & la cause en étoit la même. Attale étant mort pendant ces troubles, Aristonicus, fils naturel d'Eumène, arma pour lui les esclaves, & se rendit maître du royaume de Pergame. Son règne fut court. Vainqueur la première année du consul P. Lucinius Crassus, qui perdit la vie, la suivante il fut vaincu & fait prisonnier par le consul M. Perpenna, qui mourut de maladie peu après sa victoire. Il orna le char de triomphe de Manius Aquilius, qui avoit succédé à Perpenna, dans le département de l'Asie; & il fut jeté dans une prison où on l'étrangla.

La mort de Tibérius n'avoit pas rétabli le calme. Le peuple, qui se la reprochoit, n'attendoit que le moment de la venger. Il voyoit avec indignation qu'au mépris de la loi Valéria, on eût banni & même fait

Tome VIII,

R

mourir plusieurs citoyens ; & il falloit prévoir qu'à son tour il mépriseroit les loix , à l'exemple du sénat. La violence devoit donc décider désormais du fort de la république.

On insultoit Scipion Nafica : on le traitoit publiquement d'assassin , de sacrilège : on parloit de lui faire son procès. Envain le sénat donna un décret pour le justifier. Il le fallut soustraire à la haine publique , & on l'envoya en Asie. On prit pour prétexte la guerre d'Aristonicus. Mais cette commission fut un véritable exil. Nafica mourut à Pergame quelque tems après.

Dans la vue d'appaîser le peuple, le sénat feignit de consentir à l'exécution de la loi agraire, & on nomma pour succéder à Tibérius dans cette commission , P. Licinius Crassus , beau-père de Caius Gracchus. Crassus périt , comme je l'ai dit , dans la guerre contre Aristonicus , & Ap. Claudius étant mort sur ces entrefaites , tout parut suspendu. Cependant le sénat , qui crut devoir feindre encore , consentit qu'on donnât deux nouveaux collègues à Caius Gracchus. Le choix tomba sur M. Fulvius Flaccus & sur C. Carbo : deux hommes plus faits pour exciter des séditions que pour conduire une entreprise.

Afin de juger de ceux que la loi Licinia

condamnoit à être dépouillés, les triumvirs firent sommer tous les propriétaires de donner une déclaration exacte de la quantité d'arpens qu'ils possédoient. Mais les plus riches, trop puissans pour obéir, mirent des gens armés sur leurs terres; & les plus foibles implorèrent la protection du sénat & des grands. Cette affaire excitoit de grands troubles, lorsque Scipion l'africain, sans combattre directement la loi Licinia, trouva le moyen de l'é luder.

Malgré les alliances qui étoient entre les maisons Cornélia & Sempronia, il n'y avoit jamais eu d'union entr'elles. Les Scipions s'étoient toujours déclarés hautement contre les entreprises de Tibérius. On les soupçonnoit d'avoir tous contribué à la mort de ce tribun, ou du moins de l'avoir tous approuvée, & Scipion l'africain vivoit mal avec sa femme, sœur des Gracques. La haine qui divisoit ces deux maisons devoit enfin éclater par un crime.

Comme les riches étoient pour la plupart en procès sur les bornes de leurs possessions, Scipion représenta que tant qu'on n'auroit pas terminé ces procès, il ne seroit pas possible de connoître quelles terres on devoit enlever à ceux qui en avoient plus de cinq

cent arpens. En conséquence il demanda qu'on marquât d'abord les bornes précises des terres que chacun possédoit; & parce que la connoissance de cette affaire passoit les pouvoirs des triumvirs, il proposa de nommer une nouvelle commission pour en juger, ou de donner aux triumvirs des pouvoirs plus étendus.

On auroit pu répondre qu'il importoit peu de rechercher quelles étoient les prétentions réciproques des grands propriétaires; que le pouvoir donné aux triumvirs de restreindre leurs possessions renfermoit implicitement le pouvoir d'en marquer les bornes; & qu'enfin, pour remplir l'esprit de la loi, il suffiroit de laisser à chacun cinq cent arpens. Mais le peuple, trompé par le raisonnement de Scipion, consentit à la proposition de ce sénateur. Peut-être aussi les triumvirs se flattèrent-ils qu'on leur confieroit la nouvelle commission. On la donna au consul C. Sempronius Tuditanus.

Tuditanus, qui parut d'abord s'occuper de cette affaire, l'abandonna bientôt après, sous prétexte que la guerre l'appeloit en Illyrie, & la colère des triumvirs, qui se voyoient les mains liées, retomba sur Scipion. Ils lui reprochèrent son ingratitude

envers le peuple qu'il trahissoit , & qui cependant l'avoit élevé à deux consulats contre toutes les règles ; & ils le forcèrent à s'expliquer sur la mort de Tibérius , comptant que par sa réponse il se rendroit odieux à l'un ou à l'autre parti. *Je la crois juste* , répondit Scipion , *s'il est vrai que Tibérius ait aspiré à la tyrannie*. Le peuple parut indigné à cette réponse , & Fulvius Flaccus s'emporta jusqu'à menacer Scipion. Le lendemain ce sénateur fut trouvé mort dans son lit.

Aux indices manifestes d'une mort violente , les soupçons tombèrent sur Flaccus , sur Cornélie mère des Gracques , & sur Sempronia , qu'on accusoit d'avoir fait entrer les assassins dans la chambre de son mari. On ne fit aucune information sur l'attentat qui enlevoit ce grand homme à la république. Le peuple craignoit , dit-on , que Caius ne fût trouvé coupable.

Cet événement suspendit les dissensions. On fut quelque tems sans parler de la loi Licinia , & Caius parut même vouloir désormais ne prendre aucune part aux affaires. Il n'y renonçoit pas néanmoins. Il se préparoit dans le silence au rôle qu'il vouloit jouer , & il s'appliquoit à cultiver en lui

le talent de la parole, si nécessaire pour conduire la multitude. Quelques années après, il monta dans la tribune aux harangues, pour défendre un de ses cliens. Aux acclamations avec lesquelles il fut reçu, on connut les dispositions du peuple à son égard. Il parla avec une éloquence qui entraîna tous les suffrages, & qui donna de l'inquiétude aux riches. Ils résolurent de tout tenter pour l'empêcher de parvenir au tribunat.

Caius avoit servi avec distinction au siège de Numance. Soit qu'il voulût achever de se faire une réputation par les armes, il demanda de l'emploi dans l'armée de Sardaigne, & on lui donna celui de questeur. C'étoit le premier grade pour arriver aux dignités. Pendant sa questure il fut cher aux alliés & aux troupes. Avec des mœurs austères, il étoit indulgent pour les autres. Il donnoit l'exemple de la discipline : il étoit d'un grand désintéressement, & il avoit un courage à toute épreuve.

Deux ans après il revint à Rome, & il obtint le tribunat, malgré les cabales des grands, qui employèrent toutes sortes de moyens pour lui donner l'exclusion. Aussi éloquent que son frère, mais plus véhément, il en reprit les projets avec audace; & il

afficha autant de haine contre le sénat , que de zèle pour les intérêts du peuple.

Tibérius avoit projeté de donner les droits de cité à tous les peuples d'Italie. Il paroît que Caius les donna à ceux du Latium & à quelques autres. En même tems , il arrêta que les colonies latines auroient les mêmes prérogatives que les colonies romaines ; & que parmi celles-ci , celles qui n'avoient pas droit de suffrage l'auroient désormais lorsqu'il s'agiroit de porter de nouvelles loix. Par ces réglemens il augmentoit le nombre de ses partisans ; & c'étoit autant de suffrages qu'il acquéroit.

Il ordonna que personne ne feroit contraint de porter les armes avant l'âge de dix-sept ans , & qu'on habilleroit les soldats aux dépens du public. Il régla à un prix très-mo-dique le bled , qu'on distribuoit tous les mois aux citoyens peu aisés. Il fit même faire des distributions gratuites. Enfin il proposa de construire des greniers publics pour prévenir la disette ; & ayant été chargé de la conduite de cet ouvrage , il l'exécuta avec une grande magnificence.

Ces réglemens étoient agréables à la multitude ; mais il importoit à Caius d'intéresser dans ses projets les plus riches d'entre le peu-

ple; & il se flatta d'y réussir, s'il leur procuroit des distinctions, qui jusqu'alors n'avoient appartenu qu'au sénat.

Les sénateurs en possession de tous les tribunaux, avoient seuls l'administration de la justice: ils étoient les arbitres de la fortune des citoyens, & à ce titre ils jouissoient d'une grande autorité & d'une grande considération. Leur enlever cette prérogative, c'étoit tout-à-la-fois les humilier, & élever contr'eux un parti puissant, qui auroit intérêt à les humilier de plus en plus. Tibérius, qui avoit formé ce projet, n'avoit pas eu le tems de l'exécuter. Caius le reprit dans une circonstance favorable, & l'exécuta.

Aurelius Cotta & Manius Aquilius, convaincus de concussion, avoient échappé à la rigueur des loix, & la prévarication des juges étoit si manifeste, que le sénat n'osa s'opposer ouvertement aux mesures qu'il convenoit de prendre pour prévenir de pareils abus. Caius saisit cette occasion pour faire voir combien il importoit à la sûreté des citoyens, que les sénateurs n'eussent plus l'administration de la justice; & il fit passer une loi qui leur ôtoit les jugemens pour les donner aux chevaliers.

Aux deux ordres qui étoient autrefois dans

la république, celui des patriciens & celui des plébéiens, nous avons vu qu'il en succéda deux autres, celui du sénat & celui du peuple. Il en naquit un troisième, celui des chevaliers.

Depuis Servius Tullius jusqu'aux Gracques, les chevaliers, destinés à servir dans les légions, ont joui de plusieurs distinctions. Ils formoient les dix-huit premières centuries, & en conséquence ils avoient le premier rang dans les comices par centuries, & ils y opinoient les premiers. Leur paie étoit triple de celle des fantassins. Ils avoient encore une triple part dans toutes les distributions qui se faisoient aux troupes. On leur donnoit le double d'arpens, ou même davantage, lorsqu'on établissoit une colonie; & quand on campoit, on les exemptoit de travailler aux retranchemens. Ils portoient une phalère, c'est-à-dire, un baudrier orné de clous dorés; un anneau d'or, comme les sénateurs; & dans certaines cérémonies, une robe blanche bordée de pourpre, rayée de larges bandes de même couleur, que par cette raison, on nommoit *trabea*.

Par ces distinctions ils se trouvoient les premiers d'entre le peuple: cependant ils étoient du même ordre, au moins pour le

plus grand nombre. Mais la loi qui les introduisoit dans les tribunaux les ayant mis en concurrence avec les sénateurs, on s'accoutuma à les regarder comme un ordre à part, & ils se placèrent entre le sénat & le peuple. C'est alors proprement que commença l'ordre équestre. Il se distingua de plus en plus, parce qu'il eut des intérêts séparés de ceux du peuple & de ceux du sénat (1).

Caius, à qui cet ordre devoit en quelque sorte la naissance, avoit un parti puissant, & attiroit à lui toute l'autorité. Continuellement environné d'ambassadeurs, de magistrats, de gens de guerre, d'hommes de lettres, d'artisans & d'ouvriers, il sembloit s'être chargé seul de tous les soins du gouvernement, & rien ne se faisoit sans lui. Cette puissance, odieuse au sénat, eût été suspecte dans une république, si le caractère de Caius n'eût pas écarté tout soupçon.

Les sénateurs attendoient impatiemment la fin de ce tribunaux, & Caius lui-même ne demandoit pas à être continué. Mais le peuple, qui mettoit en lui toute sa confiance,

(1) M. le Beau a éclairci ce point d'histoire dans des dissertations qu'il a faites à ce sujet. Mém. de l'Acad. des Inscrip. tome 28.

lui donna ses suffrages pour l'année suivante. Il est le premier qui ait obtenu une magistrature sans l'avoir brigüée.

Effrayé de tant de faveur, le sénat fut au moment d'employer encore la violence. Cependant, après de longs débats, le parti le plus modéré prévalut. Livius Drusus, un des collègues de Caius, étoit plein de bonnes intentions. Il vouloit la paix : il eût été jaloux de la procurer. Mais cet ouvrage étoit au dessus de ses forces. Les sénateurs jugèrent qu'ils pourroient faire servir à leurs desseins la droiture & la simplicité de cet homme, qu'ils connoissoient d'ailleurs pour un esprit borné. Ils n'exigèrent pas de lui qu'il s'opposât aux propositions de Caius : ils lui conseillèrent au contraire d'en faire de plus favorables au peuple ; & ils lui promirent que le sénat, qui le croyoit seul capable de rétablir le calme, & qui, par cette raison, vouloit contribuer à lui donner du crédit, le soutiendrait dans tout ce qu'il voudroit entreprendre. On demandoit seulement qu'il rendît témoignage au peuple des bonnes intentions de cette compagnie.

Ce tribun donna dans le piège qu'on lui tendoit. Il ne fut plus possible à Caius de proposer des loix avantageuses, qu'aussitôt

Drusus n'en proposât de plus avantageuses encore; & parce qu'en renchérissant sur son collègue, il paroissoit toujours l'interprête du sénat, ce corps en devenoit moins odieux. Drusus s'applaudissoit de partager le crédit de Caius, & les sénateurs voyoient avec plaisir un partage qui diminueoit la puissance de leur ennemi. Mais ce moyen ne procuroit au sénat qu'un avantage passager, & il étoit tout-à-fait propre à entretenir les dissensions.

Malgré les imprécations qui avoient été faites contre ceux qui entreprendroient de rétablir Carthage, le peuple, à la sollicitation du tribun Rubrius, ordonna que cette ville seroit rebâtie; & Caius, qui avoit appuyé la proposition de ce tribun, se chargea d'y conduire lui-même une colonie de six mille hommes. Il y avoit de l'imprudence à s'éloigner dans une conjoncture où son crédit diminueoit.

En effet son absence fut favorable à Drusus, qui s'appliqua sur-tout à rendre odieux Fluvius Flaccus. Il représenta ce triumvir comme un féditieux, qui cherchoit son élévation dans les troubles. Il l'accusa même d'avoir tenté de soulever les peuples d'Italie, & on parla de lui faire son procès.

Caius ayant appris le danger qui menaçoit son ami, se hâta de revenir à Rome. Il n'avoit été absent que deux mois : cependant il trouva son parti bien refroidi. Il proposa de nouvelles loix : c'étoit le seul moyen de regagner la faveur du peuple.

Pour être plus assuré que ses loix seroient reçues, il fit venir à Rome un grand nombre des étrangers auxquels il avoit fait donner le droit de suffrage. Mais le consul Fannius, à la sollicitation du sénat, leur ordonna de sortir incessamment de la ville ; & Caius, qui leur ordonnoit de rester, & qui leur promettoit main-forte, vit un de ces étrangers, son hôte & son ami, traîné en prison par les licteurs, & il le vit sans oser s'y opposer. Sur ces entrefaites, il eut encore l'imprudence d'aliéner ses collègues.

On devoit donner dans la place publique un combat de gladiateurs, & on y avoit élevé des échafauds pour la commodité des principaux citoyens. Caius, préférant la commodité du peuple, ordonna de les abattre, & malgré les oppositions des autres tribuns, qui tiroient peut-être quelque profit de ces échafauds, il les fit enlever lui-même la veille des jeux. Offensés de la hauteur avec laquelle il se conduisoit, ses collègues

se concertoient pour l'exclure du tribunat aux comices suivans. Ils ne purent pas cependant lui enlever la pluralité des suffrages: mais ils firent un rapport infidèle du scrutin.

Caius étoit rentré dans une condition privée, & Opimius, son plus cruel ennemi, avoit été élevé au consulat. Le nouveau consul, fier de sa naissance & plein de mépris pour le peuple, paroissoit capable des partis les plus violens. Escorté d'un corps de troupes étrangères, & environné des grands qui traînoient à leur suite une foule de cliens & d'esclaves, il insultoit Caius dans tous les lieux où il le rencontroit, impatient d'engager une querelle avec un homme désarmé, qu'il avoit résolu de faire périr.

Dans le dessein de faire casser les loix des Gracques, il avoit convoqué l'assemblée du peuple, & le jour où elle devoit se tenir, il sacrifioit, suivant l'usage, au Capitole, lorsqu'un de ses licteurs fut tué par les gens de Flaccus, auxquels il avoit fait une insulte. Aussi-tôt, comme si la mort d'un licteur eût mis l'état en danger, le sénat ordonna aux consuls de *pourvoir à ce qu'il n'arrivât aucun dommage à la république.* Revêtu par ce décret d'une autorité absolue, Opimius commanda aux sénateurs & aux chevaliers de

prendre les armes , & de se trouver le lendemain sur la place , chacun avec deux esclaves armés.

Le lendemain dès la pointe du jour , Flaccus s'empara du mont Aventin. Caius vint le joindre. Affligé des maux dont il se reprochoit d'être la cause , il lui persuada d'entrer en accommodement. Mais Opimius , qui vouloit la mort de l'un & de l'autre , mit leur tête à prix , marcha contr'eux , & dissipa facilement une populace attroupée. Flaccus fut égorgé dans un bain où il crut se cacher ; & Caius , qui n'avoit pas tiré l'épée , se réfugia dans un temple , où il se fit tuer par un de ses esclaves. Plus de trois mille hommes périrent dans cette émeute. Cependant le cruel Opimius éleva un temple à la Concorde , comme pour insulter aux manes des citoyens dont il avoit répandu le sang.

Toutes les loix des Gracques furent abolies ; un tribun gagné par le sénat ayant représenté combien il étoit difficile de faire un nouveau partage des terres , demanda que ceux qui avoient plus de cinq cent arpens , payassent , à proportion de l'étendue de leurs possessions , une certaine redevance dont le produit seroit distribué aux pauvres citoyens ; & qu'en conséquence ils fussent

reconnus pour propriétaires légitimes de toutes leurs terres. Le peuple trompé par l'appât qu'on lui présentoit, reçut cette loi : les grands, qui ne craignirent plus d'être recherchés, étendirent leurs domaines par toutes sortes de moyens ; & bientôt ils refusèrent de payer l'imposition à laquelle ils s'étoient soumis.

CHAPITRE VI.

Considérations sur les causes & sur les effets des dissensions de la république.

APRES l'expulsion des rois, les plébéiens auroient été les maîtres, si, dans les assemblées du peuple, tous les suffrages eussent été comptés. Mais appelés aux comices par centuries, ils n'y venoient que pour être témoins des délibérations qui se prenoient sans eux, & ils se voyoient forcés d'obéir à des loix qu'ils n'avoient pas faites.

Les appeler à ces assemblées, & y opiner sans prendre leurs suffrages ; c'étoit les y admettre en apparence, & les en exclure de fait ; c'étoit reconnoître qu'ils avoient droit à la puissance législative, & ne leur laisser néanmoins aucune part à la législation. On

avoit donc abusé de leur simplicité. S'ils ouvroient les yeux, il étoit naturel qu'ils songeassent à recouvrer par la force ce qu'on leur avoit enlevé par artifice.

Il eût été possible d'entretenir l'erreur où ils étoient. Il est au moins vraisemblable qu'ils n'auroient pas tenté de faire des changemens dans le gouvernement, si on n'avoit pas abusé de l'autorité qu'on usurpoit sur eux. Mais la tyrannie devoit être odieuse dans les patriciens, comme elle l'avoit été dans les rois. Le peuple réclama donc contre le partage inégal que Servius Tullius avoit fait de la souveraineté, & il connut que, pour n'être pas vexé, il avoit besoin de commander.

Il le connut, dis-je: mais ce ne fut que par degrés. Comme l'autorité étoit loin de lui, il n'étoit pas naturel que sa première pensée fût de s'en saisir. Il lui suffisoit de n'être pas opprimé. C'est pourquoi il se retira sur le mont sacré, & il obtint des tribuns. Telle fut l'origine des dissensions.

On ne se borne pas à la défensive lorsqu'on peut attaquer ceux qu'on a lieu de craindre. Il arriva donc que, du droit de s'opposer aux entreprises des patriciens, les tribuns se firent un droit de former eux-mêmes des entreprises.

L'ambition étoit le motif de toutes leurs démarches. Ils voulurent d'abord que la puissance tribunicienne fût redoutable aux patriciens : ils aspirèrent ensuite à partager avec eux toutes les dignités.

La raison pour laquelle ils avoient été créés n'étoit donc en général pour eux que le prétexte qui les faisoit agir. En paroissant vouloir s'opposer à l'oppression, ils avoient toute autre vue. La tyrannie constante des patriciens contribuoit elle-même à tromper le peuple : car en le forçant à se mettre sous la protection de ses magistrats, elle lui faisoit prendre pour zèle de leur part ce qui n'étoit qu'ambition.

Les tribuns ne tardèrent pas à se rendre redoutables. C'est la sixième année après leur création que Coriolan fut exilé. Alors les comices par tribus devinrent un tribunal qui jugea les patriciens.

Pour acquérir de jour en jour plus de puissance, il suffisoit aux tribuns d'étendre le ressort des comices par tribus & de resserrer celui des comices par centuries. C'est à quoi ils s'appliquèrent.

Par ces changemens l'autorité passoit aux plébéiens. Les patriciens néanmoins conservèrent long-tems toutes leurs prérogatives.

Comme les préjugés avoient mis une distance étonnante entre les familles patriciennes & les familles plébéiennes, & que la religion même ne permettoit pas de confondre ces deux ordres; il sembloit que le peuple, parce qu'il avoit toujours donné les dignités aux patriciens, ne pouvoit prendre sur lui de les donner aux plébéiens.

Mais les patriciens, comptant trop sur les préjugés qui faisoient d'eux comme une espèce à part, forcèrent le peuple à s'appercevoir de l'avilissement où il avoit été réduit. Alors on demanda pourquoi, dans une république où les citoyens avoient tous le même droit à la liberté, tous ne participoient pas aux mêmes honneurs; & cette question, qu'on agitoit, devoit détruire l'opinion qui donnoit au plus grand nombre l'exclusion aux magistratures & au sacerdoce.

Les deux ordres se rapprochoient donc; ils tendoient à se confondre, à mesure qu'une nouvelle manière de penser s'apportoit les préjugés qui s'étoient élevés entr'eux comme autant de barrières.

Mais cette nouvelle manière de penser ne pouvoit s'établir que lentement. C'est pourquoi les plébéiens ont été long-tems avant d'entrer en partage des dignités. Les patri-

ciens d'ailleurs avoient plusieurs moyens pour se maintenir dans la possession des privilèges exclusifs qu'ils s'arrogeoient. Par le nombre des cliens attachés à chacun d'eux, ils avoient une grande influence dans les élections. Le sénat gagnoit un tribun qui s'opposoit aux propositions de ses collègues. S'il appréhendoit la réunion des suffrages en faveur d'un plébéien, il faisoit paroître sur les rangs un patricien agréable au peuple : il créoit un dictateur pour présider aux comices : il suscitoit une guerre, qui suspendoit les entreprises des tribuns : enfin il entroit en composition, & il cédoit quelque chose pour ne pas tout perdre.

Ce qui étoit sur-tout favorable au premier ordre, c'est que la multitude, peu capable de tenue, passe facilement de la plus grande résistance à la plus grande soumission. Le peuple, qui ne connoissoit pas ses forces, ne s'en servoit que par intervalles. Il menaçoit d'une retraite : il refusoit de s'enrôler : il portoit des loix pour fonder ses prétentions : il se rendoit juge des patriciens, qui lui étoient contraires. Mais d'une année à l'autre il cédoit tout-à-coup, parce qu'il avoit des tribuns moins entreprenans, parce qu'il se laissoit tromper aux promesses des con-

suls , parce qu'il survenoit une guerre , ou seulement quelque événement qu'il n'avoit pas prévu.

La suppression des dettes & le partage des terres étoient les grands moyens des tribuns. Ils ne cessoient de dire au peuple qu'il resteroit asservi tant que les magistratures ne seroient conférées qu'aux patriciens , & ils les obtinrent eux-mêmes. Mais en partageant les hommes , ils se rapprochèrent du premier ordre ; ils se confondirent avec lui ; ils en prirent les intérêts , & le peuple perdoit ses protecteurs dès qu'il les avoit élevés.

Les patriciens se réunissoient pour défendre leurs prérogatives : les plébéiens ne se réunissoient pas également pour soutenir leurs prétentions. Les querelles que ceux-ci élevoient , ne paroissoient que les querelles des principaux d'entr'eux. Dans cet état des choses , les patriciens avoient de grands avantages.

Les comices , où les différends se terminoient , pouvoient se passer en tumulte. Mais rien ne s'y décidoit qu'à la pluralité des suffrages ; & pour obtenir ce qu'on demandoit , il falloit persuader le plus grand nombre , ou lui plaire.

Il n'étoit pas possible d'employer la cor-

ruption ; car chez un peuple pauvre , les suffrages ne se vendent pas , parce que personne ne les peut acheter.

On ne pouvoit pas non plus employer la violence. Dans une république où tous les citoyens étoient libres , ou vouloient l'être , on eût été soupçonné d'aspirer à la tyrannie , si sous prétexte de défendre les intérêts du peuple , on eût osé prendre les armes.

C'est ainsi que , pendant plusieurs siècles , la pauvreté & l'amour de la liberté ont éloigné de toutes les délibérations publiques la corruption & la violence.

La seconde guerre punique avoit forcé les deux ordres à concourir également au bien commun , & ce concert se soutint jusqu'à la ruine de Carthage. Mais lorsqu'on n'eut plus rien à craindre au dehors , les troubles recommencèrent au dedans , & les dissensions prirent , sous les Gracques , un nouveau caractère.

Depuis long-tems il n'y avoit proprement ni patriciens ni plébéiens : les deux ordres qui en avoient pris la place cessoient en quelque sorte eux-mêmes. Il ne restoit que deux partis , celui des riches & celui des pauvres ; & le sénat , comme le peuple , étoit condamné à obéir désormais aux plus riches citoyens.

L'or , autrefois inutile , étoit devenu nécessaire. L'amour des richesses prenoit donc la place de l'amour de la liberté. Les riches , par conséquent , devoient être l'unique sujet des diffensions.

C'est que si on étoit riche , on étoit tout. On obtenoit les magistratures : quand on les avoit obtenues , on s'enrichissoit encore ; & la puissance n'étoit plus recherchée , que parce qu'elle promettoit de nouvelles richesses.

On reproche aux Gracques d'avoir transporté la puissance au peuple. Il est vrai que dans une république riche & corrompue , la démocratie ne pouvoit produire que des désordres : mais l'aristocratie n'en auroit guère moins produit. Depuis qu'il n'y avoit que des riches & des pauvres , ce n'étoit ni au peuple ni au sénat à commander , & Rome devoit bientôt avoir un maître.

Le passage d'un usage à l'autre n'est jamais brusque. Voilà pourquoi les sénateurs ne prirent pas ouvertement les armes contre Tibérius. Mais la violence leur ayant réussi , ils ne craignirent plus de les prendre contre Caius , & le consul Opimius fit entrer dans la ville un corps de troupes étrangères. Voilà un usage que le sénat introduisit , & qui fit des progrès rapides. Il étoit aisé d'en prévoir les suites.

La force, qui décide de tout, fit passer toute l'autorité entre les mains des citoyens assez riches pour acheter les suffrages du peuple. Il fallut ou craindre les grands, ou se vendre à eux.

Dans un vaste empire, où il n'y avoit point de mœurs, & où par conséquent les loix se faisoient, toutes les richesses se perdoient dans un petit nombre de familles, qui se faisoient des magistratures, du commandement des armées, du gouvernement des provinces, & qui dispofoient de tout.

Quelles qu'aient été les richesses de ces hommes puissans, ils les épuisèrent pour entretenir leur luxe & leur crédit. S'ils vouloient donc conserver l'autorité, il falloit qu'ils s'enrichissent de nouveau. Ils pilloient par conséquent les provinces, & ils les ruinèrent.

Ils s'attachoient les troupes par des largesses, & ils commandoient au citoyen qui ne s'étoit pas vendu.

Alors le sénat & le peuple n'étoient rien. Réduits l'un & l'autre à chercher dans un grand un protecteur contre un grand, ils s'humilioient devant tous. Il n'y eut plus de démocratie ni d'aristocratie : il n'y eut que des chefs qui armèrent incessamment les uns contre les autres.

CHAPITRE

C H A P I T R E V I I.

De la guerre de Jugurtha.

LES Romains avoient tourné leurs armes contre les Allobroges & les Averniens, & ils avoient réduit en province romaine les pays conquis sur ces peuples, lorsqu'une irruption des Cimbres & des Teutons parut menacer l'Italie. Ces barbares, sortis des environs de la mer baltique, vainquirent dans la Norique le consul Cn. Papirius Carbo, & ils passèrent dans la Gaule, où ils défirent encore plusieurs armées consulaires. Alors se préparoit en Afrique une nouvelle guerre, qui devoit dévoiler l'avarice des premiers de la république.

Massinissa avoit eu deux fils : Manastrabal, qui étoit mort avant lui, & Micipsa, qui hérita de tous ses états. Le premier laissa un fils naturel, nommé Jugurtha, que Massinissa n'avoit pas voulu reconnoître, & qu'il avoit laissé dans l'obscurité. Micipsa eut la générosité de faire élever cet enfant, & il lui donna la même éducation qu'à ses fils Adherbal & Hiempsal.

Tome VIII.

S

Jugurtha se distingua parmi les jeunes gens de son âge : mais à travers ses bonnes qualités, on démêla de bonne heure en lui une ame ambitieuse, & capable de tout oser. Micipsa, qui s'y étoit d'abord attaché, finit par le craindre; & pour l'éloigner, il lui donna le commandement des troupes qu'il envoyoit à Scipion l'africain. Ce général étoit alors devant Numance.

C'étoit une maxime généralement reçue chez les anciens, que dans les affaires de particulier à particulier, il falloit avoir égard à la justice; mais que, lorsqu'il s'agissoit de régner, on pouvoit violer tous les droits. Les Romains, qui avoient moins de probité que jamais, se faisoient une règle de cette maxime, lorsqu'il s'agissoit pour eux de s'élever aux dignités de la république. De pareils hommes ne pouvoient qu'applaudir à l'ambition de Jugurtha. Ils lui promirent même la protection du sénat, l'assurant que, tant qu'il auroit de l'argent, il pouvoit compter sur les suffrages de cette compagnie, & ils disoient vrai.

Les précautions de Micipsa furent donc pour ce jeune prince une occasion de s'enhardir dans les projets qu'il méditoit. Son esprit & son courage lui acquirent l'estime de toute

l'armée. Il acheva de gagner par des présents les principaux officiers qu'il jugeoit pouvoir le servir à Rome, & il s'attacha les troupes qui lui avoient été confiées.

Affuré de l'amitié des Romains, il revint en Numidie, où la réputation qu'il s'étoit faite à la guerre l'avoit devancé. Plein d'artifices avec le roi, il en gagna la confiance. Il se fit des créatures par ses largesses : il mit dans ses intérêts les ministres mêmes. Micipsa, dont l'âge avoit affoibli l'esprit, l'adopta, & lui donna une partie de son royaume.

A peine étoit-il mort, que Jugurtha fit poignarder Hiempsal. Adherbal, qu'il vouloit aussi faire périr, lui échappa, arma, fut défait, & chassé de la province qui lui avoit été donnée en partage ; il vint à Rome implorer la protection du sénat.

Quelle que soit la corruption des mœurs, il y a des attentats qui sont faits pour exciter une indignation générale. Mais le public n'a, pour ainsi dire, que des premiers mouvemens, & ce qu'il a d'abord vu avec horreur, il le voit bientôt de sang-froid. A mesure qu'il s'occupa moins de cette affaire, le sénat connut qu'il étoit plus libre d'en décider. Il en délibéra donc long-tems, &

le résultat fut d'envoyer en Afrique dix commissaires pour prendre connoissance de ce qui s'étoit passé, & pour faire un nouveau partage de la Numidie entre Jugurtha & Adherbal.

La conduite du sénat répondoit mal à l'indignation qu'on avoit d'abord vu dans le public. Mais elle étoit l'effet de l'argent que les ambassadeurs de Jugurtha avoient répandu. Comme les sénateurs se vendoient pour la première fois à un souverain, ils étoient sans doute encore à vil prix. Autrement il seroit difficile de comprendre que le roi de Numidie eût été assez riche pour corrompre un corps si nombreux.

Il le fut encore assez pour corrompre les commissaires, dont le chef étoit Opimius, magistrat aussi avare que cruel. Hiempsal passa pour avoir été l'agresseur : Jugurtha fut déclaré innocent ; & le partage des états se fit sur le plan qu'il proposa lui-même, c'est-à-dire, qu'on lui adjugea les meilleures provinces & les places les plus fortes.

Cependant, parce que la foiblesse d'Adherbal & la prostitution du sénat paroissoient lui offrir la Numidie entière, il arma quelque tems après ; & Adherbal, assiégé dans Cirthe sa capitale, implora de nouveau la protection de la république.

L'or de Jugurtha ne permit pas d'ajouter foi à ses plaintes. Le sénat parut seulement avoir des doutes, & il fit partir trois commissaires pour s'affurer de la vérité, & pour ordonner aux deux princes de mettre bas les armes, supposé qu'ils les eussent prises.

Les mêmes moyens eurent le même succès. Les commissaires à leur retour assurèrent que Jugurtha n'avoit armé que parce qu'il y avoit été forcé; & quoiqu'il leur eût été ordonné de rétablir la paix entre les deux princes Numides, ils n'en avoient rien fait. On s'en plaignoit, lorsque le sénat reçut des lettres d'Adherbal qui le conjuroit, par les services de Massinissa son ayeul, de lui sauver au moins la vie.

On proposa d'envoyer une armée en Afrique. Mais les partisans de Jugurtha rejetèrent cet avis, sous prétexte qu'il engageroit la république dans des dépenses inutiles, & on nomma une nouvelle commission. On mit à la tête Emilius Scaurus, prince du sénat, illustre par sa naissance & considéré par ses services. Il paroissoit même qu'on pouvoit compter sur son intégrité. Il s'étoit refusé à l'or que les agens de Jugurtha distribuoient à Rome. On le favoit, comme on favoit ceux qui en avoient reçu : car ce

trafic se faisoit déjà publiquement. Il en fut néanmoins de cette commission comme des autres. Scaurus, qui n'avoit pas voulu se vendre à Rome, se vendit en Afrique, parce qu'il crut que la chose seroit secrète. Quelque tems après, Adherbal fut réduit à se livrer à Jugurtha, qui le fit périr dans les tourmens.

A cette nouvelle, il n'y eut à Rome qu'un cri contre la prévarication des commissaires. Le sénat crut alors devoir déclarer la guerre au roi de Numidie, & le consul L. Calpurnius Bestia eut ordre de passer en Afrique.

Bon général, mais d'une fardide avarice, Calpurnius, qui n'aspiroit au commandement que pour s'enrichir, regarda cette expédition comme l'occasion la plus favorable à son avidité. Seulement pour se mettre à l'abri de toute recherche, il imagina d'associer à ses brigandages des hommes puissans; & dans cette vue, il prit pour lieutenant Scaurus & quelques autres sénateurs.

Le roi de Numidie, pour écarter l'orage, envoya son fils à Rome, avec des ambassadeurs chargés de présens. Mais le sénat, forcé de céder à l'indignation publique, leur ordonna de sortir d'Italie dans dix jours, à moins qu'ils ne fussent venus pour livrer au

peuple romain le roi & le royaume de Numidie.

Calpurnius pouffa d'abord la guerre avec vigueur. Il falloit se rendre redoutable pour se faire racheter plus chèrement. En effet, on entra bientôt en marché, & on fit un traité par lequel Jugurtha parut livrer son royaume & sa personne. Il vint même dans le camp des Romains, sans gardes, & sans aucune marque de sa dignité; mais il avoit eu la précaution de se faire donner des ôtages. Après que cette scène eut été jouée, Calpurnius évacua la Numidie, & Jugurtha jouit du fruit de ses richesses.

Cette dernière prévarication acheva de révolter les esprits, & le peuple résolut de punir les coupables. Opimius, cité par le tribun Memmius, fut banni, & passa le reste de ses jours dans l'ignominie. Le même tribun, qui jetoit des soupçons sur Calpurnius & sur Scaurus, demanda que, pour éclaircir tout ce mystère d'iniquité, on fit venir à Rome le roi de Numidie. On applaudit à cette proposition, & le préteur Cassius porta les ordres du peuple à Jugurtha.

Ce prince obéit, comparut, & Memmius l'interrogea sur les crimes dont on l'accusoit; & le somma de déclarer ses complices. Mais

le tribun C. Bébius, gagné par les présens de Jugurtha, lui défendit de répondre, & arrêta toute cette poursuite.

L'imprudencence de ce magistrat mettoit le comble à la prévarication. Le peuple, justement irrité, fut au moment de sévir contre Jugurtha, sans égard pour les formes. On parla de donner sa couronne à Massiva, un autre petit-fils de Massinissa, qui s'étoit réfugié à Rome. Jugurtha le fit assassiner. Convaincu de ce nouveau crime par la déposition des assassins, il auroit pu être arrêté; mais comme il étoit venu sur la foi publique, le sénat lui ordonna de sortir d'Italie. On dit qu'en se retirant, il s'écria : *ô ville vénale ! tu serois bientôt asservie, s'il se trouvoit un marchand pour t'acheter.*

Sans avoir égard pour le traité qu'avoit fait Calpurnius, on recommença la guerre; ou plutôt le consul Sp. Posthumius Albinus fut chargé de la faire, & ne la fit pas. Il parut avoir voulu se laisser tromper par des négociations que Jugurtha traînoit en longueur. Il fut au moins vivement soupçonné de connivence; il revint à Rome pour présider aux comices, & il laissa le commandement à son frère Aulus Posthumius.

Aulus, avec beaucoup de présomption,

peu de capacité & auffi peu de courage , se fût volontiers vendu ; mais Jugurtha le méprisa trop pour l'acheter. Dans l'espérance d'affouvir son avarice , il mit le fiège devant une place où il croyoit que le roi de Numidie tenoit ses trésors : il n'en recueillit que la honte de passer sous le joug , & de fouscrire à un traité qui ne fut pas ratifié.

Enfin , un homme incorruptible , le consul Q. Cécilius Métellus eut la conduite de cette guerre. Il étoit d'une des premières familles , grand capitaine , cher au peuple comme à la noblesse. Il eut des succès & il les soutint jusqu'au bout. Il remporta deux grandes victoires , poussa Jugurtha jusqu'à l'extrémité de ses états , & le mit dans la nécessité de demander la paix. Cependant il ne s'en reposa pas uniquement sur le succès de ses armes. Incapable de se vendre , il ne craignoit pas d'employer la perfidie , & il corrompit les confidens de Jugurtha. Conseillé par un traître , ce prince livra son argent , ses éléphants , ses chevaux , ses armes ; lorsqu'il croyoit avoir obtenu la paix , il fut contraint de recommencer la guerre , parce que le consul lui ordonna de se livrer lui-même. Métellus se croyoit peut-être justifié par l'usage , qui donnoit des exemples de

pareilles trahisons. Cependant le tems des comices approchoit, & il étoit à craindre pour lui qu'un nouveau général ne lui enlevât la gloire de terminer la guerre de Numidie.

Parmi ses lieutenans, il y en avoit un que le peuple lui avoit donné. Caius Marius, de la plus basse extraction, avoit passé par tous les grades militaires, & son élévation avoit été à chaque fois la récompense d'une action signalée. Métellus, qui le connut de bonne heure, & qui jugea de ses talens, contribua plus que personne à l'avancer. Mais il n'avoit pas eu occasion de démêler le caractère atroce de cet homme, dont l'ambition tenoit de la férocité. Elevé au tribunat par la protection de Métellus, Marius déclama contre le luxe, l'avarice, les prévarications, le brigandage. Il n'étoit pas éloquent, mais les vices des grands lui tenoient lieu d'éloquence, & il avoit une intrépidité qui le faisoit craindre. Pendant qu'il étoit tribun, le sénat le fit venir pour rendre compte de sa conduite, parce qu'il avoit proposé une loi malgré l'opposition du consul L. Aurelius Cotta. Marius, au lieu de penser à se justifier, brava le sénat, menaça le consul de l'envoyer en prison, fit arrêter

Métellus qui le désapprouvoit, força Aurelius à lever son opposition & la loi passa. Tout ingrat qu'il étoit, Métellus l'accepta pour lieutenant, sacrifiant ses ressentimens au bien public, & jugeant qu'il lui seroit utile.

En effet, Marius contribua aux succès de la guerre; mais il sembloit, à l'en croire, que Métellus n'y eût pas contribué. Attaché à le déprimer, il lui reprochoit de prolonger la guerre à dessein, ou d'avoir une lenteur naturelle qui ne lui permettoit pas de poursuivre ses avantages; & il affuroit que dans une campagne, avec la moitié moins de troupes, si on lui donnoit le commandement, il amèneroit à Rome Jugurtha mort ou vif. Ces discours qu'il répandoit dans l'armée, les partisans les répétoient à Rome & le peuple les écoutoit avec avidité. Depuis long-tems exclus des magistratures par les principaux citoyens, qui se les transmettoient comme de main en main, le peuple étoit flatté de l'élévation d'un homme nouveau, né sans fortune, & il se préparoit à lui donner ses suffrages. Telle étoit la disposition des esprits, lorsque Marius vint à Rome briguer le consulat & l'obtint. On lui donna même, comme il le désiroit, l'Afrique pour département.

Quoiqu'il eût dit qu'il ne lui falloit que la moitié des troupes de Métellus, il demanda de nouvelles recrues. Le peuple accourut à l'envi sous ses enseignes, & surtout la populace qui le regardoit comme un consul de sa classe. Il fit les levées sans choix ou plutôt il parut préférer ceux qui étoient sans biens, & que par cette raison la loi & l'usage exemptoient de la milice. C'est un abus que Marius introduisit & qui seroit devenu dangereux, car de pareils soldats sont moins à la république qu'au général. Métellus revint à Rome. Il dissipa les calomnies d'un ennemi qui avoit joint l'outrage à l'ingratitude; & on lui décerna tout d'une voix l'honneur du triomphe & le surnom de *Numidique*.


Jugurtha, qu'il avoit presque entièrement dépouillé, venoit d'obtenir des secours de Bocchus, roi de Mauritanie. C'est contre les forces réunies de ces deux princes que Marius eut à combattre. Il leur enleva d'abord plusieurs places: cependant il se laissa surprendre, & fut au moment d'être entièrement défait. Mais avant que la nouvelle en fût arrivée à Rome, il remporta deux victoires, & il mit les ennemis hors d'état de tenir la campagne.

Ces revers déterminèrent Bocchus à séparer ses intérêts de ceux de son allié. Il obtint de Marius une suspension d'armes, & il envoya des ambassadeurs à Rome pour traiter de la paix. Ils lui rapportèrent cette réponse : *Le sénat & le peuple romain n'oublent ni les services ni les injures. Puisque Bocchus se repent de sa faute, ils lui en accordent le pardon. Pour ce qui est de la paix & de leur alliance, il les obtiendra quand il les aura méritées.* Le sénat vouloit que Bocchus livrât Jugurtha. Le roi de Mauritanie se refusa d'abord à cette proposition, soit qu'il en fût choqué, soit qu'il feignît de l'être. Mais enfin il livra ce malheureux prince à Sylla, qui étoit questeur de l'armée, & qui avoit conduit toute cette négociation. Après avoir orné le triomphe de Marius, Jugurtha fut jeté dans un cachot où on le laissa mourir de faim.

Nous avons vu comment l'exemple avoit autorisé les rapines des gouverneurs de province ; & nous venons de voir dans la guerre de Numidie, qu'il paroît autoriser les prévarications de toutes espèces. A peine un sénateur se prostitue, que presque tout le sénat est prostitué. Ce n'étoit rien encore, & il sembloit que les Romains ne fussent que

s'essayer aux forfaits. Nous verrons bientôt les attentats passer comme en usage : & au milieu des horreurs dont nous serons témoins, l'histoire de la république ne sera plus que l'histoire de quelques chefs de parti qui ont répandu le sang des citoyens pour assouvir leur vengeance, leur avarice ou leur ambition. Mon dessein n'est pas de m'arrêter sur des détails qu'on peut chercher dans les historiens. Je me propose seulement d'observer les progrès des abus & de la corruption.

Fin du Tome huitième



T A B L E
D E S M A T I E R E S.

LIVRE SEPTIEME.

CHAPITRE PREMIER.

*Des Carthaginois jusqu'à leur alliance avec
Xerxès, Pag. 2.*

DIDON conduit en Afrique une colonie d'hommes industrieux. Carthage peut avoir été fondée vers le tems où Lycurgue donna ses loix. Didon paroît s'être établie sans obstacle. Les Phéniciens, dont les Carthaginois étoient une colonie. Nous ne savons pas l'histoire des premiers tems de Carthage. Carthage a fait des progrès rapides. Nous en connoissons mal le gouvernement. Avec quelle facilité les Carthaginois ont fait des établissemens pour le commerce. Tyr & Carthage faisoient, sans se nuire, tout le commerce de l'Orient avec l'Occident. Enrichis par le commerce, les Carthaginois font la guerre à leurs voisins. Ils s'aggrandissent lentement par la voie des armes. Ils n'avoient que des troupes.

mercenaires; & ils pouvoient lever de grandes armées. C'en étoit assez pour avoir des succès. Ils jugeoient de leur puissance par leurs richesses. Ils étoient en Sicile depuis long-tems, lorsqu'ils firent un traité avec Xerxès.

C H A P I T R E II.

De Carthage & de la Sicile, jusqu'à la fin de la guerre que les Athéniens ont portée dans cette isle. Page 12.

Tems inconnus & obscurs de l'histoire de Sicile. Gouvernement des plus anciens peuples de cette île. Il étoit facile aux étrangers d'y faire des établissemens. Colonies grecques en Sicile. L'histoire de Syracuse commence à Gélon, qui est d'abord général du tyran de Géla; puis tyran de Géla & enfin de Syracuse. Secours qu'il offre aux Grecs contre les Perses. Cadmus chargé par Gélon de présens pour Xerxès. Les Carthaginois portent la guerre en Sicile. Ils sont entièrement défaits. Ils obtiennent la paix. Les Syracusains confirment la souveraineté à Gélon. Ils lui élèvent une statue. Soins de Gélon pour le gouvernement. Sa mort. Guerres des Carthaginois. Règnes d'Hiéron & de Thrasybule, frères de Gélon. Confédération des villes grecques de Sicile pour la liberté commune. Pétalisme. Deucetius ennemi des Syracusains. Les Syracusains

veulent subjuguier la Sicile. Les Athéniens, appelés par les Léontins, envoient une flotte sur les côtes de Sicile. Ils portent la guerre en Sicile. Les généraux ne s'accordent pas sur le plan qu'ils veulent se faire. Syracuse assiégée & réduite à l'extrémité. Secours qui lui arrivent. Nicias, général des Athéniens, demande des secours. L'armée des Athéniens est exterminée.

C H A P I T R E III.

De la Sicile & de Carthage, jusqu'à la mort de Denis l'ancien. Pag. 31.

Guerre des Carthaginois en Sicile. Denis, citoyen de Syracuse, aspire à la tyrannie. Denis s'affure la couronne. Fin de la guerre. Les Syracusains se soulèvent contre Denis. Ils se soumettent. Denis se rend maître de plusieurs villes. Ses préparatifs de guerre contre Carthage. Sa conduite pour intéresser le peuple à ses succès. Mot de Dion à Denis. Trahison de Denis envers les Carthaginois. Il arme ouvertement. Il est assiégé dans Syracuse. Soulèvement des Africains contre Carthage. Denis fait la guerre aux habitans de Rhège. Denis veut remporter le prix aux jeux olympiques. Il se piquoit d'être poëte. Pirateries de Denis. Peuples qui se révoltent contre Carthage. Denis remporte le prix aux fêtes de Bacchus & meurt : Bruits peu vraisemblables au sujet de ce prince.

 C H A P I T R E IV.

De la Sicile & de Carthage, jusqu'à la mort de Timoléon. Pag. 50.

Caractère de Denis le jeune qui succède à Denis l'ancien. Il exile Dion. Il attire les gens de lettres. Dion est invité à armer contre Denis. Puissance de Syracuse. Dion force Denis à quitter la couronne. Troubles à Syracuse après la retraite de Denis. Mort de Dion. Denis recouvre le trône. Corinthe envoie Timoléon au secours des Syracusains. Timoléon débarque en Sicile. Il défait Icétas. Denis lui livre la citadelle. Il est envoyé à Corinthe. Magon, général des Carthaginois, abandonne la Sicile. Icétas est défait une seconde fois, & Timoléon rétablit la démocratie. Les Carthaginois vaincus demandent la paix. Timoléon chasse de Sicile tous les tyrans. Il travaille à rétablir la population. Timoléon passe le reste de ses jours à Syracuse. Considération dont il jouit jusqu'à sa mort.

C H A P I T R E V.

Considérations sur le gouvernement de Syracuse. Pag. 66.

Tems où les Syracusains paroissent faits pour obéir à un monarque. Comment la démocratie

s'établit & se maintient quelque tems. Causes des dissensions à Syracuse. Pourquoi les dissensions ne produisoient pas les mêmes effets à Rome & à Syracuse. Pourquoi la république de Syracuse a été fort orageuse. Syracuse ouvroit la Sicile aux puissances étrangères.

CHAPITRE VI.

De la Sicile & de Carthage, jusqu'à la première guerre punique. Pag. 72.

Troubles à Carthage. Agathocles devient tyran de Syracuse. Il porte la guerre en Afrique. Avantages qu'il remporte. Superstition barbare des Carthaginois. Autres avantages d'Agathocles. Accident qui l'arrête au milieu de ses succès. Il passe en Sicile, où les peuples vouloient se soustraire à sa domination. Il revient en Afrique où ses affaires sont dans un état désespéré. Il abandonne ses soldats & se fauve. Sa cruauté. Différentes expéditions d'Agathocles. Sa mort. Pyrrhus en Sicile. Après son départ Syracuse est déchirée par des factions. L'armée donne le commandement à Hiéron. Le peuple le lui conserve. Si Hiéron a été un usurpateur. Il se défait des soldats étrangers. Sa guerre avec les Mamertins. Occasion de la première guerre punique.



C H A P I T R E VII.

Comparaison des Romains & des Carthaginois.

Pag. 88.

L'empire des Carthaginois s'est formé trop facilement. Gouvernement de Carthage. Pourquoi Carthage a pu être long-tems sans être troublée, comme Rome, par des dissensions. Tems où les factions commencent. Rome est puissante malgré ses dissensions; & parce que Carthage en a, elle est foible. Les troupes des Carthaginois comparées à celles des Romains.

LIVRE HUITIEME.

C H A P I T R E PREMIER.

De la première guerre punique. Pag. 103.

LES conquêtes que Rome a faites, l'invitent à de nouvelles conquêtes. Rome punit la perfidie d'une de ses légions qui s'étoit emparée de Rhège. Cependant elle prend la défense des Mamertins. Ap. Claudius en Sicile. Il remporte deux victoires & délivre Messine. Premiers combats des gladiateurs. Les consuls enlèvent plu-

lieux places aux Carthaginois. Motifs qui déterminent Hiéron à la paix. Blocus & prise d'Agrigente. Les places de la Sicile se soumettent aux Romains. Rome équipe une flotte. Le consul Cornelius est enlevé par son escadre. Première victoire que les Romains remportent sur mer. Expédition des Romains en Sardaigne & en Corse. Nouvelle victoire des Romains dans un combat naval. Autre victoire après laquelle ils passent en Afrique. Regulus y reste. Il force les Carthaginois à demander la paix. Propositions dures qu'il leur fait. Les Carthaginois donnent le commandement de leurs troupes à Xantippe. Xantippe défait Régulus. Deux consuls remportent deux victoires. Leur flotte est ruinée par la tempête. Les Romains équippent une flotte, & prennent Palerme. Ils paroissent renoncer à l'empire de la mer. Grande victoire des Romains. Ils se refusent à la paix. Siège de Lilibée. Imprudence du Consul Claudius, qui est vaincu. Sous Junius son collègue la flotte des Romains est abymée. Junius se rend maître d'Erix. Claudius, après avoir abdiqué, est condamné à l'amende. Les Romains équippent une nouvelle flotte. Création d'un second préteur. Les Romains remportent une victoire qui force les Carthaginois à demander la paix. Conditions de la paix. Pertes des Romains pendant cette guerre. Considérations sur la puissance des Romains.

C H A P I T R E I I.

De l'intervalle jusqu'à la seconde guerre punique. Pag. 141.

La Sicile devient province romaine. Gouvernement de ces fortes de provinces. Guerre des mercénaires à Carthage. Carthage forcée d'abandonner la Sardaigne aux Romains. Amilcar passe en Espagne. Guerre d'Illyrie. Paix conclue avec les Illyriens. Première alliance des Romains avec les Grecs. Rome traite avec Asdrubal. Cause de la guerre des Gaulois. Barbare superstition des Romains. Rome pouvoit armer jusqu'à soixante-dix mille hommes. Troupes qu'elle lève contre les Gaulois. Rencontre singulière des deux armées des consuls. Défaite entière des Gaulois. Les Romains passent le Pô. Conduite & victoire de Flaminius. Claudius Marcellus achève la conquête de la Gaule cisalpine. Censure de Flaminius. Guerre en Illyrie contre Démétrius de Pharos.



CHAPITRE III.

De la seconde guerre punique, jusqu'à la bataille de Cannes. Pag. 162.

Cause de la guerre. Les Romains ne secourent pas Sagonte, & Annibal s'en rend maître. Avantage qu'Annibal retire de la prise de Sagonte. Les Romains déclarent la guerre aux Carthaginois. Ils tentent inutilement de faire alliance avec les peuples d'Espagne & des Gaules. Départ d'Annibal. Mesures qu'il prend. Mesures des Romains. Annibal & P. Scipion dans les Gaules. Scipion revient en Italie, & Annibal passe les Alpes. Sur quoi Annibal fonde le succès de son entreprise. Annibal soumet par les armes quelques peuples de la Gaule cisalpine. Il a besoin d'une victoire pour gagner la confiance des Gaulois. Sempronius, qui devoit passer en Afrique, a ordre d'aller au secours de P. Scipion. Scipion, vaincu sur le Tésin, abandonne aux Carthaginois tout le pays au-delà du Pô. Les Gaulois donnent des secours à Annibal. Scipion passe la Trébie. Tibérius Sempronius le joint. Il se résout à livrer bataille. Dispositions que fait Annibal. Bataille de la Trébie. Préparatifs des Romains pour la campagne suivante. Succès de Cnéus en Espagne. Conduite scandaleuse du consul Flaminius. Pas

Sage d'Annibal dans l'Etrurie. Sa conduite pour
 engager Flaminius à en venir aux mains. Ba-
 taille de Trasimène. Courses d'Annibal dans
 plusieurs provinces d'Italie. Il semble qu'il auroit
 dû s'établir dans les provinces du Nord. Q.
 Fabius, nommé dictateur, se propose de n'en-
 gager aucune action générale. Annibal ne le
 peut faire changer de résolution. La sage lenteur
 de Fabius est blâmée. Ruse avec laquelle An-
 nibal se retire d'un mauvais pas. Succès des
 Romains en Espagne. Minucius, général de la
 cavalerie, remporte un avantage sur Annibal.
 Il partage le commandement avec Fabius. Il
 est défait. Après l'abdication du dictateur les
 deux consuls suivent le même plan. C. Téren-
 tius Varro nommé consul avec L. Emilius.
 Armées envoyées en Sicile & dans la Gaule
 cisalpine. Annibal se rend maître de la cita-
 delle de Cannes. Levées que fait la république.
 Les armées en présence. Batailles de Cannes.
 La défaite de Varron répand l'alarme à Rome.
 Elle paroïssoit livrer cette ville aux Carthagi-
 nois. Rome se rassure. Ses ressources. Précautions
 superstitieuses & barbares. Le sénat refuse de
 racheter les prisonniers. Réception qu'il fait à
 Varron.



CHAPITRE IV.

Jusqu'à la fin de la seconde guerre punique.

Pag. 203.

Carthage n'envoie point de secours à Annibal. Avantages des Scipions en Espagne. Consuls plébéiens l'un & l'autre pour la première fois. Circonstance où Philippe fait alliance avec Annibal. Carthage éprouve des revers par-tout. Mort d'Hiéron. Idée de son règne. Philippe arme contre les Romains. Epoque de la décadence d'Annibal. Siège de Syracuse. En Espagne les Romains soutiennent leurs succès. En Italie ils reprennent la supériorité. Pertes qu'ils font en Espagne. Victoires de L. Marcius. Triomphe de Marcellus. Toute la Sicile sous la domination des Romains. Scipion se prépare à faire le siège de Carthage. Il se rend maître de cette place. Il gagne l'affection des peuples. Pertes que font les Carthaginois. Etat d'épuisement où sont les Romains. Situation d'Annibal, lorsque son frère Asdrubal arrive en Italie. Résolution hardie de Claudius Néro. Défaite & mort d'Asdrubal. Fin de la guerre en Espagne. Magon, frère d'Annibal, maître de Gênes. Motif pour les Romains de porter la guerre en Afrique. Moyens qu'emploient à Rome les ennemis de Scipion. Ce général passe en Afrique. Censure de Claudius Néro & de Livius Salinator. L'entreprise de

Tome VIII.

V.

Scipion n'est plus traversée. Il brûle les deux camps ennemis. Autres victoires des Romains. Inquiétudes des Romains après le départ d'Annibal. Défaite d'Annibal. Traité de paix.

C H A P I T R E V.

De la Macédoine & de la Grèce à la fin de la seconde guerre punique. Pag. 230.

Il n'est pas nécessaire d'étudier en détail toutes les guerres des Romains. Brigandages des Etoiliens. On arme contre eux. Cléomène, roi de Sparte, meurt en Egypte. Rois qui lui succèdent. Sage conduite de Philippe pendant la guerre sociale. Il punit des hommes qui abusoient de sa confiance. Il accorde la paix aux Etoliens pour faire la guerre aux Romains. Combien les Grecs auroient été puissans si ce prince avoit su les réunir. Il leur devient odieux. Ennemis qu'il a tout-à-la-fois. Education de Philopémen. Il conserve la liberté aux Mégalopolitains. Il contribue au succès de la bataille de Sélasie. Les Achéens deviennent sous ses ordres d'excellens soldats. Victoire qu'il remporte à Mantinée. Les Romains déclarent la guerre au roi de Macédoine.



CHAPITRE VI.

De la première guerre de Macédoine & de ses suites. Page 244.

Quels étoient les peuples les plus puissans. Pertes que fait Philippe. Les Etoliens se déclarent contre lui. Conduite de T. Quintius pour priver Philippe des secours de la Grèce. Succès des armes de Quintius. Les Achéens s'allient des Romains. Nabis, roi de Sparte, devient aussi leur allié. Les Béotiens sont forcés d'entrer dans la même alliance. Quintius, vainqueur à Cinocéphale, accorde la paix à Philippe. Il humilie les Etoliens. Il fait croire aux Grecs qu'ils sont libres. Cependant il les assujettit aux Romains. Guerre qu'il fait à Nabis. Il quitte la Grèce. Nabis reprend les armes. Philopémen associe Sparte à la république d'Achaïe.

CHAPITRE VII.

Des royaumes de l'Orient avant la guerre de Syrie. Page 255.

Il importe de connoître quelle étoit la puissance des monarchies de l'Asie. Royaume de Pergame. Royaume de Bithynie. Royaume de Cappadoce. Royaume d'Egypte. Démembrements

V 2

de la monarchie de Syrie sous Antiochus Soter & sous Antiochus Théos. Règne de Séleucus Callinicus. Règne de Séleucus Céraunus. Foiblesse des monarchies d'Égypte & de Syrie. Ptolémée Philopator, roi d'Égypte. Antiochus le Grand gouverné par Hermias. Antiochus le Grand fait la guerre à Ptolémée Philopator. Antiochus fait la paix avec l'Égypte. Autres expéditions de ce monarque. Après la mort de Philopator, Antiochus & Philippe se liguent contre l'Égypte. L'Égypte sous la protection des Romains. Antiochus fait des alliances. Il porte ses armes dans l'Asie mineure & dans la Thrace.

C H A P I T R E V I I I .

De la guerre de Syrie. P. 271.

Conseils d'Annibal au roi de Syrie. Pourquoi Antiochus ne les suit pas. Il se propose la conquête de la Grèce. Les Grecs ne lui sont pas favorables. Nouveaux conseils d'Annibal. Quartier d'hiver d'Antiochus. Il est vaincu, & il repasse en Asie. La conquête de l'Orient devient facile aux Romains. Il perd une bataille. L. & P. Scipion passent en Asie. Antiochus abandonne l'empire de la mer. Vaincu à Magnésie, il reçoit la loi. Traitement que le sénat fait aux alliés. Campagne du consul Manlius.

CHAPITRE IX.

Jusqu'à la seconde guerre de Macédoine.

Pag. 280.

Les Romains ôtent au roi de Syrie le droit de la guerre. La puissance des Romains en Asie est l'époque de la décadence des mœurs. Pourquoi Scipion l'Africain est accusé de péculat. Ce fut Caton qui le fit accuser. Mot de Scipion l'Africain au peuple. Tib. Gracchus impose silence à ses ennemis. Scipion l'Asiatique est condamné injustement. Caton nommé censeur, malgré les brigues de la noblesse. Philippe comparoit devant les commissaires du sénat. Les Achéens refusent d'obéir aux commissaires. Nouveaux commissaires envoyés par le sénat. Cruauté de Philippe. Il renvoie son fils à Rome pour se justifier. Les Achéens obéissent aux nouveaux commissaires. Le sénat affecte de ne prendre aucune part aux troubles du Péloponèse. Mort de trois grands généraux. Les Achéens sont trahis par Callicrate, leur député. Philippe fait mourir son fils Demétrius, & meurt.



C H A P I T R E X.

De la seconde guerre de Macédoine & de ses suites. Pag. 291.

Informé que Persée se prépare à la guerre, le sénat la lui déclare. Antiochus Epiphane succède à son frère Séleucus. Il arme contre le roi d'Égypte, Ptolémée Philometor. Des autres rois qui pouvoient prendre part à la guerre de Macédoine. Des dispositions des peuples de la Grèce qui se déclarent pour les Romains. Persée hésite, lorsqu'il devoit commencer la guerre. La république gouvernée pour la première fois par deux consuls plébéiens. Persée remporte une victoire dont il ne fait pas profiter. Il demande la paix. Campagnes des consuls Hostilius & Martius. Les Rhodiens croient pouvoir forcer Rome à la paix. Paul-Emile chargé de la guerre de Macédoine. Guerre d'Égypte. Persée songe à se faire des alliés. L. Anicius soumet l'Illyrie. Paul-Emile soumet la Macédoine. Antiochus Epiphane évacue l'Égypte. Réglemens faits dans la Macédoine & dans l'Illyrie. Traitement que Rome fait aux peuples & aux particuliers qui ne se sont pas déclarés pour elle.



CHAPITRE XI.

Jusqu'à la ruine de Carthage. Page 309.

Des monarchies de l'Asie mineure après la ruine du royaume de Macédoine. Règne d'Antiochus Eupator. Règne de Philométor & de Phiscon. Règne de Démétrius Soter. Conspiration qui met sur le trône de Syrie Alexandre Bala. Autres révolutions dans cette monarchie. Phiscon règne seul en Egypte. Il est inutile d'étudier l'histoire de ces monarchies. Pourquoi les peuples de l'Espagne étoient difficiles à subjuguier. Pourquoi ils reprenoient continuellement les armes. Guerre qui a été la cause de la guerre que Viriathus a fait aux Romains. Causes de la troisième guerre punique. Perfidie des Romains. Carthage assiégée. Andriscus. Guerre en Macédoine. Les Achéens se révoltent contre un décret du sénat. Le sénat montre de la modération. Les Achéens prennent cette modération pour de la timidité. Ils sont vaincus. Ruine de Corinthe. Fin du siège de Carthage, & ruine de cette ville.



LIVRE NEUVIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Considérations sur les accroissemens des Romains. Page 333.

PROGRÈS des Romains dans les six premiers siècles. Si leurs ennemis ne se sont pas réunis, ce n'est pas que le sénat ait eu pour maxime de les diviser. Le gouvernement des Romains s'est formé comme à leur insçu. Leur aggrandissement n'est pas l'effet d'un plan qu'ils se soient fait pour s'aggrandir. Il est l'effet des usages que les circonstances ont introduits. Circonstances où l'empire de la république romaine fut le mieux affermi. Circonstances où cet empire devoit s'affoiblir. Ce n'est point par politique que les Romains ont été constans dans certaines maximes. Les Romains ont été supérieurs dans l'art militaire.

CHAPITRE II.

Des effets que le luxe devoit produire dans la république romaine. Page 354.

Le luxe, quand il commença, fut un objet de scandale pour les Romains. Comment ils s'y

accoutumèrent. Quand il s'est introduit chez eux. Il devoit faire des progrès rapides. Comment l'usage autorisa les magistrats à fouler les peuples. Avidité avec laquelle les Romains recherchoient les choses de luxe. Dans les commencemens l'avidité eut pour objet d'enrichir le trésor public. Dans la suite les généraux furent avides pour s'enrichir eux-mêmes. Effets que cette avidité devoit produire. L'oisiveté, qui contribua à l'aggrandissement de la république, devoit rendre le luxe plus pernicieux. Le luxe ruine tôt ou tard les états. Effets qu'il a produits à Rome.

C H A P I T R E III.

Jusqu'au tribunat de Tibérius Gracchus.

Page 367.

Après avoir observé les causes de la grandeur des Romains, il reste à observer les révolutions dans les mœurs & dans le gouvernement. Conduite des Romains dans la guerre d'Espagne. Leur conduite avec Viriathus. Leur conduite avec les Numantins. Soulèvement des esclaves. Loi qui règle que les élections se feroient par scrutin.



 C H A P I T R E I V.

Du tribunat de Tibérius Gracchus. Page 376.

Circonstances où les troubles commencent sous le tribunat de Tibér. Gracchus. Motifs de Tibérius pour renouveler la loi Licinia. Oppositions des riches. Adouciffemens que Tibérius apportoit à cette loi. Raifons avec lesquelles il combattoit les riches. Comment les riches se défendoient. Inconvéniens de la loi Licinia. Elle passe après que Tibérius a fait déposer le tribun Octavius qui s'y oppofoit. Puissance de Tibérius. Il fait de nouvelles propositions qui foulèvent le sénat. Il demande à être continué dans le tribunat. Il est affommé par les sénateurs.

C H A P I T R E V.

Jusqu'à la mort de Caius Gracchus. Pag. 385.

Aristonicus, qui se rend maître du royaume de Pergame, est fait prisonnier & étranglé. Indignation du peuple après la mort de Tibérius. Scipion Nafica est contraint de s'exiler. Le sénat feint de consentir à l'exécution de la loi Licinia. Scipion l'Africain empêche que cette loi ne soit exécutée. Devenu odieux aux triumvirs, il est assassiné. C. Gracchus s'exerce à l'éloquence. Il obtient la questure. Il est élu tribun. Loix qu'il publie. Il ôte les jugemens aux sénateurs, &

il les transporte aux chevaliers. Commencement de l'ordre équestre. Pouvoir de Caius. Il est continué dans le tribunat. Moyen employé par les sénateurs pour diminuer son crédit. Il conduit une colonie à Carthage. Son absence est nuisible. Il ne peut pas rétablir son crédit. Le consul Opimius jure la perte de Caius. Il arme. Les loix des Gracques sont abolies.

CHAPITRE VI.

Considérations sur les causes & sur les effets des dissensions de la république. P. 400.

Origine des dissensions. Les tribuns ne devoient pas se borner à la voix d'opposition. Motif qui les faisoit agir. Moyens qu'ils avoient pour acquérir de l'autorité. Préjugés qui défendoient les prérogatives des patriciens. Comment ces préjugés font place à une nouvelle manière de penser. Moyens des patriciens pour défendre leurs prérogatives. Combien ils avoient d'avantages dans les querelles qui s'élevoient. Comment pendant plusieurs siècles la pauvreté & l'amour de la liberté bannissoient de toutes les délibérations la corruption & la violence. Pourquoi sous les Gracques la violence présidoit aux délibérations publiques. Effets que cet usage devoit produire.

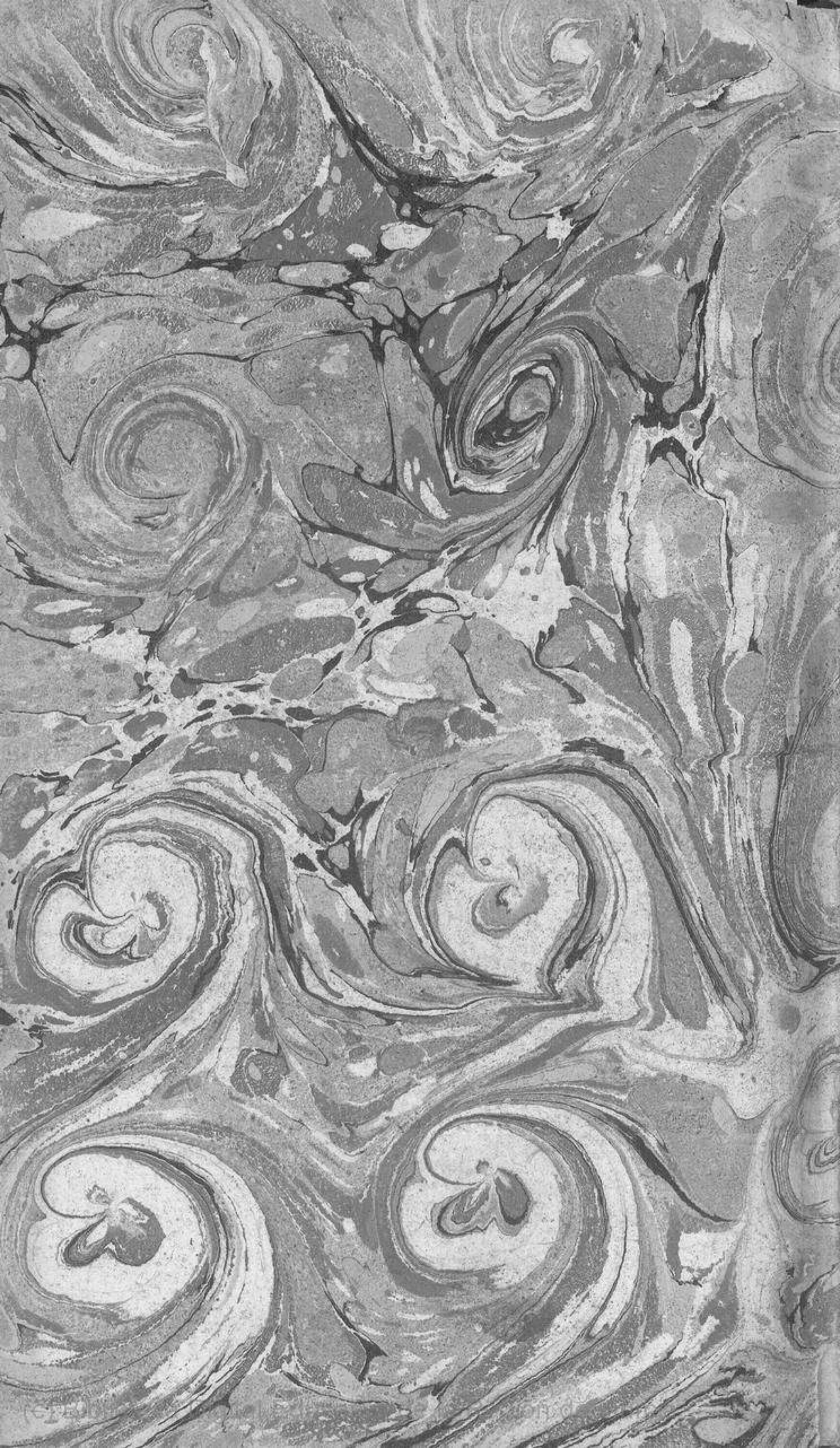
CHAPITRE VII.

De la guerre de Jugurtha. Page 409.

Irruption des Cimbres & des Teutons. Commencemens de Jugurtha. Il s'empare du royaume de Numidie. Prostitution du sénat & prévarication des commissaires qu'il envoie en Numidie. Le sénat & ses commissaires continuent à se prostituer. Le sénat déclare la guerre à Jugurtha. Prévarication du consul Calpurnius. Jugurtha comparoît devant le tribunal du peuple romain. Le sénat lui ordonne de sortir de l'Italie. La guerre recommence. Métellus la fait avec succès. Commencemens de Marius. Il supplante Métellus. Fin de la guerre. Objet du livre suivant.

Fin de la Table du Tome huitième.









COURS
D'ETUDE

INSTITUTO
ALFONSO X
EL SABIO
BIBLIOTECA

2(IV)